

OEUVRES COMPLÈTES

DU BIENHEUREUX

A.-M. DE LIGUORI,

ÉVÊQUE DE SAINTE-AGATHE DES GOTHES,

TRADUITES DE L'ITALIEN EN FRANÇAIS ET MISES EN ORDRE,

PAR UNE SOCIÉTÉ D'ECCLÉSIASTIQUES,

sous la direction

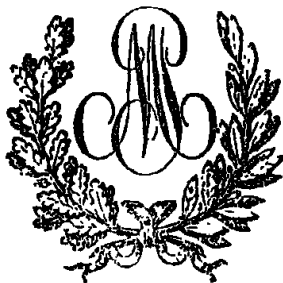
DE MM. LES ABBÉS VIDAL, DELALLE ET BOUSQUET.

OUVRAGE DÉDIÉ A MONSIEUR L'ARCHEVÊQUE DE PARIS.

TOME PREMIER.

ŒUVRES ASCÉTIQUES.

VOIE DU SALUT. — RÉFLEXIONS PÉNEUSES SUR DIVERS POINTS DE SPIRITUALITÉ.
— MÉDITATIONS POUR HUIT JOURS D'EXERCICES SPIRITUELS. — MAXIMES
VÉNÉREUSES. — RÉGLEMENT DE VIE D'UN CHRÉTIEN.



PARIS,

PAUL MELLIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

PLACE SAINT-ANDRÉ DES ARTS, 11.

PARENT-DESBARRES, ||

LAGNY FRÈRES,

RUE CASSETTE, 23.

RUE BOURRON-LE-CHATEAU, 1.

1845.



Bibliothèque Saint Libère

<http://www.liberius.net>

© Bibliothèque Saint Libère 2011.

Toute reproduction à but non lucratif est autorisée.

OEUVRES COMPLÈTES

DU BIENHEUREUX

A.-M. DE LIGUORI.

SAINTE-GEMME. — DÉPARTEMENT DE BELLE-MANDE

LA VOIE

DU SALUT.

CHAPITRE PREMIER.

Du Salut éternel.

I. L'affaire de notre salut est la plus importante de toutes ; il ne s'agit rien moins que d'un bonheur sans fin ou d'une perte éternelle. De l'issue de cette grande affaire suivront infailliblement pour nous une félicité sans bornes, ou des tourments qui n'auront point de terme, une vie toujours heureuse ou une vie malheureuse à jamais. O mon Dieu ! qu'arrivera-t-il de moi ? Me sauverai-je ? Me damnerai-je ? il peut se faire que je sois sauvé ; il peut se faire que je sois réprouvé. Or, si ma réprobation est possible, pourquoi tarderais-je d'embrasser une vie qui m'assurerait des félicités éternelles ? Mon Jésus, vous êtes mort pour me sauver, et cependant que de fois je me suis perdu en vous perdant ! Ne permettez pas que je vous quitte désormais.

II. Gagner un procès, obtenir un poste, acquérir du pouvoir, ce sont là de grandes affaires au jugement des hommes ; cependant peut-on appeler grand ce qui finit avec le temps ? Un jour tous les biens de cette terre finiront pour nous : ou nous les laisserons, ou ils nous laisseront eux-mêmes. Il ne faut donc appeler

grande que la seule affaire de laquelle dépendent un bonheur ou un malheur éternels.

O Jésus ! ô mon Sauveur ! ne me chassez pas de devant votre face, comme je l'ai mérité. Je suis pécheur, il est vrai, mais tout mon cœur est dans l'affliction de vous avoir offensé, bonté infinie. Je vous ai méprisé naguère, mais aujourd'hui je vous aime plus que toutes choses. Désormais vous serez mon unique bien, mon unique amour. Ayez pitié d'un pécheur que le repentir amène à vos pieds, et qui demande à vous aimer. Oui, je vous ai beaucoup offensé, mais je veux vous aimer beaucoup. Que serais-je devenu si vous m'eussiez fait mourir quand j'étais dans votre disgrâce ? Au nom de la pitié qui a retenu votre bras, donnez-moi maintenant, Seigneur, la force de devenir un Saint.

III. Ranimons notre foi sur l'existence d'un enfer et d'un paradis éternels ; l'un ou l'autre sera notre partage. Je savais, ô mon Dieu ! qu'en me laissant aller au péché, je me condamnais à une éternité de supplices, et j'ai pu si souvent pécher et perdre votre grâce ! Je savais que vous étiez mon Dieu, mon Rédempteur ; et tant de fois, pour un misérable plaisir, j'ai pu m'éloigner de vous ! J'en suis désolé, Seigneur, plus que de tous les autres maux ; je me repens de vous avoir ainsi méprisé. Je vous aime par-dessus tous les biens, et désormais je veux tout perdre plutôt que votre grâce. Donnez-moi la force de vous être fidèle ; et vous, Marie, mon espérance, prêtez-moi votre secours.

CHAPITRE II.

Le Péché déshonore Dieu.

I. Le pécheur, quand il délibère s'il donnera ou s'il refusera son consentement au péché, prend, pour ainsi dire, en main la balance, et examine froidement lequel vaut le mieux de la grâce de son Dieu, ou d'un vil intérêt, d'un coupable plaisir, d'une aveugle vengeance. S'il consent à la tentation, que fait-il ? Il déclare que ce misérable plaisir vaut plus que la grâce de son Dieu. C'est ainsi, ô mon Dieu ! que je vous ai tant de fois déshonoré en préférant à vous mes honteux penchants.

II. Si le pécheur échangeait son Dieu pour un amas de pierreries, pour la possession d'un royaume, ce serait certes le plus grand des maux, puisque Dieu vaut infiniment plus que tous les trésors et les royaumes de la terre ; mais il le perd pour bien moins que tout cela : il le donne pour une fumée, pour un peu de terre, pour un plaisir empoisonné qui s'évanouit tout aussitôt qu'on le possède. O mon Dieu ! comment ai-je pu tant de fois vous préférer des choses aussi viles, à vous qui m'avez tant aimé ? Mais voyez aussi, ô mon Rédempteur ! que maintenant je vous aime par-dessus tout, et que, parce que je vous aime, j'éprouve plus de regret de vous avoir perdu que si j'avais perdu tous mes biens, et même la vie. Par pitié, pardonnez-moi ; je ne veux plus me voir en votre disgrâce. Faites-moi plutôt mourir que de permettre que je puisse de nouveau vous offenser.

III. *O Dieu ! qui est semblable à vous ?* (Psalm. xxxiv. 10.) Quel bien peut-on vous comparer, à vous, bien infini ? Comment ai-je pu vous abandonner pour

me jeter à de vils objets que m'offrait le péché? Toute mon espérance, ô mon Jésus! est dans votre sang précieux! Vous avez promis d'exaucer quiconque s'adresse à vous. Je ne vous demande pas les biens de la terre, j'implore seulement le pardon de toutes mes offenses, que je déteste plus que tous les maux. Je vous demande la persévérance dans votre grâce jusqu'à la mort. Je désire votre saint amour; que mon ame devienne tout embrasée de la reconnaissance de vos bontés. Exaucez ces vœux, ô Seigneur! Que je vous aime toujours en cette vie et en l'autre; après cela, faites de moi ce qu'il vous plaira. Mon Dieu, mon unique bien, que je ne vous perde plus! Marie, mère de mon Dieu, exaucez-moi encore, obtenez que je sois toujours à mon Dieu, et mon Dieu toujours à moi.

CHAPITRE III.

Patience avec laquelle Dieu attend le pécheur.

I. Y a-t-il quelqu'un au monde qui use d'une aussi grande patience avec ses égaux que Dieu daigne le faire avec nous, ses créatures, lorsqu'après tant d'offenses il nous supporte et nous attend à pénitence? O mon Dieu! si j'eusse fait à un de mes frères, ou même à mon père, les injures que je vous ai faites, pour combien de temps n'aurais-je pas été chassé de leur présence? Ayez pitié de moi, Père des miséricordes, et ne me rejetez pas de devant votre face.

II. Le sage, parlant au Seigneur, dit : « Vous avez pitié de tous, parce que vous pouvez tout; vous dissimulez les péchés des hommes pour leur donner le temps de faire pénitence. » (*Sap.* xi. 23.) Les hommes dissimulent

les injures qu'ils reçoivent, ou parce qu'ils sont chrétiens, et savent que ce n'est point à eux de punir ceux qui les offensent, ou parce que, dans leur impuissance, ils n'ont pas la force de se venger. Mais vous, ô mon Dieu ! il ne tient qu'à vous de venger votre infinie majesté. Pour peu que vous le désiriez, vous le pouvez ; et cependant vous attendez. Les hommes vous méprisent, ils vous font des promesses, après quoi ils vous trahissent, et l'on dirait que vous feignez de ne pas voir, comme si vous vous mettiez peu en peine de votre honneur. C'est ainsi, Seigneur, que vous vous êtes conduit à mon égard. Mon Dieu, bonté infinie, je ne veux plus vous outrager ; je ne veux plus vous contraindre à me châtier. Voudrais-je donc attendre que vous m'eussiez abandonné et condamné à l'enfer ? Je déplore, ô mon souverain bien ! tous les dégoûts que je vous ai donnés. Que ne suis-je tombé mort avant de vous offenser pour la première fois ! Vous êtes mon Seigneur, vous m'avez créé, m'avez racheté au prix de votre mort, vous seul méritez d'être aimé, et c'est vous seul que je veux aimer.

III. O mon ame ! comment as-tu pu être aussi ingrate et aussi téméraire à l'égard de ton Dieu ? Tandis que tu l'offensais, il pouvait te frapper de mort subitement, et t'envoyer en enfer ; il t'a attendue. Au lieu de te punir, il t'a conservé la vie, il t'a comblée de biens. Et toi, loin de l'en remercier, loin d'aimer une si grande bonté, tu continuais à l'offenser. A cette heure, je devrais être dans l'abîme éternel, sans pouvoir plus me repentir, ni vous aimer jamais. Grâce vous soient rendues, Seigneur, qui m'avez tant attendu. Puisqu'il m'est encore donné de le faire, je me repens, je reviens à vous, pardonnez-moi. Mère de Dieu, ô Marie ! aidez-moi de votre intercession.

CHAPITRE IV.

Il faut mourir.

I. *Il faut mourir*, paroles terribles ! *Il faut mourir*, la sentence en est portée. *Il est statué que tous les hommes mourront une fois.* (Heb. 1x. 27.) Vous êtes homme, vous devez donc mourir. S. Cyprien dit quelque part : Chacun de nous naît portant à son cou le nœud qui doit l'étrangler, et que d'heure en heure ce nœud se resserre davantage. Insensé celui qui voudrait se flatter qu'il ne mourra pas. Il n'est pas de pauvre qui ne puisse, avec quelque ombre de raison, supposer qu'il deviendra riche, il n'est point de vassal qui ne puisse, sans trop de folie, porter ses regards sur une couronne; mais éviter la mort, qui peut raisonnablement se le promettre ? L'un meurt jeune, l'autre meurt vieux; mais enfin tous deux descendent dans la tombe. Je dois donc aussi mourir un jour, et entrer dans l'éternité. Mais quelle éternité ? Heureuse ? Malheureuse ? Jésus, mon Rédempteur, sauvez-moi !

II. De tous ceux qui vivaient sur cette terre il y a cent ans, pas un n'existe aujourd'hui. Les plus grands, les plus célèbres princes ne sont plus; à peine reste-t-il d'eux un souvenir, et quelques ossements au fond d'un mausolée. O mon Dieu ! faites-moi bien comprendre la folie de ceux qui aiment les biens d'ici-bas, et qui, dans leur aveuglement, les préfèrent à vous. Je sens, hélas ! que cette folie est encore la mienne : faites que je la connaisse de plus en plus.

III. Dans cent ans au plus, mon cher lecteur, ni vous qui lisez ce livre, ni moi qui l'écris, nous ne se-

rons plus sur la terre; tous nous serons rendus dans la demeure de l'éternité. Il viendra un jour, une heure, un moment qui sera le dernier pour vous et pour moi : cette heure, ce moment, Dieu les a déjà fixés. Comment donc pouvons-nous penser à autre chose qu'à aimer ce Dieu qui nous jugera alors ! O mon Jésus ! ô mon juge ! que sera-ce de moi, quand il me faudra comparaître devant vous, et vous rendre compte de toute ma vie ? Pardonnez-moi, miséricorde infinie, avant que je sois arrivé à cet instant qui décidera de mon sort. Refuge des pécheurs, ô Marie ! ayez pitié de moi !

CHAPITRE V.

A la mort on perd tout.

I. Le jour de la mort est appelé dans l'Écriture le jour de *la Perdition* (Deut. xxix. 21.), parce qu'en ce jour l'homme perd tout ce qu'il a acquis durant sa vie, honneurs, amis, richesses, royaumes et seigneuries. Que sert donc d'acquérir toute la terre, si à la mort il faut tout laisser ? Tout reste là, sur le lit du moribond. *Y a-t-il un seul roi*, disait S. Ignace à S. François-Xavier, lors de la conversion de ce dernier, *y a-t-il un seul roi qui ait jamais emporté dans l'autre monde un fil de pourpre en signe de sa puissance ? Y a-t-il un riche qui ait pu en mourant conserver une seule pièce de monnaie, ou un seul esclave pour le servir. A la mort, on laisse tout. L'ame entre seule dans l'éternité, avec la seule compagnie de ses œuvres. Malheur à moi ! Où sont-elles ces œuvres qui doivent m'accompagner dans l'éternité bienheureuse ? J'en vois bien quelques unes ; mais ce sont précisément celles qui m'ont fait mériter l'enfer.*

II. Les hommes viennent au monde dans des conditions inégales ; l'un naît riche , l'autre pauvre ; celui-ci noble , celui-là plébéien . Quand il s'agit d'en sortir , la mort les égalise tous . Entrez dans un cimetière , et voyez si parmi tant de cadavres vous pouvez distinguer qui fut maître , qui fut esclave , qui fut roi , qui fut sujet . *La mort* , comme dit Horace , *égale le sceptre au hoyau* . Que les autres , ô mon Dieu ! courent s'ils le veulent après les trésors de ce monde ; ma fortune à moi , ce sera votre grâce . Vous êtes mon unique bien pour cette vie et pour l'autre .

III. Tout ce qui est sur cette terre doit finir . Les grandeurs finiront , les misères finiront ; honneurs , ignominies , plaisirs , souffrances , tout aura un terme . Heureux à la mort , non celui qui fut comblé de richesses , de distinctions et de voluptés , mais celui qui supporta avec patience la pauvreté , les mépris et les peines . C'est alors que la consolation ne vient plus de la possession des biens de la terre , mais bien de ce que l'on a fait et souffert pour Dieu . Détachez-moi de ce monde , ô mon Jésus ! avant que la mort ne m'en détache ! Aidez-moi de votre grâce ; vous savez combien je suis faible . Ne permettez pas que je vous sois désormais infidèle , comme je le fus par le passé . Je me repens , Seigneur , de vous avoir méprisé tant de fois . Dans ce moment , je vous aime plus que tous les biens , et je veux perdre mille fois la vie plutôt que votre grâce . Cependant l'ennemi de mon salut conspire toujours contre moi ; par pitié , ne m'abandonnez pas ; ne souffrez plus que je me sépare de votre amour . O mon espérance ! ô Marie ! obtenez-moi la sainte persévérance .

CHAPITRE VI.

La grande pensée de l'éternité.

I. S. Augustin appelait la pensée de l'éternité *la grande pensée*. C'est cette pensée qui a envoyé tant de solitaires peupler les déserts, qui a captivé dans le cloître tant de religieux, jusqu'à des rois et des reines; qui a encouragé tant de martyrs à finir leur vie dans les tourments. Ils voulaient acquérir l'éternité bienheureuse du paradis, éviter l'éternité malheureuse de l'enfer. Le vénérable Jean d'Avila convertit une dame avec ces deux seules paroles : *Madame*, dit-il, *pensez toujours à ces deux mots* : TOUJOURS, JAMAIS. Un religieux s'enferma dans un tombeau pour penser continuellement à l'éternité; et là, sans cesse il faisait entendre cette acclamation : *Eternité! éternité!* Oh! si je ne vous avais jamais offensé. O mon Dieu! que de fois je l'ai méritée cette éternité de l'enfer! Donnez-moi la douleur de mes péchés; ayez pitié de moi.

II. Le même père Avila disait que quiconque croit à l'éternité et ne devient pas un saint mérite d'être enfermé avec les insensés. Quand un homme se bâtit une maison, il s'étudie à la rendre saine, belle et commode, et il dit : Je me donne cette peine parce que je dois demeurer dans cette maison toute ma vie; mais quand il s'agit de la maison de l'éternité, tout au plus si l'on y pense. Quand nous serons arrivés à l'éternité, il ne s'agira plus de demeurer dans une maison plus ou moins commode, plus ou moins agréable; il s'agira d'habiter ou un palais de délices ou un abîme de tourments. Et pour combien de temps? Non pour quarante ans, non pour cinquante ans,

mais pour toujours, tant que Dieu sera Dieu. Les saints ont cru faire peu en passant leur vie entière dans la pénitence, la prière et les bonnes œuvres; et nous, que faisons-nous? O mon Dieu! déjà tant d'années passées, la mort approche, et avec tout cela, qu'ai-je fait pour vous? Donnez-moi la lumière; donnez-moi la force de vous consacrer au moins les jours qui me restent. Je veux maintenant vous aimer autant que je vous ai offensé.

III. *Opérez votresalut avec crainte et tremblement.*

(Phil. II. 12.) Pour se sauver, il faut trembler de se perdre et redouter non pas tant l'enfer que le péché, qui seul peut conduire à l'enfer. Quiconque redoute le péché fuit les occasions dangereuses, se recommande fréquemment à Dieu, prend les moyens de se conserver en grâce. Celui qui agit ainsi se sauve; autrement le salut est moralement impossible. Écoutons ce que dit S. Bernard : *Quand il s'agit d'assurer une éternité, on ne saurait chercher trop de sécurité.* O mon Rédempteur! ma sécurité, c'est votre sang. Mes péchés m'avaient perdu; vous m'avez offert le pardon si je me repentais. Je me repens donc de tout mon cœur d'avoir offensé votre infinie bonté: je vous aime, ô mon souverain bien! plus que tous les biens. Je vois que vous voulez me sauver: je le veux aussi pour vous aimer éternellement. Marie, mère de Dieu, priez Jésus pour moi.

CHAPITRE VII.

De la mort de Jésus-Christ.

I. Comment croire que le Créateur ait bien voulu mourir pour les hommes, ses créatures! Cependant il est nécessaire de le croire, puisque la foi l'enseigne ainsi.

Le concile de Nicée nous prescrit cette confession de foi : « Je crois en un seul Seigneur Jésus-Christ, « Fils de Dieu, lequel pour nous, hommes, et pour notre « salut, s'est incarné, a été crucifié, a souffert et a été enseveli. » O Dieu d'amour ! s'il est vrai que vous soyez mort pour l'amour des hommes, serait-il possible que parmi les hommes il s'en trouvât un qui, tout en croyant ce mystère, n'aimât pas un Dieu si aimant ? Hélas ! Seigneur, je suis pourtant un de ces ingrats ; non seulement je ne vous ai point aimé, mais mille fois, pour de vains et perfides plaisirs, j'ai renoncé à votre grâce et à votre amour.

II. Vous êtes mort pour moi, ô mon Seigneur et mon Dieu ! Comment ai-je donc pu, malgré cela, vous méconnaître et me déclarer contre vous ? Mais, ô Sauveur, c'est pour sauver ce qui était perdu que vous êtes venu sur la terre ; mon ingratitude ne peut donc me priver de l'espérance du pardon. Oui, mon Jésus, j'espère que vous me pardonnez toutes les injures que je vous ai faites, et je l'espère par cette mort que vous avez soufferte pour moi sur le Calvaire. Puissé-je mourir de douleur, mourir d'amour toutes les fois que je pense aux offenses que je vous ai faites et à l'amour que vous avez eu pour moi. Que dois-je faire, Seigneur, pour compenser mon ingratitude. Veuillez me rappeler sans cesse la mort cruelle que vous, ô mon Dieu ! avez voulu endurer pour moi, afin que je vous aime et que je ne vous offense plus.

III. Un Dieu est mort pour moi, et moi je pourrais aimer autre chose que Dieu ! Non, mon Jésus, je ne veux rien aimer que vous. Votre amour a été jusqu'à l'excès ; vous ne pouviez faire davantage pour m'obliger à vous donner mon cœur. Mes péchés vous ont contraint de me chasser de devant votre face, mais je vois que vous ne m'avez pas encore abandonné ; je vois que vous avez en-

core pour moi des regards d'affection ; je sens que vous m'appellez toujours à votre amour. Je ne veux plus vous résister. Je vous aime , ô mon souverain bien ! je vous aime, ô Dieu digne d'un amour infini ! je vous aime, ô Dieu qui êtes mort pour moi ! Faites que j'abandonne tout, que j'oublie tout pour ne songer qu'à vous aimer , qu'à vous contenter , mon Rédempteur, mon amour, mon tout. O Marie ! mon espérance , recommandez-moi à votre Fils.

CHAPITRE VIII.

De l'abus de la miséricorde de Dieu.

I. Il est deux moyens dont se sert le démon pour séduire l'homme et pour le perdre. Après le péché, il le tente de désespoir au nom des rigueurs de la justice divine ; avant le péché, il l'encourage à offenser Dieu par la pensée de la céleste miséricorde. Ce dernier moyen de séduction perd beaucoup plus d'âmes encore que le premier. *Dieu est miséricordieux* ; telle est la réponse des pécheurs obstinés quand on leur parle de conversion. *Dieu est miséricordieux*, mais, comme l'a dit sa divine mère, *sa miséricorde est pour ceux qui le craignent* ; le Seigneur use de miséricorde envers ceux qui craignent de l'offenser, et non à l'égard de ceux qui se servent de ses miséricordes pour l'outrager davantage. Je vous remercie, Seigneur, de la lumière que vous m'avez donnée pour connaître la grande patience dont vous avez usé envers moi ; car, hélas ! je suis un de ceux qui se sont prévalu de votre bonté pour vous charger d'offenses.

II. *Dieu est miséricordieux* : sans doute , mais il est

juste. Les pécheurs voudraient qu'il fût miséricordieux, mais non juste; cela ne se peut; car si Dieu pardonnait toujours et ne punissait jamais, il manquerait d'équité. C'est pour cela que le père Avila disait que la patience de Dieu à souffrir qu'on se prévalût de sa bonté pour l'outrager davantage, ne serait pas bonté, mais manque de justice. Il doit punir l'ingratitude : après l'avoir supportée jusqu'à un certain degré, il doit l'abandonner au châtement. Ce châtement, Seigneur, je ne l'ai point encore éprouvé; autrement, je serais déjà dans les enfers, ou tout au moins plongé dans l'endurcissement. Mais non, je veux changer de vie, je ne veux plus vous offenser. Si j'ai eu le malheur de le faire par le passé, je le déplore de toute mon âme. A l'avenir, je veux vous aimer: et vous aimer plus que tous les autres, car vous avez usé, à mon égard, d'une patience dont vous n'avez pas usé envers les autres.

III. *On ne se moque pas de Dieu.* Cependant ce serait se moquer de Dieu que de vouloir continuer toujours à l'offenser et prétendre ensuite jouir de lui dans le paradis. *L'homme recueillera ce qu'il aura semé.* (Gal. VI.) Qui sème les bonnes œuvres, recueille des récompenses; qui sème le péché, recueille le châtement. L'espérance de ceux qui péchent parce que Dieu pardonne, cette espérance est en abomination devant Dieu : *Spes illorum abominatio.* (Job. XI.) C'est cette coupable espérance qui provoque les châtements de Dieu, de même qu'un maître se verrait contraint de châtier son esclave, si celui-ci s'obstinait à lui manquer, parce qu'il est bon. C'est pourtant là ce que j'ai fait, ô bon Jésus ! C'est parce que vous êtes bon que je n'ai tenu aucun compte de vos commandements. J'ai fait le mal, je le confesse, je déteste toutes les offenses que j'ai commises contre vous. Désormais je vous aimerai plus que moi-même : je ne veux plus

vous déplaire. Quel malheur pour moi si j'allais encore vous irriter par le péché mortel ! Ne le permettez pas, Seigneur, faites-moi plutôt mourir. O Marie ! vous êtes la mère de la persévérance, venez à mon aide.

CHAPITRE IX.

La vie est un songe qui doit bientôt finir.

I. David dit que le bonheur de la vie présente est comme le songe d'un homme qui s'éveille. *Velut somnium surgentium*. C'est ainsi qu'apparaissent aux pauvres mondains, au moment de la mort, les grandeurs et les honneurs de ce monde; cette fortune dont ils s'imaginaient jouir s'évanouit pour eux comme les rêves du sommeil. Il était donc sage cet homme désabusé qui écrivit ces paroles sur une tête de mort : *Tout est vil aux yeux de celui qui pense à toi*. En effet, quiconque songe à la mort estime les biens de cette vie ce qu'ils sont, vils et passagers. Il ne saurait placer sur la terre ses affections, celui qui pense qu'il faudra bientôt la quitter. O mon Dieu ! que de fois, pour ces misérables biens de la terre, j'ai méprisé votre grâce. Désormais je ne veux plus penser qu'à vous servir et à vous aimer : assistez-moi de votre secours.

II. *Ainsi donc finissent les grandeurs et les couronnes de la terre !* Telles furent les paroles de S. François de Borgia, à la reconnaissance du corps de l'impératrice Isabelle, morte dans la fleur de la jeunesse. Cette pensée lui fit prendre la résolution de quitter le monde pour se donner à Dieu. *Je veux, dit-il, servir un maître qui ne puisse me manquer*. Il faut se détacher des biens pré-

sents. avant que la mort nous en détache. Quelle folie de sacrifier son ame aux misérables biens de cette terre qu'il faudra quitter quand on nous dira : *Partez de ce monde, ame chrétienne!* O mon Jésus! si je vous avais toujours aimé! Que me revient-il de tant d'offenses que je vous ai faites? Que dois-je faire, dites-le-moi, pour réparer une vie si désordonnée? Je suis prêt à tout. Acceptez l'amour d'un pécheur repentant qui vous aime plus que lui-même et implore votre pitié.

III. Pensez que vous ne serez pas toujours en ce monde. Ce pays que vous habitez, il faudra l'abandonner un jour; cette maison où vous demeurez, un jour il en faudra sortir pour n'y plus rentrer. Beaucoup, avant vous, ont logé dans cette chambre où vous lisez en ce moment, ont couché dans ce lit où vous dormez : où sont-ils maintenant? Ils sont dans l'éternité. Le même sort vous attend. Faites-moi sentir, ô mon Dieu! toute l'injustice dont je me suis rendu coupable à votre égard, en vous fuyant, vous, mon bien infini; accordez-moi de pleurer, comme je le dois, mon ingratitude. Oh! si j'étais mort auparavant, et que je ne vous eusse jamais offensé! Accordez-moi de ne plus vivre indifférent à l'amour que vous avez eu pour moi. Aimable Rédempteur, je vous aime par dessus toutes choses, et je veux vous aimer autant que je le pourrai, durant tout le reste de ma vie. Accordez-moi à ma faiblesse le secours de votre grâce; et vous, Mère de Dieu, ô Marie! aidez-moi de votre intercession.

CHAPITRE X.

Le péché est un mépris de Dieu.

I. *J'ai nourri des enfants, je les ai exaltés, et ils m'ont méprisé.* (Isaïe. 1. 2.) Telles sont les plaintes du

Seigneur dans l'Écriture. Ces enfants, je les ai portés dans mes bras, j'ai veillé à leur conservation, j'ai pourvu à leur nourriture, et leur barbare ingratitude m'a dédaigné. Mais quel est ce Dieu ainsi méprisé par des hommes? C'est le créateur du ciel et de la terre, le bien infini, un Seigneur d'une majesté si élevée, qu'en comparaison de lui tous les hommes et tous les anges sont comme un grain de poussière, *quasi stilla situlæ, quasi pulvis exiguus*. (Is. XL. 15.) En présence de son infinie grandeur, toutes les créatures sont comme si elles n'étaient pas : *Omnes gentes quasi non sint, sic sunt coràm eo*. (Os. V.) Voici, mon Dieu, à vos pieds le téméraire qui a eu l'audace de mépriser votre sublime majesté. Mais si vous êtes l'infinie majesté, vous êtes aussi la miséricorde infinie. O Seigneur! je vous aime, et par amour je me repens de vous avoir offensé; ay-z compassion de moi.

II. Que suis-je, ô mon Dieu! pour vous avoir méprisé? un pauvre ver de terre qui ne puis rien, et qui n'ai que ce que votre bonté m'a donné. Vous m'avez donné l'âme, le corps, l'usage de la raison, et toute sorte de biens sur la terre; je me suis servi de tout cela contre vous, mon bienfaiteur. Que dis-je? Dans le temps même où vous me conserviez la vie pour m'empêcher de tomber dans l'enfer que j'avais mérité, je continuais de vous outrager. O mon Sauveur! comment avez-vous pu avoir tant de patience à mon égard? Malheur à moi qui ai dormi tant de nuits dans votre disgrâce! Cependant vous ne voulez pas que je me désespère. Oui, mon Jésus, j'espère que par les mérites de votre passion, vous me donnerez la force de changer de vie. Qu'il ne soit pas perdu pour moi ce sang que, pour mon amour, vous avez versé au milieu de tant de douleurs.

III. Mais qu'ai-je fait, mon Dieu? Vous mon Rédemp-

teur, vous avez tant estimé mon âme, que c'est pour ne point la voir se perdre que vous avez répandu votre sang ; et moi, pour un rien, pour un caprice, pour un emportement aveugle, pour un misérable plaisir, j'ai méprisé votre grâce et votre amour. Ah ! si la foi ne m'enseignait pas que vous avez promis de pardonner à celui qui se repent de vous avoir offensé, je n'oserais certes pas implorer votre protection. Je baise, ô mon Sauveur ! vos sacrées plaies, et au nom de l'amour qui vous a fait ces plaies, je vous supplie d'oublier les injures que je vous ai faites. Vous avez dit que si le pécheur faisait pénitence, vous ne vous souviendriez plus de toutes ses ingratitude : *Si quis egerit pœnitentiam, omnium iniquitatum ejus non recordabor.* Je me repens par dessus tout de vous avoir méprisé, vous, mon souverain bien. Pardonnez-moi donc suivant votre promesse, et pardonnez-moi promptement, car je vous aime plus que moi-même, et je ne veux plus me voir dans votre disgrâce. Marie, refuge des pécheurs, secourez celui qui se recommande à vous dans ce moment.

CHAPITRE XI.

La peine du dam.

I. La plus grande des peines de l'enfer ne consiste ni dans les flammes, ni dans les ténèbres, ni dans l'infection et les autres tourments de ce séjour de désespoir ; la véritable peine de l'enfer, c'est la peine du dam, c'est-à-dire la perte de Dieu. L'âme a été créée pour être à jamais unie à Dieu, et pour jouir éternellement de la contemplation de ses divins attraits. Dieu est sa dernière fin, son unique bien, tellement qu'elle ne saurait trouver déjà son contentement dans tous les biens et les plaisirs

de la terre et du ciel. De là vient que si dans l'enfer, un damné possédait et aimait Dieu, l'enfer, avec tous ses supplices, deviendrait pour lui un paradis. Mais la principale peine du damné, celle qui fera à jamais son malheur, ce sera d'être éternellement privé de Dieu, sans espérance de pouvoir jamais plus le voir ni l'aimer. O Jésus ! ô mon Rédempteur ! mort pour moi sur la croix, vous êtes mon espérance : que ne suis-je mort plutôt que de vous avoir offensé ?

II. L'ame qui a été créée pour Dieu éprouve sans cesse un besoin naturel de s'unir au souverain bien qui est Dieu. Tant qu'elle demeure dans les liens du corps, les objets créés qui captivent ses sens, lorsqu'elle a eu le malheur de se plonger dans le vice, répandent autour d'elle des ténèbres si épaisses qu'elle cesse de voir la lumière, et laissant s'affaiblir la connaissance de Dieu, elle perd aussi le désir de lui être unie. Mais quand elle sera séparée du corps et des objets sensibles, elle comprendra alors que Dieu seul est le bien qui peut la rendre heureuse. A peine le corps qu'elle habitait aura-t-il exhalé le dernier soupir, qu'aussitôt elle se sentira violemment entraînée vers Dieu ; mais comme elle se trouvera en même temps dans la disgrâce de Dieu, son péché, semblable à une chaîne invincible, non seulement la retiendra, mais l'attirera naturellement vers l'enfer, où elle doit vivre à jamais éloignée et séparée de Dieu. Dans cette éternelle prison, l'infortunée connaîtra toute la beauté de Dieu ; mais il ne lui sera plus donné de le voir. Elle saura combien il est aimable, mais elle ne pourra jamais l'aimer, son péché même la forcera de le haïr, et ce sera l'enfer de son enfer que de se trouver haïssant un Dieu infiniment aimable. Elle voudrait détruire ce Dieu qui la hait, si elle le pouvait, et en même temps se détruire elle-même qui hait ce Dieu ; cette horrible pensée

l'occupera éternellement. Seigneur, ayez pitié de moi.

III. Ces peines s'augmenteront encore par la connaissance des grâces que Dieu lui fit dans cette vie, et de l'amour qu'il eut pour elle. Elle connaîtra spécialement l'amour qui porta Jésus-Christ à donner son sang et sa vie pour la sauver. Elle se rappellera que, dans son ingratitude, pour ne pas se priver de quelques misérables satisfactions, elle préféra perdre Dieu, son souverain bien, et elle sentira qu'il n'est plus pour elle d'espérance de le recouvrer jamais. O mon Dieu ! puisque, dans l'enfer, je ne pourrais plus ni vous aimer ni me repentir de mes péchés, et qu'ici, dans ce moment, je le puis encore, oui, je me repens de toute mon âme de vous avoir offensé, et je vous aime par dessus toutes choses. Faites-moi toujours souvenir, Seigneur, de l'enfer que j'ai mérité, et que ce souvenir m'engage à vous aimer avec plus de ferveur. Refuge des pécheurs, ô Marie ! ne m'abandonnez pas.

CHAPITRE XII.

Le jugement particulier.

I. *Statutum est hominibus semel mori, et post hoc judicium.* (Ueb. ix. 27.) Il est de foi qu'après notre mort nous serons aussitôt jugés suivant les œuvres que nous aurons faites dans notre vie ; il est aussi de foi que de ce jugement dépendent notre salut et notre perte éternelle. Figurez-vous qu'en ce moment vous êtes à l'agonie et que vous n'avez plus qu'un instant à vivre. Pensez que dans un moment vous allez comparaître devant Jésus-Christ, pour rendre compte de votre vie. Alors, quel sujet d'épouvante pour vous que la vue de vos péchés ! Pardonnez-moi, ô mon Rédempteur ! avant que vous n'ayez à

me juger. Je sais que j'ai déjà bien des fois mérité la sentence de mort éternelle. Non, je ne veux pas me présenter coupable devant vous, je veux m'y présenter repentant et absous. Je déplore, ô mon souverain bien ! le malheur de vous avoir offensé.

II. O Dieu ! quel malheur pour une ame qui voit pour la première fois Jésus-Christ, son juge, que de le voir irrité ; elle saura alors combien il a souffert, pour l'amour d'elle, toutes les miséricordes dont il a usé à son égard, tous les moyens de salut qu'il lui avait ménagés ; elle verra la grandeur des biens éternels, la vanité des plaisirs de la terre pour lesquels elle s'est perdue ; elle verra toutes ces choses, mais sans fruit, parce qu'alors il ne sera plus temps de réparer ses erreurs : ce qui sera fait sera fait. Dans ce jugement, on ne pèsera ni sa noblesse, ni ses dignités, ni les richesses qu'elle posséda ; on ne pèsera que ses œuvres. Faites, ô mon doux Jésus, que la première fois que je vous contemplerai je vous voie apaisé, et pour cela donnez-moi la grâce de pleurer, durant ce qui me reste de vie, l'outrage que je vous ai fait, en vous dédaignant pour satisfaire mes fantaisies. Je ne veux plus vous mépriser ; je vous aime et veux toujours vous aimer.

III. Quel contentement éprouvera à la mort celui qui a renoncé au monde pour se donner à Dieu, et refusé à ses sens des plaisirs défendus ; celui qui, si quelquefois peut-être il a failli, a su du moins en faire une digne pénitence ! Quelle douleur, au contraire, pour celui qui est toujours retombé dans les mêmes vices, et qui, au moment de la mort, se trouvera réduit à dire : Hélas ! dans quelques instants je vais paraître devant Jésus-Christ, mon juge, et je n'ai pas encore changé de vie ! Souvent j'ai promis de le faire, et je ne l'ai pas fait : que va-t-il arriver de moi tout à l'heure ? O mon Jésus ! grâces vous soient rendues pour la patience avec laquelle vous m'avez at-

tendu. Que de fois j'ai signé moi-même ma condamnation éternelle ! Puisque vous m'avez attendu pour me pardonner, je suis à vos pieds, ne m'en chassez pas. Recevez-moi dans votre grâce, par les mérites de votre passion. O mon souverain bien ! je me repens de vous avoir offensé : je vous aime par dessus tout. Dieu de mon amour, je ne veux plus vous quitter. Marie, recommandez-moi à Jésus, votre fils, et ne m'abandonnez pas.

CHAPITRE XIII.

Il faut préparer ses comptes avant que le jour de les rendre ne soit arrivé.

I. *Soyez prêts*, dit le Sauveur, *car vous ne savez pas à quelle heure le Fils de l'homme viendra.* (Luc. XII. 40.) Le moment de la mort n'est pas le moment de se préparer à bien mourir ; pour bien mourir, et pour mourir en paix, il faut être prêt quand la mort arrive. Il n'est plus temps alors d'arracher de son ame les mauvaises habitudes enracinées, d'enlever du cœur les passions dominantes, et d'éteindre l'affection aux biens de la terre. *L'heure vient où personne ne peut plus travailler.* (Joan. IX. 4.) A la mort, il fait nuit, on n'y voit plus, on ne peut plus rien faire. L'endurcissement du cœur, les ténèbres de l'ame, la confusion, l'épouvante, l'inquiétude de la santé, tout cela rend comme impossible de régler à la mort une conscience chargée de péchés. Alors encore, ce qui est fait est fait. Une personne qui se met au lit dans la grâce de Dieu mourra dans la grâce ; mais une personne qui se trouve alors en état de péché mourra dans le péché. O plaies sacrées de mon Rédempteur ! je vous adore, je vous embrasse, je mets en vous ma confiance !

II. Les Saints ont cru faire peu de chose en passant leur vie entière occupés à se préparer à la mort par la pénitence, les prières et les bonnes œuvres, et ils tremblaient encore au moment de la mort. Le vén. P. d'Avila, qui, dès sa jeunesse, mena une vie si sainte, répondit, quand on lui annonça l'heure de sa mort : *Oh! si j'avais encore un peu de temps pour me préparer à la mort.* Et nous, que dirons-nous quand on nous portera cette nouvelle? Non, mon Dieu, je ne veux pas mourir avec inquiétude, je veux changer de vie, pleurer les injures que je vous ai faites et vous aimer de tout mon cœur. Aidez-moi, Seigneur; accordez-moi, avant de mourir, de faire au moins quelque chose pour vous, pour vous qui êtes mort pour moi.

III. *Tempus breve est.* Il est court, dit l'Apôtre, le temps qui nous reste pour préparer nos comptes. C'est l'avertissement du Saint-Esprit : *Que votre main fasse promptement tout ce qui est en son pouvoir.* (Eccl. ix. 10.) Ce qui peut se faire aujourd'hui, n'attendez pas à demain pour le faire, parce que, aujourd'hui passe et que demain peut-être viendra la mort qui ne vous laissera plus le temps de faire le bien, ou de réparer le mal que vous aurez fait. Malheur à nous si la mort nous trouve attachés au monde! que d'années, Seigneur, j'ai passées loin de vous! Comment votre patience a-t-elle pu m'attendre si long-temps et m'appeler tant de fois à pénitence! Je vous remercie, ô mon Sauveur! et j'espère vous en remercier éternellement. *Misericordias Domini in æternum cantabo.* Mais alors je ne vous aimais pas, je me mettais peu en peine d'être aimé de vous; aujourd'hui je vous aime de tout mon cœur, plus que toutes choses, plus que moi-même, et je ne désire rien de plus que d'être aimé de vous. Je voudrais pouvoir mourir de douleur en pensant que j'ai méprisé votre

amour. O mon Jésus! donnez-moi la sainte persévérance. Marie, ma mère, obtenez-moi d'être fidèle à Dieu.

CHAPITRE XIV.

Peines que souffrira le damné dans ses puissances.

I. Le damné sera tourmenté dans la mémoire. Dans cet abîme de douleurs, ce malheureux ne perdra jamais de vue, à son grand tourment, le temps qu'il eut durant sa vie de faire le bien et de réparer ses fautes; mais il verra que toute espérance est perdue. Il se rappellera tant de lumières reçues de Dieu, tant d'instances pleines d'amour, tant d'offres de pardon qui lui furent faites, et qu'il a méprisées; mais il verra aussi que tout est fini et qu'il ne lui reste que des peines et qu'un désespoir éternels. O mon Jésus! votre sang et votre mort sont mon espérance; ne permettez pas que j'en sois réduit à maudire en enfer les grâces que vous m'avez faites.

II. Le damné sera tourmenté dans l'*entendement*, par la continuelle pensée du paradis qu'il a perdu volontairement. Toujours il aura devant les yeux l'immense félicité dont jouissent les bienheureux dans cette délicieuse patrie, et cette pensée lui rendra plus douloureuse encore la vie infortunée qu'il lui faudra passer éternellement dans cette prison du désespoir. O mon Rédempteur! il est donc vrai que si j'étais mort quand j'étais dans le péché, je n'aurais plus l'espérance de jouir de vous dans le ciel. Vous avez donné votre vie pour me le faire obtenir ce ciel, et moi, je l'ai perdu pour le néant, en perdant votre grâce. Seigneur, je vous aime et je me repens de vous avoir offensé; j'espère, par les mérites de votre passion, vous aimer toujours dans le paradis.

III. Le damné sera tourmenté plus cruellement encore dans sa *volonté*, en voyant que tout ce qu'il veut lui est refusé, et que d'innombrables peines qu'il ne veut pas l'affligent de tous côtés. L'infortuné n'aura jamais rien de ce qu'il désire, et aura toujours tout ce qu'il a en horreur. Il voudrait sortir des tourments et trouver la paix, et il sera toujours dans les tourments. Sa volonté perverse sera son plus grand supplice, quand il se verra contraint de haïr son Dieu, au moment même où il comprend que Dieu est le souverain bien et digne d'un amour infini. Oui, mon Dieu, vous êtes le souverain bien digne d'un amour infini, et je vous ai échangé pour un néant. Que ne suis-je mort plutôt que de vous avoir fait une si cruelle injure. Je vous aime, ô mon souverain bien ! ayez pitié de moi et ne permettez pas que je continue d'être ingrat. Je renonce à tous les plaisirs de la terre et je vous choisis pour mon unique bien. Je serai toujours à vous et vous serez toujours à moi. Je l'espère ainsi, mon Dieu, mon amour, mon tout. *Deus meus et omnia*. O Marie ! vous pouvez tout avec Dieu, faites de moi un saint.

CHAPITRE XV.

De la dévotion envers la divine mère Marie.

I. Jésus est le médiateur de la justice, Marie est la médiatrice de la grâce ; mais, comme disent S. Bernard, S. Bonaventure, S. Bernardin de Siennes, S. Germain, S. Antonin, et d'autres auteurs, Dieu veut que les mains de Marie soient le canal de toutes les grâces qu'il nous fait. Les prières des saints auprès de Dieu sont des prières d'amis, mais les prières de Marie sont des prières de mère. Heureux ceux qui recourent souvent avec confiance à

cette divine mère ! De toutes les dévotions, la plus chère à la sainte Vierge, c'est de s'adresser à elle et de lui dire : O Marie ! priez Jésus pour moi.

II. De même que Jésus est tout-puissant par nature, Marie est toute-puissante par grâce ; c'est pourquoi elle obtient tout ce qu'elle demande. S. Antonin, écrit qu'il est impossible que cette auguste mère demande à son fils des grâces pour ses dévots, et que ce cher fils ne l'exauce pas. C'est en lui accordant tout ce qu'elle désire que Jésus sait honorer sa mère. Aussi S. Bernard dit-il : *Cherchons la grâce et cherchons-la par Marie, parce que Marie est mère et ne saurait être refusée.* Si donc nous voulons nous sauver, recommandons-nous sans cesse à Marie ; disons-lui de prier pour nous, car ses prières sont toujours exaucées. O mère de miséricorde, ayez pitié de moi ! Vous vous faites gloire d'être l'avocate des pécheurs, secourez un pécheur qui a confiance en vous.

III. Ne craignons pas que Marie ne nous écoute pas quand nous la prions. Si elle se réjouit d'être si puissante auprès de Dieu, c'est parce qu'elle peut nous obtenir toutes les grâces que nous désirons. Il suffit de rechercher les faveurs de Marie pour les obtenir. Si nous en sommes indignes, elle nous en rend dignes par sa toute-puissante intercession ; elle désire ardemment que nous recourions à elle, afin de pouvoir nous sauver. Et quel pécheur s'est jamais perdu, qui a su recourir avec confiance et persévérance à Marie, qui est le refuge des pécheurs ? Celui-là, au contraire, se perd qui ne recourt pas à Marie ! O Marie ! ma mère, mon espérance, je me réfugie dans vos bras, ne me repoussez pas comme je le mérite. Gardez-moi, et ayez pitié de moi. Obtenez-moi le pardon de mes péchés, la sainte persévérance, l'amour de Dieu, une bonne mort et le paradis. J'espère tout de vous parce que vous pouvez tout avec Dieu. Faites de moi un

saint, puisque vous le pouvez. O Marie ! j'ai confiance en vous, je mets en vous toutes mes espérances.

CHAPITRE XVI.

Jésus a porté la peine de tous nos péchés.

I. Dieu voyant tous les hommes perdus par leurs péchés voulait user de pitié à leur égard, mais sa divine justice exigeait satisfaction, et il n'y avait personne qui pût en offrir une proportionnée à l'offense. Que fit-il donc ? Il envoya son Fils se faire homme sur la terre, et le chargea de tous nos péchés. *Posuit in eo iniquitates omnium nostrum.* (Is. LIII.) Ce divin Fils paya pour nous, et ainsi fut sauvé le genre humain. Que pouviez-vous faire davantage, ô Dieu éternel ! pour me donner confiance dans votre miséricorde et m'attirer à votre amour que de me donner votre propre Fils ? Mais comment après un si grand don ai-je pu vous faire tant d'injures ? O mon Dieu ! par l'amour de ce Fils, ayez pitié de moi. Je déplore au-delà de tous les malheurs celui de vous avoir offensé, et si je vous ai beaucoup offensé je veux vous aimer beaucoup ; donnez-moi la force de le faire.

II. Le Père éternel voyant son Fils chargé de tous nos péchés ne s'est pas contenté d'en tirer une satisfaction ordinaire qui, quelque légère qu'elle fût, aurait pu suffire pour toutes nos dettes ; mais comme dit Isaïe, *le Seigneur a voulu le briser dans sa faiblesse* (Ver. 10) ; il a voulu le voir broyé par les douleurs, déchiré par les fouets et les épines, percé de clous, expirer au milieu des tourments sur un gibet infâme. Ah ! Seigneur, si la foi ne nous assurait pas que votre amour pour nous est monté jusqu'à cet excès, qui pourrait jamais le croire ? O Dieu !

Dieu infiniment aimable, ne permettez plus que je sois ingrat envers vous. Donnez-moi la lumière, donnez-moi la force de correspondre à tant d'amour; faites-le pour l'amour de ce Fils que vous nous avez donné.

III. Le voilà ce Fils innocent qui, entendant la volonté de son père, qui le destinait à être sacrifié pour nos péchés, plein d'humilité à l'égard de ce Père céleste, plein d'amour pour nous, a daigné embrasser, avec obéissance, une vie de souffrance et une mort cruelle; *humiliavit semetipsum factus obediens usque ad mortem, mortem crucis.* (Phil. II.) O mon aimable Sauveur ! je vous dirai donc avec Ezéchias pénitent: *Vous avez arraché mon ame de la mort, vous avez jeté derrière vous tous mes péchés.* (Is. xxxviii.) Par mes péchés, j'avais déjà précipité mon ame dans les feux de l'enfer, et vous m'en avez délivré en me pardonnant, comme je l'espère. J'avais offensé la Majesté divine, et vous vous êtes chargé de mes fautes, et vous avez payé pour moi. Ah! si désormais je recommençais à vous offenser, ou si je ne vous aimais pas de tout mon cœur, quelle peine serait égale à mon ingratitude ? Aimable Jésus, amour de mon ame, je me repens souverainement de vous avoir outragé. Je me donne tout à vous; recevez-moi, et ne permettez plus que je vous perde. Vierge sainte, Marie, ô ma Mère! priez votre Fils de me recevoir et de faire que je sois tout à lui.

CHAPITRE XVII.

Il est nécessaire de se sauver.

I. Il est nécessaire de se sauver: *porrò unum est necessarium.* Il n'est pas nécessaire d'être grand sur cette

terre, ou noble, ou riche, ou d'une santé robuste ; mais il est nécessaire de sauver son âme. Dieu ne nous a pas mis en ce monde pour amasser des honneurs, des richesses ou des plaisirs, mais pour acquérir, par les bonnes œuvres, le royaume éternel destiné à quiconque sait combattre et vaincre ici-bas les ennemis de son salut éternel. O mon Jésus ! que de fois j'ai refusé le paradis en renonçant à votre grâce ! Mais aujourd'hui, Seigneur, mon grand déplaisir c'est d'avoir perdu votre amitié, plus encore que d'avoir perdu le paradis. Donnez-moi, ô mon Jésus ! une grande douleur de mes péchés, et veuillez me les pardonner.

II. Qu'importe en cette vie d'être pauvre, vil, infirme et méprisé, si finalement on meurt dans la grâce de Dieu, si l'on est sauvé ? Plus vous aurez été affligé par les tribulations, plus votre gloire s'en accroîtra dans le ciel si vous savez les souffrir avec patience. Au contraire, que servira d'avoir été chargé de richesses et d'honneurs, s'il faut mourir et être damné ? Si nous avons ce malheur, tous les biens dont nous aurons joui sur cette terre ne serviront qu'à augmenter par leur souvenir, les supplices de l'éternité. O mon Dieu ! dessillez mes yeux ; faites-moi comprendre que tout le mal, pour moi, consiste à vous offenser, et tout le bien à vous aimer. Donnez-moi la force de vous consacrer ce qui me reste de vie.

III. Il est nécessaire de se sauver, parce qu'il n'y a pas de milieu ; si nous ne nous sauvons pas, nous nous damnons. Il ne suffit pas de dire : Je veux bien ne pas aller en enfer ; mais, quant au paradis, peu m'importe. Non, non : le paradis ou l'enfer ; ou être à jamais heureux avec Dieu, dans une mer de délices, ou demeurer toujours en enfer, sous les pieds des démons, dans un abîme de feu et de tourments. Sauvés ou damnés, il n'y a pas de milieu. O mon Jésus ! autrefois j'avais choisi l'enfer, j'y se-

rais déjà depuis longues années, si votre pitié ne m'eût attendu. Grâces vous soient rendues, ô mon Sauveur ! je me repens au-dessus de tout de vous avoir offensé. J'espère à l'avenir, par votre grâce, de ne plus rentrer dans le chemin de l'enfer. Je veux vous aimer, ô souverain bien ! et vous aimer éternellement. Donnez-moi la sainte persévérance, et sauvez-moi par ce sang que vous avez versé pour moi. Marie, mon espérance, intercédez pour moi !

CHAPITRE XVIII.

Le pécheur refuse à Dieu l'obéissance.

I. Lorsque Moïse annonça à Pharaon l'ordre que Dieu lui intimait de laisser aller en liberté son peuple, ce prince téméraire répondit : *Qu'est-ce que le Seigneur pour que j'écoute sa parole ? Je ne connais point le Seigneur.* (Exod., v. 2.) Le pécheur dit la même chose quand sa conscience lui intime le précepte divin qui lui défend de commettre tel péché ; il répond : Sur cet article, je ne connais pas Dieu ; je sais qu'il est mon maître, mais je ne veux pas lui obéir. C'est ce que je vous ai dit souvent, ô mon Dieu ! quand j'ai eu le malheur de pécher. Si vous ne fussiez pas mort pour moi, ô mon Rédempteur je n'aurais pas le courage de solliciter mon pardon ; mais du haut de votre croix vous me l'offrez, si je le veux. Oui, je le veux ; je me repens de vous avoir méprisé, ô souverain bien ! Plutôt mourir que de jamais vous offenser.

II. *Tu as brisé mon joug ; tu as dit : Je ne servirai pas.* (Jér. II. 20.) Au moment de la tentation, le pécheur entend la voix de Dieu qui lui dit : Mon fils, ne te venge pas, ne goûte pas cet infâme plaisir ; laisse ce bien qui n'est pas à toi. Mais le pécheur répond : Sci-

gneur, je ne veux pas vous obéir ; vous ne voulez pas que je commette ce péché, et moi je veux le commettre. Que de fois, ô mon Seigneur et mon Dieu ! je vous ai tenu ce langage, non en paroles, il est vrai, mais par mes actions et ma volonté ! Oh ! ne me chassez pas de devant votre face : *Ne projicias me à facie tuá.* Je connais maintenant toute l'injure que je vous ai faite en échangeant votre grâce contre des misérables plaisirs. Que ne suis-je mort plutôt que de vous avoir offensé.

III. Chose étonnante ! Dieu est le maître de toutes choses, puisqu'il a tout créé. *In ditione tuá cuncta sunt posita, quia tu creasti omnia.* (Esth. XIII. 9.) Toutes les créatures obéissent à Dieu. les cieux, la mer, la terre, les éléments, les brutes ; et l'homme, qui a été aimé et comblé de biens par son Dieu plus que toutes ces créatures, l'homme ne veut pas lui obéir ! L'homme ne fait aucun cas de la perte de sa grâce ! Je vous remercie, mon Dieu, de m'avoir attendu. Que serais-je devenu si vous m'eussiez fait mourir une de ces nuits que j'ai passées dans votre disgrâce ? Mais, puisque vous m'avez attendu, c'est que vous voulez me pardonner ; pardonnez-moi, ô mon Jésus ! Je me repens par dessus tout de vous avoir tant de fois manqué de respect. Alors je ne vous aimais pas ; aujourd'hui je vous aime plus que moi-même, et je suis prêt à perdre mille fois la vie plutôt que de perdre votre amitié. Vous avez dit que vous aimez qui vous aime : *Ego diligentes me diligo.* Je vous aime, aimez-moi donc aussi, et donnez-moi la grâce de vivre et de mourir dans votre amour, pour vous aimer éternellement. Marie, mon refuge, c'est par vous que j'espère être fidèle à Dieu jusqu'à la mort.

CHAPITRE XIX.

Dieu menace pour ne pas punir.

I. Dieu, étant la bonté infinie, ne désire que notre bien, et veut nous communiquer sa félicité. S'il nous châtie, c'est que nos péchés l'y obligent. C'est ce qui fait dire au prophète Isaïe, qu'il exerce alors une œuvre qui lui est étrangère, *alienum opus ejus, peregrinum est opus ejus ab eo.* (Is. xxviii. 21.) En effet, l'œuvre propre de Dieu, c'est de pardonner, de rendre heureux, de satisfaire tous les êtres. O Dieu ! et c'est cette infinie bonté que les pécheurs offensent, qu'ils insultent, dont ils provoquent les châtiments. Malheur à moi qui l'ai aussi offensé !

II. Comprenons donc que, quand Dieu menace de châtier, il ne fait pas cette menace parce qu'il trouve du plaisir à punir, mais pour se dispenser de le faire ; il menace parce qu'il est plein de compassion. *Deus iratus est, et misertus est nobis.* (Psalm. LIX. 3.) Il est irrité contre nous, et il use de miséricorde à notre égard. Oui, il se montre indigné, afin que nous nous amendions, et qu'il puisse ensuite nous pardonner et nous sauver ; et si, dans cette vie, il nous châtie pour nos péchés, ce châtiment est une miséricorde qui nous délivre des châtiments éternels. Malheureux est le pécheur qui n'est pas châtié ! Puisque je vous ai tant offensé, ô mon Dieu ! châtiez-moi en cette vie, afin que vous puissiez me pardonner dans l'autre. Je sais que j'ai mérité l'enfer ; j'accepte toutes les peines, pour que vous me rendiez votre grâce et me délivriez de ces flammes au milieu desquelles j'eusse toujours vécu séparé de vous. O Seigneur ! donnez-moi la lumière, donnez-moi la force de triompher de tout pour vous contenter.

III. Celui que les menaces de Dieu ne touchent pas doit craindre que le châtement dont il est parlé dans les Proverbes ne lui soit destiné (29. 1.) *Viro qui corripientem, durâ cervicè, contemnit, repentinus ei superveniet interitus et eum sanitas non sequetur.* A l'homme qui méprise les avertissements de Dieu arrivera tout à coup une mort inattendue qui ne lui laissera pas le temps de remédier à sa ruine éternelle. Ce sort, ô mon Jésus ! qui a été celui de tant d'autres, aurait dû être le mien, puisque je le méritais ; mais vous avez usé à mon égard, divin Rédempteur, d'une miséricorde que vous n'avez pas eue pour mille autres qui, après vous avoir offensé moins que je ne l'ai fait, sont à présent dans l'enfer, sans espoir de pouvoir jamais recouvrer votre grâce. Vous voulez me sauver, Seigneur, je le vois, je le veux aussi pour vous contenter. Je quitte tout, je me convertis à vous qui êtes mon Dieu, mon unique bien. Je crois en vous, bonté infinie ! J'ai un souverain déplaisir de vous avoir outragé ; j'aimerais mieux avoir souffert tous les maux, et ne pas vous avoir offensé. Oh ! ne permettez pas que je me sépare plus de vous ; que je meure plutôt que de retomber dans mes crimes. O mon Jésus ! vous qui avez été crucifié, j'ai confiance en vous. Marie, mère de Jésus, recommandez-moi à votre fils.

CHAPITRE XX.

Dieu attend, mais il n'attendra pas toujours.

I. Plus les miséricordes dont Dieu a usé à l'égard d'un homme ont été grandes, plus cet homme doit craindre d'en abuser ; autrement le temps de la vengeance arrivera ; *la vengeance est à moi*, dit le Seigneur, *je l'exer-*

ccrai en son temps. (Deut. xxxii.) Si vous ne la prévenez pas, cette vengeance, elle fondra sur vous. Je vous rends grâces, Seigneur, qui avez daigné la suspendre après tant de trahisons de ma part. Faites-moi connaître tout le mal que j'ai commis en insultant ainsi votre patience, et donnez-moi le regret des offenses que je vous ai faites. Non, je ne veux plus abuser de votre miséricorde.

II. *Commets ce péché, tu t'en confesseras après.* Tel est le piège avec lequel le démon a entraîné tant d'âmes en enfer. Que de chrétiens sont dévorés maintenant par les flammes éternelles, qui sont tombés victimes de cet artifice! *Expectat Deus ut miscreatur vestri.* (Is. xxx.) Dieu attend le pécheur pour qu'il se convertisse, et pour pouvoir, par ce moyen, user de miséricorde envers lui; mais quand il voit que ce temps qu'il lui accorde pour faire pénitence devient pour le pécheur une occasion d'augmenter le nombre de ses offenses, alors il n'attend plus, et il le punit comme il le mérite. Mon Dieu, je ne veux plus vous offenser; pardonnez-moi. Voudrais-je donc attendre que votre justice m'envoyât en enfer? Déjà je vois que vous ne pouvez plus me supporter. Je vous ai assez outragé; je m'en repens, je le déplore. J'espère mon pardon par ce sang que vous avez versé pour moi.

III. *Sinous n'avons pas péri, c'est aux miséricordes du Seigneur que nous le devons.* (Thren. iii.) Ainsi doit dire quiconque a été assez malheureux pour offenser Dieu. Il doit rendre grâces à celui qui a bien voulu qu'il ne mourût pas en état de péché, et prendre garde de ne pas retomber dans ses torts; autrement le Seigneur pourrait lui adresser ce reproche: *Qu'ai-je dû faire à ma vigne que je ne l'aie pas fait?* Ingrat! les outrages dont tu m'as chargé, si tu te les étais permis à l'égard de l'homme le plus vil qui soit sur la terre, les eût-il sup-

portés? Quelles ont donc été mes miséricordes? Que d'instances je t'ai faites! Que de lumières je t'ai données! Que de fois je t'ai pardonné généreusement! Que prétends-tu faire? Voici le jour du châtement, le jour où je ne pardonne plus. C'est ainsi que Dieu a parlé à tous ceux qui sont dans les enfers, et le souvenir des miséricordes dont Dieu les a comblés autrefois accroît encore leurs supplices. Jésus, mon Rédempteur, je méritais d'entendre de votre bouche ces reproches foudroyants; mais en ce moment je vous entends m'appeler encore au pardon, et me dire : *Convertis-toi au Seigneur, ton Dieu.* Péchés maudits, je vous déteste, je vous abhorre; vous m'avez fait perdre mon Dieu. Je vous aime, mon souverain bien; et, parce que je vous aime, je me repens de tout mon cœur de vous avoir offensé. Mon Dieu, je ne veux plus vous déplaire jamais; donnez-moi votre amour, donnez-moi la persévérance. Marie, mon refuge, secourez-moi.

CHAPITRE XXI.

La mort est le passage à l'éternité.

I. Il est de foi que mon ame est éternelle, et qu'un jour, au moment peut-être où j'y penserais le moins, il me faudra quitter ce monde. Je dois donc songer à me procurer une fortune qui ne finisse point avec ma vie, mais une fortune qui soit immortelle comme moi. Alexandre-le-Grand, César-Auguste, ont eu un sort brillant sur cette terre; mais depuis bien des siècles leur fortune est finie, et a fait place à une vie malheureuse qui n'aura point de fin. O mon Dieu! que ne vous ai-je toujours aimé? Que me reste-t-il de tant d'années consumées dans le péché, sinon les remords de ma conscience? Mais, puisque vous me

donnez le temps de réparer le mal que j'ai fait, me voici, Seigneur, je suis prêt, dites-moi ce qu'il faut faire pour vous contenter. Je veux employer ce qui me reste de vie à pleurer les déplaisirs que je vous ai causés, et à vous aimer de toutes mes forces, vous, mon Dieu et mon bien.

II. A quoi me servirait d'être heureux en cette vie (en supposant qu'il puisse y avoir un vrai bonheur sans Dieu), si plus tard je devais être malheureux durant l'éternité? Quelle folie, quand on sait qu'il faudra mourir, et après la mort entrer dans une éternité de tourments; quand on sait que de la mort dépendent le bonheur ou le malheur sans fin, et qu'avec tout cela on ne prend pas tous les moyens de faire une bonne mort! Esprit-Saint, donnez-moi la lumière, donnez-moi la force, afin que je puisse désormais vivre dans votre grâce jusqu'à la mort. Bonté infinie, je comprends le mal que j'ai fait en vous offensant, et je le déteste: je reconnais que vous seul êtes digne d'être aimé, et je vous aime par dessus tout.

III. Tous les biens de cette vie aboutissent à un tombeau, à une fosse au fond de laquelle on nous laissera pourrir: l'ombre de la mort couvre et obscurcit toutes les grandeurs mondaines. Heureux donc celui qui sert Dieu ici-bas, et acquiert, en le servant et en l'aimant, l'éternité bienheureuse! Je me repens, ô mon Jésus! d'avoir fait si peu de cas de votre amour. Je vous aime plus que toutes choses, et je n'ai plus qu'un désir, c'est de vous aimer. Dès ce moment vous serez mon seul amour, mon tout; la seule fortune que j'espère et je que vous demande, c'est de vous aimer toujours en cette vie et en l'autre. Par les mérites de votre Passion, accordez-moi la sainte persévérance. Marie, mère de Dieu, vous êtes mon espoir!

CHAPITRE XXII.

Il faut réformer sa vie avant que la mort ne vienne.

I. Tout le monde désire faire une sainte mort ; mais il n'est pas possible de faire une sainte mort, quand on a mené jusqu'à la mort une vie déréglée ; il n'est pas possible de mourir dans l'union avec Dieu, quand on a vécu loin de Dieu. Les Saints, pour s'assurer une bonne mort, ont quitté les richesses, les plaisirs et toutes les espérances que le monde leur offrait, pour embrasser une vie pauvre et mortifiée. Ils se sont ensevelis vivants sur cette terre pour éviter le danger d'être ensevelis morts dans l'enfer. O Seigneur ! depuis combien d'années ai-je mérité d'être enseveli dans l'enfer, sans espérance de recevoir le pardon et de pouvoir jamais vous aimer ! Vous m'avez attendu pour me faire miséricorde. Oui, mon souverain bien, je me repens de tout mon cœur de vous avoir offensé ; ayez pitié de moi, et ne permettez plus que j'aie le malheur de vous outrager.

II. Dieu fait cette menace aux pécheurs : *Vous me cherchez et vous ne me trouverez plus.* En effet, puisqu'à la mort ils ne cherchent pas Dieu par amour, mais par la crainte de l'enfer, et qu'ils le cherchent sans même renoncer à l'affection qu'ils avaient au péché, il est juste qu'ils ne le trouvent pas. Non, mon Dieu, je ne veux pas attendre à la mort pour vous chercher ; c'est aujourd'hui même que je vous cherche, et que je vous veux. Mon déplaisir, c'est d'avoir si long-temps, en voulant me satisfaire, contrarié vos volontés. Je m'en repens, je le confesse, j'ai mal agi. Mais vous ne voulez pas qu'il se désespère, mais bien qu'il se réjouisse

le cœur qui vous cherche : *Lætetur cor quærentium Dominum*. Oui, Seigneur, je vous cherche, et je vous aime plus que moi-même.

III. Malheur à celui qui va mourir, et qui n'a point employé une bonne partie de sa vie à pleurer ses fautes! On peut, je ne le nie pas, se convertir à la mort et se sauver; mais alors les ténèbres de l'ame, l'endurcissement du cœur, les mauvaises habitudes contractées, les passions dominatrices rendent cette conversion à la mort moralement impossible. Il faudrait une grâce extraordinaire; mais Dieu est-il tenu de l'accorder à celui qui fut ingrat jusqu'à la fin? O Dieu! à quelle extrémité se réduit le pécheur, quand il s'agit de sa perte éternelle! Non, mon Dieu, je ne veux plus attendre la mort pour me repentir de mes péchés et pour vous donner mon amour. Dès ce moment je vous aime de tout mon cœur. Ne permettez pas que je m'éloigne encore de vous; faites que je meure plutôt. O Marie, ma sainte mère, obtenez-moi la grâce de la persévérance!

CHAPITRE XXIII.

L'Agneau de Dieu a voulu être sacrifié pour obtenir notre pardon.

I. *L'Agneau de Dieu*; ce fut ainsi que Jean-Baptiste désigna notre Sauveur, véritable Agneau de Dieu qui a offert son sang et sa vie en sacrifice pour nous obtenir le pardon et le salut éternel. Le voici dans le prétoire de Pilate, où, comme un innocent agneau, il ne laisse pas seulement tondre sa laine, mais il laisse déchirer sa chair sacrée par les fouets et les épines. *Quasi agnus coràm tondente se obmutescet, et non aperiet os suum.* (Is. LIII. 7.) Il n'ouvre pas la bouche, il ne se lamente

point, parce qu'il a voulu s'offrir pour payer, au prix de ses douleurs, les châtimens que nous avons mérités. Que les anges et toutes les créatures, ô mon Rédempteur ! bénissent et votre si grande miséricorde, et l'amour si ardent que vous avez eu pour les hommes. Nous avons commis le péché, et c'est vous qui satisfaites pour nous !

II. Le voici maintenant garotté par les bourreaux, et s'avancant vers le Calvaire pour y être la victime du grand sacrifice par lequel s'est accomplie l'œuvre de notre rédemption : *Et ego quasi Agnus mansuetus qui portatur ad victimam* (Jes. XI, 19.) O mon Jésus ! chargé de cette pesante croix, où vous conduit ce peuple après vous avoir déjà fait endurer tant de tourmens ? — Il me conduit à la mort, me répondez-vous, et j'y marche avec joie, parce que je vais mourir pour te sauver et pour te donner la mesure de l'amour que j'ai pour toi. — Et, ô mon Sauveur ! comment vous ai-je prouvé l'amour que je vous devais ? Hélas ! vous le savez trop. Je vous ai injurié, outragé ; j'ai méprisé mille fois et votre grâce et votre amour. Je me repens, ô Dieu infiniment bon ! de vous avoir offensé ; je m'en repens et je vous aime.

III. S. François-d'Assises ne pouvait retenir ses larmes quand il voyait conduire un agneau à la boucherie ; il disait : *De même que l'on conduit cet agneau à la mort, ainsi mon Dieu, l'innocence même, fut mené pour moi au trépas.* O mon Jésus ! vous n'avez pas refusé votre vie pour mon amour, et moi je refuserais de vous donner mon cœur tout entier ! Vous voulez me faire accomplir ce précepte : *Tu aimeras le Seigneur ton Dieu.* Oui, je veux vous aimer, et vous aimer de tout mon cœur. Vous m'avez aimé sans réserve, sans réserve aussi je veux vous aimer. Divin Agneau, je me repens de vous avoir offensé ; je me donne tout à vous. Recevez-moi, ô mon

Jésus ! Rendez-moi fidèle par votre grâce. Marie, mère de mon Sauveur, faites, par vos prières, que je sois tout à lui !

CHAPITRE XXIV.

Le prix du temps.

I. Le temps est un trésor qui n'a pas de prix, puisque, dans un moment de ce temps, nous pouvons acquérir des trésors de grâce et de gloire éternelle. Dans l'enfer, le supplice des damnés est de penser qu'il n'y a plus de temps pour remédier à leur éternelle misère. Qu'ils paieraient cher une heure de temps dans laquelle ils pourraient, par leur repentir, effacer leur damnation ! On ne pleure plus dans le ciel ; mais si l'on pouvait y pleurer encore, l'unique sujet de le faire serait d'avoir perdu tant de temps en cette vie où ils auraient pu acquérir une plus grande gloire, et de ne pouvoir plus faire revivre ce temps. Grâces vous soient rendues, ô mon Dieu ! qui me donnez le temps de pleurer mes péchés, et de compenser, par mon amour, les offenses que je vous ai faites.

II. Rien n'est donc plus précieux que le temps ; mais comment se fait-il que rien ne soit plus méprisé par les hommes ? Les uns passent des cinq et six heures à jouer ; les autres consomment des moments considérables à leurs fenêtres ou dans les rues pour voir ceux qui vont et viennent : demandez-leur ce qu'ils font ? Ils vous répondront qu'ils passent le temps. O temps méprisé aujourd'hui ! tu seras la chose qu'ils désireront le plus à la mort. Qu'ils paieraient cher une heure de ce temps qu'ils perdent maintenant ! Mais plus de moyen de se le procurer quand on leur aura dit : *Partez de ce monde, ame chrétienne*

Partez, parce qu'il n'y a plus de temps ! Alors ils pleureront et diront : O ma vie que j'ai perdue ! O années qui m'étiez données pour me sanctifier , je ne vous ai point employées à ce grand œuvre ; hélas ! aujourd'hui je n'ai plus de temps pour me sauver : mais à quoi serviront ces lamentations , quand le moribond en sera venu à ce grand moment duquel dépend l'éternité tout entière ?

III *Marchez tant que vous avez la lumière.* (Joan. xii. 35.) Le temps de la mort est le temps de la nuit , temps durant lequel on n'y voit plus , on ne peut plus rien faire : *Venit nox in quâ nemo potest operari.* C'est pour cela que l'Esprit-Saint nous avertit de marcher dans la voie du Seigneur, tant que nous avons la lumière et qu'il fait jour encore. Nous savons que le temps approche dans lequel se décidera l'affaire de notre salut éternel , et nous perdons le temps ! Réveillons-nous, tenons nos comptes prêts , parce qu'au moment où nous y penserons le moins, Jésus-Christ viendra nous juger. *Quâ horâ non putatis, Filius hominis veniet.* Il est grand temps, ô mon Jésus ! pardonnez-moi. Qu'entends-je ? Faut-il donc, pour être sage, que je sois arrivé dans cette éternelle prison , où il ne me resterait plus qu'à dire, en versant des larmes , ce que disent éternellement les damnés : *La saison de l'été est passée, et nous n'en avons pas profité pour nous sauver.* Non, Seigneur, non ; je ne veux plus résister aux invitations de votre amour. Cette méditation que je fais en ce moment est peut-être votre dernier appel. O souverain bien ! je me repens de vous avoir offensé ; je vous consacre tout ce qui me reste de temps à vivre , et je vous prie de m'accorder la sainte persévérance. Je ne veux plus vous déplaire ; je veux vous aimer toujours. O Marie ! refuge des pécheurs, c'est en vous que j'ai confiance !

CHAPITRE XXV.

Terreur du moribond en pensant au jugement qui va suivre.

I. Considérez l'effroi que cause au moribond la pensée du jugement, lorsqu'il se trouve aux portes de la mort, et qu'il songe que dans un instant il faudra se présenter devant Jésus-Christ, son juge, pour rendre compte de toute sa vie passée. Voilà l'instant du grand passage de ce monde à un monde nouveau, de cette vie à l'éternité. C'est alors qu'il n'est pas de plus grand tourment que la vue des péchés que l'on a commis. Sainte Madelaine de Pazzi, étant malade, pensait au jugement et tremblait : son confesseur l'exhortait à bannir ces craintes : *O mon père, répondit-elle, que c'est une grande chose que de comparaître devant le tribunal de Jésus-Christ!* Ainsi parlait cette innocente vierge qui fut sainte dès son enfance ; que devra donc dire celui qui tant de fois mérita l'enfer ?

II. Après tant d'années passées dans la pénitence, l'abbé Agathon tremblait encore et disait : *Qu'arrivera-t-il de moi quand je serai jugé ?* Comment après cela ne pas être glacé de terreur quand on a commis des péchés mortels, et qu'on n'en a pas encore fait pénitence ? La vue des péchés commis, la rigueur des justices divines, l'incertitude de la sentence qui va être rendue, quel affreux mélange de confusion et de terreur tout cela ne doit-il pas jeter dans l'âme du moribond ! Ah ! d'avance embrassons étroitement les pieds du Sauveur, et assurons notre pardon sans attendre ce grand jour où il faudra rendre ses comptes. O mon Jésus ! mon Rédempteur, qui devez un jour être mon juge, ayez pitié de moi

avant que n'arrive ce jour de justice. Voici à vos pieds le perfide qui tant de fois a promis de vous être fidèle, pour retourner bientôt après au rang de vos ennemis ! O mon Dieu ! vous qui ne méritiez pas d'être traité de moi comme vous l'avez été par le passé, pardonnez-moi, car je veux sincèrement changer de vie. O mon souverain bien ! je me repens de vous avoir méprisé ; ayez pitié de moi.

III. Alors se décidera la grande cause de notre salut éternel. De la décision qui sera rendue dépendent notre salut ou notre damnation éternelle, notre bonheur ou notre malheur à jamais. Chacun le sait, tout le monde dit : *Il est ainsi* ; mais, ô mon Dieu ! s'il est ainsi, pourquoi n'abandonnons-nous pas tout le reste pour ne songer qu'à devenir des Saints, et à assurer notre salut éternel ? Je vous remercie, ô mon Dieu ! de la lumière que vous me donnez. Souvenez-vous, Jésus, que vous êtes mort pour me sauver ; faites que là première fois que je vous verrai, je vous trouve apaisé. Si par le passé, j'ai fait peu de cas de votre grâce, maintenant je l'estime plus que tous les biens. Je vous aime, ô infinie bonté ! Et, parce que je vous aime, je me repens de vous avoir offensé. Autrefois je vous ai fui, aujourd'hui je vous veux, je vous cherche ; faites que je vous trouve, ô le Dieu de mon ame ! Marie, ma mère, recommandez-moi à Jésus !

CHAPITRE XXVI.

Du feu de l'enfer.

I. Il est certain que l'enfer est un abîme de feux, dans lequel sont et seront à jamais tourmentés les mal-

heureux damnés. Déjà sur la terre la peine du feu est la plus terrible et la plus cruelle de toutes; mais dans l'enfer, il aura encore une plus grande activité pour tourmenter les damnés, parce qu'il a été créé pour être dans ce lieu d'horreur le bourreau des ennemis de Dieu. *Allez, maudits, au feu éternel*, tel sera l'arrêt des réprouvés. Si entre toutes les peines, le feu est spécialement nommé dans cette sentence, c'est que, de tous les supplices dont sera affligé le damné dans ses sens, celui du feu sera le plus cruel. O mon Dieu! depuis combien d'années j'ai mérité de brûler dans ce feu! vous m'avez attendu; vous avez voulu que je brûlasse, non de ce lugubre feu, mais de l'heureux feu de votre amour. Oui, mon souverain bien, je vous aime, et je veux vous aimer éternellement.

II. Sur la terre, le feu brûle les corps à l'extérieur, mais il ne les pénètre pas; dans l'enfer, le feu consume les damnés dans l'intérieur même de leurs corps. *Pone eos ut libanum ignis.* (Psalm. xx. 10.) Chaque réprouvé est semblable à une fournaise; le feu dévore jusqu'à son cœur dans sa poitrine, ses entrailles dans son sein; il dévore sa cervelle dans sa tête, son sang dans ses veines, et jusqu'à la moelle de ses os. Que pensez-vous de ce feu, pécheurs, qui ne pouvez souffrir l'étincelle qui se détache par hasard d'une chaudière? vous à qui un appartement trop chauffé incommode? vous à qui un rayon du soleil fait mal à la tête, comment durez-vous plongés dans une mer de feu, où vous aurez à souffrir une mort continuelle, sans pouvoir jamais mourir? O mon Rédempteur! qu'il ne soit pas perdu le sang que vous avez versé pour mon amour; donnez-moi la douleur de mes péchés, donnez-moi votre amour.

III *Quel est celui d'entre vous*, demande le pro-

phète *qui pourra habiter au milieu d'un feu dévorant?* Comme une bête farouche dévore un faible animal, ainsi le feu de l'enfer dévorera continuellement le malheureux damné, mais sans le faire jamais mourir. « Continue, pécheur, s'écrie S. Pierre Damien, continue, infâme, de satisfaire ta chair, il viendra un jour où tes impuretés deviendront comme une poix brûlante qui entretiendra un feu éternel dans tes entrailles. *Libido tua vertetur in picem, quâ se nutriat perpetuus ignis in tuis visceribus.* » (Epist. vi.) O Dieu que j'ai méprisé! ô Dieu que j'ai perdu! pardonnez-moi et ne permettez plus que j'aie le malheur de vous perdre. Je me repens par dessus tout de vous avoir offensé. Recevez-moi dans votre grâce, en ce moment où je vous promets de vous aimer et de n'aimer que vous. Très sainte Marie, délivrez-moi de l'enfer!

CHAPITRE XXVII.

Vanité des biens de ce monde.

I. Qu'est-ce que notre vie? une vapeur qui paraît un instant pour s'évanouir aussitôt : *Quæ est enim vita vestra! vapor est ad modicum parens, et deinceps exterminabitur.* (Jac. iv. 15.) Les vapeurs de la terre qui montent dans les airs présentent un bel aspect quand les rayons du soleil les colorent, mais il ne faut qu'un peu de vent pour les dissiper, et tout est fini. Telles sont les grandeurs de ce monde. Aujourd'hui un prince est redouté, flatté, révérencé par des milliers d'hommes; qu'il meure demain, et il sera déprécié et maudit de tous. A la mort, tout finit à la fois, honneurs, pompes et plaisirs. O mon Dieu! faites-moi connaître quel bien immense

vous êtes, afin que je vous aime et que je n'aime que vous.

II. La mort dépouille l'homme de tout ce qu'il possède sur la terre. Quel triste spectacle que de voir le riche, après sa mort, porté hors de son palais pour n'y plus rentrer; que de voir ses terres, son argent, tout ce qu'il avait, passer en d'autres mains! Ses serviteurs l'accompagnent à sa dernière demeure, mais ils l'y laissent bientôt devenir la proie des vers; on ne le prise plus, on ne le flatte plus. Auparavant chacun obéissait à ses moindres signes; aujourd'hui nul ne tient compte des ordres qu'il donna. Que je suis malheureux, Seigneur, de m'être jeté si long-temps sur ces vanités du monde et de vous avoir abandonné, vous, le bien infini! Désormais vous seul, ô mon Dieu! serez mon trésor, l'unique amour de mon ame.

III. *Comment oses-tu t'enorgueillir, cendre et poussière!* O homme! dit le Seigneur, tu ne vois donc pas que dans peu tu deviendras cendre et poussière? Que fais-tu de tes pensées et de ton amour? Songe que bientôt la mort te dépouillera de tout et te chassera de ce monde. Si au moment de rendre compte de ta vie, tu te trouves en défaut, que sera-t-il de toi toute l'éternité?— Ah! Seigneur, je vous rends grâce. Si vous me parlez ainsi, c'est que vous voulez que je me sauve. Soyez donc fidèle à vos miséricordes. Vous avez promis le pardon à celui qui se repent de vous avoir offensé. Je me repens de tout mon cœur: oh! pardonnez-moi. Vous avez promis d'aimer celui qui vous aime; je vous aime par dessus toutes choses. De grâce, aimez-moi encore; ne me laissez plus comme je l'ai mérité. O Marie! mon avocate, votre protection fait mon espérance!

CHAPITRE XXVIII.

Le nombre des péchés.

I. C'est le sentiment de S. Basile, de S. Jérôme, de S. Ambroise, de S. Augustin, et de plusieurs autres, que, de même que Dieu a pour chaque homme une mesure déterminée de talents, de biens temporels, de jours et d'années, il a aussi déterminé pour chacun le nombre des péchés qu'il consent à pardonner : nombre après lequel il punit et ne pardonne plus. Voici les paroles de S. Augustin : *Tamdiu unumquemque à Dei, patientiâ sustineri, quo consummato, nullam illi veniam reservari.* (De vitâ Christi, cap. III.) « La patience « de Dieu supporte l'homme jusqu'à une certaine mesure, « passé laquelle il ne lui pardonne plus. » Je vois, ô mon Dieu ! que déjà par le passé j'ai trop outragé votre patience ; cependant vous ne m'avez pas encore abandonné, tant que j'éprouve du regret de mes péchés ; ce regret me fait voir que vous m'aimez encore. Mon Dieu, je ne veux plus vous déplaire : par pitié, ne m'abandonnez pas.

II. *Expectat Deus patienter, ut cum judicii dies advenerit, eas in plenitudine peccatorum puniat.* (II. Mach. VI. 14.) Dieu a patience, il attend le pécheur ; mais, quand arrive le jour où la mesure est remplie, alors il n'attend plus, il punit. Ah ! Seigneur, attendez-moi ; j'espère, avec votre grâce, ne plus vous déplaire : ne m'abandonnez pas encore. O bonté infinie ! je me repens de vous avoir offensé, je ne vous trahirai plus, je vous le promets. Désormais je préférerai votre amitié à tous les biens du monde.

III. Nous péchons, et nous ne prenons pas garde au poids toujours croissant dont nos péchés nous chargent ; tremblons qu'il nous arrive ce qui arriva à Balthasar, à qui il fut dit : *Tu as été pesé dans la balance et tu as été trouvé trop léger.* (Dan. v. 27.) Que vous dit le démon ? Il vous dit peut-être que de dix péchés à onze péchés il n'y a pas de différence. Il vous trompe l'ennemi. Ce seul péché que vous allez joindre aux autres est celui qui fera pencher la balance de la justice divine, et vous serez condamné à l'enfer. Si vous ne craignez pas, mon frère, que ce péché mortel que vous ajoutez aux anciens n'arrête pour vous les miséricordes de Dieu, si cette pensée ne vous fait pas trembler, votre perte n'est pas loin. Non, mon Dieu ! vous m'avez enduré trop long-temps, je ne veux plus outrager votre bonté. Je vous remercie de m'avoir attendu jusqu'à présent. Je vous ai perdu assez de fois, je ne veux plus vous perdre davantage. Puisque vous ne m'avez pas encore abandonné, faites que je vous trouve. Jevous aime, mon Dieu, je me repens de tout mon cœur de m'être éloigné de vous. Non, je veux ne plus vous perdre ; aidez-moi de votre grâce. Et vous, ma reine et ma mère, Marie, secourez-moi de votre intercession.

CHAPITRE XXIX.

Folie de celui qui vit dans la disgrâce de Dieu.

I. Les pécheurs traitent de fous les Saints qui, en cette vie, fuient les honneurs, les richesses et les plaisirs des sens, pour embrasser la pauvreté, les humiliations et la pénitence ; mais au jour du jugement, ils confesseront qu'ils furent eux-mêmes véritablement

sous de traiter la vie des Saints de folie. *Nos insensati vitam illorum æstimabamus insaniam.* (Sap. v.) Quelle plus grande folie, en effet, que de vivre sans Dieu, puisque cette absence de Dieu ne sert qu'à rendre malheureuse la vie temporelle et en prépare une autre encore plus malheureuse dans l'enfer? Non, mon Dieu, je ne veux plus attendre ce dernier jour pour confesser ma folie; dès maintenant je la confesse. Oui, j'étais un insensé de vous offenser, vous, mon souverain bien. *Pater non sum dignus vocari filius tuus.* Non, mon père je ne mérite pas de pardon; mais cependant je l'espère par le sang que vous avez versé pour moi. O mon Jésus! je me repens par-dessus toutes choses.

II. Pécheurs infortunés! le péché les aveugle et leur fait perdre le jugement. Que dirait-on d'un homme qui vendrait un royaume pour quatre deniers? Et que doit-on dire de celui qui pour un plaisir, une fumée, pour un caprice, a vendu le paradis et la grâce de Dieu? Ils ne pensent qu'à cette vie qui va bientôt finir, et en même temps ils méritent un enfer qui ne finira pas. O mon Dieu! ne permettez plus que je sois aveuglé, comme je l'étais lorsque j'aimais à me satisfaire, aurisque de vous perdre, vous, mon bien infini. Je déteste maintenant les plaisirs qui me séduisaient, et je vous aime par-dessus tout.

III. Malheureux mondains! un temps viendra où ils pleureront leur folie; mais quand? Quand leur infortune n'aura plus de remède. Ils diront alors: *Quid profuit nobis superbia, aut divitiarum jactantia? transierunt omnia illa tanquàm umbræ.* (Sap. v.) Voilà que tous nos plaisirs, diront-ils, ont passé comme une ombre, et il ne nous en reste que des supplices et une désolation éternelle. O mon Jésus! ayez pitié de moi. Je vous ai oublié, hélas! mais je vois que vous ne m'avez pas oublié. Je

vous aime de toute mon ame, ô mon amour ! et je déteste plus que tous les maux les offenses que je vous ai faites. Pardonnez-moi, mon Dieu, et oubliez tous les déplaisirs que je vous ai causés. Vous connaissez ma faiblesse, ne m'abandonnez pas : donnez-moi la force de triompher de tout pour vous plaire. O Marie ! mère de Dieu, je mets en vous ma confiance.

CHAPITRE XXX.

Les plaies de Jésus se font sentir aux cœurs qui l'aiment.

I. S. Bonaventure dit que les blessures de Jésus blessent les cœurs les plus durs, réchauffent les ames les plus glacées : *vulnera corda saxea vulnerantia, et mentes congelatas inflammantia*. En effet, comment peut-on croire en un Dieu qui a voulu être souffleté, flagellé, couronné d'épines, enfin mourir pour l'amour de nous, et ne l'aimer pas ? S. François d'Assise s'en allait pleurant dans la campagne, en songeant à l'ingratitude des hommes. *Ah !* s'écriait-il, *l'amour n'est point aimé ! l'amour n'est point aimé !* O mon Jésus ! je suis un de ces ingrats qui ont passé tant d'années en ce monde sans vous aimer. Doit-il donc en être toujours ainsi, ô mon Rédempteur ! Non, je veux vous aimer avant de mourir ; recevez-moi, aidez-moi, je vous en conjure.

II. L'Eglise, en nous montrant Jésus crucifié, chante ces paroles : *Tout en lui respire l'amour, son visage, sa tête inclinée, ses bras étendus, son côté ouvert*. Regarde, ô homme ! regarde ce Dieu mort pour ton amour ; vois ses bras ouverts pour t'embrasser, sa tête inclinée pour te donner le baiser de paix, sa poitrine entr'ouverte pour te recevoir dans son cœur, si tu veux l'aimer. Oui,

je le veux, je veux vous aimer, mon trésor, mon amour, mon tout : et qui pourrais-je aimer, si je n'aimais pas un Dieu mort pour moi ?

III. *La charité de Jésus-Christ nous presse.* (II. Cor. v. 14.) O mon Rédempteur ! vous êtes mort pour l'amour des hommes, mais les hommes ne vous aiment pas, parce qu'ils oublient la mort que vous avez soufferte pour leur amour. Si nous y pensions, comment pourrions-nous vivre sans vous aimer ? *La seule pensée que Jésus, notre Dieu, nous a aimés jusqu'à souffrir pour nous la mort de la croix, écrit S. François de Sales, ne met-elle pas nos cœurs comme sous une presse qui les serre avec force et en exprime l'amour par une violence d'autant plus invincible qu'elle est plus aimable ? C'est tout à fait ce que disait S. Paul : Caritas Christi urget nos ; l'amour de Jésus-Christ nous force de l'aimer. O mon aimable Sauveur ! autrefois je vous ai méprisé, maintenant je vous estime et vous aime plus que ma vie ; je n'ai point de plus vive douleur, que le souvenir des déplaisirs que j'ai causés à votre amour. Pardonnez-moi, Jésus, et tirez à vous tout mon cœur, afin que je ne désire, que je ne cherche, que je ne respire plus que vous. O Marie ! ô ma mère ! aidez-moi à aimer Jésus.*

CHAPITRE XXXI.

De la grande affaire de notre salut.

I. L'affaire de notre salut éternel est, pour nous, la plus importante de toutes. Comment se fait-il donc que les hommes, dans les affaires de ce monde, mettent tous leurs soins à les faire réussir, qu'ils n'épargnent rien pour

parvenir à tel poste, pour gagner tel procès, pour conclure tel mariage? Que de conseils! Que de précautions! On ne mange plus, on oublie le sommeil, et, au milieu de tout cela, que fait-on pour assurer son salut éternel? Rien; au contraire, on fait tout pour le perdre, comme si l'enfer, le paradis, l'éternité, n'étaient pas des vérités de la foi, mais des fables et des mensonges. O mon Dieu! éclairez-moi de votre lumière, ne permettez plus que je vive en aveugle, comme j'ai vécu par le passé.

II. Si une maison vient à éprouver une dégradation, que ne fait-on pas pour la réparer? Si on vient à perdre un diamant, épargne-t-on quelque chose pour le retrouver? On perd son ame, on perd la grâce de Dieu, et l'on rit, et l'on dort. Nous soignons avec tant d'attention notre santé temporelle, et nous avons si peu égard à notre salut éternel! Quelquefois il nous arrive d'appeler heureux ceux qui ont tout quitté pour Dieu, comment, après cela, pouvons-nous vivre ainsi attachés aux choses de la terre? O mon Jésus! vous qui avez eu tant de soin de mon salut, jusqu'au point d'y consacrer votre sang et votre vie, j'ai fait si peu de cas de votre grâce, que, pour un rien, j'y ai renoncé et je l'ai perdue. Je me repens, Seigneur, de vous avoir ainsi déshonoré; je ne veux plus désormais songer qu'à vous aimer, vous, mon Dieu, digne d'un amour infini.

III. Le fils de Dieu a donné sa vie pour le salut de nos ames; d'un autre côté, le démon travaille sans cesse à les perdre, et nous, nous demeurons indifférents. S. Philippe de Néri ne faisait pas difficulté de traiter de fou celui qui ne s'occupe point du salut de son ame. Ranimons notre foi; il est certain qu'après cette courte vie, une éternité de bonheur ou de malheur nous attend. Dieu a mis entre nos mains de choisir celle que nous voulons : *Ante hominem vita et mors, quod placuerit ei, dabi-*

tur illi. (Eccl. xv. 18.) Faisons donc notre choix de manière à ne point avoir à nous repentir éternellement. Mon Dieu, faites-moi apprécier la grande injure que je vous ai faite en vous offensant, en vous abandonnant pour courir après les créatures. Je me repens de toute mon ame de vous avoir méprisé, ô souverain bien! Ne me repoussez pas, maintenant que je reviens à vous. Je vous aime plus que toutes choses, et désormais je veux tout perdre plutôt que votre grâce. Oh! par l'amour que vous m'avez porté en mourant pour moi, secourez-moi, aidez-moi, ne m'abandonnez pas. Mère de Dieu, Marie, soyez mon avocate.

CHAPITRE XXXII.

Pour bien mourir il faut penser à la mort.

I. Les hommes attachés au monde s'efforcent de chasser de leur esprit la pensée de la mort, comme si en évitant d'y songer ils pouvaient l'éviter; mais non, ces malheureux, en éloignant d'eux la pensée de la mort, ne font que se mettre en plus grand péril d'en faire une mauvaise. Il n'y a point de remède; que ce soit tôt, que ce soit tard, il faut mourir, et ce qu'il y a de plus important à considérer, c'est qu'on ne meurt qu'une fois. Si l'on réussit mal, c'est pour toujours. Je vous remercie, ô mon Dieu! de la lumière que vous me donnez. J'ai perdu assez d'années, je veux vous consacrer ce qui me reste de vie. Dites-moi ce que vous voulez de moi; je veux vous plaire en tout.

II. Les saints anachorètes qui fuyaient le monde et se retiraient dans les déserts pour s'assurer une bonne mort, n'emportaient avec eux qu'une tête de mort. La vue de

cet objet renouvelait sans cesse leur pensée et leur faisait dire : « Un jour mon corps deviendra semblable à ces os « desséchés, mais mon ame alors, où sera-t-elle? » Ces considérations les encourageaient à faire tous leurs efforts pour acquérir non les biens de cette vie, mais les biens de la vie qui ne finit pas. Que je vous remercie, Seigneur, de ne m'avoir pas fait mourir lorsque j'étais en péché! Je me repens de vous avoir offensé, et j'espère mon pardon, par les mérites de votre sang. O mon Jésus! je veux tout quitter et faire tout ce que je pourrai pour vous contenter.

III. Un saint personnage étant à l'article de la mort avait un visage riant : on lui demanda d'où lui venait cette alégresse; il répondit . « J'ai toujours eu la mort « devant les yeux, et c'est pour cela qu'aujourd'hui « qu'elle est arrivée, elle ne m'épouvante pas.» En effet, la mort effraie ceux qui n'ont pensé qu'à se satisfaire en cette vie, mais elle ne saurait épouvanter ceux qui, à cause d'elle, ont méprisé les biens terrestres, et n'ont voulu s'attacher qu'à Dieu. O mon Sauveur! je vois que la mort approche, et voilà que je trouve n'avoir rien fait pour vous qui êtes mort pour moi. Cependant, avant de mourir, je veux vous aimer, ô Dieu digne d'un amour infini! Par le passé, je vous ai déshonoré par mes offenses, je m'en repens de tout mon cœur. A l'avenir, je vous honorerai, je vous aimerai comme je le puis. Donnez-moi la lumière, donnez-moi la force de le faire. Vous me voulez tout pour vous, et moi aussi je veux être tout à vous. Aidez-moi de votre grâce, je mets en vous ma confiance. O Marie! ma mère, mon espérance, vous êtes aussi mon espoir.

CHAPITRE XXXIII.

L'homme en péchant se détourne de Dieu.

I. S. Augustin et S. Thomas définissent le péché : *aversio à Deo*, ce qui signifie que le pécheur se détourne de Dieu, laissant le Créateur pour la créature. Quelle peine ne mériterait pas un sujet qui, tandis que son roi lui donne ses ordres, lui tournerait le dos pour aller, au mépris de la majesté de celui qui lui parle, transgresser tout aussitôt le commandement qu'il vient de recevoir? C'est ce que fait le pécheur; c'est le crime qui est puni en enfer de la peine du dam, c'est-à-dire de la perte de Dieu, digne supplice de celui qui s'est volontairement éloigné de lui. O mon Dieu! que de fois je vous ai ainsi tourné le dos, et pourtant vous ne m'avez pas encore abandonné; vous me poursuivez, vous m'appellez à pénitence, vous m'offrez mon pardon. Oui, Seigneur, je me repens par dessus tout de vous avoir offensé, ayez pitié de moi.

II. *Tu m'as abandonné*, dit le Seigneur, *tu t'es retiré de moi*. (Jér. xv. 16.) Telles sont les plaintes que Dieu fait entendre : Ingrat! tu m'as abandonné. Si tu n'aurais pas été le premier à te détourner de moi, je ne t'aurais pas quitté. *Retrorsum abiisti*. O mon Dieu! de quelle terreur ces paroles ne rempliraient-elles pas le pécheur, quand il se trouvera devant votre tribunal pour être jugé? Pour moi, ô mon Sauveur! je les entends déjà ces paroles; vous me les adressez, non pour me condamner, mais pour me porter au repentir des injures que je vous ai faites. Oui, mon Jésus, je me repens de tous les déplaisirs que je vous ai causés. Pour mes misérables satisfactions, ô Dieu! je vous ai laissé, vous, mon bien infini! mais aujourd'hui je reviens à vous plein de regret, ne me chassez pas.

III. *Maison d'Israël, pourquoi mourez-vous? Revenez, et vivez.* O homme ! dit Jésus-Christ, je suis mort pour vous sauver; pourquoi, par vos péchés, voulez-vous vous condamner à une mort éternelle? Oh! revenez à moi, et vous recouvrirez la vie de la grâce. O mon Jésus ! je n'aurais jamais eu l'audace de demander mon pardon, si je n'avais su que vous êtes mort pour me rétablir dans votre grâce. Que de fois, hélas ! je l'ai méprisée cette grâce et votre amour ! Que ne suis-je mort plutôt que de vous faire une si grande injure ! Mais vous qui avez daigné courir après moi quand je vous offensais, vous ne me chasserez pas, aujourd'hui que je vous aime et que je ne cherche que vous. *Deus meus est omnia!* O mon Dieu ! ô tout mon bien ! ne permettez plus que je sois ingrat envers vous. Marie, ma reine et ma mère, obtenez-moi la sainte persévérance.

CHAPITRE XXXIV.

Miséricorde de Dieu invitant le pécheur à la pénitence.

I. *Adam, où es-tu?* (Gen. III. 10.) C'est là, dit un auteur, le langage d'un père qui a perdu son fils et qui le cherche. O bonté immense de notre Dieu ! Adam pèche; il se détourne de Dieu, et Dieu ne l'abandonne pas, et Dieu court après lui en criant : *Adam, mon Adam, où es-tu? Je t'ai perdu, je te cherche.* C'est ainsi, ô mon ame ! que Dieu en a agi envers toi; tu l'as fui par tes péchés, mais lui il n'a cessé de te poursuivre, de te rappeler par les lumières intérieures, par les remords de la conscience, par les saintes inspirations; en un mot, par toutes les ressources de sa bonté et de son amour. O Dieu de miséricorde ! Dieu d'amour, comment ai-je pu vous offenser autant et me montrer si ingrat ?

II. Comme un père qui voit son fils près de se précipiter du haut d'une montagne, court après lui, tout en larmes, pour le retenir et empêcher sa perte ; ainsi, mon Dieu, en avez-vous agi à mon égard. J'allais, par le poids de mes péchés, me précipiter dans l'enfer et vous m'avez arrêté. Je vois maintenant, Seigneur, l'amour que vous avez pour moi, et j'espère aller au ciel, où je pourrai à jamais exalter vos miséricordes. *Misericordias Domini in æternum cantabo.* Je sais, ô mon Jésus ! que vous voulez me sauver ; mais j'ignore si vous m'avez pardonné. Oh ! donnez-moi une grande douleur de mes péchés ; donnez-moi un grand amour pour vous, je verrai alors que vous m'avez pardonné.

III. Mais, ô mon Sauveur ! comment puis-je craindre pour mon pardon, quand je vois que vous me l'offrez, que vos bras sont ouverts pour me presser contre votre cœur, si je reviens à vous plein de regret et vivement touché de ce qu'après tant d'offenses vous m'aimiez encore. Oh ! si je ne vous avais jamais déplu, à vous, mon souverain bien ! que mon cœur s'en repent ! Pardonnez-moi, mon Jésus, je ne veux plus vous déplaire. Mais sachez, ô mon Sauveur ! que je ne me contente pas du pardon, je veux que vous me donniez encore un grand amour pour vous. Puisque tant de fois j'ai mérité de brûler dans les feux de l'enfer, maintenant je veux brûler aussi, mais du feu de votre sainte charité. Je vous aime, ô mon amour ! je vous aime, ma vie, mon trésor, mon tout. O Marie ! ma protectrice, faites que je sois fidèle à Dieu jusqu'à la mort.

CHAPITRE XXXV.

L'ame comparait au jugement.

I. On a vu des coupables au moment où ils comparaissaient devant leurs juges, devenir couverts tout à coup d'une sueur froide et trembler de tous leurs membres; d'autres, au contraire, se faisant illusion, osaient se flatter ou que leurs crimes n'étaient pas connus, ou que les juges mitigeraient la peine qui les attendait. O Dieu! quelle sera la terreur d'une ame coupable comparaissant devant Jésus-Christ, à qui rien n'est caché, et qui la jugera en toute sévérité. *Je suis juge et témoin* (Jér. xxix. 23.), dira-t-il alors. C'est moi qui vais te juger et qui dépose en même temps sur toutes les injures que tu m'as faites. Si le jugement fût venu pour moi, ô mon Jésus! j'avais mérité d'entendre ces redoutables paroles sortir de votre bouche. Dites-moi plutôt maintenant, je vous en supplie, que, si je me repens de mes péchés, votre intention est d'oublier tous les déplaisirs que je vous ai causés. *Omnia iniquitatum non recordabor.* (Ezech. xviii. 22.)

II. C'est le sentiment commun des docteurs que dans le lieu même où l'ame se sépare du corps, celle-ci comparait à ce jugement dans lequel se décide la question de sa vie ou de sa mort éternelle. Mais si elle a le malheur de se trouver en péché, que dira-t-elle, l'infortunée! quand Jésus-Christ lui rappellera les miséricordes qu'il a eues pour elle, les invitations qu'il lui a faites, les moyens de salut qu'il lui a ménagés? O Jésus! ô mon Rédempteur! vous condamnez les pécheurs obstinés, mais vous ne condamnez pas ceux qui vous aiment et qui se

repentent de vous avoir offensé. Je suis pécheur, mais je vous aime plus que moi-même, et je déplore par dessus tout le malheur que j'eus de vous déplaire. Pardonnez-moi, avant que vous n'ayez à me juger.

III. *A l'heure que vous n'y penserez pas, le Fils de l'homme viendra.* (Luc. XII. 40.). O mon Jésus! qui êtes aussi mon juge, quand, après ma mort, je comparâtrai devant vous, le sujet de mon épouvante sera de voir vos plaies qui me reprocheront l'ingratitude avec laquelle j'ai répondu à l'amour que vous m'avez porté en souffrant et mourant pour moi; mais aujourd'hui ces plaies sacrées me donnent confiance en vous et me font espérer mon pardon de votre bonté, ô mon Rédempteur! vous qui, pour n'être pas obligé de me condamner, avez voulu les endurer et être crucifié pour mon amour. *Te ergo, quæsumus famulis tuis subveni quos pretioso sanguine redemisti.* Ayez pitié, ô Jésus! de cette brebis pour laquelle vous avez répandu votre sang divin. Si par le passé je vous ai méprisé, maintenant je vous estime et vous aime plus que toutes choses. Faites-moi connaître les moyens que je dois prendre pour me sauver, et donnez-moi la force d'exécuter votre volonté. Je ne veux plus abuser de votre miséricorde. Vous m'avez fait trop de bien; je ne veux plus vivre loin de vous et privé de votre amour. O Marie! mère de miséricorde, ayez compassion de moi.

CHAPITRE XXXVI.

La vie du pécheur est malheureuse.

I. *Il n'y a point de paix pour l'impie,* dit le Seigneur. (Is. XLVIII. 22.) Le démon séduit les pécheurs en leur persuadant que s'ils parviennent à se procurer

cette satisfaction, cette vengeance, ce bien du prochain, ils seront contents et trouveront la paix; mais non, c'est le contraire qui arrive. Après le péché, l'ame demeure plus inquiète et plus triste qu'auparavant. Il n'y a que les bêtes dont la destinée n'est que pour cette terre, qui puissent trouver leur contentement dans les plaisirs d'ici-bas; mais l'homme créé pour jouir de Dieu, toutes les créatures ne sauraient le satisfaire, Dieu seul peut le rendre content. Que me reste-t-il, ô mon Dieu! des plaisirs que j'ai goûtés en vous offensant, que des chagrins et des amertumes qui me tourmentent? mais ce qui cause mes regrets, ce n'est point cette amertume que je ressens, mais bien plutôt les déplaisirs que je vous ai causés, à vous qui m'avez tant aimé.

II. *Les impies sont comme une mer agitée qui ne serepose jamais.* (Is. LVII 20.) Qu'est-ce qu'une ame dans la disgrâce de Dieu? C'est une mer soulevée par une tempête continuelle; un flot vient, un autre le suit, et ce sont des flots d'angoisses et de peines. Il n'est personne en ce monde qui voie réussir toutes choses suivant ses désirs. Celui qui aime Dieu se résigne à sa volonté quand il est malheureux, et il trouve la paix; mais le pécheur, qui est l'ennemi de Dieu, comment pourrait-il se reposer dans la volonté de Dieu? En outre, le pécheur porte toujours avec lui la terreur de la vengeance divine. *Il fuit, même lorsque personne ne le poursuit.* (Prov. XXVIII. 1.) En effet, son péché est toujours sur lui, ses remords lui rongent le cœur et lui font éprouver un enfer anticipé. Ah! Seigneur, je me repens de vous avoir abandonné; pardonnez-moi, et ne permettez plus que j'aie le malheur de vous perdre.

III. *Cherchez votre bonheur dans le Seigneur, et il vous accordera les désirs de votre cœur.* (Psalm. XXXVI. 4.) O homme! que cherches-tu pour être heu-

reux? Cherche Dieu, c'est lui qui fera ton bonheur. *Cherche*, dit S. Augustin, *le seul bien dans lequel sont tous les biens*. Voici un S. François qui, dépouillé de tous les biens de la terre, mais uni à son Dieu, a trouvé dès ici-bas le paradis; il ne se lasse pas de dire : *Mon Dieu est mon tout*. Heureux qui laisse tout pour Dieu, il trouvera tout en Dieu. O mon Jésus! au lieu de m'abandonner comme je le méritais, vous m'offrez le pardon, vous m'invitez à vous aimer. Je reviens à vous plein de douleur du mal que j'ai commis, touché de voir que vous m'aimez encore après tant d'offenses. Vous m'aimez; oh! moi aussi je vous aime, et je vous aime plus que moi-même. Recevez-moi dans votre grâce; et faites ensuite de moi ce qu'il vous plaira: il me suffit que vous ne me priviez pas de votre amour. Marie, ma mère, ayez pitié de moi!

CHAPITRE XXXVII.

Jésus crucifié enflamme les cœurs.

I. C'est avec raison que notre aimable Rédempteur nous proteste qu'il n'est venu sur la terre que pour allumer l'amour divin, et qu'il ne désire autre chose que de voir nos cœurs embrasés de ce feu sacré : *Ignem veni mittere in terram, et quid volo nisi ut accendantur?* En effet, que d'âmes bienheureuses sont demeurées tellement enflammées par la vue d'un Dieu crucifié qu'on les a vues quitter tout pour se donner au saint amour! Jésus-Christ pouvait-il faire davantage pour se faire aimer de nous, que de donner sa vie sur la croix, au milieu des douleurs, pour notre amour? S. François de Paule avait donc bien raison, en voyant Jésus crucifié.

de s'écrier dans un extase d'amour : *O charité ! O charité ! O charité !*

II. Mais, hélas ! les hommes vivent dans l'oubli d'un Dieu si plein d'amour. Si l'homme le plus vil qu'il y ait au monde, si un esclave eût fait pour moi ce qu'a fait et souffert Jésus-Christ, comment pourrais-je vivre sans l'aimer ? Et quel est cet homme suspendu à la croix ? C'est celui qui m'a créé, c'est lui qui meurt pour moi. Cette croix, ces épines, ces clous, et plus encore ces plaies crient à leur manière et demandent de l'amour.

III. S. François d'Assise disait : *Que je meure, ô mon Jésus ! que je meure, pour l'autour de votre amour, puisque vous êtes mort pour l'amour de mon amour, Ah ! pour compenser l'amour d'un Dieu qui a daigné mourir, il faudrait la mort d'un autre Dieu. C'est peu, ce n'est rien que dix mille vies de chacun de nous pour répondre à l'amour de Jésus-Christ. Mais Jésus est content, pourvu que nous lui donnions notre cœur ; la seule chose qui puisse rendre cette offre indigne de lui ce serait de ne pas le lui donner tout en entier. C'est pour cela que l'apôtre dit que Jésus-Christ est mort pour avoir l'entier domaine de nos cœurs : *In hoc Christus mortuus est, ut mortuorum et vivorum dominetur.* (I. Tim. xiv. 9.) Aimable Rédempteur ; comment pourrais-je désormais vous oublier ? Comment pourrais-je aimer autre chose que vous, après vous avoir vu expirer de douleur sur un bois infâme pour expier mes péchés ? Comment pourrais-je penser que mes péchés vous ont réduit à cet excès, et ne pas mourir de regret au souvenir des offenses que je vous ai faites ? Aidez-moi, ô mon Jésus ! C'est vous que je veux, rien que vous ; aidez-moi à vous aimer. Marie, mon espérance, accordez-moi le secours de vos prières !*

CHAPITRE XXXVIII.

Dieu veut sauver tous ceux qui veulent se sauver.

I. L'apôtre S. Paul nous apprend que *Dieu veut que tous les hommes soient sauvés* (I. Tim. II. 14) et S. Pierre nous enseigne aussi que *la volonté de Dieu est que nul ne périsse, mais que tous reviennent à la pénitence.* (II. Pet. III. 9.) C'est pour cela que le Fils de Dieu est venu du ciel en terre pour se faire homme ; qu'il a passé trente-trois ans dans les sueurs et les souffrances, qu'il a donné enfin son sang et sa vie pour nous sauver ; après cela, nous nous perdrons encore ? O mon Sauveur ! vous avez donc employé toute votre vie pour mon salut ; et moi j'ai dissipé tant d'années de la mienne ! Qu'avez-vous gagné avec moi ? que je méritais bien d'être exclu de vos bontés et envoyé à l'enfer ! Mais vous ne voulez pas la mort du pécheur, vous voulez qu'il se convertisse et qu'il vive. *Nolo mortem impii, sed ut convertatur et vivat* (Ezech. xxxiii. 11.) Oui, mon Dieu, je quitte tout et je me convertis à vous. Je vous aime, et parce que je vous aime, je me repens de vous avoir offensé. Recevez-moi et ne permettez plus que je vous abandonne.

II. Que n'ont pas fait les Saints pour assurer leur salut éternel ! Que de grands seigneurs, que de rois même ont laissé les grandeurs du monde pour s'enfermer dans le cloître ! Que de jeunes gens ont quitté leur patrie et leur famille pour aller vivre dans des grottes ou des déserts ! Que de martyrs ont perdu la vie dans les tourments ! Pourquoi tout cela ? pour sauver leur ame. Et nous, que faisons-nous ? Malheur à moi qui sais que la mort est proche et qui n'y pense pas ! Non, mon Dieu,

je ne veux plus vivre loin de vous. Que pourrais-je attendre ? Faut-il que la mort me trouve dans le misérable état où je suis ? Non, mon Dieu, aidez-moi à me préparer à la mort.

III. O Dieu ! et que de grâces le Seigneur m'a faites pour me sauver ! Il m'a fait naître dans le sein de la vraie Eglise ; il m'a pardonné surtout mes péchés, il m'a donné d'abondantes lumières dans les prédications, la prière, la communion et les exercices spirituels ; il m'a invité mille fois à l'aimer. Que de secours pour devenir un saint ; que de grâces qu'il n'a point faites à tant d'autres ! Et moi, mon Dieu, quand me résoudrai-je à me détacher du monde et à me donner tout à vous ? Me voici, ô mon Jésus ! je ne veux plus vous résister ; vous m'avez fait trop de bien. Je veux être tout à vous, recevez-moi, et ne dédaignez pas l'amour d'un pécheur dont vous avez eu autrefois tant à vous plaindre. Je vous aime, mon Dieu, mon amour, mon tout ; ayez pitié de moi. O Marie ! vous êtes mon espérance.

CHAPITRE XXXIX.

La mort est proche.

I. Chacun sait qu'il faut mourir, mais beaucoup se figurent la mort dans un tel lointain, qu'il leur semble qu'elle n'arrivera jamais. Mais non ; que nos jours soient longs, qu'ils soient courts, il est toujours vrai de dire que la mort est proche. Dans peu de jours, peut-être moins encore que nous ne pensons, nous descendrons au tombeau. Qu'est-ce que notre vie, sinon une vapeur légère que dissipe le plus léger souffle du vent ? sinon une herbe

fragile qu'un rayon de soleil dessèche et fait périr ? Mon Dieu, vous ne m'avez pas fait mourir quand j'étais dans votre disgrâce, parce que vous voulez que je ne me perde pas, mais que je vous aime. Oui, Seigneur, je veux vous aimer.

II. Job dit : *Mes jours ont été plus rapides que la marche du coursier.* (Job. ix. 25.) La mort nous poursuit plus prompte que le coursier, et nous, à chaque pas, à chaque respiration, à chaque instant, nous courons aussi vers elle. Oh ! avec quelle ardeur nous désirerons à la mort un jour, une heure de ce temps que nous dépensons si légèrement aujourd'hui ! O mon Dieu ! si à l'heure même on venait m'annoncer la mort, que trouverais-je avoir fait pour vous ! Ah ! secourez moi, ne permettez pas que je meure ingrat, comme j'ai vécu jusqu'ici. Donnez-moi la douleur de mes péchés ; donnez-moi votre amour, donnez-moi la sainte persévérance.

III. La mort se hâte, hâtons-nous donc aussi de faire le bien et de préparer nos comptes pour le jour où elle arrivera. Quand la mort arrive, elle ne laisse plus le moyen de remédier au mal qu'on a commis. Combien de malheureux dans l'enfer qui comptaient réparer plus tard le mal qu'ils faisaient, mais que la mort a envoyés dans les supplices éternels ! O mon aimable Rédempteur ! je ne veux plus résister à vos invitations. Vous m'offrez mon pardon ; je le veux, je le demande, je l'espère par cette mort que vous avez soufferte pour moi, ô mon Jésus ! Bonté infinie, je me repens de vous avoir offensée. Mon Jésus, vous êtes mort pour moi, et moi j'ai préféré mes misérables satisfactions à votre amitié. Désormais, avec votre secours, je veux vous aimer toujours. Je vous aime, ô mon Dieu ! je vous aime. Vous êtes et vous serez toujours mon unique bien, mon unique amour. Mère de Dieu, ô Marie ! veillez sur moi, ayez pitié de moi.

CHAPITRE XL.

Abandon du pécheur dans son péché.

I. C'est un grand châtement de Dieu, quand il fait mourir le pécheur dans son péché; mais c'est un châtement plus rigoureux encore quand il l'y abandonne. *La plus grande peine*, dit Bellarmin, *c'est quand le péché devient la peine du péché.* Je vous remercie donc, ô mon Jésus! de ce que vous ne m'avez pas fait mourir en état de péché; mais je vous remercie bien davantage encore de ce que vous ne m'avez pas abandonné dans mon péché. Ah! dans quel abîme d'iniquités serais-je tombé si votre main ne m'eût retenu! Continuez, ô mon Sauveur! de me sauver de mes péchés et ne m'abandonnez pas.

II. *J'arracherai la haie qui environne ma vigne, et elle demeurera exposée au pillage.* (Is. v. 5.) Quand le maître d'une vigne arrache la haie qui l'entourait, et la laisse ouverte à tout venant, c'est signe qu'il la tient pour perdue et qu'il l'a abandonnée. Ainsi fait Dieu, lorsqu'il abandonne une ame; il lui ôte la haie de la crainte du Seigneur, de sa lumière, de sa parole, et l'ame demeurant aveuglée et enlacée dans ses vices, méprisera tout, grâces de Dieu, paradis, avertissements, censures; elle méprisera jusqu'à sa damnation, et ainsi enveloppée de ténèbres, sa damnation sera certaine, *Impius cum profundum venerit, contemnet.* (Prov. xviii. 3.) C'est ce que j'ai mérité, ô mon Dieu! pour avoir tant de fois dédaigné vos lumières et vos invitations. Mais je vois que vous ne m'avez pas encore abandonné. Je vous aime, ô mon Dieu! et je me fie en vous.

III. *Nous avons pris soin de Babylone, et elle n'a pas recouvré la santé; laissons-la à elle-même.* (Jér. LI. 9.) Le médecin qui soigne un malade lui prescrit des remèdes et le reprend de ses excès; mais s'il voit que le malade ne lui obéit pas, et tombe de mal en pis, il le laisse et ne s'occupe plus de lui. Ainsi fait Dieu avec les pécheurs obstinés; alors, il ne leur parle plus que rarement, à peine les assiste-t-il de sa grâce suffisante, au moyen de laquelle ils pourraient se sauver, mais ne se sauveront pas. Les ténèbres de leur entendement, l'endurcissement de leur cœur, l'empire de leurs mauvaises habitudes rendent leur salut moralement impossible. O mon Dieu! puisque je sens encore que vous m'appellez à la pénitence, vous ne m'avez donc pas abandonné; je ne veux plus m'éloigner de vous. Je vous aime, ô bonté infinie! et parce que je vous aime, je me repens souverainement de vous avoir offensé. Je vous aime et j'espère, par les mérites de votre sang, la grâce de vous aimer toujours. Ne permettez plus que je me sépare de vous. Vierge sainte, ô Marie! soyez mon avocate.

CHAPITRE XLI.

Du compte à rendre au jugement particulier.

I. Au même instant et au même lieu où l'ame expire est dressé tout aussitôt le divin tribunal; tout aussitôt le procès commence et la sentence du juge est prononcée. *Ceux que Dieu a connus d'avance, dit S. Paul, et qu'il a prédestinés à devenir conformes à l'image de son Fils, ceux-là ils les a glorifiés.* (Rom. VIII. 29.) Pour que nous soyons dignes de la gloire, il faut donc

que notre vie soit trouvée conforme à la vie de Jésus-Christ. C'est donc avec raison que S. Pierre, parlant du jour du jugement, s'écrie : *A peine le juste sera-t-il sauvé!* (I. Pet. xiv. 18.) O mon Jésus! ô mon juge! qu'arrivera-t-il de moi, quand ma vie a été si différente de la vôtre? Mais votre Passion fait mon espérance. Je suis pécheur, mais vous pouvez faire de moi un saint; c'est ce que j'espère de votre bonté.

II. Le vénérable P. Louis du Pont, considérant le compte qu'il devait rendre à Dieu de toute sa vie, au moment de la mort tremblait si violemment que la chambre où il se trouvait en était comme ébranlée. Il faut donc, et à plus forte raison, que nous tremblions aussi et que nous nous appliquions à chercher le Seigneur pendant que nous pouvons encore le trouver. C'est lui qui nous y exhorte; *quærite Dominum dùm inveniri potest.* Au moment de la mort, si nous sommes en péché, il nous sera difficile de le trouver; cherchons-le donc maintenant dans le repentir et l'amour. Oui, mon Dieu, je me repens par dessus tout de vous avoir méprisé. Je vous estime maintenant, et je vous aime plus que tous les biens.

III. Job disait. *Que ferai-je quand Dieu se lèvera pour me juger? quand il m'interrogera que lui répondrai-je?* (Job. xxxi. 14.) Et moi aussi, que répondrai-je à Dieu, si, après tant de miséricordes, après tant d'invitations, je lui résiste encore? Non, Seigneur, je ne veux plus vous résister, je ne veux plus être ingrat envers vous. Je vous ai outragé, trahi mille fois; mais vous, vous avez donné votre sang pour me laver de tous mes péchés. *Tuis famulis subveni quos pretioso sanguine redemisti.* O mon souverain bien! je me repens de vous avoir offensé, je vous aime de tout mon cœur; ayez pitié de moi. Et vous, Marie, ma mère, ne m'abandonnez pas.

CHAPITRE XLII.

Du voyage à l'éternité.

I. *L'homme ira dans la maison de son éternité.*
 (Eccl. XII. 5.) Cette terre n'est pas notre patrie, mais un lieu de passage en allant à la demeure de l'éternité. Le pays que j'habite, la maison où je loge ne sont ni un pays ni une maison, mais une hôtellerie d'où il faudra déloger dans peu, à l'instant où j'y penserai le moins. Jusqu'au jour du dernier jugement, la maison de mon corps sera une fosse, et la maison de mon ame une éternité, dans le paradis, si je me sauve; dans l'enfer, si je me damne. Ce serait donc folie de mettre mon affection dans les choses qu'il me faudra laisser: je veux plutôt travailler à rendre agréable la demeure où j'habiterai éternellement.

II. *L'homme ira dans la maison de son éternité.*
 L'homme *ira*, dit le prophète, pour nous faire entendre que chacun se rendra à la demeure qu'il se sera choisie pour lui-même dans l'autre vie. L'homme *ira*; il ny sera point porté, il ira de sa propre volonté. La foi nous enseigne que dans l'autre vie il y a deux habitations: l'une est un palais de délices, où l'on est heureux à jamais, c'est le paradis; l'autre est une prison de supplices, où l'on pleure éternellement, c'est l'enfer. Choisis, mon ame, celle où tu veux aller. Si tu choisis le paradis, il te faut cheminer dans la voie du paradis; autrement si tu prends le chemin de l'enfer, tu arriveras à l'enfer. O mon Jésus! donnez-moi la lumière, donnez-moi la force, ne permettez pas que je me sépare de vous.

III. *L'homme ira dans la maison de son éternité.* Si donc j'ai le bonheur de me sauver, et d'entrer dans le séjour de la joie, j'y serai heureux à jamais; mais si je viens à me damner et à entrer dans l'asile des misères, j'y demeurerai dans les pleurs toute l'éternité. Si je veux me sauver, je dois donc avoir toujours devant les yeux le souvenir de l'éternité. Celui qui passe sa vie à méditer l'éternité ne s'attache point aux biens de ce monde, et fait ainsi son salut. Je vais donc m'appliquer à faire que toute mes œuvres soient autant de pas qui m'approchent de l'éternité bienheureuse. Mon Dieu, *je crois la vie éternelle.* Désormais je veux vivre pour vous seul. Trop long-temps j'ai vécu pour moi et je vous ai perdu, vous, mon bien infini. Je ne veux plus vous perdre, mais je veux toujours vous servir et vous aimer. Aidez-moi, ô mon Jésus! ne m'abandonnez pas. Marie, *créma m,* protégez-moi!

CHAPITRE XLIII.

Jésus homme de douleur.

I. *L'homme des douleurs,* c'est ainsi que le prophète Isaïe appelle notre Rédempteur, parce qu'en effet toute la vie de Jésus-Christ a été une vie de douleurs. Ce divin Sauveur s'était chargé de toutes nos dettes. Etant Dieu et homme, il pouvait, par une simple prière à son Père, réparer tous les péchés du monde, mais il préféra satisfaire rigoureusement la divine justice, et pour cela il choisit une vie pleine de mépris et de douleurs, content qu'il était d'être traité, pour l'amour des hommes, comme le plus vil et le dernier des hommes, suivant la prédiction

d'Isaïe : *Vidimus eum despectum et novissimum viro-
rum*. O Jésus ! ô Dieu méprisé ! les mépris que vous avez
soufferts ont payé ceux dont je me suis rendu coupable
envers vous. Que ne suis-je mort plutôt que de vous avoir
offensé !

II. O Dieu ! quel homme a jamais été affligé et chargé
de douleurs comme l'a été notre aimable Rédempteur ?
Sur la terre un homme, quelque malheureux qu'il soit,
recueille pourtant de temps en temps des soulagements et
des consolations. C'est ainsi que notre Dieu, plein de
bonté, traite ses créatures, tout ingrates et rebelles
qu'elles sont : mais son Fils bien aimé, il ne le traite pas
ainsi. La vie de Jésus-Christ en ce monde a été non seu-
lement la plus affligée, mais encore elle n'a été qu'une
longue tribulation depuis le commencement jusqu'à la
fin, sans soulagement, sans consolation. En un mot, il
était né pour souffrir et pour être l'homme de douleurs.
O mon Jésus ! malheur à qui ne vous aime pas, ou à
qui vous aime peu, vous qui nous avez tant aimés,
nous, misérables vers de terre qui vous avons offensé.
Donnez-moi la force de n'aimer que vous, qui seul
méritez d'être aimé.

III. Les hommes souffrent des afflictions, mais cette
souffrance n'existe que dans le moment présent, puisqu'ils
ne connaissent pas d'avance les peines qui doivent leur
arriver. Jésus-Christ, au contraire, ayant, comme Dieu,
la connaissance de toutes les choses futures, souffrait dans
tous les instants de sa vie, non seulement les peines qui
l'affligeaient actuellement, mais encore toutes celles qui
lui restaient à endurer, et spécialement les tourments de
sa Passion. Il avait toujours devant les yeux la flagella-
tion, le couronnement d'épines, le crucifiement et la mort
si cruelle avec toutes les douleurs et les désolations qui
l'accompagnèrent. Sainte Marie-Madclaine de Pazzi avait

bien raison, ô mon Jésus ! de vous appeler *insensé à force d'amour. Pazzo d'amore*. En effet, pourquoi tant souffrir pour moi qui vous ai tant offensé ? Oh ! recevez-moi dans votre amour ; je ne veux plus désormais aimer que vous. Mon amour, mon bien ; agréez-moi, donnez-moi la force. Je veux être un saint, je veux l'être pour vous contenter. Vous me voulez tout à vous, je veux aussi être à vous tout entier. O Marie ! vous êtes mon espérance.

CHAPITRE XLIV.

Folie de celui qui ne songe pas à sauver son ame.

I. *A quoi sert, dit le Seigneur, de gagner le monde entier, si ensuite on perd son ame ?* Que de riches, que de nobles, que de souverains sont maintenant dans les enfers ! Que leur reste-t-il de leurs richesses, de leurs honneurs, sinon des remords, des regrets qui leur rongent et leur rongeront le cœur durant toute l'éternité ! O mon Dieu ! donnez-moi la lumière ; venez à mon secours. Je ne veux plus me voir privé de votre grâce. Ayez pitié d'un pécheur qui veut vous aimer.

II. Quel aveuglement, dit Salvien ; les hommes croient à la mort, au jugement, à l'enfer, à l'éternité, et ils vivent sans crainte. *Quid, si futura credunt, futura non timent !* On croit à l'enfer, et pourtant un grand nombre vont à l'enfer ! O mon Dieu ! c'est qu'on croit cette vérité en effet, mais bientôt on n'y pense plus et on se perd. Faut-il encore que je sois du nombre de ces insensés ! Je savais, qu'en vous offensant je perdais votre amitié, que j'écrivais moi-même par-là ma sentence de

condamnation , et cependant je vous ai offensé ! *Ne me rejetez pas de votre face.* Je reconnais le mal que j'ai fait en vous offensant, vous, mon Dieu ; j'en suis affligé de toute mon ame ; ne me chassez donc pas de votre présence.

III. *Et après ? et après ?* Que ces deux paroles eurent de force dans la bouche de S. Philippe de Néri, lorsqu'il les adressa au P. François Zazzera, pour l'engager à quitter le monde et à se donner tout à Dieu ! *Heureux si les hommes étaient sages, s'ils prévoyaient leur fin !* (Deut. xxxii. 29.) Si tous pensaient à la mort qui nous sépare de tout au jugement où il faut rendre compte de tout, à l'éternité heureuse ou malheureuse qui attend chacun de nous ; si tous, dis-je, avaient soin de mettre ordre à ces dernières affaires de leur vie, certainement personne ne se damnerait : on ne pense qu'au présent, et on risque ainsi son salut éternel. Je vous remercie, mon Dieu, de la patience que vous avez eue à mon égard, et des lumières que vous m'avez données. Je vois que si j'ai eu le malheur de vous oublier, vous avez bien voulu vous souvenir de moi. Qu'attends-je ? j'attends peut-être que vous m'abandonniez et que la mort vienne me trouver dans l'état de misère et d'ingratitude où j'ai vécu jusqu'ici. Non, mon Dieu, je ne veux plus vous déplaire, je veux vous aimer. Bonté infinie, je vous aime ; donnez-moi la sainte persévérance avec votre amour : je ne vous demande rien de plus. O Marie ! refuge des pécheurs, intercédez pour moi.

CHAPITRE XLV.

Du moment de la mort.

I. *O moment d'où dépend une éternité!* Quelle valeur dans ce dernier moment de notre vie, dans ce dernier soupir de notre bouche! Ils valent ou une éternité de délices ou une éternité de tourments; ils valent une vie à jamais heureuse, ou une vie à jamais malheureuse. Quelle folie donc pour un misérable et fugitif plaisir en cette vie, d'aller risquer et de faire une mauvaise mort, pour commencer tout aussitôt une vie de douleurs éternelles! O Dieu! qu'arrivera-t-il de moi dans ce dernier moment de ma vie! Vous êtes mort pour me sauver, ô mon Jésus! ne permettez pas que je me perde en vous perdant, vous, mon unique bien.

II. Figurez-vous un coupable qu'on aurait condamné à jouer sa vie au sort; comme il tremblerait en ouvrant la main d'où doivent sortir les dés qui vont décider s'il doit vivre ou mourir. Et vous, mon cher lecteur, si vous vous trouviez dans une telle conjoncture, que ne donneriez-vous pas pour en être délivré? Or, il est de foi qu'un jour doit venir où vous vous trouverez à ce dernier moment qui décidera de votre vie ou de votre mort éternelle. Vous direz alors: *Hélas! me voilà arrivé à cet instant qui va me rendre heureux à jamais avec Dieu, ou me plonger pour toujours dans le désespoir, loin de Dieu.* Non, mon Dieu, je ne veux pas vous perdre; si par le passé je vous ai perdu, je m'en repens, je le déplore, je ne veux plus avoir ce malheur.

III. Ou nous croyons, ou nous ne croyons pas. Si nous croyons qu'il y a une éternité, qu'il faut mourir, que l'on ne meurt qu'une fois, de sorte que si nous nous trompons une fois, nous nous trompons pour toujours, sans espérance de remède, comment ne prenons-nous pas la résolution de nous éloigner des dangers qui peuvent nous perdre, et d'employer tous les moyens propres à nous assurer une bonne mort? Il n'y a point de sécurité trop grande quand il s'agit de la vie éternelle. Chaque jour qui s'écoule est une grâce que Dieu nous accorde pour nous mettre en état de régler nos comptes pour le moment de la mort. Hâtons-nous donc, nous n'avons point de temps à perdre. Me voici, ô mon Dieu! dites-moi ce que je dois faire pour me sauver; je veux le faire en tout. Je me suis éloigné de vous, je me repens souverainement, je voudrais mourir de douleur. Seigneur, pardonnez-moi et ne permettez plus que je vous abandonne. Je vous aime par dessus toutes choses, et je ne veux plus cesser de vous aimer. Vierge sainte, Marie obtenez-moi la sainte persévérance.

CHAPITRE XLVI.

Dieu va cherchant le pécheur pour le sauver.

I. C'est un prodige très grand que de voir un homme, un ver de terre si audacieux qu'il ose offenser son Créateur, lui tourner le dos, en dédaignant ses grâces après que Dieu l'a comblé de tant de bienfaits et l'a aimé jusqu'à donner sa vie par amour pour lui : mais c'est encore un prodige plus étonnant que de voir ce Dieu ainsi méprisé par l'homme, courir après ce misérable, l'appeler à la

pénitence et lui offrir le pardon, comme si c'était Dieu qui eût besoin de l'homme, et non l'homme qui eût besoin de Dieu. Vous me cherchez donc, ô mon Jésus ! je veux vous chercher aussi. Vous me voulez, je vous veux aussi et rien que vous.

II. L'Apôtre écrit : *Nous vous en supplions au nom de Jésus-Christ, réconciliez-vous avec Dieu.* (II. Cor. v. 20.) C'est donc Dieu lui-même, dit S. Jean Chrysostôme, qui prie le pécheur ! et que lui demande-t-il ? de vouloir bien se réconcilier avec lui et recevoir la paix : *Ipsè Christus vos obsecrat; quid autem obsecrat ? reconciliamini Deo.* O mon Jésus ! mon Rédempteur, comment est-t-il possible que vous ayez eu tant d'amour pour moi qui vous ai tant offensé ? J'abhorre plus que tous les maux les déplaisirs que je vous ai causés ; donnez-moi encore plus de douleurs, plus d'amour, afin que je pleure mes péchés, non pas tant à cause des peines que j'ai méritées que pour les amertumes dont je vous ai comblé, vous, mon Dieu, si bon, si aimable.

III. Job s'écrie : Quelle si grande chose est-ce donc que l'homme, ô Dieu éternel ! pour que vous daigniez l'élever si haut ? Comment pouvez-vous occuper votre cœur à l'aimer ? *Quid est homo qui a magnificas eum ? aut quid apponis erga eum cor tuum.* (Job. VII. 17.) O Seigneur ! quel bien avez-vous retiré de moi ? Qu'espérez-vous de moi pour m'aimer tant et me poursuivre avec tant d'ardeur ? Auriez-vous donc oublié mes injures, mes trahisons ? Mais, puisque vous m'avez tant aimé, il faut bien aussi que moi, misérable ver de terre, je vous aime, vous, mon Créateur et mon Rédempteur. Oui, je vous aime, mon Dieu, je vous aime de tout mon cœur ; je vous aime plus que moi-même, et parce que je vous aime, je veux faire tout ce qui vous est agréable. Vous savez que je n'ai point de douleur plus vive que le souve-

nir des outrages que j'ai faits à votre amour. J'espère compenser à l'avenir, par mon amour, toutes les offenses que je vous ai faites. Secourez-moi, au nom de ce sang que vous avez répandu pour moi. Et vous, ô Marie ! aidez-moi aussi, pour l'amour de ce Fils qui est mort pour mon salut.

CHAPITRE XLVII.

Sentence du juge au jugement particulier.

I. Oh ! quelle sera la joie de celui qui sortant de cette vie, dans la grâce de Dieu, se présentera à Jésus-Christ et sera accueilli par lui avec un sourire de bonté ! Quelle joie d'entendre ces douces paroles sortir de sa bouche : *Courage, bon et fidèle serviteur, puisque vous avez été fidèle dans le peu de choses qui vous furent confiées, entrez dans la joie de votre Seigneur.* (Math. xxv. 23.) Mais, ô mon Jésus ! si dans ce moment il fallait me présenter à votre tribunal, comment pourrais-je espérer que vous m'appelassiez *serviteur bon et fidèle*, moi qui jusqu'ici ai été si méchant et si infidèle à votre égard, moi qui vous ai trahi autant de fois que je vous ai fait des promesses ? Je veux désormais vous être fidèle ; plutôt perdre mille fois la vie que votre grâce ; c'est à vous de me donner la force d'exécuter cette résolution.

II. Quelle douleur pour le pécheur, ô mon Jésus ! lorsqu'après être mort en état de péché, et comparaisant devant vous, il verra l'indignation de vos regards ! L'ame qui sort de cette vie dans la disgrâce de Dieu, se condamne elle-même avant que Dieu ne la condamne, et il lui faut ensuite entendre sortir de la bouche de Jésus-

Christ la terrible sentence : *Retire-toi de moi , maudite , va au feu éternel.* Ingrate , ne reparais plus en ma présence. O Seigneur ! j'ai mérité d'entendre ces redoutables paroles toutes les fois que je vous ai offensé mortellement. Quand viendra la mort , vous serez mon juge ; soyez maintenant mon Rédempteur et mon père , vous qui voulez me pardonner , si je me repens de mes offenses. Oui , mon Dieu , je me repens de tout mon cœur de tous les outrages que je vous ai faits , et je m'en repens , non pas tant à cause de l'enfer que j'ai mérité , que pour le déplaisir que je vous ai causé , à vous qui m'avez tant aimé.

III. L'ame vient de s'échapper ; elle est séparée du corps , on doute encore si l'homme est mort ou vivant , et déjà l'ame est entrée dans l'éternité. Enfin , le prêtre devenu certain de la mort , commence la prière : *Accourez , Saints de Dieu ; arrivez , Anges du Seigneur ; venez recevoir cette ame et la conduire en présence du Très-Haut.* Mais l'ame qui vient de sortir ennemie de Dieu , a-t-elle entendu sa sentence ; que sert d'appeler à son aide les Anges et les Saints ? O mes saints protecteurs , mon Ange gardien , Saint-Michel , Saint-Joseph , Marie , ma défense , secourez-moi à présent que votre secours peut encore m'être utile ! Et vous , mon Sauveur , pardonnez-moi maintenant que vous pouvez encore pardonner. Je me repens de vous avoir offensé et je vous aime de toute mon ame. Aidez-moi , Seigneur , afin que je ne vous offense plus. O Marie ! gardez-moi toujours à l'ombre de votre protection.

CHAPITRE XLVIII.

Je puis mourir subitement.

I. Il n'y a pas de chose plus certaine que la mort, mais il n'y a pas de chose plus incertaine que l'heure de la mort. Il est certain que le Seigneur a déterminé l'année et le jour de la mort de chacun ; mais cette année, mais ce jour, nul de nous ne les connaît. C'est même l'intention de Dieu que ce jour nous soit caché, afin que nous soyons toujours prêts à mourir. Que je vous remercie, ô mon Jésus ! de m'avoir attendu, et de ne m'avoir pas fait mourir quand j'étais en état de péché ! Je veux employer ce qui me reste de vie à pleurer mes péchés et à vous aimer de toutes mes forces. Je dois mourir, c'est pourquoi je veux me préparer, avec votre grâce, à faire une bonne mort.

II. Jésus-Christ nous fait connaître l'heure de notre mort, mais voyez de quelle manière. Ce sera, nous dit-il, l'heure à laquelle vous y penserez le moins que vous mourrez. *Le Fils de l'homme viendra à l'heure même où vous ny penserez pas.* (Luc XII. 40.) Si donc, dit S. Bernard, la mort peut à chaque instant nous enlever la vie, il nous faut l'attendre à chaque instant et tenir nos comptes tout prêts. Non, mon Jésus, je ne veux point attendre la mort pour me donner à vous. Vous avez dit que celui qui vous cherche vous trouve : *Quærite, et invenietis.* Je vous cherche, je vous veux, faites que je vous trouve. Bonté infinie, je vous aime, je me repens de vous avoir offensée ; je ne veux plus vous déplaire jamais.

III. Lorsque vous êtes tenté de commettre quelque péché, parce que vous espérez pouvoir vous en confesser demain, répondez-vous à vous-même, mon cher lecteur, et dites-vous : Qui sait si ce jour, ce moment où je pêche ne sera pas le dernier de ma vie ? Si la mort me surprend dans ce même instant, où vais-je aller ? O Dieu ! que de malheureux ont été moissonnés par la mort au moment même où ils avalaient la nourriture empoisonnée du péché ! — Mais, vous dira le démon, ce malheur ne t'arrivera pas. — Répondez-lui : Si pourtant il m'arrive, que deviendrai-je durant toute l'éternité ? O mon Dieu ! ce qui est arrivé à tant d'infortunés ne pouvait-il pas m'arriver aussi ? Combien sont en enfer pour des péchés moindres que les miens ! Grâce vous soient rendues, ô mon Jésus ! pour votre patience à mon égard, et pour la lumière que vous me donnez en ce moment. J'ai commis une grande faute en vous quittant ; je voudrais en mourir de douleur. Ah ! puisque vous m'en donnez le temps, dès aujourd'hui je ne veux plus penser qu'à vous aimer. Aidez-moi du secours de votre grâce ; et vous, Marie, accordez-moi le secours de vos prières.

CHAPITRE XLIX.

Eternité de l'enfer.

I. Si l'enfer n'était pas éternel, il ne serait pas l'enfer. Toute peine qui ne dure que peu de temps n'est pas une grande peine, tandis qu'une peine légère prolongée pendant long-temps devient insupportable. Si un homme était condamné à voir représenter pendant toute sa vie la même comédie, à entendre à jamais la même musique, quel ne serait point son ennui ? Que sera-ce donc dans

l'enfer, où il faudra souffrir tous les tourments, et pendant combien de temps? pendant toute l'éternité. Ce serait folie que de s'exposer à être brûlé vif pour une journée de plaisir, et ce ne serait pas folie que de se faire condamner au feu pour un plaisir sensuel d'un moment, et à un feu dans lequel le damné meurt à chaque moment, sans pouvoir jamais mourir! O mon Dieu! veillez sur moi par votre grâce. Quel malheur pour moi si je m'éloignais encore de vous, après toutes les miséricordes dont vous avez usé à mon égard! Gardez-moi, mon Dieu, ne m'abandonnez pas à un si terrible sort.

II. Ranimons notre foi. Il est certain que celui qui se damne, se damne pour toujours, sans espérance de trouver jamais un remède à ses maux. *Ils iront au supplice éternel*, dit l'Évangile. (Matth. xxv. 46.) Qui-conque entre dans cette prison n'en sort plus. Encore si le malheureux damné pouvait se bercer de cette fausse espérance, et se dire: Qui sait? peut-être un jour Dieu prendra pitié de moi et me retirera de l'enfer. Mais non: l'infortuné sait que l'enfer n'a point de fin, et que les peines qu'il souffre à chaque instant, il les lui faudra souffrir tant que Dieu sera Dieu. O mon Rédempteur! j'ai la triste certitude d'avoir aatrefois perdu votre grâce et d'avoir été condamné à l'enfer, mais je ne sais si vous m'avez pardonné. Oh! pardonnez-moi tout de suite, ô mon Jésus! pendant que je me repens amèrement de vous avoir offensé, et ne permettez plus que j'aie ce malheur.

III. En cette vie, ce qui nous effraie le plus, c'est la mort; dans les enfers, elle est ce que les damnés désirent le plus. Ils voudraient mourir; mais ils ne le peuvent. *Ils appelleront la mort*, dit l'Écriture, et *la mort fuira loin d'eux*. (Apoc. ix. 6.) Encore si, dans ce séjour de douleurs, ils trouvaient quelqu'un qui compatît à leurs maux! mais non, ils sont lais, on jouit

de leurs peines, de leurs souffrances non interrompues et sans fin. La trompette de la justice divine retentit éternellement dans les enfers; elle fait entendre ces mots effroyables aux damnés : *Toujours, toujours; jamais, jamais.* O mon Jésus! en ce moment même, je devrais être avec ces malheureux; c'est vous qui m'avez délivré du malheur de tomber dans les enfers; achevez votre ouvrage en me sauvant du péché qui seul pourrait m'y conduire encore. Oh! ne permettez plus que je sois votre ennemi. Je vous aime, bonté infinie; je me repens de vous avoir offensée. Pardonnez-moi; et, de même que je devais brûler pour toujours dans les flammes de l'enfer, ainsi consumez-moi à jamais des feux de votre saint amour. O Marie! Marie, c'est en vous que repose ma confiance!

CHAPITRE L.

Qui sait si Dieu m'attendra encore.

I. *Ne tardez pas à vous convertir au Seigneur, et ne différez pas de jour en jour; car sa colère viendra tout à coup; et, au moment de sa vengeance, il vous perdra.* (Eccl. v. ix.) Le Seigneur nous prévient par ces paroles de la nécessité de se convertir promptement, si nous voulons nous sauver, parce que si nous retardons notre conversion de jour en jour, le temps de la vengeance viendra, durant lequel Dieu ne veut plus ni appeler, ni attendre; et, une fois surpris par la mort, notre damnation sera sans remède. Il nous avertit ainsi, parce qu'il nous aime et ne veut pas voir notre perte. Vous voulez donc me sauver, ô mon Dieu! vous voulez user de miséricorde envers moi; je ne veux plus vous déplaire.

II. Hélas ! ces avertissements de Dieu donnés inutilement en cette vie à tant de malheureux sont pour eux dans les enfers comme autant de glaives cruels qui les transpercent, puisque l'énormité de leurs fautes s'est accrue en proportion des miséricordes de Dieu à leur égard. Quelles auraient été grandes mes peines, ô mon Jésus ! si vous m'eussiez envoyé en enfer comme je le méritais, puisque les grâces que j'ai reçues de vous ont été si abondantes ! Non, je ne veux plus être ingrat. Dites-moi ce que vous voulez de moi, je veux vous obéir en tout. Je me repens de vous avoir tant de fois contristé ; désormais je ne veux plus me rechercher moi-même, mais vous, mon Dieu et tout mon bien.

III. Chose étrange ! les hommes si soigneux dans les affaires de ce monde sont remplis de négligence dans les affaires de l'éternité. Quand un particulier doit recevoir une somme d'argent d'une autre homme, il prend toutes ses sûretés avec le plus grand scrupule : *Qui sait ce qui peut arriver ?* dit-il. En même temps on passe des mois et des années dans le péché : pourquoi ne dit-on pas aussi alors, en parlant de son âme : *Qui sait ce qui peut arriver ?* Quand un homme perd son argent, en perdît-il beaucoup, il ne perd pas tout ; mais, s'il perd son âme, il perd tout, il la perd pour toujours, sans espérance de jamais la retrouver. Aimable Rédempteur, vous avez donné votre vie pour me rendre digne de votre grâce, et cette grâce, mille fois je l'ai perdue pour un rien. Pardonnez-moi, bonté infinie, parce que je le déplore de tout mon cœur. Je suis trop obligé à vous aimer, Seigneur, pour ne pas vous aimer de toutes mes forces. Je vous aime, ô mon souverain bien ! je vous aime plus que moi-même. Ne permettez pas, mon Dieu, que je cesse de vous aimer. O Marie ! ma mère, soyez ma gardienne.

CHAPITRE LI.

Jésus meurt pour l'amour des hommes.

I. Est-il possible qu'un Dieu , le créateur de toutes choses , ait voulu mourir pour l'amour de ses créatures ! C'est pourtant une vérité de foi. *Il nous a aimés, et il s'est livré pour nous.* (Eph. IV. 2.) Un jour donc , au grand étonnement du ciel et de la nature, on vit Jésus , le fils unique de Dieu , le maître du monde , mourir dans les douleurs , justicié sur un bois infâme , et pourquoi ? pour l'amour des hommes. Et il se trouve des hommes qui croient cela et qui n'aiment pas ce Dieu ! Je le croyais, Seigneur , et non seulement je ne vous ai pas aimé , mais je vous ai chargé d'offenses. Oh ! pardonnez-moi , faites-moi souvenir sans cesse de la mort que vous avez soufferte pour moi , afin que je ne vous offense plus , mais que je vous aime toujours.

II. Il n'était pas nécessaire, pour le salut des hommes, que le fils de Dieu mourût ; une seule goutte de son sang suffisait, une larme, une prière ; puisque tout cela, étant d'une valeur infinie , pouvait opérer le salut du monde et de mille mondes. Mais vous , ô mon Jésus ! vous avez voulu souffrir beaucoup , pour nous montrer le grand amour que vous nous portez. *O mon Dieu !* vous disait S. Bonaventure , et je puis moi-même le dire avec raison , après tant de péchés , *Mon Dieu, pourquoi m'avez-vous tant aimé ? pourquoi, Seigneur, pourquoi ? Que suis-je donc ?* Je suis la brebis perdue que vous allez cherchant , ô mon divin Pasteur ! Ingrat , j'ai fui loin de vous ; mais parce que vous avez oublié les déplaisirs que je vous ai causés , vous m'invitez à vous aimer. Touché de tant de

bontés, tout misérable que je suis, j'embrasse vos pieds percés pour moi. Jésus, mon amour, mon trésor, je vous aime; et, parce que je vous aime, je me repens de vous avoir offensé.

III. S. Bernard se figurait avoir été présent au moment où Pilate écrivit la sentence du Sauveur, et plein d'une tendre compassion, il disait : *Qu'avez-vous fait, ô Sauveur plein d'innocence ! qu'avez-vous fait, pour être ainsi condamné ? Vous êtes l'innocence même, et je vous vois condamné à la mort et à la mort de la croix ! Quel crime avez-vous commis ?* Et il répondait : *Votre crime, c'est votre amour !* comme s'il eût dit : Ah ! je comprends, votre délit, c'est l'amour excessif que vous nous avez porté; c'est cet amour, et non Pilate, qui vous condamne à mort. Aimable Rédempteur, quand je me rappelle les injures que je vous ai faites, ce qui fait couler mes larmes n'est pas tant l'enfer que j'ai mérité, que l'amour que vous avez eu pour moi. O mon Dieu crucifié ! désormais je veux être tout à vous, je ne veux aimer que vous. Aidez ma faiblesse : faites que je vous sois fidèle. Marie, ma mère, faites-moi aimer Jésus ; c'est l'unique grâce que je vous demande.

CHAPITRE LII.

Il faut être sauvé ou damné : il n'y a pas de milieu.

I. *Opérez votre salut avec crainte et tremblement.* (Phil. II. 12.) Pour être sauvé, il faut trembler d'être damné, parce qu'il n'y a pas de moyen terme. Celui qui ne tremble pas se damnera aisément, parce qu'il fera peu d'attention à employer les moyens du salut. Dieu veut le salut de tous, et donne son aide à tous ; mais il veut que

nous mettions aussi la main à l'œuvre. Tous veulent être sauvés ; mais beaucoup ne se sauvent pas , parce qu'ils n'en prennent pas les moyens. Le paradis n'est pas fait pour les lâches , disait S. Philippe de Néri. Donnez-moi la lumière , Seigneur ; faites-moi connaître ce que je dois faire , ce que je dois éviter , je suis prêt à tout : je veux me sauver.

II. Sainte Thérèse disait à ses religieuses : *Mes filles , une ame , une éternité !* Elle voulait dire qu'en cette vie nous ne devons penser qu'à sauver notre ame , parce que , l'ame perdue , tout est perdu ; et que , perdue une fois , elle est perdue pour toujours. Un prince demandait au pape Benoît XII une grâce qui ne pouvait lui être accordée sans péché ; ce souverain Pontife répondit à l'ambassadeur : *Dites à votre prince que , si j'avais deux ames , j'en pourrais sacrifier une pour lui ; mais , comme je n'en ai qu'une , je ne puis m'exposer à la perdre.* Ainsi devons-nous répondre au monde , au démon , quand ils nous présentent le fruit défendu. O mon Dieu ! que de fois j'ai perdu mon ame , en perdant votre grâce ! Puisque vous êtes assez généreux pour m'offrir le pardon , je déteste les offenses que je vous ai faites , et je vous aime par dessus tout.

III. Oh ! qui comprendrait bien la grande maxime de S. François-Xavier : *Il n'y a au monde qu'un seul mal et qu'un seul bien !* Le seul mal , c'est de se damner ; le seul bien , c'est de se sauver. Les maladies , la pauvreté , l'ignominie , ne sont pas des maux , puisque , souffertes avec résignation , elles augmentent notre gloire dans le ciel. Au contraire , pour les pécheurs , la santé , les richesses , les honneurs ne sont pas des biens , puisque ce sont pour eux autant d'occasions à se perdre. Sauvez-moi donc , ô Dieu de mon ame ! et , du reste , disposez de moi comme il vous plaira. Vous savez ce qui me convient , vous le

voulez aussi. Je m'abandonne aux mains de votre miséricorde : *In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum*. Je déplore de m'être jusqu'ici opposé à votre volonté ; je ne veux plus que ce que vous voulez. Donnez-moi votre amour, afin que je vous sois fidèle : et vous, Marie, donnez-moi votre secours.

CHAPITRE LIII.

Notre mort est certaine.

I. Comment est-il possible , ô Dieu ! qu'il se trouve des chrétiens instruits par la foi qu'ils doivent mourir un jour , et après la mort entrer dans une éternité de bonheur ou dans une éternité de tourments, n'ignorant pas que du moment de leur mort dépend ou leur félicité ou leur malheur à jamais , et que ces chrétiens ne prennent pas tous les moyens pour s'assurer une bonne mort ? Donnez-moi des larmes , Seigneur , pour pleurer les offenses que je vous ai faites. Je savais pourtant , hélas ! qu'en vous offensant je perdais votre grâce , et me condamnais aux peines éternelles ; je le savais , et néanmoins je vous ai offensé. Mon Dieu , je me repens de vous avoir déshonoré en vous laissant pour courir après mes misérables fantaisies ; ayez pitié de moi.

II. Quand nous entendons dire qu'un homme qui n'était pas préparé vient de mourir subitement, nous sommes touchés de compassion, et nous disons : *Hélas ! que sera devenue sa pauvre ame ?* Pourquoi ne pas nous préparer nous-mêmes à la mort ? Est-ce que le même malheur ne peut pas nous arriver aussi ? Tôt ou tard, subitement ou non, que nous y pensions ou que nous n'y pensions pas , un jour nous serons étendus sur un lit

pour rendre notre ame à Dieu. Notre genre de mort est déjà fixé, c'est-à-dire la maladie qui nous chassera de ce monde; chaque jour nous en approchons davantage, pourquoi donc ne travaillons-nous pas à nous rapprocher de Jésus-Christ qui nous jugera alors? O mon Rédempteur! j'espère mourir dans votre grâce, par les mérites de votre mort. Je vous aime, bonté infinie, et j'espère vous aimer durant cette vie et pendant toute l'éternité.

III. Dans un siècle, une ville, un royaume sont renouvelés; ceux qui les habitaient auparavant reposent dans les tombeaux. Où sont ceux qui vivaient dans ce royaume il y a cent ans? Ils sont dans l'éternité. Ainsi, mon cher lecteur, dans cent ans, peut-être beaucoup plus tôt, ni vous, ni moi ne vivrons plus sur cette terre; mais nous serons tous entrés dans l'éternité heureuse ou malheureuse, sauvés ou damnés pour toujours, puisqu'il n'y a pas moyen d'éviter l'un ou l'autre sort. Mon Dieu, il peut se faire que je me sauve, comme je l'espère; mais il peut se faire aussi que je me damne par mes péchés. Je puis donc me damner, et je ne pense pas à prendre tous les moyens pour me sauver? Eclaircz-moi, Seigneur, faites-moi connaître ce que je dois faire pour me sauver; je ne veux rien négliger avec votre secours. O mon père! que de fois je vous ai manqué de respect; vous n'avez pas cessé de me vouloir du bien. J'ai désormais en abomination tous les déplaisirs que je vous ai causés, et je vous aime de toute mon ame, ô mon Dieu! Bénissez-moi, ô mon Père! et ne permettez plus que je vous perde. Marie, ma mère, ayez pitié de moi!

CHAPITRE LIV.

Que servent à la mort toutes les choses du monde.

I. *Il ne me reste que le tombeau !* (Job. xvii. 2.)
 Les jours passent, les années passent, les plaisirs passent, les pompes, les flatteries, tout passe ; mais quelle sera la fin de tout cela ? La mort viendra, et la mort nous dépouillera de tout, et on nous jettera dans une fosse où nous pourrions abandonnés et oubliés de tout le monde. Hélas ! à nos derniers moments, le souvenir de nos richesses en ce monde ne servira qu'à accroître nos peines, qu'à nous inspirer des inquiétudes sur notre salut. O mort ! ô mort ! ne t'éloigne jamais de mes yeux. Mon Dieu, donnez-moi la lumière.

II. *Ma vie a été coupée par la trame.* (Is. xxxviii. 12.)
 Combien de gens étaient occupés à mettre à exécution les projets qu'ils avaient médités pendant long-temps ! la mort est venue et a tout emporté. Au lit de la mort, les biens de cette terre, pour ceux même qui les ont aimés avec plus d'attache, ne sont plus qu'un sujet de peines et de remords. Les choses d'ici-bas semblent aux mondains pleines de grandeur, parce qu'ils sont privés de lumière ; mais la mort leur fait voir ce qu'ils sont réellement, fange, fumée, vanité. A cette dernière lueur s'évanouissent toutes les grandeurs de ce monde. Les plus hautes fortunes, les plus superbes gloires, considérées du lit de la mort, perdent tout leur prix et toute leur splendeur : l'ombre de la mort obscurcit jusqu'aux sceptres et aux couronnes. Donnez-moi votre grâce, ô mon Dieu ! je ne veux rien autre chose. Dans un temps je l'ai méprisée, mais aujourd'hui ce souvenir fait couler mes larmes. O mon Jésus ! ayez pitié de moi !

III. Que servent les richesses à la mort, quand nous n'avons plus besoin que d'une caisse de bois et d'un vieux linceul ? Que servent les honneurs, quand ils se réduisent à un cortège funéraire, à un sépulcre de marbre, qui ne peuvent mener à rien une ame qui s'est perdue ? Que sert enfin la beauté du corps, si ce corps doit devenir un monceau de vers d'une puanteur infecte, d'une vue repoussante ? Je savais, ô mon Redempteur ! qu'en péchant je perdais votre amitié, et j'ai voulu la perdre ; mais j'espère que vous me pardonneriez, vous qui êtes mort pour moi ! Oh ! que ne vous ai-je jamais offensé, Dieu de mon amour ! Je vois l'amour que vous avez pour moi : cet amour ajoute encore à la douleur que j'ai de vous avoir causé tant de déplaisirs, à vous, mon père, si plein de bonté. Je vous aime, Seigneur, et je ne veux plus vivre sans vous aimer ; donnez-moi la persévérance. O Marie ! ô ma mère ! priez Jésus pour moi.

CHAPITRE LV.

L'homme, en péchant, afflige le cœur de Dieu.

I. *Ils ont contristé le Dieu très haut.* (Ps. LXXVII. 56.)
 C'est ainsi que s'exprime le prophète royal en parlant des pécheurs. Dieu n'est pas capable de concevoir de la douleur ; mais, s'il en était capable, chaque péché de l'homme suffirait pour l'affliger et lui faire perdre la paix. C'est donc là, ô mon Dieu ! la récompense de votre amour pour moi ! Que de fois j'ai préféré à votre amitié une misérable satisfaction ! Bonté infinie, souvenez-vous de ce que vous êtes, et pardonnez-moi !

II. S. Bernard ajoute que la malice du péché est telle qu'il *détruit Dieu*, qu'il le fait mourir autant qu'il est en lui. Si Dieu pouvait connaître la mort, ce serait le péché

qui la lui donnerait. Et comment? Le P. Medina répond : *Il détruirait Dieu, en ce sens qu'il serait pour lui la cause d'une tristesse infinie.* Quel chagrin n'est-ce pas pour nous de recevoir des offenses d'un homme que nous aimions et que nous avons comblé de bienfaits? De même, lorsque Dieu voit un homme à qui il a fait tant de bien, pour lequel il a eu tant d'amour jusqu'à donner son sang et sa vie, quand il voit cet homme se détourner de lui ignominieusement, mépriser ses grâces pour un néant, pour une fureur aveugle, pour un plaisir fugitif, si Dieu était capable de peine et de tristesse, il mourrait de l'amertume qu'il en ressent. Aimable Jésus, je suis la brebis perdue, vous êtes mon pasteur qui avez donné la vie pour vos brebis, ayez pitié de moi, pardonnez-moi tous les déplaisirs que je vous ai causés. Je me repens, ô mon Jésus! de vous avoir offensé, et je vous aime de toute mon ame.

III. La raison pour laquelle la vie de notre Rédempteur a été si amère et si douloureuse, c'est que cet aimable Sauveur eut toujours nos péchés devant les yeux. Voilà pourquoi, au jardin de Gethsémani, il sua le sang et souffrit cette mortelle agonie durant laquelle il déclara que sa tristesse était si grande qu'elle suffisait pour lui ôter la vie. *Tristis est anima mea usque ad mortem.* Quelle fut la cause de cette agonie, de ces sueurs de sang? La seule vue de nos péchés. Donnez-moi donc, ô mon Jésus! une partie de cette douleur que vous souffrîtes en ce moment pour mes péchés; faites que cette douleur me tienne dans une sainte affliction toute ma vie; que par elle je meure si c'est votre volonté. O mon Jésus! je ne veux plus vous causer de déplaisir, je ne veux plus vous affliger; mais je veux vous aimer de toutes mes forces! mon amour, ma vie, tout mon bien. Ne permettez plus que j'aie le malheur de vous offenser. Marie, mon espérance, ayez pitié de moi.

CHAPITRE LVI.

Jugement dernier.

I. Le jugement dernier est appelé, dans les Écritures, le jour de la colère, le jour des peines. Il est tel en effet pour tous les malheureux qui sont morts en péché, puisqu'en ce jour seront dévoilées aux yeux de tout le monde toutes leurs iniquités les plus cachées, et qu'ils seront publiquement chassés de la compagnie des saints, et condamnés à la prison éternelle de l'enfer, où ils souffriront une mort continuelle. S. Jérôme, dans la grotte de Bethléem, tout entier à la prière et aux austérités, tremblait à la seule pensée du jugement universel. Le vénérable P. Ancina, entendant chanter la prose des morts, *Dies iræ, dies illa*, qui lui retraçait le souvenir du jugement, quitta le monde et se fit religieux. O mon Jésus! que deviendrai-je ce jour-là? Me trouverai-je à votre droite avec les élus, ou à votre gauche avec les damnés? Je sais que j'ai mérité d'être à votre gauche; mais je sais aussi que vous pouvez encore me pardonner, si je me repens de vous avoir offensé. Oui, j'en suis pénétré de douleur jusqu'au fond du cœur, et je prends la résolution de mourir plutôt que de vous offenser encore.

II. Ce jour du jugement, en même temps qu'il sera un jour de peine et de terreur pour les réprouvés, sera un jour de triomphe et d'allégresse pour les élus, parce qu'alors, à la vue de tous les hommes, leurs âmes bienheureuses seront déclarées reines du paradis et élevées à la dignité d'épouses de l'agneau sans tache. O mon Jésus! votre sang est mon espérance. Oubliez les injures que je vous ai faites, enflammez-moi tout entier de votre saint amour. Je vous

aime, ô mon souverain bien ! et j'espère me trouver, ce jour-là, au milieu de ces ames aimantes qui vous loueront et vous aimeront toute l'éternité.

III. Choisis donc, ô mon ame ! il faut te décider, soit pour la couronne éternelle de ce bienheureux royaume dans lequel on voit Dieu et on l'aime, en la compagnie des Saints, des Anges et de la divine Mère ; soit pour l'éternelle prison de l'enfer dans laquelle on pleure à jamais, loin de Dieu, et abandonné de toute la nature. *Agnus Dei, qui tollis peccata mundi, miserere nobis.* Agneau divin, qui, pour nous délivrer de l'enfer, avez bien voulu sacrifier votre vie, en mourant de douleur pour nous sur une croix, ayez pitié de nous. Ayez surtout, et particulièrement, pitié de moi, de moi qui vous ai offensé plus que les autres. Mais, si je vous ai offensé plus que les autres, je veux aussi vous aimer plus que les autres. Je me repens donc par dessus tout de vous avoir déshonoré par mes péchés, et j'espère, en ce jour du jugement, réparer votre honneur dans la compagnie des Anges et des Saints, en chantant les miséricordes dont vous avez usé à mon égard. Aidez-moi à vous aimer, ô Jésus ! Je ne veux que vous seul et rien de plus. O Marie ! ô ma reine ! en ce grand jour, soyez près de moi.

CHAPITRE LVII.

Les peines de l'enfer sont les seules peines véritables.

I. En cette vie, l'homme qui souffre, quelque éprouvé qu'il soit, reçoit de temps en temps quelque soulagement, et obtient au moins quelque repos dans ses souffrances. Un pauvre malade endure tout le jour des douleurs d'entrailles ou de goutte ; mais, quand vient la nuit, il prend

un peu de sommeil, et le voilà soulagé. Pauvres damnés ! pour vous jamais de soulagement, jamais de repos. Toujours pleurer, toujours souffrir, et souffrir des tourmens aussi cruels, sans avoir jamais durant toute l'éternité un moment de trêve. Voilà le sort qui m'attendait, ô mon Jésus ! si vous m'eussiez fait mourir lorsque j'étais en péché. Aimable Rédempteur, je ne refuse pas de souffrir, mais je veux vous aimer.

II. En cette vie, à force de souffrir, on éprouve avec le temps une sorte de soulagement causé par l'habitude ; mais les damnés qui souffriront toute l'éternité, s'accoutumeront-ils à leurs peines au point de les sentir diminuer avec le temps ? Non, parce que les tourmens de l'enfer sont si grands et si cuisants, qu'au bout de cent ans, et même au bout de mille ans, ils les sentiront comme ils les sentirent en entrant dans l'enfer. *In te, Domine, speravi ; non confundar in æternum.* Je suis certain, Seigneur, d'avoir souvent mérité l'enfer ; mais je sais aussi que vous ne voulez pas la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive. O mon Dieu ! je ne veux plus être obstiné, je me repens de toute mon ame de vous avoir offensé, et je vous aime plus que moi-même ; rendez-moi la vie, ma vie c'est votre grâce.

III. Sur la terre, si l'on souffre beaucoup, on émeut du moins la compassion de ses parens et amis, et c'est là une sorte de soulagement. Mais quel serait le malheur d'un homme qui souffrirait les plus grandes douleurs, au point de se rouler à terre dans les plus violentes convulsions, et qui verrait ses amis le fouler aux pieds, lui reprocher les actions pour lesquelles il souffrirait ainsi, et lui dire sans pitié : *Enrage, désespère-toi ; tu mérites ce que tu souffres.* Malheureux damnés ! ils souffrent continuellement, sans soulagement, sans repos,

sans que personne ait pour eux de la compassion. Dieu ne saurait avoir pitié d'eux, puisqu'ils sont ses ennemis. La divine Mère ne le peut pas davantage, ni les Anges, ni les Saints; ils ne peuvent que louer la justice de Dieu. Et les démons, que font-ils? ils les écrasent, ils leur reprochent les offenses faites à Dieu, lesquelles leur ont mérité ces justes châtimens. O Marie! ma mère, ayez pitié de moi, puisque vous pouvez encore avoir compassion de moi, et me recommander à Dieu. Et vous, ô mon Jésus! qui, à force d'avoir pitié de moi, avez eu si peu pitié de vous-même en mourant pour moi sur la croix, sauvez-moi, et que mon salut soit de vous aimer à jamais. Je me repens, Seigneur, de vous avoir offensé, et je vous aime de tout mon cœur.

CHAPITRE LVIII.

L'amour crucifié.

I. Qui jamais eût pu croire que le Fils de Dieu, le maître du monde, pour manifester l'amour qu'il avait pour nous, daignerait expirer dans les douleurs, sur une croix? Moïse et Élie, sur le mont Thabor, eurent bien raison d'appeler la mort de Jésus-Christ un excès d'amour : *Dicebant excessum ejus, quem completurus erat in Jerusalem.* (Luc. XI. 31.) Quel excès, ne effct, pour le Créateur, que de mourir pour l'amour de ses créatures! O mon Rédempteur! un Dieu seul pourrait, en mourant pour vous, compenser l'excès de votre amour. En effet, c'est bien peu, ce n'est rien que notre vie à nous tous, misérables vers de terre, quand nous la donnerions tous pour vous, qui êtes mort pour nous.

II. Une des choses les plus capables de nous remplir d'amour pour un Dieu si aimant, c'est de l'entendre exprimer durant sa vie le désir qu'il avait de voir arriver l'heure de sa mort, afin de faire éclater l'amour qu'il avait pour nous. *Baptismo habeo baptisari*, nous disait-il quand il vivait, *et quomodò coarctor usquedùm perficiatur*. (Luc. XII. 50.) Je dois être baptisé du baptême de mon sang, pour laver les péchés des hommes; oh! comme je me sens mourir du désir de voir arriver ma passion et ma mort! Lève les yeux, ô mon ame! et vois ton Seigneur suspendu au bois infâme; regarde ce sang divin qui coule; considère ces plaies qui te demandent de l'amour. Les souffrances de ton Rédempteur te font voir que c'est au moins par pitié qu'il veut être aimé de toi. O mon Jésus! vous ne m'avez rien refusé, pas même votre sang, pas même votre vie, et moi, je me refuserais en quelque chose à vos désirs! Oh! sans réserve vous vous êtes donné tout à moi; sans réserve aussi je me donne tout à vous.

III. S. François de Sales, commentant ces paroles de S. Paul : *La charité de Jésus-Christ nous presse* (II. Cor. v. 14), s'exprime ainsi : « La seule pensée que Jésus, « notre Dieu, nous a aimés jusqu'à souffrir pour nous la « mort, et la mort de la croix, ne met-elle pas nos « cœurs comme sous une presse qui les serre avec force, « et en exprime l'amour par une violence d'autant plus « invincible qu'elle est plus aimable? » Plus loin il ajoute : « Pourquoi ne nous jetons-nous pas sur Jésus crucifié, « pour mourir en croix avec celui qui a bien voulu y mourir pour notre amour? Je le tiendrai, devons-nous dire, « et je ne l'abandonnerai jamais; je mourrai avec lui, em- « brasé des flammes de son amour. Mon Jésus se donne « tout entier à moi, et moi je me donne tout entier à « lui. Je vivrai, je mourrai sur son sein; ni la vie, ni la

« mort ne me sépareront de lui. O amour éternel ! mon
 « ame vous cherche et vous choisit pour toujours. » Mère
 de Dieu , ô Marie ! faites que je sois tout à Jésus !

CHAPITRE LIX.

Celui qui se damne se trompe sans remède.

I. Il n'y a point d'erreur pareille à la perte du salut éternel. En effet , si on vient à se tromper sur toute autre chose , il y a toujours du remède ; si , par sa faute , on perd un poste quelconque , avec le temps on peut le recouvrer ; vient-on à faire quelque perte dans les biens de la fortune , il est possible de la réparer ; mais , pour celui qui se damne , il n'y a plus ni remède , ni espoir de remède. On meurt une fois ; si cette fois on perd son ame , elle est perdue à jamais , et l'éternité tout entière se passera avant que cette perte ne soit réparée. Voici , mon Dieu , à vos pieds , un pauvre pécheur qui mériterait depuis bien des années d'être jeté dans les enfers , sans aucune espérance de salut ; aujourd'hui qu'il est à vos pieds , il vous aime , il déplore le malheur qu'il eut de vous offenser , il espère en votre pitié.

II. A tant de malheureux enfermés dans cette prison du désespoir , il ne reste donc que cette plainte amère : *Nous nous sommes trompés , ergò erravimus* , et notre erreur est désormais sans remède , tant que Dieu sera Dieu. Oh ! mon Rédempteur , si j'étais en enfer , je ne pourrais donc plus me repentir , ni vous aimer ! Je vous remercie de m'avoir supporté avec tant de patience lorsque je méritais l'enfer ; et , maintenant que je puis encore me repentir et vous aimer , je me repens de tout mon cœur d'avoir irrité votre infinie bonté , et je vous aime

par dessus tout, et plus que moi-même. Ne permettez pas, ô mon Jésus ! que je cesse de vous aimer.

III. Quel tourment pour les damnés que de penser qu'avant même de se damner, ils connaissaient toute l'étendue de la folie qui les a perdus, et que leur malheur n'est venu que de leur faute ! Quand un homme a perdu, par sa négligence, un anneau, une monnaie d'or, son tourment est de penser qu'il a perdu cet objet par sa faute. Quelle peine donc pour le réprouvé, ô mon Dieu ! que de dire : *J'ai perdu mon ame, j'ai perdu le ciel, j'ai perdu Dieu, j'ai tout perdu, et je l'ai perdu par ma faute !* Aimable Sauveur, je ne veux pas vous perdre ; si, par le passé, j'ai eu ce malheur, je m'en repens de toute mon ame, et je vous aime par dessus tout. O mon Jésus ! c'était pour que je vous aimasse que vous ne m'avez pas envoyé à l'enfer. Oui, je veux vous aimer et vous aimer beaucoup. Donnez-moi la force de compenser par mon amour les déplaisirs que je vous ai causés. Vierge sainte, ô Marie ! vous êtes mon espérance.

CHAPITRE LX.

Nous mourrons.

I. C'est une grande prédication que cette parole : *Il faut mourir.* Mon frère, il est certain que vous mourrez un jour. De la même manière que votre nom est inscrit sur le livre des baptêmes, de même un jour, et ce jour Dieu l'a déjà déterminé, il sera enregistré sur le livre des morts. Comme vous dites aujourd'hui en nommant vos parents décédés : *Mon père, mon oncle, mon frère de bonne mémoire,* ainsi parlera de vous la génération qui vous suivra. De même que vous avez entendu sonner le

trépas d'autrui ; de même un jour d'autres entendront les cloches annoncer votre mort, et vous, vous serez déjà dans l'éternité. O mon Dieu ! que serai-je devenu quand mon corps sera conduit à l'église, et qu'on dira la messe en présence de mon cadavre : où sera mon ame ! Seigneur, aidez-moi à faire quelque chose pour vous, avant que la mort vienne me surprendre. Malheur à moi, si elle allait venir aujourd'hui !

II. Que direz-vous si vous voyiez un criminel marchant à la mort, rire, regarder çà et là les personnes qui seraient aux fenêtres, songer encore aux plaisirs du monde ? ne le croiriez-vous pas fou, ou tout au moins sans foi ? mais vous-même, ne marchez-vous pas à chaque instant à la mort ? à quoi pensez-vous ? vous savez qu'il faut mourir, et que l'on ne meurt qu'une fois. Vous croyez qu'après cette vie il en est une autre qui ne finira jamais ; vous croyez aussi que la vie éternelle sera heureuse ou malheureuse, suivant l'état des comptes que vous rendrez au jugement. Comment celui qui croit tout cela peut-il songer à autre chose qu'à se préparer à une bonne mort ? Donnez-moi la lumière, ô mon Dieu ! rendez-moi toujours présente la pensée de la mort et de l'éternité qui m'attendent.

III. Considérez dans un cimetière ces ossements épars ; entendez-les vous dire : *Ce qui nous est arrivé t'arrivera aussi.* C'est ce que vous disent aussi les portraits de ceux de vos parents qui ne sont plus, les papiers écrits de leurs mains, les chambres, les lits, les habits dont ils ont usé, et qu'ils ont quittés. Tout cela vous rappelle la mort qui vous attend. O mon Jésus ! je ne veux pas attendre pour me jeter dans vos bras que l'on me présente votre image à l'heure de ma mort ; dès aujourd'hui je vous embrasse et vous serre contre mon cœur. Autrefois, je vous ai souvent chassé de mon ame ; mais, en ce

moment, je vous aime plus que moi-même, et je me repens de vous avoir méprisé. A l'avenir je serai toujours à vous, et vous vous serez toujours à moi. Ainsi je l'espère par les mérites de votre passion, ainsi je l'espère par votre protection, ô Marie!

CHAPITRE LXI.

Dieu accueille avec amour le pécheur repentant.

I. Les rois de la terre chassent de leur présence leurs sujets rebelles quand ils viennent leur demander pardon; Jésus-Christ, au contraire, proteste qu'il ne chassera point le pécheur que le repentir amène à ses pieds. *Eum qui venit ad me non ejiciam foras.* (Joan. vi. 37.) Il ne sait point mépriser un cœur qui s'humilie et que brise la douleur de ses offenses. *Cor contritum et humiliatum, Deus non despicias.* (Ps. L.) Les injures que je vous ai faites, ô mon Jésus! me rendent indigne de votre pardon; mais sachez que je n'ai point de peine au monde qui m'afflige autant que le souvenir de vous avoir offensé.

II. Mais comment pourrais-je craindre d'être repoussé, ô mon Dieu! quand je sens que c'est vous-même qui m'invitez à retourner à vous, et qui m'offrez le pardon? *Revertere ad me et suscipiam te.* (Jer. III. 11.) Comment pourrais-je conserver de la défiance quand vous-même me promettez de me serrer dans vos bras, si je me convertis à vous? *Convertimini ad me, et convertar ad vos.* (Zach. 1. 3.) Ne vous détournerez donc pas de moi, Seigneur, maintenant que je quitte tout pour me convertir à vous, mon souverain bien. Je vous ai assez offensé, je veux à présent vous aimer.

III. Notre Dieu a daigné nous assurer que, si le pécheur se repent du mal qu'il a fait, il veut oublier lui-même tous ses péchés : *Si autem impius egerit pœnitentiam... vitâ vivet, et non morietur omnium iniquitatum ejus quas operatus est non recordabor.* (Ezéch. xviii. 21.) Aimable Sauveur, je ne veux pas perdre le souvenir de mes péchés, car je veux pleurer sans cesse l'outrage que je vous ai fait; mais j'espère que, suivant votre promesse, vous les oublierez; je souhaite que mes iniquités ne vous empêchent pas de m'aimer. N'avez-vous pas dit que vous aimez ceux qui vous aiment. *Diligentes me diligo.* (Sap. viii.) Jusqu'à présent je ne vous aimais pas, et je méritais votre haine; maintenant je vous aime, je ne veux plus que vous me haïssiez. Oubliez donc le passé, pardonnez-moi, enchaînez-moi étroitement à vous, et ne permettez plus que je m'en sépare jamais. O Marie! aidez-moi du secours de vos prières.

CHAPITRE LXII.

Pièges du démon qui entraîne le pécheur dans la rechute.

I. O mon ame! quand le démon cherchera à te faire offenser Dieu de nouveau sous ce prétexte que *Dieu est miséricordieux*, pense que la miséricorde du Seigneur est pour ceux qui le craignent, et non pour ceux qui le méprisent, comme le chante la divine Mère: *Et misericordia ejus timentibus eum.* Dieu est miséricordieux, qui en doute? mais avec tout cela, que de malheureux il envoie chaque jour dans les enfers! Dieu est miséricordieux, sans doute, mais aussi il est juste. Il est miséricordieux envers celui qui se repent du mal qu'il a commis, mais non envers celui qui abuse de sa miséricorde

pour l'outrager davantage. Ah ! Seigneur, que de fois j'ai agi ainsi ! que de fois je vous ai offensé, parce que vous étiez plein de bonté !

Le démon te dira encore, ô mon ame ! *Dieu qui t'a pardonné tant de péchés dans le passé, te pardonnera bien celui-ci.* Non, dois-tu lui répondre, plus il a daigné me pardonner, plus c'est à moi de craindre qu'il ne me pardonne pas davantage, si je recommence à l'offenser, et qu'il ne châtie enfin toutes les injures que je lui ai faites. Tel est l'avertissement du Saint-Esprit : *Ne dis pas : J'ai péché, que m'est-il arrivé de fâcheux ? le Très Haut est plein de patience.* (Eccl. v. 4.) O mon Dieu ! il s'est élevé un débat entre vous et moi : vous me faisiez grâce, et je continuais à vous charger d'offenses ; vous me faisiez du bien, et je vous déshonorais. A l'avenir, il n'en sera plus ainsi ; plus vous m'avez supporté, plus je veux vous aimer : daignez aider ma faiblesse.

III. Le démon, ô mon ame ! te dira aussi : *Ne vois-tu pas que tu ne saurais résister à cette tentation ?* Réponds-lui : Mais si je ne résiste pas en ce moment, comment plus tard résisterai-je, lorsque, affaibli par une chute, je me trouverai de plus privé du secours divin ? à moins, peut-être, que Dieu ne veuille multiplier ses grâces à mesure que j'accumulerai mes iniquités ?

Enfin, il te dira : *Si pourtant tu commets ce péché, il n'y a rien là qui te perde infailliblement : tu peux toujours te sauver.* Je puis toujours me sauver, réponds-lui, c'est vrai ; mais, en attendant, voilà que j'écris moi-même ma sentence, et que je me condamne à l'enfer. Je puis toujours *me sauver* ; mais je puis me damner aussi : j'en prends le chemin le plus facile. Non, je ne veux pas risquer mon salut éternel sur un *peut-être* ; ce n'est pas une affaire dans laquelle on puisse s'en tenir à un *peut-être*. Seigneur, que votre conduite a été généreuse

à mon égard ! j'ai multiplié mes crimes, vous avez multiplié les grâces. Cette pensée accroît encore la douleur que j'éprouve de vous avoir causé tant d'amertume. Pourquoi vous ai-je offensé, Dieu de bonté ! ah ! pourquoi ? que ne puis-je en mourir de douleur ! Je veux être à vous, tout à vous : aidez-moi, ô mon Jésus ! O Marie ! obtenez-moi la sainte persévérance ; ne permettez plus que je sois ingrat envers un Dieu qui m'a tant aimé.

CHAPITRE LXIII.

La résurrection des corps au jugement dernier.

I. Il doit venir un jour qui sera le dernier des jours, et avec lequel finira toute la scène de ce monde. Le signe précurseur de ce jour sera un feu du ciel qui consumera la terre et tout ce qu'elle renferme. *Terra et quæ in ipsâ sunt opera exurentur.* (II. Pet. 3.) Ainsi, ce jour-là, tout sera réduit en cendres. O Dieu ! que pensera-t-on alors de toutes les vanités de ce monde auxquelles on sacrifie si souvent son salut ? Quel effet produiront alors les plus grandes dignités de la terre, la pourpre, les sceptres, les couronnes ? O folie de celui qui les aime ! O douleur de celui qui aura perdu Dieu pour toutes ces vanités !

II. *La trompette retentira et les morts ressusciteront.* (I. Cor. xv. 52.) Cette trompette appellera tous les hommes à la résurrection, au jugement. Oh ! qu'ils paraîtront beaux et resplendissants les corps des bienheureux ! *Les justes, dit l'Évangile, brilleront comme le soleil.* (Matth. xiii. 43.) Combien, au contraire, seront horribles et difformes les corps des damnés ! Quel supplice pour leurs âmes infortunées d'être réunies à ces

corps qu'elles ont voulu satisfaire au prix du paradis et de Dieu même ; il leur faudra être précipitées avec ces corps dans les brasiers éternels. Heureux alors ceux qui auront refusé à leurs sens tous ces plaisirs qui déplaisaient à Dieu ! ceux qui, pour tenir leur chair en bride, l'auront mortifiée par les jeûnes et les pénitences ! Ne détournerez pas de moi votre face , ô mon Jésus ! bien que je l'aie mérité. Que de fois, pour satisfaire mes sens, j'ai renoncé à votre amitié ! que ne suis-je mort avant de vous déshonorer ainsi ! Ayez pitié de moi.

III. Les hommes ressuscités seront appelés par les anges à comparaître dans la vallée de Josaphat, pour être jugés publiquement en présence de tout le genre humain : *Populi in valle concisionis.* (Joel. III. 14.) O mon Dieu ! je devrai donc aussi moi-même paraître dans cette vallée ! quelle sera ma place ? sera-ce avec les élus dans la gloire, ou avec les damnés sous les chaînes ? Aimable Rédempteur, votre sang est mon espérance. Que de fois, malheureux que je suis ! j'ai mérité d'être envoyé à l'enfer, pour y demeurer à jamais loin de vous, sans pouvoir plus vous aimer ! Non, mon Jésus, je veux vous aimer toujours, en cette vie et en l'autre ; ne permettez pas que le péché me sépare plus jamais de vous. Vous connaissez ma faiblesse, secourez-moi toujours. Jésus, ne m'abandonnez pas. Marie, mon avocate, obtenez-moi la sainte persévérance.

CHAPITRE LXIV.

Amour de Dieu pour nous en nous donnant son Fils.

I. L'amour que Dieu porte aux hommes est si grand, qu'après nous avoir comblés de grâces et de faveurs, il en

est venu jusqu'à nous donner son Fils : *Sic Deus dilexit mundum, ut Filium suum unigenitum daret.* (Joan. xvi.) Nous sommes de misérables vers de terre, et le Père éternel nous a livrés son Fils bien-aimé, d'abord pour lui faire passer, sur cette terre, une vie pauvre et méprisée, et pour l'abandonner ensuite à la mort la plus cruelle et la plus ignominieuse qu'ait soufferte un homme, au milieu de toutes les douleurs intérieures et extérieures, jusqu'à s'écrier au dernier instant de sa vie : *Mon Dieu ! mon Dieu ! pourquoi m'avez-vous abandonné ?* O Dieu éternel ! qui pouvait nous accorder un don d'une si infinie valeur, sinon vous qui êtes un Dieu d'amour infini ! Soyez donc aimé, bonté infinie ; amour infini, soyez aimé.

II. *Il n'a point épargné son Fils unique, mais il l'a livré pour nous tous.* (Rom. xiii.) Mais, ô Dieu éternel ! songez donc que ce Fils, dont vous voulez la mort, est innocent ; il vous a obéi en tout : vous l'aimez comme vous-même, comment pouvez-vous le condamner à mort pour nos péchés ? Le Père répond : C'est précisément parce qu'il est mon Fils, parce qu'il est innocent, parce qu'il m'obéit en tout, que je veux qu'il donne sa vie pour vous, afin que vous compreniez l'amour que lui et moi nous vous portons. O mon Dieu ! que toutes les créatures célèbrent l'excès de vos bontés, vous qui, pour affranchir des esclaves, avez voulu faire mourir votre propre Fils. Par l'amour de ce Fils, ayez donc pitié de moi, pardonnez-moi, sauvez-moi ; que mon salut soit de vous aimer à jamais en cette vie et dans l'éternité.

III. *Dieu, qui est riche en miséricorde, par l'excessive charité dont il nous a aimés, nous a rendu la vie par Jésus-Christ.* (Ephès. ii. 4.) Il a été excessif, nous dit l'Apôtre, l'amour de Dieu pour nous. Nous étions morts par le péché, il a voulu nous rendre la vie par la

mort de son Fils. Mais non , cet amour n'est point excessif , pour une bonté telle que la bonté de notre Dieu. Infini dans ses perfections, il doit être infini dans son amour. Mais, Seigneur, comment se fait-il qu'après avoir montré tant d'amour aux hommes, les hommes qui vous aiment soient si rares? Je veux du moins être de ce nombre. Par le passé, je vous ai méconnu, mon souverain bien, je vous ai abandonné; maintenant je le déplore de tout mon cœur, et je vous aime tant que, quand bien même tous les hommes vous abandonneraient, avec votre grâce je vous demeurerai fidèle, ô mon Dieu! mon amour, mon tout! O Marie! resserrez de plus en plus les liens qui m'attachent à mon aimable maître.

CHAPITRE LXV.

Pour obtenir le salut éternel, il faut travailler.

I. Pour se sauver, il ne suffit pas de faire à peu près le nécessaire. Si un homme, par exemple, veut éviter seulement les péchés mortels, sans tenir aucun compte des véniels, il tombera facilement dans les mortels, et ne se sauvera point. Celui qui ne veut fuir que les occasions prochaines du péché finira par s'y précipiter, et ne se sauvera point. Quels égards, au contraire, n'a-t-on pas pour la personne des princes, ô mon Dieu! On évite de leur déplaire, dans la crainte de perdre leurs bonnes grâces, et l'on sert Dieu si négligemment! On fuit avec un soin extrême les dangers qui exposeraient la vie du corps, et l'on ne craint pas pour la vie de l'ame! O mon Dieu! comment vous ai-je servi jusqu'ici, je veux vous servir dès aujourd'hui, avec plus de précautions: daignez venir à mon secours.

I. O mon frère! si Dieu était aussi regardant avec

vous que vous l'êtes envers lui, que vous seriez à plaindre ! S'il ne voulait vous donner que la grâce suffisante, vous sauveriez-vous ? Vous pourriez, à la rigueur, vous sauver, mais vous ne le feriez pas, parce qu'en cette vie il est des tentations si violentes, qu'il est moralement impossible de n'y pas consentir sans un secours spécial de Dieu ; mais Dieu ne le donne point ce secours à ceux qui sont avares à son égard : *Celui qui sème peu moissonnera peu.* (II. Cor. ix. 6.) Mais, Seigneur, ce n'est pas ainsi que vous avez agi envers moi. J'ai été ingrat, j'ai payé vos faveurs par des outrages ; et vous, au lieu de me châtier, vous avez redoublé vos grâces. Non, mon Dieu, je ne veux plus être ingrat, comme je l'ai été trop long-temps.

III. Le salut n'est pas chose facile, mais difficile et très difficile. Nous sommes enchaînés à une chair rebelle qui ne demande qu'à satisfaire sa sensualité. Nous avons d'innombrables ennemis dans le monde, dans l'enfer, au dedans de nous, et sans cesse occupés à nous pousser au mal. Il est vrai que la grâce de Dieu ne nous abandonne pas ; mais cette grâce exige que nous travaillions nous-mêmes par la résistance aux tentations, et spécialement en priant à l'effet d'obtenir des secours proportionnés aux périls qui nous environnent. O mon Jésus ! je ne veux plus être séparé de vous, ni privé de votre amour. Jusqu'ici j'ai été ingrat, je me suis éloigné de vous ; mais je vous aime à présent de toute mon ame, et je crains au-delà de tous les maux celui de ne plus vous aimer. Vous connaissez ma faiblesse ; aidez-moi, j'ai confiance en vous : et vous, Marie, ma reine, ne cessez de prier pour moi.

CHAPITRE LXVI.

Portrait d'un homme qui vient d'expirer.

Memento, homo, quod pulvis es, et in pulverem reverteris. Considérez, mon frère, que vous êtes de la terre, et que vous devez retourner dans la terre. Maintenant, vous voyez, vous sentez, vous parlez, vous marchez. Un jour viendra que vous ne verrez plus, que vous ne sentirez plus, que vous ne parlerez plus, que vous ne marcherez plus. Quand votre ame se séparera de votre corps, ce corps restera pour être consumé par les vers et tomber en poussière; l'ame, de son côté, entrera dans l'éternité que lui aura méritée votre vie. Jusqu'ici, mon Dieu, je n'ai fait que mériter votre disgrâce et l'enfer; mais vous ne voulez pas que je me laisse aller au désespoir; vous voulez que je me repente, que je vous aime et que j'espère.

II. Figurez-vous un homme dont l'ame vient d'abandonner le corps il n'y a qu'un instant. Voyez ce cadavre, encore étendu sur son lit; sa tête est penchée sur sa poitrine, ses cheveux en désordre sont encore baignés des sueurs de la mort. Ses yeux caves, ses joues desséchées, son visage livide, sa langue et ses lèvres noircies en font un objet d'horreur et de dégoût à ceux qui le considèrent. Voilà, mon cher lecteur, l'état où doit être réduit ce corps que vous flattez aujourd'hui. O mon Dieu! je ne veux plus résister à vos invitations. Que me reste-t-il de tant de satisfactions que je lui ai prodiguées, que des remords qui font le tourment continuel de ma conscience? Que ne suis-je mort avant d'avoir eu le malheur de vous offenser!

III. Quand le cadavre commence à se décomposer,

C'est un redoublement d'horreur. Vingt heures ne sont pas encore écoulées depuis la mort de ce jeune homme, et déjà il répand l'infection. Il faut ouvrir les fenêtres de la chambre, brûler des odeurs pour que la maison n'en soit pas empestée. C'est pour cela que les parents se hâtent de l'envoyer à la sépulture. Si c'est le corps d'un homme de condition, à quoi lui sert d'avoir été si bien traité durant la vie? La puanteur qu'il exhale n'en est que plus insupportable. Aimable Rédempteur, je connaissais quel déplaisir je vous causais en me laissant aller au péché; cependant j'ai péché pour ne pas perdre une satisfaction passagère, j'ai aliéné le trésor de votre grâce. Voilà maintenant que, dans ma douleur, je me prosterne à vos pieds; pardonnez-moi, par le sang que vous avez répandu sur moi. Recevez-moi encore une fois dans votre grâce, et puis châtiez-moi comme vous le voudrez. J'accepte tout, pourvu que je ne sois plus privé de votre amour. Je vous aime, ô le Dieu de mon cœur! je vous aime plus que moi-même. Faites que jusqu'à la mort je vous sois fidèle. Marie, mon espérance, intercédez pour moi.

CHAPITRE LXVII.

Un cadavre dans la fosse.

I. Considérez, mon frère, ce que deviendra votre corps quand il aura été jeté dans le lieu de sa sépulture. D'abord il deviendra jaune pour noircir ensuite. Bientôt une es-pèce de poil blanchâtre s'étendra sur toute la chair, il en découlera ensuite une putréfaction liquide qui s'épanche-ra sur la terre, et produira une grande quantité de vers qui feront leur nourriture de ces chairs putréfiées. Aux

vers se joindront des rats accourus pour satisfaire leur voracité; les uns dévoreront le corps extérieurement, les autres entreront dans la bouche et pénétreront dans les entrailles. Voilà ce que deviendra ce corps tant de fois satisfait aux dépens de l'amitié de Dieu. Non, mon Dieu, je ne veux plus vous déplaire; donnez-moi la lumière, donnez-moi la force contre les tentations.

II. Peu à peu les joues, les lèvres, les cheveux se détacheront de la tête; les côtes se détacheront, puis les bras, enfin les jambes, véritable foyer de corruption. Les vers, après avoir consommé toutes les chairs, se dévoreront eux-mêmes. Enfin, de votre corps il ne restera qu'un squelette fétide qui se divisera encore avec le temps; car la tête se détachera du buste, et les os se sépareront les uns des autres. Voilà l'homme considéré sous le rapport mortel. Ah! Seigneur, ayez pitié de moi. Qu'il y a d'années que je devrais brûler en enfer! Je vous ai quitté, mon Dieu, mais je vois que vous ne m'avez pas abandonné. Pardonnez-moi, et ne permettez pas que je vous quitte. Faites que je recoure toujours à vous dans mes tentations.

III. Le voilà cet homme aimable, les délices et l'ame de toutes les sociétés; où est-il maintenant? Entrez dans sa maison, il n'y est plus. Son lit est occupé par un autre; d'autres se sont partagé ses vêtements et ses armes. Si vous voulez le voir, penchez-vous sur cette fosse; il est là pourrissant, capable d'épouvanter par sa vue seule, d'empoisonner par sa puanteur. Que vous êtes heureux, saints personnages, qui, par amour pour Dieu que vous aimâtes uniquement sur la terre, avez su mortifier vos corps! maintenant, sur les autels, vos ossements reçoivent le tribut de notre vénération, et vos belles ames jouissent de Dieu face à face, en attendant leur réunion avec leurs corps qui sont destinés à être les compagnons

de votre joie, comme sur la terre ils l'ont été de vos souffrances. Ce qui m'afflige, Seigneur, ce n'est pas la pensée du sort ignominieux réservé à ma chair qui vous a tant offensé, je m'en réjouis, au contraire; mais je suis accablé de douleur quand je songe au déplaisir que j'ai causé à votre bonté infinie. Je vous aime, ô mon Jésus! je vous aime et je vous dis avec sainte Catherine de Gênes: *Non, mon amour, plus de péchés; non, plus de péchés.* Marie, mère de Dieu, priez pour moi.

CHAPITRE LXVIII.

Après la mort on est oublié.

I. Il meurt, ce jeune homme, à la fleur de son âge. Hier encore on le désirait dans toutes les sociétés, il était accueilli par tout le monde; maintenant que le voilà mort, ce n'est plus qu'un objet d'horreur et de dégoût pour ceux qui le regardent. Les parents se hâtent de le mettre hors de la maison; ils appellent à grands cris les porteurs qui doivent l'enlever et le jeter dans la fosse. Oh! malheur à celui qui perd Dieu pour satisfaire ses parents ou qui que ce soit en ce monde! Aimable Rédempteur, ils m'oublieront tous; daignez vous souvenir de moi, vous qui avez donné votre vie pour me sauver. Oh! si je ne vous avais jamais offensé!

II. Hier on parlait de son esprit, de ses grâces, de ses saillies, de ses manières distinguées; à présent qu'il est mort, on en a perdu jusqu'au souvenir. En apprenant son trépas, l'un a dit: *C'était un homme qui se faisait honneur*; l'autre: *J'en suis fâché, il était si aimable, si gracieux!* D'autres s'en affligeront, parce qu'ils trouvaient en lui utilité et agrément; d'autres peut-être s'en

réjouiront, parce que sa mort leur procure des avantages. Du reste, dans quelques jours personne n'en parlera plus; les plus proches parents eux-mêmes ne voudront plus en entendre parler, pour ne pas renouveler leurs regrets. Ainsi dans les visites de condoléance on parle de tout autre chose que du défunt, et si quelqu'un vient à en parler : *De grâce, ne me prononcez pas son nom*, disent aussitôt les proches. Voilà le terme de l'amitié de nos parents et de nos amis en ce monde. O mon Dieu ! je me contente d'être aimé de vous, et je ne veux aimer que vous seul.

III. Vos parents seront peut-être affligés de votre mort pendant les premiers jours; mais, avant peu, ils se consolent avec la partie de votre héritage qui leur sera échue. Dans cette chambre, où vous aurez rendu le dernier soupir, où votre ame aura été jugée par Jésus-Christ, on donnera des festins, on jouera, on dansera, on rira comme auparavant; et votre ame où sera-t-elle alors, Donnez-moi, Seigneur, le temps de pleurer mes offenses avant que vous ayez à me juger. Je ne veux plus résister à vos invitations; qui sait si cette méditation que je fais en ce moment n'est pas la dernière. Je le confesse, j'ai mérité l'enfer, et autant d'enfers que j'ai commis de péchés mortels; mais vous ne savez point mépriser les pécheurs repentants. Je me repens, mon Dieu, de toute mon ame d'avoir outragé votre infinie bonté pour satisfaire mes misérables appétits. Pardonnez-moi, donnez-moi la grâce de vous obéir et de vous aimer jusqu'à la mort. O Marie ! plein de confiance, je me jette entre vos bras.

CHAPITRE LXIX.

Comparution dans la vallée de Josaphat.

Les anges viendront, et ils sépareront les méchants du milieu des justes. (Matth. XIII. 49.) Quelle serait la confusion d'une personne qui, se trouvant dans une église au milieu d'un grand concours de peuple, en serait chassée à coups de pied comme un excommunié ! Que bien plus grande encore sera l'ignominie des réprouvés, lorsqu'ils se verront au jour du jugement chassés de la compagnie des Saints en présence du genre humain tout entier. Tant que dure la scène de ce monde, on voit les méchants honorés à l'égal et plus encore que les bons ; mais ce jour-là la scène sera terminée. Les élus placés à la droite seront élevés dans les airs pour aller au-devant du Seigneur, qui va les couronner suivant la parole de l'Apôtre : *Rapicmur cum illis in nubibus obviam Domino in aera.* (1. Thess. IV. 19.) Les damnés au contraire, environnés des démons, leurs bourreaux, seront placés à la gauche en attendant le juge qui devra prononcer publiquement leur condamnation. O mondains insensés ! qui maintenant méprisez la vie des Saints, je vous attends à la vallée de Josaphat ; c'est là que vous changerez de sentiment, et que vous reconnaîtrez votre folie ; il ne sera plus temps.

II. Quelle sera belle en ce jour l'assemblée des Saints qui ont tout quitté pour Dieu ! Qu'ils seront éclatants ces jeunes gens qui, méprisant les richesses et les délices de la terre, se sont ensevelis dans les cloîtres ou les déserts pour ne songer qu'à leur salut éternel ! Et tous ces martyrs, victimes du mépris et de la cruauté des tyrans ! Tous seront déclarés membres de la cour du grand Roi Jésus-Christ.

Au contraire, quel aspect présenteront alors un Hérode, un Pilate, un Néron, et tant d'autres qui ont fait grande figure en ce monde, mais sont morts en la disgrâce de Dieu ! O mon Jésus ! j'embrasse votre croix. Que me font les richesses, les honneurs, le monde ? Je ne veux que vous et rien de plus.

III. Sera-ce la droite ou la gauche que tu occuperas, ô mon ame ? Si tu veux être à la droite, il faut en prendre le chemin ; car il est impossible d'arriver à la droite en suivant le chemin de la gauche. Agneau de Dieu, qui êtes venu effacer les péchés du monde, ayez pitié de moi. Je déplore le malheur que j'ai eu de vous offenser, et je vous aime par dessus tout ; ne permettez plus que je vous offense. Je ne veux plus des biens de la terre ; donnez-moi votre grâce et votre amour, je ne vous demande que cela. O Marie ! vous êtes mon refuge et mon espérance.

CHAPITRE LXX.

Aveuglement de celui qui dit : Si je me damne, je ne serai pas seul.

I. Insensé celui qui dit : Si je vais en enfer, je ne serai pas seul ; comme si la compagnie des damnés pouvait être un soulagement dans l'enfer. Loin de là ; le réprouvé verse des larmes et dit : Si au moins, puisque je dois souffrir à jamais dans cet abîme de feu, il m'était accordé d'y souffrir seul ! Cette triste compagnie augmentera le supplice de ces malheureux, par les lamentations, les hurlements, les cris de désespoir qui ne cesseront de retentir d'une manière affreuse. Sur la terre, quand on entend les aboiements d'un chien durant une nuit entière, les cris d'un enfant pendant quatre ou cinq heures,

on souffre, on en perd le sommeil. Que sera-ce des cris et des hurlements de tant de désespérés qui seront tourmentés ensemble au milieu des plus effroyables lamentations; cela non pas seulement pendant une ou deux nuits, non pas pendant dix nuits, mais durant toute l'éternité.

II. La réunion des damnés leur causera encore un autre tourment, par la puanteur que répandront leurs corps : *De cadaveribus eorum ascendet fetor.* (Is. xxxiv. 3.) Le prophète les appelle des cadavres, non parce qu'ils sont morts, puisque ces malheureux vivent pour leurs tourments, mais à cause de la puanteur qu'ils répandent. En outre, leur réunion augmentera leur supplice par la gêne qu'ils éprouveront dans ce gouffre, où ils seront comme des raisins foulés sous le pressoir de la colère de Dieu : *Et ipse calcet torcular vini furoris iræ Dei.* (Apoc. xix. 15.) De cette peine de la gêne résulte la peine de l'immobilité, c'est-à-dire que de quelque manière qu'un damné tombera dans l'enfer, au jour du jugement, ou sur le côté, ou sur le dos, ou la tête en bas, il restera ainsi immobile dans cette posture, sans pouvoir jamais remuer soit le pied, soit la main, tant que Dieu sera Dieu.

III. Pêché maudit, comment peux-tu aveugler ainsi des hommes raisonnables ! Ces mêmes pécheurs qui font si peu de cas de leur damnation, jusqu'à quel excès ne sont-ils pas attentifs à conserver leurs biens, leurs charges, leur santé ! Pourquoi ne disent-ils pas aussi : Si je perds mes richesses, mon emploi, ma santé, je ne suis pas le seul à les perdre ? S'agit-il de leur âme, ils disent : *Si je me damne, je ne serai pas le seul.* Cependant celui qui perd les choses de la terre et sauve son âme, trouve la compensation de tout ce qu'il a perdu ; tandis que celui qui perd son âme, quelle chose peut compenser une telle perte ? *Quam dabit homo commutationem*

pro animâ suâ? (Matth. xvi. 26.) O mon Dieu! donnez-moi la lumière et ne m'abandonnez pas. Que de fois j'ai vendu mon ame au démon! Que de fois j'ai sacrifié votre grâce pour un plaisir misérable et passager! Je me repens, ô mon Dieu! d'avoir ainsi déshonoré votre majesté infinie. Mon Dieu, je vous aime, ne permettez plus que j'aie le malheur de vous perdre. O Marie! mère de Dieu, délivrez-moi de l'enfer, et d'abord délivrez-moi du péché.

CHAPITRE LXXI.

La mesure des grâces.

I. Dans les grâces que Dieu nous dispense, il y a une mesure après laquelle la porte à toute autre grâce est fermée. Nous devons donc craindre beaucoup d'abuser de toutes les grâces que le Seigneur nous accorde, puisqu'il est possible que chaque grâce, chaque lumière, chaque invitation soit la dernière que Dieu nous destine, et qu'en la négligeant, nous risquons de nous perdre. O mon Dieu! les grâces que vous m'avez données sont trop nombreuses, et l'abus que j'en ai fait est trop criminel; ayez pitié de moi, et ne m'abandonnez pas!

II. Cette mesure n'est pas égale pour tous: plus grande pour les uns, elle est moindre pour les autres. Souvenez-vous, ô mon frère! combien sont grandes les grâces que vous avez reçues de Dieu: si vous continuez ainsi d'en abuser, vous sauverez-vous? Songez que plus elles vous ont été accordées abondamment, plus vous devez craindre que Dieu ne vous abandonne dans votre péché, si vous ne prenez pas la résolution de changer de vie. Qui sait si le premier péché mortel que vous commettrez n'arrêtera

pas pour vous le cours des divines miséricordes; alors vous serez damné. Peut-être n'en sera-t-il pas ainsi, mais encore devez-vous craindre que cela n'arrive. Que si vous n'avez pas cette crainte, malheureux! je vous plains. Non, mon Dieu, je ne veux plus vous perdre. Chaque fois que le démon me tentera, je veux recourir à vous. O mon Jésus! je suis certain que vous êtes secourable pour quiconque a recours à vous.

III. Plus les grâces sont grandes, plus grande aussi est l'ingratitude de celui qui en abuse. Celles que vous avez reçues sont donc pour vous un grand fondement d'espérer que le Seigneur vous pardonnera, si vous vous corrigez, et si vous lui êtes fidèle à l'avenir; mais elles sont aussi un grave motif de craindre que Dieu ne vous envoie en enfer, si, après tant d'offenses, vous recommencez à l'offenser. Je vous remercie, mon Dieu, de ce que vous ne m'avez pas encore abandonné. La lumière que vous me donnez en ce moment, le regret que j'éprouve de mes péchés, le désir que je ressens de vous aimer et de demeurer dans votre grâce, sont des signes certains que vous ne l'avez pas fait. Dieu de mon ame, puisque après tant de péchés vous ne m'avez pas abandonné, je ne veux plus m'éloigner de vous. Je vous aime par dessus toute chose; et, parce que je vous aime, je me repens de vous avoir méprisé. Passion de Jésus, obtenez-moi la sainte persévérance. Marie, ma reine, secourez-moi de votre protection.

CHAPITRE LXXII.

Un Dieu est mort pour mon amour, et je ne l'aimerais pas!

I. *Il m'a aimé, et il s'est livré pour moi.* (Gal. II. 20.) A-t-on jamais vu dans le monde un maître mourir

pour l'amour de son esclave, ou même un roi pour son vassal? Cependant il est certain que mon Créateur, le Seigneur du ciel et de la terre, le Fils de Dieu, a voulu mourir pour moi, sa vile et ingrate créature. *Pour éviter la perte de son esclave*, dit S. Bernard, *il ne s'est pas épargné lui-même*. Afin de me pardonner, il a été pour lui-même sans miséricorde, et il s'est condamné à mourir de douleur sur une croix. O mon Jésus! je crois que vous êtes mort pour moi; mais comment se fait-il qu'avec cette croyance, j'aie pu vivre tant d'années sans vous aimer?

II Ce n'est pas seulement pour une créature pleine de bassesse que vous avez donné votre vie, ô mon Rédempteur! mais pour une créature ingrate et rebelle, qui s'est tant de fois éloignée de vous, et qui, pour une misérable satisfaction, a souvent renoncé à votre grâce et à votre amour. Vous avez déployé une adresse divine pour me mettre dans la nécessité de vous aimer; mais moi, par mes péchés, j'ai fait tout ce que j'ai pu pour vous obliger à me haïr et à m'envoyer en enfer. Cependant cet amour qui vous a porté à donner votre vie pour moi, me donne en ce moment la force d'espérer que vous ne me chasserez pas si je retourne à vous. Pardonnez-moi, mon Jésus; je connais tout le mal que je vous ai fait; je sais aussi ^{ait} combien je vous déplairais, si après tout cela je ne vous aimais qu'un peu. Non, non, je veux vous aimer beaucoup; vous le méritez trop; donnez-moi votre secours.

III. Aimable Sauveur, en mourant pour moi, que pouvez-vous faire davantage pour gagner mon cœur? Quel amour plus grand peut-on témoigner à son ami que de mourir pour son amour? *Majorcm hâc delectionem nemo habet, ut animam suam ponat quis pro amicis suis.* (Joan. xv. 13.) O verbe incarné! il ne vous reste donc plus rien à faire pour vous faire aimer de moi, et moi je continuerais d'être ingrat envers vous? Mais non,

si la mort doit venir bientôt, et peut-être est-elle proche, je ne veux pas mourir ingrat comme j'ai vécu jusqu'ici. Je vous aime, ô Jésus ! mon amour ; vous vous êtes donné tout à moi, je me donne aussi tout à vous. Liez-moi, captivez-moi par les chaînes de votre amour, afin que je vive et que je meure dans les sentiments d'effusion que m'inspire votre bonté. O divine Marie ! gardez-moi sous votre protection, et faites-moi brûler d'amour pour le Dieu qui est mort pour mon amour.

CHAPITRE LXXIII.

Nous devons mettre notre attention à faire notre salut.

I. Le démon s'étudie à nous faire paraître le salut comme une chose trop difficile, afin que, tombant dans la défiance, nous nous abandonnions à une vie déréglée. Il est vrai que quand bien même pour se sauver, il serait nécessaire de s'en aller vivre dans un désert ou de s'enfermer dans un cloître, nous devrions le faire ; mais ces moyens extraordinaires ne sont pas nécessaires, les secours ordinaires nous suffisent, la fréquentation des sacrements, la fuite des occasions dangereuses, l'attention à se recommander souvent à Dieu. Au moment de la mort, nous verrons que toutes ces choses étaient faciles, et cessera la source de nos remords si nous ne les avons pas faites.

Il faut s'armer de résolution et dire : *Je veux sauver mon ame, quoi qu'il m'en puisse coûter.* Richesses, amis, vie même, que tout soit sacrifié, et que mon ame soit sauvée ! Ne croyons jamais en trop faire quand nous travaillons à acquérir le salut éternel. Il s'agit de l'éternité d'un bonheur ou d'un malheur éternel. *On ne*

saurait prendre trop de sûreté, dit S. Bernard, *quand on risque une éternité*. O mon Dieu! j'ai honte de paraître devant vous. Que de fois pour des riens je vous ai tourné le dos. Non, je ne veux plus perdre votre grâce; je ne veux plus me voir votre ennemi. *In te, Domine, speravi, non confundar in æternum*. Plutôt perdre mille fois la vie que votre amitié.

III. Si jusqu'ici nous avons perdu notre ame, il faut remédier à un si grand mal, et pour cela changer de vie, et en changer promptement. Il ne sert à rien de dire : Je vais m'en occuper incessamment. L'enfer est plein d'ames qui en disaient autant, mais la mort est venue et a tranché leur course tout à coup. Quelle grâce pour un moribond près de rendre le dernier soupir, si Dieu voulait lui accorder encore un an, ou même seulement un mois de vie! Or, mon frère, c'est en ce moment même que Dieu vous accorde ce temps; à quoi l'employez-vous? Qu'attends-je donc, ô mon Dieu? J'attends le jour où le temps sera déclaré aboli; me trouverai-je alors sans avoir rien fait pour vous? Je me console en me voyant encore assisté de votre grâce. Je vous aime au-delà de tout bien, et je veux perdre la vie plutôt que de vous déplaire. Je vous dirai avec sainte Catherine de Gênes : *Plus de péchés, mon amour; non, plus de péchés*. Mais vous connaissez ma faiblesse, vous connaissez les trahisons dont je me suis rendu coupable : aidez-moi, mon Jésus, j'ai confiance en vous, et en vous aussi, auguste mère de Dieu, Marie.

CHAPITRE LXXIV.

La mort est l'abandon de toutes choses.

Les chrétiens savent qu'ils doivent mourir, mais avec tout cela ils vivent dans un tel oubli de la mort, qu'on dirait qu'elle ne doit jamais venir pour eux. S'il n'y avait point d'autre vie après celle-ci, ou bien s'il n'y avait ni paradis ni enfer, pourrait-on moins penser à la mort que nous n'y pensons? Si vous voulez bien vivre, mon cher lecteur, passez les jours qui vous restent en présence de la mort. Oh! que celui qui l'a devant les yeux juge bien les choses et dirige sagement ses actions! Le souvenir de la mort détruit en nous l'affection à tous les biens de ce monde, en nous rappelant que nous devons bientôt tout quitter. O mon Dieu! pendant que vous me donnez le temps de remédier au mal que j'ai fait, dites ce que vous voulez de moi, je veux l'accomplir sans restriction.

II. Il serait un insensé le voyageur qui, étant en route pour sa patrie, dépenserait toute sa fortune à faire bâtir un palais dans le pays où il ne fait que passer, sans songer à se pourvoir d'une bonne maison dans celui qu'il habitera toute sa vie; et l'on dira qu'il n'est pas déraisonnable celui qui pense à se satisfaire sur cette terre où il ne doit passer que peu de jours, au risque de se rendre malheureux dans un autre monde qu'il faudra habiter tant que Dieu sera Dieu? Que mon sort eût été malheureux, ô mon Dieu! si vous m'eussiez envoyé la mort lorsque j'étais en péché. Je vous remercie de m'avoir souffert avec tant de patience : ne permettez plus que je me sépare de vous. Mon Dieu, mon souverain bien, je vous aime par dessus tous les biens.

III. La mort doit nous dépouiller de tout. A la mort, il nous faudra quitter toutes les acquisitions que nous aurons faites en ce monde. Alors notre avoir se composera d'une caisse en bois, d'un vêtement simple qui bientôt pourrira lui-même et deviendra poussière avec notre corps. Il faudra quitter la maison que nous habitons et recevoir pour retraite un horrible sépulcre qui sera le séjour de notre corps jusqu'au jour du jugement, après lequel il ira rejoindre l'ame, soit en enfer, soit en paradis. A la mort tout sera donc fini pour moi; il ne me restera que le peu que j'aurai fait pour Dieu. Mais si je devais mourir en ce moment, qu'aurai-je fait jusqu'ici pour vous, ô mon Dieu? Qu'attends-je donc? J'attends sans doute que la mort vienne me trouver dans le misérable état où je suis. Non, mon Dieu, je veux changer de vie. Pour le passé, je déteste les offenses que je vous ai faites; pour l'avenir, je ne veux plus chercher mes goûts, mais votre seul bon plaisir, ô Dieu de mon ame! Je vous aime, bonté infinie! je vous aime par dessus toutes choses: aidez-moi, par pitié. Et vous aussi, Marie, mère de mon Dieu, secourez-moi.

CHAPITRE LXXV.

Pensez dès aujourd'hui comme si vous étiez déjà mort ou près de mourir.

I. Figurez-vous, mon frère, que vous êtes déjà mort, et que déjà votre ame est entrée dans l'éternité. Or, si en effet vous étiez sorti de ce monde, que ne désireriez-vous pas avoir fait pour la vie éternelle? Mais à quoi serviront ces désirs, si vous n'avez pas employé pour Dieu les sours de votre vie? Si donc vous voulez réparer le temps

que vous avez perdu, considérez-vous souvent comme étant déjà dans le tombeau ou sur votre lit de mort; pensez que vous êtes près d'expirer, et à la lueur du cierge de votre agonie scrutez les désordres de votre conscience; pleurez le mal que vous avez fait, et hâtez-vous d'y apporter remède, car il n'y a point de temps à perdre. Eclairer-moi, mon Dieu, et faites-moi connaître la voie que je dois prendre, parce que je veux en tout vous obéir.

II. S. Camille de Lellis, considérant les tombeaux d'un cimetière, disait : *Si ces morts revenaient à la vie, que ne feraient-ils pas pour devenir des Saints ! Et moi qui ai le temps, que fais-je pour Dieu ?* C'est ainsi que ce Saint s'encourageait lui-même à s'attacher de plus en plus au Seigneur. Sachez donc aussi, mon cher lecteur, mettre à profit ce temps que Dieu vous donne dans sa miséricorde. N'attendez pas, pour vous occuper des intérêts de votre ame, que vous soyez arrivé à l'éternité, ou qu'on vous dise : *Proficiscere de hoc mundo* : Partez. Vous n'avez plus le temps de rien faire; ce qui est fait est fait. O mon Jésus ! souvenez-vous que je suis votre brebis, pour laquelle vous avez répandu votre sang. *Te ergo, quæsumus, famulis tuis subveni quos pretioso sanguine redemisti.* Eclairer-moi donc, Seigneur, et donnez-moi la force de faire ce que voudrais avoir fait lorsque la mort viendra.

III. O Dieu éternel ! je crains d'être cet arbre dont vous avez dit : *Voilà trois ans que je l'observe et que je n'y trouve point de fruit ; pourquoi occupe-t-il la terre inutilement ? Allons, coupez-le et jetez-le au feu.* C'est ainsi, Seigneur, que depuis tant d'années je vis sur la terre : et quel bien ai-je fait jusqu'ici ? Quel fruit ai-je produit pour vous, sinon des péchés et des outrages ? Oh ! qu'il y a long-temps que j'aurais dû être coupé et jeté au feu ! Aimable Rédempteur, attendez-

moi , je ne veux plus être obstiné , je ne veux pas que la mort me surprenne dans l'état où je suis maintenant. Je déteste et maudis les jours durant lesquels je vous ai offensé. Ce qui me reste de vie , je veux l'employer tout entier à vous aimer et à vous honorer. Je vous aime , ô mon souverain bien ! ne me privez pas de votre secours ; et vous , mon espérance , Marie , ne me refusez pas votre protection.

CHAPITRE LXXVI.

Examen des péchés au jugement dernier.

I. Déjà les Cieux s'ouvrent , les Anges et les Saints paraissent pour assister au jugement , la Reine du ciel , la très sainte Vierge s'avance , et en même temps arrive le juge éternel , sur un trône de lumière et de majesté. La présence de Jésus fera la consolation des élus ; mais pour les damnés , son visage plein d'indignation sera une source de peines et de confusion plus redoutable que l'enfer même. *Dicent montibus : Cadite supernos , et abscondite nos ab ira Agni. (Apoc. vi. 16.)* Ces malheureux aimeraient mieux être écrasés sous les montagnes que de voir la face courroucée de l'agneau , du Rédempteur , qui , durant leur vie , a souffert comme un agneau , en silence , tant d'injures dont ils l'ont comblé. O mon Jésus ! mon juge , je me repens de vous avoir outragé. Pardonnez-moi , et daignez ne pas me regarder avec des yeux de colère quand vous viendrez me juger.

II. *Le jugement est commencé , et les livres sont ouverts (Dan. vii. 10.)*. Ce ne sera plus le temps de dissimuler ses péchés ; Jésus , qui en ce jour , sera le juge , fut autrefois le témoin ; c'est pourquoi il manifestera

tout à tout le monde. « Il éclairera les plus secrètes ténèbres, dit l'Apôtre. » (I. Cor. iv.) Les crimes les plus secrets, les impuretés les plus honteuses, les cruautés les plus horribles se découvriront alors devant tous les hommes. Ah ! mon Rédempteur, vous connaissez déjà toutes mes iniquités, ayez pitié de moi ; tandis que vous pensez encore en avoir pitié.

III. En un mot, Jésus-Christ, en ce jour, se fera connaître pour ce qu'il est : *Cognoscatur Dominus judicium faciens*. (Dan. vii. 10.) Aujourd'hui on fait plus de cas d'un plaisir, d'une fumée, d'un accès de passion que de Dieu : alors, et avec justice, le grand juge dira au pécheur : *Cui assimilasti me, dicit sanctus* (Isa. xi. 25.) A qui m'as-tu comparé ? A quoi as-tu donné sur moi la préférence ? A tes yeux ce vil plaisir, ce caprice valait mieux que ma grâce. O Dieu ! que répondre à de pareils reproches ? La confusion nous fermera la bouche. Répondons cependant et sans tarder. Disons : Mon Jésus, je sais qu'un jour vous serez mon juge, mais aujourd'hui vous êtes mon Sauveur. Souvenez-vous que vous êtes mort pour me sauver. Je déplore de tout mon cœur le malheur que j'ai eu de vous mépriser, mon souverain bien ; mais si par le passé je vous ai dédaigné, voyez que maintenant je vous préfère à tout, je vous aime plus que moi-même, je suis prêt à mourir pour votre amour. Pardonnez-moi, mon Jésus, et ne souffrez plus que je vive privé de votre amour. Puissante avocate des pécheurs, Marie, aidez-moi tant que vous pouvez encore m'aider.

CHAPITRE LXXVII.

Combien Dieu aime les ames.

I. C'est un amour excessif que celui que Dieu porte aux ames; il les aime de toute éternité : *In caritate perpetuá dilexi te* (Jer. xxxi. 3. (. Ainsi Dieu aime nos ames depuis qu'il est Dieu. C'est pour le salut des ames qu'il a établi toutes les créatures de ce monde : *Omnia propter electos*. (II. Tim. i. 10.) Enfin c'est pour le salut des ames qu'il a envoyé son Fils unique sur la terre, afin qu'il se fit homme et mourût sur la croix. O mon Dieu! vous m'avez donc aimé de toute éternité, vous êtes mort pour moi; comment ai-je pu, après cela, vous causer autant de déplaisirs.

II. Voici le Fils unique de Dieu qui, pour l'amour de nos ames, daigne venir du ciel pour les délivrer de la mort éternelle au prix de son sang; et, après les avoir rachetées, il appelle les anges à se réjouir avec lui sur la brebis perdue : *Congratulamini mihi quia inveni ovem meam quam perdideram* (Luc. xv. 69.). Vous êtes donc venu, ô mon Rédempteur! pour me chercher, et moi jusqu'ici je vous fuyais! Non, mon Jésus, je ne veux plus vous fuir. Je vous aime; oh! enchaînez-moi avec votre saint amour, et dans ces heureux liens, que je vive et que je meure.

III. Le Père éternel a donc donné son Fils pour mon ame, et ce divin Fils lui a consacré son sang et sa vie; mais moi, que de fois je l'ai enlevée à Dieu, cette ame, et vendue au démon pour un rien! Enfin, ô mon Dieu! vous n'avez rien épargné pour m'empêcher de me perdre, et moi, j'ai sacrifié si souvent votre amitié à une vile satis-

faction ! Ah ! si vous m'avez souffert jusqu'ici, c'est afin que j'aie le temps de pleurer les déplaisirs que je vous ai causés, afin que je vous aime, ô le Dieu de mon ame ! Oui, je vous aime, ô mon unique bien ! et je déplore par-dessus tous les maux celui de vous avoir contristé. Ne permettez plus que je me sépare de votre amour. Rappelez-moi sans cesse ce que vous avez fait pour me sauver, ainsi que l'amour que vous m'avez porté, afin que je ne cesse plus de vous aimer, mon trésor, ma vie, mon tout. Faites que je vous aime toujours, et ensuite disposez de moi comme il vous y verra. O Mère de Dieu ! Marie, votre Fils ne vous refuse rien, recommandez-lui mon ame.

CHAPITRE LXXVIII.

Remords des damnés.

I. Le damné éprouvera en enfer trois remords déchirants. Le premier sera de songer à la petitesse de l'objet pour lequel il s'est perdu. Combien, en effet, durent les plaisirs du péché ? un moment. Déjà, pour un mourant la vie la plus longue ne semble plus qu'un instant. Que seront donc pour un damné cinquante ou soixante ans de vie passés sur cette terre, quand il se trouvera au fond de l'éternité, éternité que laisseront intacte des millions d'années ? Ainsi donc, dira-t-il, pour quelques moments d'un plaisir empoisonné, aussitôt évanoui que goûté, il me faut pleurer dans cette fournaise, en proie au désespoir, abandonné de tout, à jamais, tant que Dieu sera Dieu. O mon Dieu ! que je vous remercie de m'avoir préservé de cet affreux malheur ; ayez pitié de moi.

II. Le second remords du damné sera de penser combien peu il fallait faire pour se sauver ; ce peu, il ne

l'a pas fait, et maintenant il n'y a plus de remède. Si j'avais continué, dira-t-il, à me confesser souvent, à faire l'oraison; si j'avais restitué cette somme, pardonné à cet ennemi, retranché cette occasion, je ne me serais pas damné. Que m'en coûtait-il de faire cela! Et quand il m'en eût coûté beaucoup, ne devais-je pas tout faire pour me sauver? voilà que je ne l'ai pas fait; et je suis perdu pour toujours! Que de bonnes inspirations Dieu m'avait suggérées! que de fois il m'a appelé et averti que si je ne cessais pas il me damnerait. Alors je pouvais encore appliquer le remède, maintenant je ne le puis plus. Oui, cette pensée affligera le damné plus que les flammes et tous les autres tourments de l'enfer, de se dire : *Je pouvais être heureux pour toujours, et me voilà malheureux à jamais!* O mon Jésus! je suis encore au temps où vous pouvez me pardonner; hâtez-vous donc de le faire. Je vous aime, mon souverain bien, et je me repens de vous avoir méprisé.

III. Il est encore pour le damné un remords plus cruel; c'est la vue du grand bien qu'il a perdu par sa faute. Il verra que Dieu lui a donné tous les moyens d'obtenir le ciel, qu'il a daigné mourir pour lui obtenir la grâce du salut éternel, qu'il l'a fait naître au giron de la sainte Église, qu'enfin il l'a comblé de toutes sortes de grâces; et il verra que lui-même a rendu tout cela inutile par sa propre faute. *Je me suis perdu*, dira-t-il, *et ni les mérites de Jésus-Christ, ni l'intercession de la Mère de Dieu, ni les prières des Saints ne peuvent plus rien pour moi: je me suis fermé la porte à toute espérance!* Et moi, ô mon Dieu! que ne suis-je mort plutôt que de vous offenser. Dieu, que j'ai méprisé, recevez-moi dans votre grâce, je vous aime, je veux vous aimer toujours. Marie, avocate des pécheurs, intercédez pour moi.

CHAPITRE LXXIX.

Jésus, roi d'amour.

I. A la vue de Jésus enfant, fuyant en Egypte, pour éviter les violences d'Hérode, qui, par envie de sa royauté, cherche à lui ôter la vie, S. Fulgence s'écrie tendrement : *Pourquoi te troubles-tu ainsi, ô Hérode ? ce Roi qui vient de naître ne vient pas détrôner les rois par la violence ; c'est en mourant pour eux qu'il les subjuguera.* C'est pour cela qu'il faut appeler Jésus Roi, mais Roi d'amour. Que ne vous ai-je toujours aimé, ô Jésus, mon Roi ! que ne vous ai-je jamais offensé ! Pour ne pas me voir me perdre, vous avez dépensé trente-trois ans de peines et de sueurs, et moi, pour un plaisir d'un instant, je vous ai perdu gaîment, ô mon souverain bien ! Pardonnez-moi, ô mon Père ! donnez-moi le baiser de la paix.

II. Juifs ingrats, dites-moi pourquoi vous repoussez un Roi si aimable, un Roi si plein d'amour pour vous ? pourquoi dites-vous : *Nous n'avons point d'autre roi que César ?* César ne vous aime pas ; César ne meurt pas pour vous ; mais ce Roi, ce Jésus, est venu du ciel sur la terre, afin de mourir pour votre amour. O mon doux Sauveur ! si d'autres refusent de vous accepter pour leur roi, pour moi, je n'en veux point d'autres que vous : *Rex meus es tu !* Je sais que vous seul m'aimez ; vous m'avez racheté de votre sang : où pourrai-je trouver quelqu'un qui m'aime plus que vous ! Jé déplore de vous avoir si longtemps renié pour mon Roi, par mes révoltes et mes outrages. Pardonnez-moi, mon Jésus, puisque vous êtes mort pour me pardonner.

III. *Jésus-Christ est mort afin d'être le Dominateur des vivants et des morts* (Rom. XIV. 9.). Mon aimable Roi, mon doux Jésus, puisque vous êtes venu sur la terre à l'effet de conquérir nos cœurs, si jusqu'ici j'ai résisté à votre voix pleine d'amour, je n'y veux plus désormais résister. Ne dédaignez pas de me recevoir, maintenant que je me donne à vous, et que je m'y donne tout entier. O mon Roi ! prenez aujourd'hui possession de toute ma volonté et de tout moi-même ; daignez m'aider à vous devenir sujet fidèle. Ah ! si plus tard je devais vous trahir, je veux que vous me fassiez mourir à l'instant, mon Roi, mon amour, mon bien unique. Marie, vous qui, Mère de mon Roi, êtes aussi ma Reine, obtenez-moi la fidélité qu'aujourd'hui je promets à votre Fils.

CHAPITRE LXXX.

Mort malheureuse du pécheur.

I. Pauvre malade ! voyez-le, comme il est accablé de douleurs ! hélas ! il va mourir ; ses sueurs sont glacées, sa respiration s'arrête, il souffre de continuelles défaillances ; quand il revient à lui, sa tête est si faible que c'est à peine s'il sent, à peine s'il comprend, à peine s'il peut parler. Mais ce qui est plus fâcheux encore, c'est qu'étant arrivé aux portes de la mort, au lieu de penser au compte que dans quelques instants il va rendre à Dieu, il ne s'occupe que des médecins et des remèdes qui doivent le délivrer de la mort. Les personnes qui l'entourent, au lieu de l'exhorter à s'unir à Dieu, le flattent sur son état, ou tout au moins se taisent pour ne pas l'effrayer. O mon Dieu ! délivrez-moi d'une mort aussi malheureuse.

II. Enfin le prêtre lui annonce que la mort approche, en lui disant : « Mon frère, vous allez mal; il est temps
 « de dire adieu au monde et de vous unir à Dieu par la
 « réception des sacrements. » A cette funeste nouvelle, quelle confusion! quelle tristesse! quelles inquiétudes de conscience! quels tourments! devant ses yeux se présentent confusément les péchés qu'il a commis, les lumières de Dieu qu'il a méprisées, les promesses qu'il a violées, tant d'années qu'il a perdues. Alors les vérités éternelles, dont il avait fait jusqu'ici si peu de cas, le frappent pour la première fois. O Dieu! de quelle terreur le remplissent les seuls noms de disgrâce divine, de mort, de jugement, d'enfer, d'éternité! Pardon, mon Jésus, par pitié, ne m'abandonnez pas. Je connais le mal que j'ai fait en vous méprisant, je voudrais en mourir de douleur. Aidez-moi, mon Dieu, aidez-moi à changer de vie.

III. « Insensé que j'ai été, dira alors le triste moribond! ô ma vie que j'ai perdue! je pouvais devenir
 « un saint, mais je ne l'ai pas fait, et maintenant que
 « puis-je faire? la tête me tourne, l'inquiétude me dé-
 « vore, et ne me laisse plus assez de présence d'esprit
 « pour produire une action bonne. Que vais-je devenir
 « dans quelques instants? mourant ainsi, comment puis-
 « je être sauvé? » Il voudrait du temps pour réparer ses pertes, mais le temps est fini. « Hélas! dira-t-il encore,
 « cette sueur froide qui me glace annonce l'arrivée de
 « la mort; déjà ma vue s'affaiblit, ma respiration s'éteint;
 « déjà je ne puis plus parler ni faire aucun mouvement. » C'est au milieu de cette confusion, de ces inquiétudes et de ces frayeurs que l'ame devra se séparer du corps, et comparaître devant Jésus-Christ. O mon Jésus! votre mort est mon espérance. Je vous aime plus que tous les biens, et parce que je vous aime, je me repens de vous avoir offensé. Marie, mère de Dieu, priez Jésus pour moi.

CHAPITRE LXXXI.

Mort heureuse des saints.

I. La mort des Saints est une récompense et non un châtement; loin de la craindre, elle fait l'objet de leurs désirs. Comment, en effet, la craindraient-ils, puisqu'elle est le terme de leurs périls? Ces paroles: *Partez de ce monde, ame chrétienne*, qui épouvantent tant le pécheur, sont une joie pour l'ame qui aime Dieu; s'affligera-t-elle de quitter les biens de cette terre? mais Dieu a été son unique bien. De laisser les honneurs? mais elle les a méprisés et regardés comme une vaine fumée. D'abandonner ses amis et ses parents? mais elle ne les a aimés que pour Dieu. Durant la vie, elle disait à chaque instant: *Mon Dieu et mon tout!* Elle le dit avec bien plus de joie encore à la mort, au moment où elle va voir Dieu et l'aimer face à face dans le paradis.

II. Les douleurs de la mort ne l'affligent pas; loin de là, elle se réjouit d'offrir ces derniers restes de la vie à l'amour qu'elle a pour son Dieu, unissant ses peines à celles de Jésus mourant sur la croix. La seule pensée que le temps n'est plus où elle pouvait pécher et perdre son Dieu, la comble de joie. L'enfer ne laissera pas de lui suggérer des défiances en lui rappelant les péchés qu'elle a commis; mais ces péchés, elle les a pleurés long-temps, et puis elle a aimé Jésus-Christ de tout son cœur: voilà ce qui lui donnera la confiance. O mon Jésus! que vous êtes bon et fidèle pour une ame qui vous cherche et qui vous aime!

III. Le pécheur qui meurt en état de péché éprouve déjà par avance comme un prélude de l'enfer, par les

inquiétudes et les fureurs qu'il ressent; l'ame juste, au contraire, dans ces derniers momens, éprouve un avant goût du paradis; les actes de confiance, d'amour de Dieu, du désir de le voir lui donnant les prémices de la joie à laquelle le ciel va mettre le comble. Le saint Viatique qu'on lui apporte dans sa chambre est la principale source de cette allégresse. Elle dit comme S. Philippe de Néri au moment de sa mort : « Seigneur puisque je vous ai offensé, permettez que je puisse vous disc avec S. Bernard : *Vos plaies sacrées sont tous mes mérites.* » O mon Dieu! si, en ce moment, comme je l'espère, je suis en votre grâce, faites-moi mourir de suite, afin que je puisse tout aussitôt vous voir et vous aimer face à face. et avoir l'assurance de ne plus pouvoir vous perdre. Marie, ma mère, obtenez-moi une sainte mort.

CHAPITRE LXXXII.

Ce que nous penserons quand nous serons près de mourir.

I. Si j'étais à l'article de la mort, en proie à l'agonie, près d'expirer et de comparaître devant le tribunal divin, que ne voudrais-je pas avoir fait pour Dieu? Que ne donnerais-je pas pour obtenir une prolongation de vie durant laquelle je pourrais assurer mon salut éternel? Malheur à moi, si je ne profite pas de cette lumière, et si je ne change pas de manière de vivre! *Vocabit adversus me tempus.* (Thren. 1. 5.) Ce temps que la miséricorde de Dieu m'accorde dans ce moment sera pour moi un tourment, un objet de remords, au moment de la mort, quand le temps sera fini pour moi. O mon Jésus! vous avez dépensé toute votre vie pour me sauver, et moi, qui ai passé tant d'années dans le

monde, qu'ai-je fait, jusqu'ici pour vous? Hélas! tout ce que j'ai fait, je puis le dire, m'est une source de peines et de remords.

II. O mon ame! Dieu te donne du temps, réponds-moi, à quoi veux-tu l'employer? qu'attends-tu? veux-tu attendre pour y voir clair la lumière de ce cierge qui t'éclairera un jour sur tes négligences quand il n'y aura plus de remède? attends-tu que l'on t'adresse ce *Profisciscere* qu'il faut exécuter sans retard? O mon Dieu! je ne veux plus abuser de la lumière que vous me donnez. Je vous remercie de ce nouvel avertissement qui est peut-être le dernier de ceux que vous me destinez. Mais puisque vous daignez ainsi m'éclairer, c'est signe que vous ne m'avez pas abandonné, et que vous voulez user de miséricorde à mon égard. Aimable maître, je me repens, au dessus de tous les maux, d'avoir tant de fois méprisé votre grâce et vos invitations. Je promets, moyennant votre secours, de ne plus vous offenser à l'avenir.

III. O Dieu! que de chrétiens meurent dans l'incertitude de leur salut, tourmentés de cette pensée qu'ayant eu le temps de servir Dieu, ils sont arrivés à la mort sans avoir fait le bien! Ils se voient dans la nécessité de rendre compte de tant de bonnes inspirations, et ils ne savent que répondre. Seigneur, je ne veux pas mourir avec inquiétude. Dites-moi ce que vous voulez, faites-moi connaître le genre de vie que je dois commencer; je veux vous obéir en tout. Jusqu'ici j'ai méprisé vos commandements; mais aujourd'hui je m'en repens de tout mon cœur, et je vous aime par dessus toutes choses. Refuge des pécheurs, Marie, recommandez mon ame à votre Fils.

CHAPITRE LXXXIII.

Témérité de celui qui offense Dieu par le péché mortel.

I Dieu ne peut s'empêcher de haïr le péché mortel, puisque le péché mortel est entièrement opposé à sa divine volonté: *Peccatum est destructivum divinæ voluntatis*, dit S. Bernard. Or, de même Dieu ne saurait s'empêcher de haïr le péché, il ne peut non plus ne pas haïr le pécheur qui s'unit avec le péché et se révolte contre Dieu: *Odio sunt Deo impius et impietas ejus*. (Sap. xiv. 9.)

Quelle est donc la témérité du pécheur qui sait que son péché lui attirera la haine de Dieu et qui ose pécher encore! Pardon, ô mon Dieu! vous m'avez comblé de grâces, et moi je vous ai chargé de tant d'outrages, qu'à peine se trouve-t-il un pécheur qui vous ait autant offensé que moi. Donnez-moi, de grâce, la douleur de mes péchés.

II. Dieu est ce Tout-Puissant, qui par un seul signe de sa volonté a créé toutes choses: *Il a parlé, et tout a été fait*. D'un autre signe, il peut tout détruire quand il le voudra: *Potest universum mundum uno nutu delere*. (II. Mach. viii. 18.) Et le pécheur a l'audace de se mesurer avec ce Dieu si terrible, de le choisir pour ennemi! *Contra omnipotentem roboratus est, tetendit adversus Deum manum suam*. (Job. xv. 25.) Que dirait-on, si on voyait une fourmi provoquer un soldat armé? O Dieu éternel! que devra-t-on dire aussi de moi qui tant de fois ai eu la hardiesse de vous désobéir sans tenir compte de votre puissance, et sachant bien que j'attirais sur moi votre disgrâce? Mais votre

passion m'enconrage à espérer mon pardon de vous, ô mon Dieu ! qui êtes mort pour me pardonner.

III. Ce qui accroît la témérité du pécheur, c'est qu'il offense Dieu jusque sous ses yeux. *Ad iracundiam provocat me ante faciem meam.* (Isa. LXXV. 3.) Quel sujet eut jamais l'audace de violer la loi en présence du prince qui l'a faite ? Cependant le pécheur sait que Dieu le voit, et avec tout cela, il ne cesse de pécher en présence de Dieu, et le rend ainsi témoin de son péché. Aimable Sauveur, voici le téméraire qui a osé violer vos saintes lois sous vos yeux. C'est moi qui suis ce malheureux qui a mérité l'enfer ; mais vous êtes mon Sauveur, vous êtes venu effacer le péché et sauver ce qui était perdu : *Veni salvum facere quod perierat.* (Luc. XIX. 10.) Que j'ai de regret de vous avoir offensé ! Vous m'avez donné tant de marques d'amour, et moi je vous ai causé tant de déplaisirs ! O mon Jésus ! mettez fin à mes péchés, remplissez-moi de votre amour. Je vous aime, ô amabilité infinie ! et je tremble en pensant que je pourrais me voir encore privé de votre amour. Ne le permettez pas, ô mon amour ! faites-moi plutôt mourir. Marie, vous obtenez de Dieu tout ce que vous demandez, obtenez pour moi la sainte persévérance.

CHAPITRE LXXXIV.

Parabole de l'enfant prodigue.

I. Nous voyons dans S. Luc (xv), que cet enfant ingrat, ennuyé de vivre dans la dépendance de son père, lui demanda un jour la portion de fortune qui lui revenait, pour pouvoir vivre à sa fantaisie, et que l'ayant reçue, il s'éloigna de son père et s'en alla vivre au loin,

dans tous les vices. Ce fils est la figure du pécheur qui, abusant de la liberté que Dieu lui a donnée, s'éloigne de Dieu et s'en va vivre loin de lui, dans le péché. Ah! mon maître, mon père, ce portrait est le mien; c'est moi qui, pour satisfaire mes caprices, vous ai laissé tant de fois, pour vivre loin de vous et privé de votre grâce

II. De même que cet enfant, après être sorti de la maison paternelle, se trouve réduit à une telle misère qu'il n'avait même pas pour rassasier sa faim les restes du gland dont se nourrissaient les pourceaux qu'il gardait, ainsi le pécheur, après avoir abandonné Dieu, ne trouvera plus la paix. Éloigné de Dieu, tous les plaisirs terrestres sont impuissants à contenter son cœur. L'enfant prodigue se voyant réduit à une si grande misère, dit : *Je me lèverai et j'irai à mon père*. Fais la même chose, ô mon ame! lève-toi du borbier de tes péchés, retourne à ton divin père; il ne te chassera pas. Oui, mon Dieu, mon père, j'ai mal fait de vous quitter, je le confesse; je m'en repens, c'est de tout mon cœur. Oh! ne me chassez pas quand je viens à vous plein de regret du passé, et résolu de ne plus sortir de vos pieds. Pardonnez-moi, aimable père, donnez-moi le baiser de paix; rendez-moi vos bonnes grâces.

III. Le prodigue, de retour aux pieds de son père, lui dit humblement : *Mon père, je ne suis pas digne d'être appelé votre fils*. Son père l'embrasse avec tendresse, il oublie les ingrattitudes et l'accueille avec amour, dans la joie qu'il éprouve d'avoir retrouvé son fils qui était perdu. Permettez, ô mon tendre père! que, prosterné à vos pieds, et sentant vivement les outrages que je vous ai faits, je vous dise aussi : Mon père, je ne suis plus digne d'être appelé votre fils, puisque tant de fois je vous ai abandonné et méprisé; mais je sais que vous êtes un si bon père que vous ne savez pas chasser un fils

repentant. Si, jusqu'ici, je ne vous ai pas aimé, sachez que maintenant je vous aime par dessus toutes choses, et que par amour pour vous, je suis prêt à souffrir toutes sortes de peines. Secourez-moi par votre grâce, afin que je vous sois toujours fidèle. O Marie ! Dieu est mon père, et vous êtes ma mère ; mère chérie, ne m'oubliez pas.

CHAPITRE LXXXV.

Danger de la tiédeur.

I. C'est un grand danger que celui de la tiédeur pour ces ames qui vivent dans la crainte du péché mortel, mais tiennent peu compte des péchés véniels même délibérés, et ne songent point à s'en corriger. Dieu cependant menace les tièdes de les vomir : *Sed quia tepidus es, incipiam te evomere.* (Apoc. III. 16.) Ce vomissement signifie l'abandon : ce que l'on vomit on ne le reprend plus. L'ame tiède déshonore Dieu, parce qu'elle semble déclarer qu'il ne mérite pas d'être servi avec plus d'attention. Oui, mon Dieu ! il est vrai, je vous ai ainsi déshonoré par le passé, mais je veux changer de vie : secourez-moi.

II. Sainte Thérèse ne tomba jamais dans une faute grave, comme le porte la bulle de sa canonisation, mais Dieu lui fit voir la place qu'elle devait occuper en enfer, si elle ne se corrigeait pas de sa tiédeur. Cependant, dira-t-on, le péché mortel seul est puni de l'enfer ? Oui, mais le Saint-Esprit a dit : *Qui spernit modica, paulatim decidat.* (Eccl. XIX. 1.) C'est-à-dire, celui qui commet facilement et avec délibération un péché véniel tombera bientôt dans le péché mortel, parce qu'en

s'accoutumant ainsi à déplaire volontairement au Seigneur dans des choses légères, il n'aura pas grand éloignement pour lui déplaire en choses graves, et enfin parce qu'en nous éloignant ainsi de Dieu nous mériterons qu'il nous refuse ses secours spéciaux sans lesquels nous céderons facilement dans les tentations violentes. Ah ! Seigneur, ne m'abandonnez pas à ce malheureux sort ; faites-moi plutôt mourir : ayez pitié de moi !

III. *Qui parce seminat, parce et metet.* (II. Cor. IX. 6.) C'est avec justice que Dieu ferme sa main et garde ses grâces quand on se montre avare dans son service et dans son amour ; aussi le prophète dit-il : *Maudit celui qui fait l'œuvre de Dieu avec négligence !* (Jer. XLVIII. 10.) Il commet donc un grand mal celui qui sert Dieu négligemment , puisque Dieu le maudit. Le pécheur connaissant la grièveté de ses péchés confesse au moins sa malice , mais le tiède se croit meilleur que les autres , parce qu'il ne fait point le mal que les autres font ; il vit dans la fange de ses défauts , et ne pense même pas à s'en humilier. O mon Dieu ! par ma tiédeur, j'ai fermé la porte des grâces que vous me destiniez ; venez à mon secours , je veux me corriger. Je ne dois point être avare envers vous qui en êtes venu jusqu'à donner votre vie pour moi. O Marie ! ma mère, secourez-moi ; je mets en vous ma confiance.

CHAPITRE LXXXVI.

Dieu se donne sans réserve à celui qui se donne à lui sans réserve.

I. Le Seigneur l'a déclaré, il aime ceux qui l'aiment : *Ego diligentes me diligo.* (Sap. VIII. 17.) Mais il n'y a point à espérer que Dieu daigne se donner tout entier à celui qui aime sur la terre quelque chose autre que

Dieu. Telle fut, pendant un temps, sainte Thérèse, lorsqu'elle conservait pour un de ses parents une affection non plus impure, mais désordonnée. Enfin elle brisa ce lien, et mérita d'entendre le Seigneur, lui dire : *Maintenant que tu es toute à moi, je suis tout à toi. O mon Dieu ! quand viendra le jour où je me verrai ainsi tout à vous ?* Consume par les flammes de votre amour toutes ces vaines attaches de la terre qui m'empêchent d'être à vous tout entier. Quand pourrai-je dire avec vérité : Mon Dieu, vous seul et rien de plus.

II. *Mon unique, ma colombe, ma parfaite* (Cant. VI. 8.) Dieu a tant d'amour pour une ame qui s'est donnée entièrement à lui, qu'il semble n'aimer qu'elle ; c'est pour cela qu'il l'appelle son unique, sa colombe. Sainte Thérèse révéla après sa mort à une religieuse, que le Seigneur aime une personne qui s'occupe sérieusement de sa perfection, plus que des milliers d'autres qui sont en état de grâces, mais sont tièdes et imparfaites. O mon Dieu ! qu'il y a long-temps que vous m'invitez d'être tout à vous, et je vous résiste encore ! La mort approche tous les jours, mourrai-je donc imparfait comme j'ai vécu ? Non, je ne veux pas que la mort me surprenne dans l'ingratitude au sein de laquelle j'ai vécu jusqu'ici. Daignez me secourir ; je veux tout quitter pour être à vous tout entier.

III. Jésus, par l'amour qu'il nous porte, s'est donné tout à nous. *Dilexit nos, et tradidit semetipsum pro nobis.* (Ephes. v. 6.) Si un Dieu s'est donné à vous sans réserve, dit S. Chrysostôme, *totum tibi dedit, nihil sibi reliquit*, comme il l'a fait dans la sainte Eucharistie, la raison exige que vous vous donniez aussi sans réserve à ce Dieu. *C'est trop peu d'un cœur*, dit S. François de Sales, *pour aimer ce généreux Rédempteur qui nous a aimés jusqu'à donner sa vie pour nous.*

Quelle ingratitude donc , quelle injustice , que de partager notre cœur et de ne pas le donner tout à Dieu ! Disons donc avec l'épouse sacrée : *Mon bien-aimé est à moi, et je suis à lui.* Vous vous êtes donné tout à moi, je me donne tout à vous. Je vous aime, mon souverain bien : *Deus meus et omnia.* ! Vous me voulez tout pour vous et je veux aussi vous appartenir. O Marie ! ma mère, faites que je n'aime que Dieu.

CHAPITRE LXXXVII.

Le moment de la mort est un moment de trouble.

I. *Et vos estote parati, quia qua hora non putatis filius hominis veniet.* (Luc. XII. 40.) *Soyez prêts*, dit le Seigneur; il ne dit pas de nous préparer quand la mort viendra ; mais bien de nous tenir prêts pour ce moment, parce que le temps de la mort est un temps de trouble, au milieu duquel il est moralement impossible de se bien préparer à comparaître au jugement et à obtenir la sentence favorable. S. Augnstin dit que c'est un juste châtiement pour celui qui n'a pas voulu faire le bien quand il le pouvait, que de ne le pouvoir plus faire quand il le voudra. Non, mon Dieu, je ne veux plus attendre cet instant pour changer de vie ; je déteste ma conduite passée et je veux vous être obéissant. Dites-moi ce que je dois faire pour vous plaire, mon intention est de le faire sans réserve.

II. Le moment de la mort est le moment de la nuit durant laquelle on ne peut plus rien faire : *Venit nox in quâ nemo potest operari.* (Joan. IV. 4.) La funeste nouvelle du danger mortel de la maladie, les douleurs et les peines qui l'accompagnent, l'étourdissement de la

tête, et plus que tout cela les remords de la conscience jettent le pauvre malade dans une telle inquiétude et dans une telle confusion qu'il ne sait plus que faire. Il voudrait trouver un moyen de remédier à sa damnation ; mais il ne le trouvera pas , parce que le moment du châ-timent est venu : *Et ego non retribuam in tempore, ut labatur pes eorum.* (Deut. xxxii. 35.) Je vous remercie, ô mon Dieu ! de ce que vous me donnez le temps de réparer mes fautes, en ce moment qui est le moment de la miséricorde et non celui du châ-timent. Je veux désormais tout perdre, plutôt que de perdre votre grâce. O mon souverain bien ! je vous aime pardessus tous les biens.

III. Figurez-vous que vous êtes sur la mer, au moment d'une tempête, dans un vaisseau déjà brisé sur les écueils et près de couler à fond, et pensez au trouble que vous éprouveriez, ne sachant que faire pour éviter la mort. Or, pensez aussi au trouble du pécheur qui à la mort se trouve en mauvais état de conscience. Un testament, des parents, les derniers sacrements, des scrupules de restitution, un Dieu méprisé, oh ! quelle tempête toutes ces choses élèvent dans le cœur d'un pauvre moribond ! Débrouillez alors, si vous le pouvez, une conscience embarrassée. O mon Dieu ! que le sang que vous avez répandu ne soit pas perdu pour moi. Vous avez promis de pardonner à celui qui se repent, je déplore de tout mon cœur les offenses que je vous ai faites. Je vous aime, Seigneur, pardessus toutes choses, et je ne veux plus vous offenser. Comment après tant de miséricordes que vous m'avez faites, pourrai-je songer à vous offenser ? Non, mon Dieu, plutôt la mort. O Marie ! ma mère, priez votre fils de ne pas permettre que je l'offense davantage.

CHAPITRE LXXXVIII.

Le pécheur chasse Dieu de son ame.

I. Toute ame qui aime Dieu est aimée de Dieu ; Dieu habite en elle et ne cesse d'y demeurer tant que l'ame ne l'en chasse pas par le péché : *Non deserit, nisi descratur*, comme parle le Concile de Trente. Quand l'ame consent avec délibération au péché mortel, alors elle chasse Dieu d'elle-même et semble lui dire : Seigneur, sortez de moi, je ne veux plus de vous en moi : *Impii dixerunt Deo, recede a nobis.* (Job. xxi. 14.) O mon Dieu ! j'ai donc eu le courage, par le péché, de vous chasser de mon ame et de ne vouloir plus de vous en moi ! Cependant, vous ne voulez pas que cette pensée me réduise au désespoir ; vous voulez que je me repente et que je vous aime. Oui, mon Jésus, je me repens de vous avoir offensé, et je vous aime pardessus toutes choses.

II. Le pécheur sait déjà que Dieu ne peut habiter avec le péché, et qu'il doit nécessairement sortir de l'ame dans laquelle entre le péché. Ainsi, le pécheur, en consentant à son péché, dit à Dieu : « Puisque vous ne pouvez demeurer en moi, si je commets cette faute, partez donc ; j'aime mieux vous perdre que de perdre la satisfaction de mon péché. » Dans le même moment que l'ame chasse Dieu, le démon y entre pour en prendre possession. C'est ainsi que le pécheur chasse un Dieu qui l'aime pour se faire l'esclave d'un tyran qui le hait. C'est ce que je n'ai que trop fait par le passé, Seigneur. Ah ! daignez me donner une partie de l'horreur que vous ressentîtes pour mes iniquités, dans

le jardin de Gethsémani. Aimable Rédempteur, pourquoi ai-je eu le malheur de vous offenser ?

III. Quand on baptise un enfant, le prêtre intime au démon l'ordre de sortir de cette ame, en lui disant : *Sors, esprit immonde, cède la place à l'Esprit-Saint.* Au contraire, l'homme qui était dans la grâce de Dieu, et qui pèche mortellement, dit à Dieu : *Sortez de moi, Seigneur, cédez la place au démon.* C'est donc là, ô mon Dieu ! toute la reconnaissance avec laquelle j'ai répondu à l'amour que vous avez pour moi ? Vous êtes venu du ciel pour me chercher, moi brebis perdue, et je vous fuyais, et je vous chassais loin de moi. En ce moment, aimable maître, j'embrasse vos pieds et ne veux plus me séparer de vous ; daignez m'aider par votre grâce ; et vous, Marie, ma reine, ne m'abandonnez pas.

CHAPITRE LXXXIX.

L'abus des grâces.

I. Les grâces que Dieu nous donne, ses lumières, ses invitations, les bonnes pensées, tout cela est le prix du sang de Jésus-Christ. Pour que l'homme pût obtenir ces grâces, il a fallu que le Fils de Dieu mourût, et, par ses mérites, rendît l'homme capable des faveurs divines. Celui donc qui méprise la grâce de Dieu par l'abus qu'il en fait, méprise le sang et la mort d'un Dieu. C'est ce mépris qui a été la cause de la damnation de tant de chrétiens qui gémissent en enfer, sans espérance de remède. O mon Dieu ! je devrais moi-même partager le désespoir de ces malheureux. Grâces vous soient rendues de ce que je puis encore verser les larmes de la pénitence avec l'espérance du pardon.

II. O Dieu ! quel tourment pour les damnés que le souvenir de tant de grâces reçues sur la terre , quand ils viennent à connaître la valeur de ces grâces, ainsi que le mal qu'ils ont fait en les méprisant ! Aimable Rédempteur, donnez-moi la lumière , et faites-moi sentir l'obligation où je suis de vous aimer, vous qui au lieu de me châtier pour mon ingratitude, au lieu de m'abandonner à mes péchés, avez multiplié vos lumières et vos invitations. Dans ce moment où vous m'appellez encore , je vous réponds que je veux être à vous et toujours à vous.

III. Pense , ô mon ame ! que si Dieu eût accordé à un infidèle les grâces qu'il t'a faites, à présent cet infidèle serait un Saint. Et toi, qu'as-tu fait ? Dieu a multiplié les grâces, et tu as multiplié les péchés. Si tu continues de vivre de la même manière, comment sera-t-il possible que Dieu te supportât davantage et ne t'abandonnât pas ? Mets donc un terme à ton ingratitude et tremble, si tu ne profites pas des lumières qu'il t'envoie, de les voir disparaître et s'éloigner pour jamais. Oui, mon Dieu, vous en avez trop enduré de moi, je ne veux plus vous dédaigner. Voudrai-je attendre que vous m'abandonniez ? *Ne projicias me à facie tuâ !* Ah ! Seigneur, ne me chassez pas, moi qui veux à l'avenir vous aimer de cœur ; je veux vous plaire, vous le méritez ; donnez-moi la force de vous être fidèle. Mère de Dieu, Marie, aidez-moi de vos prières.

CHAPITRE XC.

L'amour triomphe de Dieu.

I. Notre Dieu est tout-puissant ; qui jamais pourra le vaincre et le surpasser ? Cependant, dit S. Bernard, l'amour que ce grand Dieu a pour les hommes a triomphé

de lui : *Triumphat de Deo amor*. En effet, c'est cet amour qui l'a réduit à mourir sur un infâme gibet, comme un criminel, pour sauver l'homme. O amour infini ! malheureux celui qui ne vous aime pas !

II. Si un homme, passant sur le Calvaire le jour où Jésus-Christ finit sa vie sur la croix, eût demandé quel était ce criminel attaché au gibet et couvert de plaies, et qu'on lui eût répondu que c'était le Fils de Dieu, vrai Dieu comme le Père, qu'aurait dit cet homme, s'il n'eût pas eu la foi ? Il eût dit ce que disaient les Gentils qui regardaient cet étonnant mystère comme une folie : *Stultum visum est ut pro hominibus auctor vitæ moriatur*. (S. Greg. Homil. 6.) Chez les hommes, on regarderait comme un insensé un roi qui, par amour pour un ver de terre, se ferait ver de terre lui-même ; or c'est en apparence une plus grande folie encore, pour un Dieu, de s'être fait homme et d'être mort pour l'homme. Et c'est ce Dieu que je n'ai pas aimé ! c'est ce Dieu que j'ai offensé !

III. Lève les yeux, ô mon âme ! Vois sur la croix cet homme comblé d'afflictions, accablé de souffrances, noyé dans la tristesse, au milieu des horreurs de l'agonie, expirant de douleur. Sais-tu qui il est ? C'est ton Dieu. Et, si tu demandes qui a pu le réduire en ce pitoyable état, S. Bernard te répondra : *C'est l'amour qui a tout fait, l'amour qui lui a tout fait oublier jusqu'à sa dignité*. C'est l'amour qui ne refuse aucune peine, aucun opprobre, quand il s'agit de faire du bien à ce qu'il aime, et de se faire connaître à lui. O mon Jésus ! c'est donc parce que vous m'avez tant aimé que vous souffrez sur ce bois de si grandes douleurs ; si vous m'eussiez moins aimé, vous eussiez moins souffert. Je vous aime de tout mon cœur, ô mon Rédempteur ! Comment pourrais-je refuser tout mon amour à un Dieu qui ne m'a

refusé ni son sang, ni sa vie ? Je vous aime, mon Jésus, mon amour, mon tout. Vierge sainte, Marie, remplissez-moi de l'amour de Jésus.

CHAPITRE XCI.

Sentence des réprouvés au jugement dernier.

I. Considérez le chagrin qu'éprouveront les damnés à ce dernier jour, en voyant les élus, resplendissants de gloire, écouter dans l'allégresse cette invitation : *Venez, les bénis de mon Père*, par laquelle Jésus-Christ les appellera au Ciel. Considérez aussi la confusion qu'ils ressentiront lorsque, environnés de démons, ils entendront ces paroles : *Retirez-vous, maudits*, par lesquelles leur condamnation sera publiée devant tout le monde. O mon Rédempteur ! qu'elle ne soit pas perdue pour moi, la mort que vous avez daigné souffrir avec tant d'amour !

II. *Retirez-vous de moi, allez au feu éternel*. Voilà le sort des malheureux réprouvés, vivre séparés de Dieu, dans un feu éternel, sous le poids d'une éternelle malédiction ! Les Chrétiens croient-ils à l'enfer ? S'ils y croient, comment un si grand nombre s'expose-t-il à cette redoutable condamnation ? O mon Dieu ! qui sait si un jour je ne me trouverai point au milieu de ces malheureux ? J'espère que non, par les mérites de votre sang ; mais qui m'assure qu'il n'en sera rien ? Eclairiez-moi, Seigneur, faites-moi comprendre ce que je dois faire pour éviter cette disgrâce que je n'ai que trop méritée par le passé ; miséricorde, Seigneur !

III. Enfin, au milieu de la vallée, la terre s'entr'ouvrira, et dans le gouffre tomberont ensemble les démons et les damnés, et ils entendront se fermer sur eux ces

portes qui ne devront plus s'ouvrir durant toute l'éternité. O péché maudit! à quelle triste fin dois-tu conduire, un jour, tant de pauvres ames qui te commettent! O ames infortunées! à qui est réservée une fin aussi lamentable durant toute l'éternité! Quel sera mon sort, ô mon Dieu! Ce qui m'effraie, c'est moins la crainte des feux de l'enfer que le malheur d'être à jamais séparé de vous, mon unique bien. Aimable Rédempteur, si par le passé je vous ai méprisé, maintenant je vous aime par dessus toutes choses, je vous aime de tout mon cœur. Je sais que le supplice d'être en enfer, pour toujours séparé de vous, n'est point pour ceux qui vous aiment. Donnez-moi donc votre amour; faites que je vous aime toujours; liez-moi, attachez-moi à vous, ajoutez chaînes sur chaînes, afin que je ne me sépare jamais de vous; et puis disposez de moi comme il vous plaira. Avocate des misérables, Marie, ne cessez pas un instant de me protéger.

CHAPITRE XCII.

Sentence des élus.

I. *Venez, les bénis de mon Père*, telle est la sentence glorieuse qu'entendront prononcer sur eux ceux qui auront aimé Dieu. S. François d'Assises, ayant su par révélation qu'il était prédestiné, trouva de la consolation à mourir : quelle joie sera-ce donc pour les élus de s'entendre appeler, par la bouche de Jésus-Christ même, *les enfants bénis du Père céleste*; de s'entendre inviter à venir prendre possession de l'héritage de ce divin Père! O mon Dieu! cet héritage, ce royaume, ce paradis, que de fois je l'ai perdu par ma faute! Mais, mon Jésus,

vos mérites me donnent la confiance de l'espérer encore. Aimable Rédempteur, je vous aime et j'espère.

II. Oh ! que de félicitations se feront mutuellement les bienheureux lorsqu'ils se verront placés sur des trônes, et réunis pour jouir de Dieu à jamais, sans crainte de s'en voir séparer ! Quelle joie et quelle gloire pour eux que d'entrer au Ciel en ce jour, déjà couronnés, et chantant des cantiques d'allégresse à la louange de Dieu ! Ames fortunées, pour qui un sort si beau est-il préparé ? Dieu de mon ame, attachez-moi étroitement à vous par les douces chaînes du saint amour, afin que j'aie le bonheur de vous louer dans votre royaume, et de vous aimer toujours. *Misericordias Domini in æternum cantabo.*

III. Ranimons notre foi. Il est certain qu'un jour nous nous trouverons dans la redoutable vallée où se prononcera l'une ou l'autre sentence, de mort éternelle, ou de vie éternelle. Si en ce moment nous ne sommes pas assurés de recevoir la sentence de vie, travaillons à nous l'assurer. Fuyons toutes les occasions qui pourraient nous l'enlever, et attachons-nous étroitement à Jésus-Christ par la fréquentation des sacrements, les méditations, les lectures spirituelles, les prières continuelles. Suivant que nous emploierons ou que nous négligerons ces moyens, nous pourrons juger de notre salut ou de notre perte éternelle. Aimable Jésus, ô mon juge ! j'espère par votre sang que dans ce moment vous avez sur moi des vues de miséricorde ; daignez donc me bénir et pardonner mes offenses. Faites-moi entendre ce que vous daignâtes dire à Madeleine : *Tes péchés te sont remis.* Je me repens de tout mon cœur de vous avoir offensé ; pardonnez-moi, et, avec mon pardon, accordez-moi la grâce de vous aimer toujours. Je vous aime, mon souverain bien, je vous aime plus que moi-même, mon trésor, mon amour,

mon tout. *Deus cordis mei, et pars mea, Deus in æternum.* O mon Dieu ! je ne veux que vous , et rien autre chose. O Marie ! vous pouvez et vous voulez me sauver ; je mets en vous ma confiance.

CHAPITRE XCVIII.

L'outrage que le péché fait à Dieu.

I. *Per prævaricationem legis Deum inhonoras.* (Rom. II. 23.) Considère , pécheur , dit l'Apôtre , considère ce que tu fais en enfreignant la loi divine : tu déshonores Dieu. Oui , le pécheur déshonore Dieu , en lui manquant de respect en face , et en déclarant , par le fait , que ce n'est pas un grand mal que de désobéir à Dieu , et ne pas tenir compte de sa loi. Voici , mon Dieu , à vos pieds l'ingrat que vous avez tant aimé et comblé de tant de bienfaits , et qui vous a si souvent déshonoré en violant vos préceptes. Je mérite mille enfers , mais souvenez-vous que vous êtes mort pour m'empêcher de tomber dans ce lieu de tourments.

II. Le pécheur déshonore Dieu en préférant à son amitié ce misérable plaisir , ce vil intérêt , ce caprice pour lesquels il l'offense. Par là même qu'il consent au péché , il déclare en lui-même que ce plaisir , cet intérêt , cette fongue , valent plus que les bonnes grâces de Dieu. Voilà donc ce grand Dieu déshonoré , vilipendé par le pécheur qui ose le mettre au-dessous de la misérable satisfaction pour laquelle il lui tourne le dos. O mon Dieu ! vous êtes le bien infini : comment moi , misérable ver de terre , ai-je pu vous estimer moins qu'un vil plaisir ou un caprice ? Ah ! si je ne savais que vous avez promis de pardonner à celui qui se repent , je n'aurais pas le

courage de demander mon pardon. O bonté infinie ! je me repens de vous avoir offensé. Plaies sacrées de Jésus, donnez-moi de la confiance.

III. Dieu est notre dernière fin, puisqu'il nous a créés pour lui, afin que nous le servions et l'aimions en cette vie, et que nous jouissions de lui en l'autre. Mais quand l'homme préfère son plaisir à la grâce de Dieu, c'est son plaisir qui devient sa dernière fin, qui devient son Dieu. Quel déshonneur n'est-ce pas pour Dieu, qui est le bien infini, que de se voir changé pour un prétendu bien si misérable et si vil ? Aimable Rédempteur, je vous ai offensé, mais vous ne voulez pas que je désespère de votre miséricorde ; bien que j'aie été ingrat, vous m'aimez toujours et vous voulez me sauver. Je connais maintenant le mal que j'ai fait en vous offensant ; mon cœur en est rempli de regrets. Plutôt mourir que de vous déplaire désormais ! Je crains ma faiblesse, mais j'espère en votre bonté : vous me donnerez la force de vous être fidèle jusqu'à la mort. Mon Jésus, vous êtes mon amour et mon espérance. O Marie ! c'est à vos prières de me sauver.

CHAPITRE XCIV.

Joie de Jésus quand il retrouve la brebis égarée.

I. Notre Sauveur dit, dans S. Luc (Cap. xv.), qu'il est le Pasteur plein d'amour qui, ayant perdu une de ses cent brebis, laisse les autres dans le désert pour courir après celle qu'il a perdue ; que, s'il la trouve, il l'embrasse avec joie, il la met sur ses épaules, et appelle ses amis pour s'en réjouir avec lui : *Réjouissez-vous*, leur dit-il, *car j'ai retrouvé ma brebis qui était perdue*. O mon divin Pasteur ! j'étais cette brebis per-

due, mais vous avez tant couru après moi, qu'à la fin vous m'avez retrouvé comme je l'espère. Vous m'avez retrouvé et je vous ai retrouvé aussi. Comment aurais-je le cœur de vous quitter encore, ô mon aimable maître ! Cependant ce malheur est possible : ne permettez donc pas, ô mon amour ! que je sois assez malheureux pour vous quitter et vous perdre encore.

II. Mais comment, ô mon Jésus ! appelez-vous vos amis pour se réjouir avec vous de ce que la brebis perdue est retrouvée ? Ne deviez-vous pas plutôt leur dire de se réjouir avec la brebis, parce qu'elle a retrouvé son Dieu ? L'amour que vous portez à mon aine est donc si grand, que vous vous estimez heureux de l'avoir retrouvée ! Aimable Rédempteur, puisque vous m'avez retrouvé, serrez-moi contre vous, liez-moi par les heureuses chaînes de votre saint amour, afin que je vous aime toujours et que je ne me sépare jamais de vous. Je vous aime, bonté infinie ; j'espère vous aimer toujours et ne plus vous quitter jamais.

III. Le Prophète nous dit que Dieu, sitôt qu'il entend la voix du pécheur repentant qui implore sa bonté, lui répond aussitôt et lui pardonne : *Ad vocem clamoris tui, statim ut audierit respondebit tibi.* (Isa. xxx. 19.) Me voici donc à vos pieds, ô mon Dieu ! plein de regrets de vous avoir tant offensé ; je vous demande pitié et pardon. Que me répondez-vous ? Vous m'exaucez aussitôt, et vous pardonnez. Vous êtes une bonté infinie qui mérite un amour infini. Si, par le passé, j'ai méprisé vos grâces, en ce moment je les estime plus que tous les royaumes de la terre ; et, puisque je vous ai offensé, je vous prie de vous venger de moi, mais de ne pas me chasser de devant votre face, de me donner plutôt une contrition qui me fasse pleurer toute ma vie les déplaisirs que je vous ai causés. Sei-

gneur, je vous aime de tout mon cœur ; vous savez que je ne puis plus vivre sans vous aimer ; aidez-moi de votre secours : et vous, Marie, accordez-moi votre intercession.

CHAPITRE XCV.

Jésus a satisfait pour nos dettes.

I. *Vere dolores nostros ipse tulit et langores nostros ipse portavit.* (Is. LIII. 4.) O sainte foi ! qui jamais pourrait le croire, si vous ne l'assuriez : *Il a vraiment porté nos douleurs !* L'homme pèche, et le Fils de Dieu satisfait pour l'homme ! J'ai donc péché ! ô mon Jésus ! et vous en avez porté la peine ! J'ai mérité l'enfer ! et vous, pour me mériter la vie éternelle, vous avez consenti à être condamné à mourir en croix pour moi ! En un mot, afin de pouvoir me pardonner, vous ne vous êtes pas pardonné à vous-même ; et moi, j'aurais encore le cœur de vous déplaire durant ce qui me reste de vie ! Non, aimable Sauveur, je vous dois trop ; vous avez trop fait pour m'obliger à vous aimer. Me voici tout à vous ; dites ce que vous voulez de moi, je veux vous plaire en tout.

II. *Ipsa autem vulneratus est propter iniquitates nostras, attritus est propter scelera nostra.* (Is. LIII. 5.) Vois, mon ame, vois dans le prétoire de Pilate ton Dieu flagellé, couronné d'épines, couvert de plaies de la tête aux pieds ; son sang coule de toutes parts sur sa chair en lambeaux, et il te dit amoureusement : Mon fils, considère tout ce que tu me coûtes. Ah ! vous avez tant souffert pour moi, aimable Rédempteur ! et moi, comment ai-je récompensé votre amour par tant d'ou-

trages ! Pour ne pas me voir perdu , vous avez souffert de si grandes douleurs , et moi je vous ai sacrifié pour un rien. Malheureux plaisirs , je vous hais , je vous déteste ; c'est vous qui avez coûté tant de douleurs à mon Rédempteur.

III. Sainte Marguerite de Cortone , lorsqu'elle pensait aux douleurs de Jésus , ne pouvait s'empêcher de pleurer ses fautes. Un jour son confesseur lui dit : *Marguerite , calmez-vous , ne pleurez plus ; Dieu vous a pardonnée.* Mais la sainte pécheresse lui répondit : *Comment cesser de pleurer mes péchés quand je songe qu'ils ont tenu mon Sauveur dans l'affliction durant toute sa vie !* Aimable Jésus , mes péchés aussi vous ont comblé de douleur pendant toute votre vie. Sainte Marguerite sut pleurer les siens et vous aimer constamment ; mais moi , quand commencerai-je à pleurer les miens ? quand commencerai-je à vous aimer véritablement ? O mon souverain bien ! je me repens de vous avoir comblé d'amertume : je vous aime plus que moi-même , mon Rédempteur. Tirez à vous tout mon cœur ; enflammez-le tout entier de votre saint amour ; faites que je ne sois plus ingrat après toutes les grâces que vous m'avez faites. O Marie ! vous pouvez me rendre un Saint par vos prières ; daignez le faire pour l'amour de Jésus.

CHAPITRE XCVI.

Quel bien est l'amitié de Dieu , quel malheur est sa disgrâce.

I. L'homme ne connaît pas la valeur de la grâce divine : *Nescit homo pretium ejus ;* c'est pour cela qu'il la change pour un rien. Elle est un trésor infini : *Infini- tus enim thesaurus est hominibus.* (Sap. VII.) Les

Gentils disaient qu'il était impossible que la créature devînt l'amie de Dieu ; mais il n'en est pas ainsi : Dieu appelle l'ame qui est en sa grâce, son amie : *Surge, prospera, amica mea.* (Cant. II.) *Vos amici mei estis.* (Joan. xv.) O mon Dieu ! quand mon ame était dans votre grâce, elle était donc votre amie : mais, en péchant, elle est devenue esclave du démon et votre ennemie. Je vous remercie de ce que vous me donnez le temps de recouvrer votre grâce. Seigneur, je me repens de tout mon cœur de l'avoir perdue ; donnez-la moi de nouveau par pitié, et ne permettez plus que je la perde jamais.

II. Combien il s'estime heureux, celui qui devient l'ami d'un roi ! Ce serait audace dans un sujet que de prétendre devenir l'ami de son prince, et ce n'est pas audace dans une ame que de prétendre à l'amitié de son Dieu. « Si je veux être ami de César », disait ce courtisan dont parle S. Augustin, « à grand'peine pourrai-je y parvenir ; si je veux être ami de Dieu, il ne tient qu'à moi : *Amicus autem Dei, si voluero, ecce nunc fio.* » Un acte de contrition, un acte d'amour, suffisent pour nous placer dans l'amitié de Dieu. « Aucune langue ne saurait rendre », dit S. Pierre d'Alcantara, « la grandeur de l'amour que Dieu porte à une ame qui est dans sa grâce. » O mon Dieu ! dites-le-moi, ai-je le bonheur d'être dans votre grâce ? Je sais que je l'ai perdue ; l'ai-je au moins recouvrée ? Seigneur, je vous aime, je me repens de vous avoir offensé ; hâtez-vous de me pardonner.

III. Quel malheur que celui d'une ame qui est dans la disgrâce de Dieu ! Elle est séparée de son souverain bien ; elle n'est plus à Dieu, et Dieu n'est plus à elle. Elle n'est plus aimée de Dieu : elle est haïe, abhorrée. Auparavant il la bénissait comme sa fille ; maintenant il la maudit comme son ennemie. Voilà donc le malheureux état dans lequel j'ai vécu pendant un temps, lors-

que j'étais dans votre disgrâce, ô mon Dieu ! J'espère en être sorti ; mais, si je n'en étais pas sorti encore, ô mon Jésus ! que votre main daigne m'en retirer. Vous avez promis d'aimer celui qui aime : *Ego diligentes me diligo*. Je vous aime, mon souverain bien, aimez-moi aussi ; je ne veux plus me voir dans votre disgrâce. O Marie ! secourez un de vos serviteurs qui se recommande à vous.

CHAPITRE XCVII.

De la conformité à la volonté de Dieu.

I. Le premier effet de l'amour est d'unir les volontés de ceux qui s'aiment. Le grand Dieu qui nous aime veut être aimé de nous, et pour cela il nous demande notre cœur, c'est-à-dire notre volonté : *Præbe, fili mi, cor tum mihi*. (Prov. XXIII. 26.) Toute notre vie, tout notre salut consiste à unir notre volonté à la volonté divine, qui est l'unique règle du juste et du parfait : *Et vita in voluntate ejus*. (Ps. XXIX. 9.) Celui qui est uni à la volonté de Dieu est vivant et se sauve ; celui qui s'en sépare meurt et se perd. Non, mon Dieu, je ne veux pas autre chose que ce que vous voulez. Donnez-moi la grâce de vous aimer, et disposez de moi comme il vous plaira.

II. Les âmes qui aiment Dieu sont sans cesse occupées à se conformer à sa divine volonté. C'est la prière que nous a enseignée Jésus-Christ, par laquelle nous demandons d'accomplir sur la terre la volonté de Dieu avec la perfection que mettent à l'accomplir les bienheureux dans le Ciel. *Fiat voluntas tua, sicut in cælo et in terrâ*. Sainte Thérèse offrait, au moins cinquante fois le jour, sa volonté à Dieu, imitant ainsi David, qui disait : *Mon cœur est prêt, ô mon Dieu ! mon cœur est prêt*.

(Ps. LVI. 8.) Un acte de parfaite conformité peut changer le cœur d'un pécheur en le cœur d'un Saint, comme il arriva à S. Paul, qui, en disant seulement à Dieu : *Seigneur, que voulez-vous que je fasse ?* de persécuteur de l'Église devint Apôtre et vase d'élection. Mon Dieu, je vous promets de ne plus me désoler des tribulations que vous m'enverrez. Je sais que le tout est pour mon bien. Je veux dire toujours : Seigneur, que toujours votre volonté soit faite. *Fiat voluntas tua.* Ainsi vous le voulez, ainsi je le veux moi-même. *Ita, Domine, quoniam sic placitum fuit ante te.*

III. Lorsqu'une ame aime Dieu, elle se conforme avec calme à la volonté de Dieu, même dans les choses fâcheuses qui lui arrivent, pauvreté, maladies, désolations. Dans les chagrins qui nous viennent par la malice des hommes, nous devons regarder non la pierre qui nous frappe, mais la main de Dieu qui dirige cette pierre. Dieu ne veut pas le péché de celui qui vous enlève votre bien, votre réputation, votre vie; mais il veut que nous acceptions ces peines comme de sa main, et que nous disions comme Job : *Le Seigneur me l'a donné, le Seigneur me l'a ôté; comme il a plu au Seigneur, il a été fait; que le nom du Seigneur soit béni !* (Job. 1. 21.) O mon Dieu ! je n'ai pas toujours fait cela; que de fois, pour faire ma volonté, j'ai méprisé la vôtre ! Mais alors je ne vous aimais pas; maintenant je vous aime plus que moi-même, et à cause de cela j'embrasse toutes vos saintes volontés, et je veux faire tout ce qui vous plaît. Vous connaissez ma faiblesse, donnez-moi les forces nécessaires. O volonté de mon Dieu ! vous serez désormais tout mon amour. O Marie ! obtenez-moi la grâce de faire toujours la volonté de Dieu jusqu'à la fin de ma vie !

FIN.

TABLE.

	Pages.
Préface.	1
CHAPITRE PREMIER. — Du salut éternel.	3
CHAP. II. — Le péché déshonore Dieu.	5
CHAP. III. — Patience avec laquelle Dieu attend le pécheur.	6
CHAP. IV. — Il faut mourir.	8
CHAP. V. — A la mort on perd tout.	9
CHAP. VI. — La grande pensée de l'éternité.	11
CHAP. VII. — De la mort de Jésus-Christ.	12
CHAP. VIII. — De l'abus de la miséricorde de Dieu.	14
CHAP. IX. — La vie est un songe qui doit bientôt finir.	16
CHAP. X. — Le péché est un mépris de Dieu.	17
CHAP. XI. — La peine du dam.	19
CHAP. XII. — Le jugement particulier.	21
CHAP. XIII. — Il faut préparer ses comptes avant que le jour de les rendre ne soit arrivé.	23
CHAP. XIV. — Peines que souffrira le damné dans ses puissances.	25
CHAP. XV. — De la dévotion envers la divine mère Marie.	26
CHAP. XVI. — Jésus a porté la peine de tous nos péchés.	28
CHAP. XVII. — Il est nécessaire de se sauver.	29
CHAP. XVIII. — Le pécheur refuse à Dieu l'obéissance.	31
CHAP. XIX. — Dieu menace pour ne pas punir.	33
CHAP. XX. — Dieu attend, mais il n'attendra pas toujours.	34
CHAP. XXI. — La mort est le passage à l'éternité.	36
CHAP. XXII. — Il faut réformer sa vie avant que la mort ne vienne.	38
CHAP. XXIII. — L'Agneau de Dieu a voulu être sacrifié pour obtenir notre pardon.	39
CHAP. XXIV. — Le prix du temps.	41

	Pages.
CHAP. XXV. — Terreur du moribond en pensant au jugement qui va suivre.	43
CHAP. XXVI. — Du feu de l'enfer.	44
CHAP. XXVII. — Vanité des biens de ce monde.	46
CHAP. XXVIII. — Le nombre des péchés.	48
CHAP. XXIX. — Folie de celui qui vit dans la disgrâce de Dieu.	49
CHAP. XXX. — Les plaies de Jésus se font sentir aux cœurs qui l'aiment.	51
CHAP. XXXI. — De la grande affaire de notre salut.	52
CHAP. XXXII. — Pour bien mourir, il faut penser à la mort.	54
CHAP. XXXIII. — L'homme, en péchant, se détourne de Dieu.	56
CHAP. XXXIV. — Miséricorde de Dieu invitant le pécheur à la pénitence.	57
CHAP. XXXV. — L'âme comparait au jugement.	59
CHAP. XXXVI. — La vie du pécheur est malheureuse.	60
CHAP. XXXVII. — Jésus crucifié enflamme les cœurs.	62
CHAP. XXXVIII. — Dieu veut sauver tous ceux qui veulent se sauver.	64
CHAP. XXXIX. — La mort est proche.	65
CHAP. XL. — Abandon du pécheur dans son péché.	67
CHAP. XLI. — Du compte à rendre au jugement particulier.	68
CHAP. XLII. — Du voyage à l'éternité.	70
CHAP. XLIII. — Jésus homme de douleur.	71
CHAP. XLIV. — Folie de celui qui ne songe pas à sauver son âme.	73
CHAP. XLV. — Du moment de la mort.	75
CHAP. XLVI. — Dieu va cherchant le pécheur pour le sauver.	76
CHAP. XLVII. — Sentence du juge au jugement particulier.	78
CHAP. XLVIII. — Je puis mourir subitement.	80
CHAP. XLIX. — Éternité de l'enfer.	81
CHAP. L. — Qui sait si Dieu m'attendra encore.	83
CHAP. LI. — Jésus meurt pour l'amour des hommes.	85
CHAP. LII. — Il faut être sauvé ou damné : il n'y a pas de milieu.	86
CHAP. LIII. — Notre mort est certaine.	88
CHAP. LIV. — Que servent à la mort toutes les choses du monde.	90

	Pages.
CHAP. LV. — L'homme en péchant afflige le cœur de Dieu.	91
CHAP. LVI. — Jugement dernier.	93
CHAP. LVII. — Les peines de l'enfer sont les seules peines véritables.	94
CHAP. LVIII. — L'amour crucifié.	96
CHAP. LIX. — Celui qui se damne se trompe sans remède.	98
CHAP. LX. — Nous mourrons.	99
CHAP. LXI. — Dieu accueille avec amour le pécheur repentant.	101
CHAP. LXII. — Piéges du démon qui entraîne le pécheur dans la rechute.	102
CHAP. LXIII. — La résurrection des corps au jugement dernier.	104
CHAP. LXIV. — Amour de Dieu pour nous en nous donnant son fils.	105
CHAP. LXV. — Pour obtenir le salut éternel il faut travailler.	107
CHAP. LXVI. — Portrait d'un homme qui vient d'expirer.	109
CHAP. LXVII. — Un cadavre dans la fosse.	110
CHAP. LXVIII. — Après la mort on est oublié.	112
CHAP. LXIX. — Comparution dans la vallée de Josaphat.	114
CHAP. LXX. — Aveuglement de celui qui se dit : Si je me damne, je ne serai pas seul.	115
CHAP. LXXI. — La mesure des grâces.	117
CHAP. LXXII. — Un Dieu est mort pour mon amour, et je ne l'aimerais pas.	118
CHAP. LXXIII. — Nous devons mettre toute notre attention à faire notre salut.	120
CHAP. LXXIV. — La mort est l'abandon de toutes choses.	122
CHAP. LXXV. — Pensez dès aujourd'hui comme si vous étiez déjà mort ou près de mourir.	123
CHAP. LXXVI. — Examen des péchés au dernier jugement.	125
CHAP. LXXVII. — Combien Dieu aime les âmes.	127
CHAP. LXXVIII. — Remords des damnés.	128
CHAP. LXXIX. — Jésus, roi d'amour.	130
CHAP. LXXX. — Mort malheureuse du pécheur.	131
CHAP. LXXXI. — Mort heureuse des saints.	133
CHAP. LXXXII. — Ce que nous penserons quand nous serons près de mourir.	134
CHAP. LXXXIII. — Témérité de celui qui offense Dieu par le péché mortel.	136

	Pages.
CHAP. LXXXIV. — Parole de l'enfant prodigue.	137
CHAP. LXXXV. — Danger de la tiédeur.	139
CHAP. LXXXVI. — Dieu se donne sans réserve à celui qui se donne à lui sans réserve.	140
CHAP. LXXXVII. — Le moment de la mort est un moment de trouble.	141
CHAP. LXXXVIII. — Le pécheur chasse Dieu de son ame.	144
CHAP. LXXXIX. — L'abus des grâces.	145
CHAP. XC. — L'amour triomphe de Dieu.	146
CHAP. XCI. — Sentence des réprouvés au jugement dernier.	148
CHAP. XCII. — Sentence des élus.	149
CHAP. XCIII. — L'outrage que le péché fait à Dieu.	151
CHAP. XCIV. — Joie de Jésus quand il retrouve la brebis égarée.	152
CHAP. XCV. — Jésus a satisfait pour nos dettes.	154
CHAP. XCVI. — Quel bien est l'amitié de Dieu, quel malheur est sa disgrâce.	155
CHAP. XCVII. — De la conformité à la volonté de Dieu.	157

FIN DE LA TABLE.

REFLEXIONS PIEUSES

SUR DIVERS POINTS

DE SPIRITUALITÉ,

A L'USAGE

DES AMES QUI DÉSIRENT S'AVANCER DANS L'AMOUR DIVIN.

AVERTISSEMENT.

C'est ici un des livres chers à l'ame fidèle, parce qu'elle y trouve une nourriture abondante et substantielle. Pourtant, dans ce livre, il n'y a pas plus d'art que dans les autres que nous avons successivement insérés ci-dessus. Seulement on sent, en le lisant, que le saint évêque s'épanche davantage. Il parle encore souvent de la mort et de l'éternité; mais c'est de la mort du juste, de l'éternité bienheureuse qu'il aime à entretenir son lecteur dans cet ouvrage.

Aucun des écrits du B. Alphonse de Liguori ne présente peut-être aussi bien l'image de son ame. On sent ici une plénitude qui se déborde. Nul ordre dans les chapitres, nulle précaution pour arrêter ce laisser-aller qui choque l'homme du monde. Le saint auteur s'adresse à l'ame fidèle; or, il sait que toute vérité est intéressante pour l'ame fidèle; qu'il importe peu qu'on suive un ordre catégorique dans les enseignemens qu'on lui donne, car son cœur sait tout d'avance et saura bien trouver la liaison.

Qu'on lise donc ce livre avec simplicité , et l'on se sentira pénétré d'une douce onction. La diction si familière de l'auteur est un charme de plus, une garantie de sa fidélité. Le traducteur de Liguori doit se faire un devoir sacré de la conserver telle qu'elle est. Les paroles des saints valent mieux que toutes les phrases du monde ; car de même qu'à l'aide du langage d'un peuple qui n'est plus, on pénètre dans son génie, dans ses doctrines, dans ses mœurs privées et publiques ; de même avec quelques lignes d'un saint, quelques paroles tombées sur la terre, comme les plumes de l'aigle qui monte au ciel, une vue attentive percera bien avant, peut-être, jusque dans les profondeurs mystérieuses de cette ame, qui fut ici-bas le temple de l'Esprit-Saint, et qui habite maintenant avec Dieu une lumière inaccessible.

RÉFLEXIONS PIEUSES

SUR

DIVERS POINTS DE SPIRITUALITÉ,

A L'USAGE DES AMES QUI DÉSIRENT AVANCER DANS
L'AMOUR DIVIN.

§ I.

La pensée de l'éternité.

La pensée de l'éternité est appelée par saint Augustin *la grande pensée, magna cogitatio*. Cette pensée a porté les saints à considérer tous les trésors et les grandeurs de cette terre comme de la paille, de la fange, de la fumée. C'est cette pensée qui a poussé dans les déserts et dans les antres tant d'anachorètes, tant de jeunes gens illustres; qui a porté des rois même et des empereurs à s'ensevelir dans les cloîtres. C'est cette pensée qui a inspiré à tant de martyrs le courage invincible avec lequel ils ont souffert les chevalets, les ongles de fer, les grils ardents, les bûchers embrasés.

Non, nous n'avons pas été créés pour cette terre. La fin pour laquelle Dieu nous a placés en ce monde est la vie éternelle que nous devons mériter par les bonnes œuvres : *Finem verò vitam æternam*. (Rom. VI. 22). C'est ce qui fait dire à S. Eucher que l'unique affaire à laquelle nous devons faire attention en cette vie est l'éternité : *Negotium pro quo contendimus æternitas est*. Si nous réussissons dans cette affaire, nous serons heureux à jamais; si nous la manquons, nous serons malheureux pour toujours.

Heureux celui qui vit sans cesse à la vue de l'é-

ternité, croyant d'une foi vive que dans peu il va mourir et entrer dans l'éternité! *justus ex fide vivit.* (Gal. III. 11.) C'est cette foi qui fait vivre les justes dans la grâce de Dieu, qui donne la vie à leurs âmes, en les détachant des affections de la terre, et leur rappelant les biens éternels que Dieu propose à ceux qui l'aiment.

Sainte-Thérèse dit que tous les péchés tirent leur origine du manque de foi. Pour vaincre nos passions et nos tentations, nous devons donc souvent ranimer notre foi, en disant: *Je crois la vie éternelle*, je crois qu'après cette vie, qui finira bientôt pour moi, il y a une vie éternelle, vie de bonheur ou de peines, suivant mes mérites et mes démérites.

Saint Augustin dit que celui qui croit à l'éternité et ne se convertit pas à Dieu, à perdu le bon sens ou la foi: *O æternitas* (ce sont ses paroles) *qui te cogitat, nec pœnitet, aut fidem non habet, aut si habet cor non habet* (*In soliloquio*). C'est à ce propos que saint Jean-Chrysostôme dit, que les Gentils, quand ils voyaient prêcher les chrétiens les appelaient imposteurs ou insensés. Si vous ne croyez pas ce que vous prêchez, leur disaient-ils, vous êtes des imposteurs; si, croyant à l'éternité, vous péchez néanmoins, vous êtes des insensés. *Exprobrabant Gentiles aut mendaces, aut stultos esse christianos; mendaces, si non crederent quod credere dicebant; stultos, si credebant et peccabant.* Malheur, dit saint Césaire, malheur aux pécheurs qui entrent dans l'éternité sans l'avoir connue, pour n'avoir pas voulu y penser! *Væ peccatoribus qui incognitam ingrediuntur æternitatem!* Il ajoute: *Sed vœ duplex! ingrediuntur! et non egrediuntur.* Malheur, deux fois malheur pour eux! la porte de l'enfer s'ouvre pour y entrer; elle ne s'ouvre plus pour en sortir.

Sainte Thérèse répétait à ses religieuses: *Mes filles,*

une ame ! une éternité ! Elle voulait dire : Mes filles , nous avons une ame ; en la perdant, nous perdons tout : en la perdant une fois, nous la perdons pour toujours.

Le dernier soupir que nous rendrons en expirant décidera de notre bonheur ou de notre désespoir éternels. Quand bien même l'éternité de l'autre vie, le paradis, l'enfer ne seraient que de pures opinions de savans et des choses douteuses, nous devrions encore mettre tout notre soin à bien vivre, et ne pas nous exposer au risque de perdre notre ame pour toujours : mais non, ce ne sont pas des choses douteuses, ce sont des choses certaines, des choses de foi, des choses beaucoup plus certaines que si nous les voyons des yeux du corps.

Prions donc le Seigneur de nous augmenter la foi : *Domine, adauge fidem*, parce que si nous ne demeurions pas solides dans la foi, nous deviendrions pires que Luther et Calvin. Au contraire, une foi vive en l'éternité qui nous attend peut nous rendre saints.

S. Grégoire enseigne que ceux qui pensent à l'éternité ne sont pas plus enflés dans la prospérité qu'ils ne sont abattus dans l'adversité, parce que ne trouvant en ce monde rien à désirer, ils n'y ont non plus rien à craindre. Voici ses belles paroles : *Quisquis æternitatis desiderio figitur, nec prosperitate attollitur, nec adversitate gravatur; et dum nihil habet in mundo quod appetat, nihil est quod de mundo pertimescat.*

Quand nous avons à souffrir quelque infirmité, quelque persécution, souvenons-nous de l'enfer que nous avons mérité par nos péchés; alors toute croix nous semblera légère, et nous remercierons le Seigneur en disant : *Micriscordiæ Domini quia non sumus consumpti.* (Thren. III. 22.) Disons, avec David : Si Dieu n'avait pas eu pitié de moi, mon ame serait en enfer depuis le jour auquel j'ai eu le malheur de l'offenser

par un péché grave : *Nisi quia Dominus adjuvit me, paulo nimis habitasset in inferno anima mea* (Psalm. XCIII. 17.) Je m'étais perdu ; c'est vous, Dieu de miséricorde, qui avez étendu la main, et qui m'avez arraché à l'enfer : *Tu autem eruisti animam meam ut non periret.* (Isa. XXXVIII. 17.)

O mon Dieu ! vous savez combien de fois j'ai déjà mérité l'enfer ; cependant vous m'ordonnez d'espérer encore. Je veux espérer, ô mon Dieu ! mes péchés m'effraient ; mais, ce qui me donne courage, c'est votre mort, c'est votre promesse de pardonner à celui qui se repent : *cor contritum et humiliatum, Deus, non despicies.* (Psalm. L.) Je vous ai dédaigné par le passé, maintenant je vous aime plus que toute chose, je me repens au-delà de tous les maux de vous avoir offensé. Ayez pitié de moi, mon Jésus. Mère de Dieu, Marie, intercédez pour moi.

§ II.

Nous sommes voyageurs sur la terre.

TANT que nous sommes en cette vie, nous sommes tous autant de voyageurs, éloignés de notre patrie, qui est le ciel, où le Seigneur nous attend pour nous faire jouir éternellement de la beauté de son visage : *Dum sumus in corpore*, écrit l'Apôtre, *peregrinamur a Domino.* (2. Cor. v. 6.) Si donc nous aimons Dieu, nous devons avoir un continuel désir de sortir de cet exil et de déposer notre corps, pour jouir de la vue de celui que nous aimons. Tel était l'objet des soupirs de S. Paul, qui dit ces paroles : *Aulemus autem et bonam voluntatem habere magis peregrinari a corpore et præsentibus esse ad Dominum.* (Ibid. v. 8.)

Avant l'accomplissement du mystère de la Rédemption, le chemin qui conduit à Dieu était fermé pour nous, misérables enfans d'Adam; mais Jésus-Christ, par sa mort, nous a obtenu la grâce de pouvoir être faits enfans de Dieu (*dedit eis potestatem filios Dei fieri*), et nous a ainsi ouvert la porte par laquelle nous pouvons avoir accès, comme des enfans, à notre père qui est Dieu. *Quoniam per ipsum habemus accessum ambo in uno spiritu ad patrem.* (Eph. II. 18.)

Le même apôtre dit pourtant dans un autre endroit : *Mes frères, vous n'êtes plus des hôtes ni des étrangers, mais vous êtes les concitoyens des saints, les habitants de la maison de Dieu.* (Eph. I. 18. et 19.) En effet, quand nous sommes dans la grâce de Dieu, déjà nous jouissons du droit de cité dans le paradis, nous appartenons à la famille de Dieu. *Cives terrenæ civitatis*, dit S. Augustin (in Sententiis, num. 156), *parit peccato vitiosa natura, qui sunt vasa iræ; cives verò cælestis patriæ parit à peccato naturam liberans gratia, qui sunt vasa misericordiæ.* Notre nature viciée par le péché n'enfante que des habitants de la cité terrestre, des vases de colère; au contraire la grâce, qui délivre la nature du péché, enfante des citoyens de la patrie céleste, des vases de miséricorde.

C'est ce qui faisait dire au saint roi David : *Incola ego sum in terra : non abscondas a me mandata tua.* (Psalm. CXVIII. 19.) Seigneur, je suis étranger sur cette terre : enseignez-moi à observer vos préceptes qui sont la voie pour arriver à ma patrie céleste. Que les méchants désirent toujours vivre en ce monde, ce n'est pas une chose étonnante, puisqu'ils craignent, avec raison, de passer des peines de cette vie dans les peines éternelles et beaucoup plus terribles de l'enfer; mais celui qui aime Dieu, celui qui a une certitude morale d'être en é at de

grâce, comment peut-il désirer de vivre encore dans cette vallée de larmes, au milieu de toutes les amertumes, des angoisses de la conscience, et des dangers de la damnation? Comment peut-il ne pas soupirer du désir d'aller s'unir à Dieu, dans cette éternité bienheureuse où l'on ne court plus le risque de se perdre? Ah! les âmes qui aiment Dieu, vivent dans de continuelles gémissements ici-bas, et s'écrient comme David : *Heu mihi ! quia incolatus meus prolongatus est !* (Ps. CXIX. 5.) Malheureux que je suis d'avoir à vivre en ce monde si long-temps au milieu de tant de périls ! C'est pour cela que les saints ont eu continuellement à la bouche cette prière : *Adveniat, adveniat regnum tuum !* Tout de suite, Seigneur, tout de suite, emportez-nous dans votre royaume !

Hâtons-nous, comme nous exhorte l'Apôtre, hâtons-nous d'entrer dans cette patrie où nous trouverons le contentement et une paix parfaite : *Festinemus ingredi in illam requiem.* (Hæbr. IV 11.) Hâtons-nous, dis-je, par l'ardeur de nos désirs, et ne cessons de cheminer jusqu'à ce que nous soyons entrés dans ce bienheureux port que Dieu a préparé pour ceux qui l'aiment.

Qui currit, dit S. Jean Chrisostôme, *non ad spectatores, sed ad palmam attendit; non consistit, sed cursum intendit* (Mor. Hom. VII.) Celui qui court dans l'arène ne fait point attention à qui le regarde, mais au prix qui va être la récompense de son agilité; il ne s'arrête pas; mais plus il approche de son terme, plus il redouble sa course. D'où le saint conclut que plus nous avançons dans la vie, plus nous devons, par les bonnes œuvres, nous hâter de saisir le prix qui nous attend.

Puisqu'au milieu des angoisses et des amertumes de cette vie, notre unique prière doit être celle-ci : *Que votre règne arrive*; Seigneur, qu'il vienne donc de suite ce règne, dans lequel, unis éternellement avec vous,

vous voyant face à face et vous aimant de toutes nos forces, nous n'aurons plus ni la crainte, ni le danger de vous perdre. Quand nous nous trouverons accablés de chagrins, ou méprisés du monde, consolons-nous par l'espoir de la grande récompense que Dieu a préparée pour ceux qui souffrent pour son amour. *Gaudete in illâ die, et exultate; ecce enim merces vestra multa est in cælo.* (Luc. VI. 23.)

S. Cyprien dit que c'est avec raison que le Seigneur a voulu que nous trouvassions notre joie dans les peines et les persécutions, parce que c'est alors que le véritable soldat de Dieu est éprouvé et que l'on distribue les couronnes à ceux qui sont fidèles. *Gaudere et exaltare nos voluit in persecutione Dominus, quia tunc dantur coronæ fidei, tunc probantur milites Dei.* (Epist. VI ad Tibaritan.)

Voici mon cœur, ô mon Dieu ! *paratum cor meum* ; il est prêt à toutes les croix que vous lui donnerez à souffrir. Non, je ne veux point des délices et des plaisirs durant cette vie ; je ne les mérite pas, je vous ai offensé et je me suis rendu digne de l'enfer. Je suis disposé à supporter toutes les infirmités et toutes les traverses que vous m'enverrez, à embrasser tous les mépris des hommes ; heureux, si c'est votre volonté, d'être privé de toutes les consolations spirituelles et corporelles, pourvu que vous ne me priviez ni de vous, ni de votre amour ! Je ne le mérite pas, mais je l'espère par ce sang que vous avez répandu pour moi. Je vous aime, mon Dieu, mon amour, mon tout. Je vivrai donc éternellement, et, comme je l'espère, je vous aimerai éternellement, et mon paradis sera de jouir à jamais du bonheur infini dont votre infinie bonté est la source.

§ III.

Dieu mérite d'être aimé par-dessus toutes choses.

Sainte Thérèse dit que c'est une grande faveur que Dieu fait à une ame quand il l'appelle à son amour. Aimons-le donc, nous qui sommes appelés à cet amour, et aimons-le comme il veut être aimé : *Diliges Dominum Deum tuum ex toto corde tuo*. Le Vén. Louis du Pont avait honte de dire à Dieu : *Seigneur, je vous aime plus que toutes choses; je vous aime plus que toutes les créatures, plus que toutes les richesses, les honneurs et les plaisirs de la terre!* parce que ces paroles lui paraissaient vouloir dire : *Mon Dieu, je vous aime plus que de la paille, plus que de la fumée, plus que de la fange!*

Mais Dieu se contente d'être aimé de nous par dessus toutes choses; disons-lui donc : Oui, Seigneur, je vous aime plus que tous les honneurs du monde, plus que toutes les richesses, plus que tous mes parents et amis; je vous aime plus que la santé, plus que l'honneur, plus que la science, plus que toutes les consolations : en un mot, je vous aime plus que tout ce qui est à moi et plus que moi-même.

Enchérissons encore et disons-lui : Seigneur, j'aime vos grâces et vos faveurs; mais je vous aime plus encore que toutes vos faveurs, vous qui êtes seul l'infinie bonté le bien infiniment aimable et qui surpasse tout autre bien. C'est pour cela, ô mon Dieu ! que quelque chose que vous me donniez, si ce n'est pas vous-même, ne saurait me suffire : au contraire, si vous vous donnez vous-même, vous me suffisez. Que les autres cherchent ce qu'ils

voudront, moi je ne veux chercher que vous seul, mon amour et mon tout. Je trouve en vous seul tout ce que je puis trouver et désirer.

L'épouse sacrée dit qu'elle a choisi son bien-aimé pour l'aimer, entre mille : *Dilectus meus candidus et rubicundus, electus ex millibus* (Cant. v. 10.) Et nous qui choisirons-nous d'aimer? parmi tous les amis de ce monde où en trouverons-nous un plus aimable et plus fidèle que Dieu, et qui nous ait plus aimé que Dieu? Prions-le donc et prions-le toujours : *Trahe me post te* : Seigneur, tirez-moi à vous, parce que si vous ne me tirez pas, je ne saurais venir à vous.

O mon Jésus! quand sera-ce que, dépouillé de toute autre affection, je ne désirerai et ne chercherai que vous? Je voudrais être détaché de tout, mais trop souvent des attaches importunes entrent dans mon cœur et me distraient de vous. Détachez-moi par votre main puissante, faites vous vous-même l'unique objet de tout mon amour et de toutes mes pensées.

S. Augustin dit que celui qui a Dieu a tout, et que celui qui n'a pas Dieu n'a rien. Que sert à un riche de posséder des monceaux d'or et de pierres précieuses, s'il est sans Dieu? Que sert à un monarque de commander à un royaume, s'il n'a pas la grâce de Dieu? Que sert à un savant de posséder toutes les sciences, de connaître beaucoup de langues, s'il ne sait pas aimer son Dieu? Que sert à un général de commander à toute une armée, s'il vit esclave du démon et dans l'éloignement de Dieu? David, durant son règne, après avoir commis son péché, visitait ses jardins, ses palais, ses lieux de plaisance remplis de délices, et il lui semblait que toutes ces créatures lui disaient : *Où est ton Dieu? Ubi est Deus tuus?* Tu veux trouver en nous le contentement? va, retourne à Dieu que tu as abandonné; lui seul peut te satisfaire. Alors

David confessait qu'au milieu de tous ses délices il ne trouvait pas la paix; il pleurait jour et nuit, en pensant qu'il était sans Dieu : *Fuerunt lacrymæ meæ panes die ac nocte, dum dicitur mihi quotidie: ubi est Deus tuus?*

Au milieu des misères et des chagrins de ce monde, qui, mieux que Jésus-Christ, peut nous consoler ? C'est pour cela qu'il dit : *Venez à moi, vous tous qui travaillez et qui êtes chargés, et je vous soulagerai.* O folie des mondains ! il y a plus de consolation dans une seule larme qu'on répand au souvenir de ses péchés, dans cette parole : mon Dieu ! dite avec amour par une ame qui est en grâce, que n'en pourra trouver une ame livrée au monde, dans mille banquets et mille spectacles éblouissans. Folie, je le répète, mais folie sans remède quand viendra la mort, cette mort dans laquelle il fait nuit, comme dit l'Évangile : *Venit nox in quâ nemo potest operari.* (Joan. iv. 4.) C'est pour cela que le sauveur nous avertit de marcher pendant que nous sommes favorisés de la lumière, parce qu'arrivera la nuit durant laquelle on ne peut plus rien faire : *Ambulate dum lucem habetis ut non vos tenebræ comprehendant.* (Joan. xii. 35.)

Dieu seul soit donc tout notre trésor ! tout désir soit le bon plaisir de Dieu ! qui en amour ne reste jamais en retard ; il récompense toujours au centuple ce que l'on fait pour lui plaire. *O monde, ne prétends donc plus à mon estime ni à mon amour ; un autre objet plus fidèle et plus aimable que toi s'est emparé de mon cœur.*

O mon Dieu ! mon unique bien, soyez l'objet dominant de mon ame, et comme je vous préfère en amour à toutes choses, faites qu'en toutes choses aussi je préfère votre volonté à mon propre plaisir. Mon Jésus, j'espère

par les mérites de votre sang, de n'aimer que vous seul sur la terre, durant ce qui me reste de vie, afin d'avoir un jour le bonheur de vous posséder dans le royaume éternel des bienheureux. Vierge sainte, secourez-moi de vos puissantes prières, faites que je puisse embrasser vos pieds sacrés dans le Paradis.

§ IV.

Pour être sainte, une ame doit se donner à Dieu sans réserve.

Pour être sainte, une ame doit se donner à Dieu sans réserve.

S. Philippe de Néri disait que plus nous donnons d'amour aux créatures, plus nous en enlevons à Dieu, et c'est pour cela que notre Sauveur est jaloux de nos cœurs : *Zelotypus est Jesus*, dit S. Jérôme. Comme il nous aime extrêmement, il veut être seul à régner sur notre cœur, et il ne souffre point de rivaux qui lui enlèvent une partie de l'amour qu'il veut tout pour lui ; c'est pourquoi il éprouve un si grand déplaisir de nous voir enchaînés à une affection qui n'est pas pour lui. Exige-t-il donc trop, ce divin Sauveur, après nous avoir donné son sang et sa vie, après être mort sur une croix ? Après tout cela, ne mérite-t-il pas d'être aimé de tout notre cœur et sans réserve ?

S. Jean de la Croix dit que toute attache à la créature empêche d'être entièrement à Dieu : *Quis dabit mihi pennas columbæ, volabo et requiescam.* (Psalm. LIV. 7.) Il est des ames que Dieu appelle à la sainteté ; mais ces ames, agissant avec réserve et ne donnant pas à Dieu tout leur amour, parce qu'elles conservent quelque affection aux choses de la terre, ne deviennent point saintes et ne

le seront jamais; elles voudraient voler, mais retenues par ces attachements, elles ne volent point et restent toujours à terre. Il faut donc se dégager de tout. Un fil, petit ou grand, dit le même S. Jean de la Croix, suffit pour arrêter le vol d'une ame vers Dieu.

Sainte Gertrude demanda un jour au Seigneur de lui faire entendre ce qu'il voulait d'elle. Le Seigneur lui répondit : *Je ne veux de toi qu'un cœur vide*. C'est ce que demandait à Dieu le saint roi David : *Cor mundum crea in me, Deus*. Mon Dieu, donnez-moi un cœur pur, c'est-à-dire, vide et dépouillé de toute affection mondaine.

Tout pour tout, totum pro toto, écrit Thomas A-Kempis. Il faut donner tout pour acquérir tout. Pour posséder Dieu tout entier, il faut quitter tout ce qui n'est pas Dieu. C'est alors que l'ame pourra dire au Seigneur : Mon Jésus, j'ai tout laissé pour vous; maintenant donnez-vous tout à moi.

Pour arriver là, il est nécessaire de prier Dieu sans cesse de vouloir bien nous remplir de son saint amour. L'amour est ce feu puissant qui consume dans nos cœurs toutes les affections qui ne sont pas pour Dieu. S. François de Sales disait que, quand le feu est à la maison, on jette par la fenêtre tous les meubles qu'elle renferme; il voulait dire que, quand l'amour divin prend possession d'un cœur, cette personne n'a plus besoin ni de prédications, ni de père spirituel pour l'aider à se détacher du monde : l'amour de Dieu chasse de ce cœur, en le consumant, toutes les affections impures.

L'amour divin, dans le sacré cantique, est désigné sous le symbole des celliers de l'époux. *Introduxit me rex in cellam vinariam, ordinavit in me charitatem*. (Cant. II. 4.) Dans ces bienheureux celliers, les épouses de Jésus-Christ, enivrées du vin du saint amour, perdent le senti-

ment des choses du monde, et ne voient que Dieu seul, ne cherchent en tout que Dieu seul, ne parlent que de Dieu seul, et ne veulent entendre parler que de lui. Si on prononce devant elles les mots de richesses, de dignités, de plaisirs, elles se tournent vers Dieu, et lui disent avec un soupir enflammé : *Mon Dieu et mon tout !* mon Dieu, que me font les plaisirs, les honneurs, le monde ? vous êtes tout mon bien, tout mon contentement !

Sainte Thérèse, parlant de l'oraison d'union, dit que cette union consiste à mourir à tous les objets du monde pour ne posséder que Dieu.

Les trois moyens principaux par lesquels une ame se donne à Dieu sont ceux-ci : 1^o fuir toute sorte de défauts, même les plus petits, et se rendre maître de toute volonté mal réglée, comme par exemple, s'abstenir à volonté de la curiosité de voir et d'entendre, de certains petits plaisirs sensibles, de telle parole enjouée, mais inutile, et choses semblables ; 2^o entre les choses bonnes, choisir toujours la meilleure, celle qui plaît davantage à Dieu ; 3^o recevoir en paix, avec action de grâce et comme de la main de Dieu, les choses qui contrarient notre amour-propre.

Mon Jésus, mon amour, mon tout, comment puis-je vous voir mort, sur un infâme gibet, méprisé de tout le monde, consumé de douleurs, et rechercher encore les plaisirs et la gloire de la terre ? Désormais je veux être tout à vous. Oubliez mes outrages, et recevez-moi, faites-moi connaître tout ce dont je dois me détacher et ce que je dois faire pour vous plaire ; je ne veux rien épargner. Donnez-moi la force de tout faire et la constance de vous être fidèle. Aimable Rédempteur, vous désirez que je me donne sans réserve tout à vous pour m'unir tout à votre cœur ; voici, en ce jour, que je me donne tout à vous, tout sans réserve ; oui, tout entier.

J'espère de vous la grâce de vous être fidèle jusqu'à la mort. O mère de Dieu, ô ma mère, ô Marie ! obtenez-moi la sainte persévérance.

§ V.

Deux grands moyens pour devenir un saint : le désir et la résolution.

Toute la sainteté consiste à aimer Dieu. L'amour divin est ce trésor infini par lequel nous acquérons l'amitié de Dieu : *Infinitus est thesaurus hominibus, quo qui usi sunt participes facti sunt amicitiae Dei.* (Sap. vii. 14.) Dieu est prêt à nous donner ce trésor de son saint amour, mais il veut que nous en fassions l'objet de nos désirs les plus pressés. Quand on désire peu un bien quelconque, on ne se gêne pas pour l'acquérir : au contraire, comme le dit S. Laurent Justinien, un grand désir rend les peines plus légères et fournit de nouvelles forces.

Ainsi, celui qui ambitionne peu d'avancer dans l'amour divin, au lieu de rechercher avec ferveur sa perfection, se trouvera en grand danger de se refroidir. Celui au contraire qui aspire à la perfection avec un grand désir, et qui s'efforce d'y avancer chaque jour, celui-là avec le temps arrivera peu à peu. *Dieu, dit sainte Thérèse, ne réserve ses grandes faveurs que pour celui qui désire beaucoup son saint amour.* Et dans un autre endroit : *Dieu ne laisse jamais un bon désir sans récompense.* D'où la sainte prend occasion de nous exhorter à ne point avilir nos désirs, parce que, dit-elle, *avec de la confiance en Dieu et des efforts, nous pourrions arriver peu à peu où sont arrivés les saints.*

C'est un piège du démon, suivant le sentiment de la

même sainte , que de penser que ce soit orgueil de désirer devenir des saints. Sans doute ce serait orgueil et présomption , si nous mettions notre confiance dans nos œuvres ou dans nos résolutions ; mais non , quand nous attendons tout de Dieu , quand nous espérons qu'il nous donnera la force que nous n'avons pas. Désirons donc d'un grand désir d'arriver à un degré sublime d'amour de Dieu , et disons avec courage : *Je puis tout en celui qui me fortifie.* (Philip. iv. 13.) ; que si nous ne trouvons pas encore en nous ce grand désir , au moins demandons-le instamment à Jésus-Christ , qui nous l'accordera.

Passons au second moyen , qui est la résolution. Les bons désirs doivent être accompagnés de la résolution d'une ame déterminée à faire tous ses efforts pour acquérir le bien qu'elle désire. Beaucoup désirent la perfection , mais n'en prennent jamais les moyens. Ils seraient gens à s'ensevelir dans un désert , à faire de grandes pénitences , de grandes oraisons , à souffrir le martyre ; mais tous ces beaux désirs se réduisent à de pures vellétés , qui , au lieu de les aider , leur sont bien plutôt funestes. Ce sont là de ces désirs qui tuent le paresseux , comme dit l'Écriture : *Desideria occidunt pigrum.* (Prov. xxi. 25.) Tandis qu'ils se repaissent de ces désirs inefficaces , ils ne songent point à déraciner leurs défauts , à mortifier leurs appétits , à souffrir avec patience les mépris et les contradictions. Ils désirent faire de grandes choses , mais des choses incompatibles avec leur état présent ; et , pendant ce temps-là , ils croissent en imperfections. Toute adversité les trouble , toute infirmité les rend impatiens , et c'est ainsi qu'après avoir vécu imparfaits , ils meurent imparfaits.

Si donc nous voulons réellement devenir des saints , prenons la résolution , 1^o de fuir toute faute vénielle , quelque légère qu'elle soit ; 2^o de nous détacher de toute

affection aux choses de la terre ; 3^o de ne jamais abandonner nos exercices ordinaires d'oraison et de mortification, quels que soient l'ennui et le dégoût que nous y trouvions ; 4^o de méditer chaque jour la passion de Jésus-Christ, laquelle enflamme d'amour divin tous les cœurs qui la méditent ; 5^o de nous résigner en paix à la volonté de Dieu, au milieu de toutes les contradictions. Le P. Balthazar Alvarès disait que *celui qui se résigne à la volonté divine dans les traverses court à Dieu par la porte* ; 6^o enfin, de demander continuellement à Dieu le don de son saint amour.

Résolution, résolution, disait sainte Thérèse : *Le démon ne craint point les âmes irrésolues* ; au contraire, celui qui est résolu de se donner sincèrement à Dieu surpassera bientôt tel autre qui lui semblait supérieur : une volonté résolue triomphe de tout. Travaillons à réparer le temps perdu, et celui qui reste, donnons-le tout à Dieu. Tout le temps qui n'est pas employé pour Dieu est un temps perdu. Voulons-nous attendre que Dieu nous abandonne dans notre tiédeur, cette lâcheté qui nous conduira à notre ruine ? Non ; prenons plutôt courage et vivons au jour le jour avec cette sainte maxime : *Plaire à Dieu et mourir !* Une âme ainsi résolue volera, avec l'aide du Seigneur, dans la voie de la perfection.

Une âme qui veut être toute à Dieu doit être dans la disposition de mettre à exécution les résolutions suivantes : 1^o ne commettre jamais aucun péché véniel, quelque léger qu'il soit ; 2^o se donner à Dieu sans réserve, et pour cela faire toutes les choses que l'on croit devoir plaire à Dieu, sauf l'approbation du directeur ; 3^o parmi les bonnes œuvres, choisir celles qui donnent le plus de satisfaction à Dieu ; 4^o ne pas attendre au lendemain pour faire ce qui peut se faire aujourd'hui ; 5^o demander à Dieu chaque jour la grâce de croître dans son

amour. Avec cet amour, on fera tout : sans cet amour, on ne fera rien. Il faut tout donner pour acquérir ce qui est tout. C'est afin que nous fussions tout à lui que Jésus s'est donné tout à nous.

Malheur à moi, ô Dieu de mon ame ! Depuis tant d'années que je suis sur la terre, quel avancement ai-je fait dans votre amour ? mon avancement a été dans mes défauts, dans l'amour-propre, dans le péché. Maintenant, mon intention est-elle de mener cette vie jusqu'à la mort ? Non, mon Jésus, non, mon Sauveur ; aidez-moi, je ne veux pas mourir ingrat comme j'ai malheureusement vécu jusqu'ici ; je veux vous aimer en vérité, et tout quitter pour vous être agréable. Donnez-moi la main, ô mon Jésus ! vous qui avez répandu tout votre sang, dans l'espérance de me voir tout à vous ; oui, je veux être tout à vous, avec le secours de votre grâce. Tout les jours, j'approche de la mort, aidez-moi à me dépouiller de tout ce qui pourrait m'empêcher d'être tous à vous qui m'avez tant aimé. Faites-le par vos mérites ; je l'espère de votre bonté. Je l'espère de vous aussi, ô Marie ! ô ma mère ! par vos prières qui peuvent tout auprès de Dieu, obtenez-moi la grâce d'être tout à lui.

§ VI.

De la science des saints.

Il y a sur la terre deux sortes de sciences, l'une céleste et l'autre mondaine. La science céleste est celle qui nous conduit à faire le bon plaisir de Dieu et à devenir grands dans le ciel ; la science mondaine est celle qui nous porte à nous complaire en nous-mêmes et à nous faire grands dans le monde. Mais cette science du monde est folie

auprès de Dieu: *Sapientia enim hujus mundi stultitia est apud Deum.* (Cor. III. 19.) Folie, parce que cette science rend fous tous ceux qui la cultivent; elle les rend fous et semblables aux bêtes en leur enseignant à satisfaire leurs appétits sensuels, comme font les animaux. S. Jean Chrysostôme dit: *Hominem illum dicimus qui imaginem hominis salvam retinet, quæ autem imago hominis? rationalis esse.* Pour conserver la nature d'homme, il faut que l'homme soit raisonnable, c'est-à-dire qu'il opère suivant la raison. D'où l'on doit conclure que de même qu'on devrait dire d'une bête qui agirait suivant la raison que cette bête agit en homme, de même doit-on dire d'un homme qui agirait suivant l'appétit des sens et contre la raison, que cet homme agit en bête.

Mais, que dis-je ? pour ne parler que de la science humaine et naturelle des choses de la terre, que savent les hommes après toutes leurs études ? que sommes-nous, sinon des taupes aveugles, qui, hors des vérités que nous connaissons par la foi, ne connaissons le reste que par la voie des sens, par des conjectures et d'une manière tout à fait incertaine et faillible ? Quel est l'écrivain sur ces matières qui se soit trouvé exempt de la critique des uns, après avoir recueilli les applaudissemens des autres ? Mais le malheur de tout cela, c'est que la science mondaine enfle, comme dit S. Paul : elle rend ses sectateurs orgueilleux et prêts à mépriser les autres ; défaut infiniment pernicieux à l'ame, parce que Dieu, suivant l'apôtre S. Jacques, Dieu refuse ses grâces aux superbes et ne les accorde qu'au humbles : *Deus superbis resistit, humilibus autem dat gratiam.* (Jac. IV 6.)

Utinam saperent et intelligerent et novissima providerent! (Deut. xxxii. 29.) Oh ! si les hommes agissaient suivant la raison et la loi divine, et s'ils savaient

prendre leurs précautions, non seulement pour la vie temporelle qui finit en un instant, mais pour la vie qui est éternelle, certainement ils ne s'occuperaient pas à acquérir une autre science que celle au moyen de laquelle on obtient l'éternelle félicité, et on évite l'éternel malheur.

S. Jean Chrysostôme nous donne le conseil d'aller aux sépulcres des morts, pour y apprendre la science du salut : *Proficiscamur ad sepulchra*. Oh ! quelle belle école de vérité que le tombeau, pour apprendre à connaître la vanité du monde ! *Proficiscamur ad sepulchra*. Je n'y découvre que des ossemens, ajoute le saint docteur. *Nihil video nisi putredinem, ossa et vermes*, des ossemens, de la pourriture et des vers. Là, je ne saurais plus distinguer celui qui fut ignorant de celui qui fut lettré ; je vois seulement qu'à la mort finissent toutes les gloires de ce monde. Que reste-t-il d'un Démosthènes, d'un Cicéron, d'un Ulpien ? *Dormierunt summum suum et nihil invenerunt in manibus suis*. (Ps. LXXV. 6.)

Heureux celui qui a reçu de Dieu la science des saints ! *Et dedit illi scientiam Sanctorum*. (Sap. x. 10.) La science des saints est de savoir aimer Dieu. Que de gens en ce monde qui savent les belles-lettres, les mathématiques, les langues étrangères et anciennes ! mais de quoi leur servira toute cette science, s'ils ne savent pas aimer Dieu ? *Heureux*, disait S. Augustin, *celui qui connaît Dieu et ne connaît que lui !* Celui qui connaît Dieu et qui l'aime, quand bien même il ignorerait tout ce que savent les autres, est plus savant que tous les savans qui ne savent pas aimer Dieu.

Les ignorans se lèvent, et ils enlèvent le ciel : surgunt indocti et rapiunt cælum ! s'écriait S. Augustin lui-même. Oh ! qu'ils furent savans, un S. François d'Assise, un S. Paschal, un S. Jean de Dieu, ces hommes privés

de la science mondaine, mais habiles dans la science divine. *O mon père!* dit le Sauveur, *vous avez caché ces choses aux sages et aux prudents, et vous les avez révélées aux petits.* (Matth. xi. 25.) Par les *sages*, il faut entendre ici les sages du monde, ceux qui ne songent qu'à se procurer les richesses et les honneurs de ce monde, et font peu de compte des biens éternels. Par les *petits*, il faut entendre les âmes simples comme le sont les enfans peu instruits dans la sagesse mondaine, mais attentives uniquement à plaire à Dieu.

Ah! ne portons pas envie à ces hommes qui savent beaucoup de choses, mais seulement à ceux qui savent aimer Jésus-Christ. Imitons S. Paul qui écrit qu'il ne veut savoir que Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié : *Non judicavi me scire aliquid inter vos; nisi Jesum Christum et hunc crucifixum* (I Cor. ii. 2.) Heureux si nous parvenons à connaître l'amour que nous a porté Jésus crucifié, et si, à l'aide de ce livre de la charité d'un Dieu, nous arrivons à la science de son amour.

O vous, mon véritable et parfait ami, où trouverai-je quelqu'un qui m'aime autant que vous m'avez aimé? Par le passé, j'ai perdu le temps à apprendre beaucoup de choses qui n'ont apporté aucun secours à mon âme, et j'ai peu songé à apprendre à vous aimer. Je le vois, j'ai perdu ma vie entière. Je sens, ô mon Dieu! que vous m'appellez à votre amour; voici donc que je quitte tout désormais, mon unique pensée sera de vous plaire, à vous, mon souverain bien. Je me donne tout à vous; acceptez-moi, donnez-moi la force d'être fidèle: je ne veux plus être à moi, mais tout à vous, oui, tout à vous. O Mère de Dieu, par vos prières, venez aussi à mon aide!

Je me permets de manifester ici la grande consolation que j'ai éprouvée, il y a quelques jours, en apprenant

une nouvelle qui vient à propos de la matière traitée dans ce chapitre. On me donne pour certain que le célèbre Pierre Métastase, après avoir recueilli les applaudissements de l'Europe entière au sujet de ses œuvres poétiques, dont l'effet est d'autant plus dangereux qu'elles sont plus belles (j'entends ici parler des morceaux où il est traité d'amour profane), attendu que ces expressions pleines de feu et de tendresse n'en sont que plus propres à allumer dans le cœur de tant de jeunes gens les pernicieuses flammes des afflictions impures; j'apprends, dis-je, que cet illustre auteur vient de publier un petit livre en prose dans lequel il déteste toutes les productions de ce genre, et proteste que, s'il pouvait les retirer du public et faire en sorte qu'elles n'existassent plus dans le monde, il le ferait à tout prix, même au prix de son sang. On m'a de plus ajouté que dans ce moment, s'il compose encore en poésie, pour satisfaire aux exigences de son titre de poète de la cour impériale, il ne s'occupe plus que de drames spirituels et moraux, se tenant toujours renfermé dans ses appartements, où il mène une vie de prière et de bonnes œuvres. Cette nouvelle m'a causé un indicible consolation, parce que je considère cette déclaration solennelle et cet exemple si louable comme très propres à faire naître des remords chez quelques jeunes auteurs fascinés qui cherchent un nom et de la gloire dans des productions licencieuses. Et certes, par cette déclaration, Métastase mérite plus d'éloges que s'il avait mis au jour des milliers de poèmes; les uns lui vaudraient les applaudissements des hommes, celle-ci lui vaut les éloges de Dieu même. C'est pourquoi, autant je détestais la vanité qui le portait à se faire gloire de ses productions (je ne parle pas de ses drames sacrés qui sont excellents et dignes de toute louange), autant aujourd'hui, je ne saurais me rassasier de le

comblent d'éloges, et, s'il m'était permis, je lui baiserais les pieds, en le voyant ainsi devenir le censeur de ses propres ouvrages, en l'entendant protester qu'il les voudrait voir effacés du monde entier, même au prix de son sang.

§ VII.

Notre salut éternel est dans la prière.

LA prière est non seulement utile, mais nécessaire à notre salut; c'est pour cela que Dieu, qui veut que nous soyons tous sauvés, nous l'impose comme un précepte : *Petite et dabitur vobis.* (Matth. vii. 7.) Une des erreurs de Viclef, condamnée au concile de Constance, était de dire que la prière est pour nous de conseil et non de précepte. *Oportet* (il n'y a pas *prodest*, ni *decet*, mais *oportet*) *semper orare.* (Luc. xviii. 2.) D'où il suit que c'est avec vérité que les docteurs enseignent qu'on ne peut excuser d'une faute grave celui qui néglige de se recommander à Dieu au moins une fois le mois, et dans toutes les occasions où il se trouve aux prises avec quelque tentation violente.

La raison de cette nécessité de nous recommander souvent à Dieu vient de notre impuissance à faire aucune bonne œuvre et à concevoir de nous-mêmes aucune bonne pensée : *Sine me nihil protestis facere.* (Joan. xv.) *Non quod simus sufficientes cogitare aliquid ex nobis.* (2. Cor. iii. 5.) C'est ce qui faisait dire à S. Philippe de Néri qu'il désespérait de lui-même. Dieu, dit S. Augustin, ne demande qu'à répandre ses grâces, mais il ne les donne qu'à celui qui les demande. *Deus dare vult, sed non dat nisi petenti* : et le saint docteur ajoute

en particulier que la grâce de la persévérance ne se donne qu'à celui qui la cherche : *Alia non nisi orantibus (Deum) præparasse, sicut perseverentiam.* (Lib. de Persev. C. V.)

Puisque le démon ne cesse de tourner autour de nous pour nous dévorer, nous devons continuellement chercher notre défense dans la prière : *Necessaria est homini jugis oratio*, dit saint Thomas. Jésus-Christ l'a dit le premier : *Oportet semper orare et non deficere.* (Luc, xviii. 2.) Autrement, comment pourrions-nous résister aux continuelles tentations que nous éprouvons de la part du monde et de l'enfer? C'est une erreur de Jansénius, condamnée par l'Eglise, que de dire qu'il y a des préceptes qu'il nous est impossible d'observer, et que la grâce qui doit nous les rendre possibles nous manque quelquefois. Dieu est fidèle, dit saint Paul, et il ne souffre jamais que nous soyons tentés au-delà de nos forces : *Fidelis autem Deus est qui non patietur vos tentari supra id quod potestis.* (I. Cor. x. 13.) Mais il veut que nous recourions à lui quand nous sommes tentés, afin d'obtenir l'aide nécessaire pour résister. *Lex data est, ut gratia quæreretur; gratia data est ut, lex impleretur.* La loi, ne pouvant être observée par nous sans la grâce, Dieu nous a donné la loi, afin que nous cherchions la grâce pour l'accomplir, et il nous donne ensuite la grâce pour que nous accomplissions la loi. C'est ce que exprime admirablement le concile de Trente, lorsqu'il dit : *Dieu n'ordonne point l'impossible; mais, en ordonnant quelque chose, il vous avertit de faire ce que vous pouvez, et de demander ce que vous ne pouvez pas; et il vous aide afin que vous puissiez.* (Sess. vi. cap. 11.)

Le Seigneur est donc tout disposé à nous prêter son

aide pour que nous ne céditions pas aux tentations ; mais il ne donne ses secours qu'à ceux qui ont recours à lui dans leur tentation, et surtout dans leur tentation contre la chasteté, comme dit le sage : *Et ut scivis quoniam a. i. ter non possem esse continens nisi Deus det... adii Dominum et deprecatus sum illum.* (Sap. 8. 21.) Il est certain que nous n'avons pas la force suffisante pour dompter les appétits charnels, *nisi Deus det*, si Dieu ne vient à notre secours, et il n'y viendra qu'après que nous l'en aurons prié. Nos prières nous obtiendront assez de force pour résister à tout l'enfer, en la vertu de ce Dieu qui nous soutient, comme disait S. Paul : *Omnia possum in eo qui me confortat.* (Phil. 4. 12.)

Il est important aussi, pour obtenir les grâces du Seigneur, de recourir à l'intercession des saints qui sont très puissants auprès de Dieu, surtout lorsqu'ils le prient pour leurs plus fidèles adorateurs. Ce n'est pas là un acte de dévotion arbitraire, mais un devoir, comme l'a expressément dit S. Thomas. L'ordre de la loi exige, selon lui, que nous recevions les secours nécessaires pour nous sauver par les prières des saints. (S. Thom. 4. Sent. Disc 45. q. 3. a. 2.)

On les obtient encore plus facilement par l'intercession de la sainte vierge Marie, dont les prières valent plus que celles de tous les saints ensemble, d'autant plus, dit S. Bernard, que c'est par la grâce de Marie que nous avons accès jusqu'à Jésus notre maître et notre Sauveur : *per te accessum habemus a / filium, o inventrix gratiæ, mater salutis; ut per te nos suscipiat qui per te datus est nobis.* (S. Bern. Serm. Dom. infr. oct. Assumpt.) Je pense donc avoir suffisamment prouvé dans mon ouvrage des Gloires de Marie, chap. v. § 1. et 2, ainsi que dans mon autre ouvrage sur la prière, chap. 1, pag. 34, cette opinion de S. Bernard, déjà soutenue par beaucoup de

théologiens , tels que le père Alexandre et le père Contenson , que toutes les grâces que nous recevons de Dieu , nous les obtenons par l'entremise de Marie. S. Bernard ajoute : *Quæramus gratiam et per Mariam quia qui quærit , invenit et frustrari non potest.* S. Pierre Damien , S. Bonaventure , S. Bernardin de Sienne , S. Antonin sont tous du même avis.

Prions donc et prions avec confiance, dit l'Apôtre: *Adeamus ergo cum fiducia ad thronum gratiæ ut misericordiam consequamur gratiam inveniamus in auxilio opportuno.* (Hébr. 4. 16.) Jésus est assis maintenant sur le trône de la grâce pour consoler tous ceux qui ont recours à lui, il dit : *Petite et dubitur vobis.* Au jour du jugement il sera encore assis sur un trône , mais ce sera le trône de la justice. Qu'il est insensé celui qui, pouvant être délivré de sa misère en recourant à Jésus qui lui offre sa grâce , attend le jour du jugement où Jésus sera ton juge et n'usera plus de miséricorde. Maintenant il nous dit que tout ce que nous lui demanderons il nous l'accordera : *Omnia quæcumque orantes pctitis credite quia accipietis et evenient vobis.* (Marc, 11. 24.) Que pourrait-on dire de plus à son ami pour lui prouver son amour : *Demande-moi tout ce que tu voudras, je te le donnerai?* S. Jacques dit : *Si quis indiget sapientia postulet a Deo qui dat omnibus, affluenter et non improperat et dabitur ei.* (Jac. 1. 5.) Cette sagesse dont il est question dans ce passage, c'est celle de se sauver : pour avoir cette sagesse, il faut demander au Seigneur les grâces nécessaires au salut. Et le Seigneur nous les donnera-t-il? Oui, il nous les donnera, et avec profusion il nous en donnera plus que nous ne lui en aurons demandé. Qu'on remarque ensuite ce mot : *nec improperat.* Si le pécheur se repent de ses fautes, ou demande à Dieu son salut. Dieu ne fera pas comme font les hommes qui reprochent à un ingrat leur

ingratitude et leur refusent ce qu'ils demandent. Mais Dieu donnera sans délai tout ce qu'on lui demandera et au delà ; si donc nous voulons nous sauver, il faut que jusqu'à la mort notre bouche soit ouverte pour la prière, que nous disions : Mon Dieu, secourez-moi ! Jésus, miséricorde ! Marie, miséricorde ! quand nous cesserons de prier, nous serons perdus. Prions, prions aussi chaque jour pour les saintes ames du purgatoire ; ces saintes prisonnières sont trop reconnaissantes des prières qu'on fait pour elles. Chaque fois que nous prions, demandons au Seigneur ses grâces par les mérites de Jésus-Christ, car il a dit que Dieu nous accorderait tout ce que nous lui demanderions en son nom. *Amen, amen dico vobis : si quid petieritis patrem in nomine dabit vobis no.* (Jo. 16. 23.)

Mon Dieu, voici la grâce que je vous demande aujourd'hui, par les mérites de votre divin Fils ; faites que, pendant toute ma vie et surtout dans mes tentations, j'aie recours à vous et espoir que vous m'aidez pour l'amour de Jésus et de Marie. Sainte Vierge, obtenez-moi cette grâce d'cù dépend mon salut.

§ VIII.

Un jour je mourrai.

IL est bon pour faire son salut de se dire souvent : *Un jour, je mourrai*. Chaque année, le jour des Cendres, l'Eglise rappelle ce souvenir aux fidèles. *Memento, homo, quia pulvis es, et in pulverem reverteris*. Mais cette idée de la mort nous est souvent rappelée dans le cours de l'année, tantôt par les cimetières que nous rencontrons en chemin, tantôt par les tombeaux que nous voyons

dans l'Eglise, tantôt par les morts qu'on mène à la sépulture.

Les meubles les plus précieux qu'eussent les Anachorètes dans leurs grottes étaient une croix et une tête de mort; la croix leur rappelait la mort que Jésus-Christ avait soufferte pour l'amour des hommes, et ce crâne leur rappelait qu'ils étaient mortels. Ils persévéraient dans leurs pénitences jusqu'au trépas; ils mouraient pauvres dans le désert, mais plus contents que les monarques qui meurent dans leurs palais.

Finis venit, venit finis (Ezech. 7. 2.) L'un vit plus long-temps, l'autre moins; mais tous, tôt ou tard, doivent mourir; et à l'heure de la mort, la seule consolation qu'ils éprouveront sera d'avoir aimé Jesus-Christ et d'avoir souffert, pour son amour, les tourments de la vie. En cet instant fatal, ni les trésors amassés, ni les honneurs acquis, ni les plaisirs goûtés ne pourront les consoler; au contraire ils feront leurs supplices; et plus ces plaisirs auront été nombreux, plus leur châtement sera terrible.

Sœur Marguerite de Ste-Anne, religieuse Carmélite déchaussée, et fille de l'empereur Rodolphe II, dit à ses derniers moments : *A quoi servent les empires à l'heure de la mort?* Hélas! à combien de mondains il a été dit, lors même qu'ils étaient le plus occupés à acquérir des honneurs et des richesses : *Dispone domui tuæ, quia morieris et non vives.* (Isa. 38. 1.) Il est temps que vous songiez à faire votre testament parce que vous êtes en danger. O quel sera le désespoir de cet homme qui se voyait à la veille de gagner un procès, d'acquérir une terre ou un palais, en entendant le prêtre lui dire qu'il vient recommander son ame à Dieu! *Proficiscere anima christiana de hoc mundo!* Sors de ce monde et va rendre tes comptes à Jésus-Christ! Mais à présent je ne suis pas encore en mesure. — Qu'importe? il faut partir. O mon Dieu!

éclairez-moi, donnez-moi la force de consacrer le reste de mes jours à vous servir et à vous aimer. Si je mourais à présent, je ne mourrais pas content ; je mourrais dans l'inquiétude et le regret. Attendrai-je que la mort vienne m'enlever tout espoir de salut ? Seigneur, j'ai été négligent par le passé ; dorénavant je ne le serai plus. Je me donne entièrement à vous ; acceptez-moi et secourez-moi.

La fin viendra pour chacun , et avec elle ce moment terrible et décisif d'une éternité heureuse ou d'une éternité malheureuse. *O momentum a quo pendet æternitas.* Oh ! si tout le monde pensait à ce grand moment et aux comptes que l'on doit rendre au Juge de notre vie ! *Utinam saperent et intelligerent, ac novissima providerent !* (Deut. 32. 29) Si l'on y pensait, dis-je, on ne s'occuperait plus à amasser de l'or , on ne se fatiguerait plus à courir les emplois et les honneurs, on ne chercherait plus à se faire grand dans cette vie qui finit, on songerait à se faire saint, à devenir grand dans cette vie qui ne finit jamais. Si donc nous avons la foi, si nous croyons à la mort, au jugement dernier et à l'éternité, tâchons de ne vivre que pour Dieu, et de n'aimer que lui. Passons sur la terre comme des pèlerins qui traversent un pays sans s'y fixer ; ayons toujours sous les yeux l'image de la mort, et dans les affaires de cette vie faisons ce qu'à l'instant de la mort, nous regretterons de n'avoir pas fait. Toutes les choses de la terre nous quittent, ou nous les quittons. Écoutons Jésus-Christ, qui nous dit : *Thesaurisate vobis thesauros in cælo, ubi neque ærugo neque tinea demolitur.* (Mat. 6. 20.) Méprisons les trésors de la terre, qui ne peuvent nous contenter et qui finissent ; acquérons les trésors du ciel, qui nous rendront heureux et ne finiront jamais. Malheur à moi, Seigneur, qui tant de fois vous

ai tourné le dos pour m'attacher aux choses de la terre ! Je reconnais mon erreur, je me repens d'avoir cherché jadis à rendre mon nom célèbre et à faire fortune dans le monde. Le seul bien que je désire maintenant, c'est de pouvoir vous aimer et obéir à votre sainte volonté. O mon Jésus ! ôtez-moi tout désir de faire figure dans le monde; faites-moi aimer le mépris des hommes, la retraite et l'obscurité. Donnez-moi la force de me refuser tout ce qui vous déplaît. Faites que j'embrasse sans murmure les maladies, les persécutions, les douleurs les tourments que vous m'enverrez. O puissé-je mourir pour l'amour de vous, seul, abandonné de tout le monde, comme vous mourûtes vous-même, Seigneur ! qui m'avez tant aimé. Ste-Vierge Marie, vos prières peuvent me faire trouver le véritable bonheur, qui consiste à aimer votre divin fils. Priez-le pour moi, j'ai mis toute ma confiance en vous.

§ IX.

Préparation à la mort.

La mort est certaine : *Statutum est omnibus semel mori* (Hébr. 9. 27.) Et le temps et le genre de notre mort sont incertains. Jésus-Christ nous exhorte : *Estote parati quia quâ hora non putatis filius hominis veniet.* (Luc. 12. 14) De sorte que pour nous sauver il ne suffit pas de nous préparer à mourir quand la mort est venue. Il faut que nous y soyons préparés long-temps d'avance. A cet effet, il est nécessaire qu'une fois par mois, au moins, on répète les actes suivans : O mon Dieu ! je suis prêt à recevoir la mort que vous me destinerez. Dès à présent je l'accepte, et je sacrifie ma vie en l'honneur

de votre majesté, et en repentir de mes péchés, je consens humblement à ce que cette chair que j'ai tant de fois saisfaite au mépris de vos lois soit dévorée des vers et réduite en poudre.

Mon Jésus, j'unis la douleur et l'agonie de mes derniers instants aux douleurs et à l'agonie que vous souffrîtes dans votre vie mortelle, lorsque vous vous fîtes homme pour me sauver. J'accepte la mort avec toutes les circonstances dont elle sera accompagnée; j'accepte l'heure que vous lui assignerez, dans beaucoup d'années ou aujourd'hui; j'accepte la manière dont elle m'arrivera, dans mon lit ou dans la rue, avec pressentiment ou à l'improviste, avec une maladie plus ou moins douloureuse; je me sou mets en tout à votre sainte volonté. Donnez-moi la force de tout supporter avec patience.

Quid retribuam Domino pro omnibus quæ retribuit mihi? Je vous remercie, Seigneur, de m'avoir donné la foi; je proteste de vouloir mourir fils de la sainte Église catholique. Je vous remercie de ne pas m'avoir fait mourir quand j'étais en péché, et de m'avoir pardonné tant de fois avec tant de miséricorde; je vous remercie des lumières et des grâces avec lesquelles vous avez tâché de me porter à votre amour; je vous prie de me faire mourir en vous recevant dans le S. Viatique, afin qu'un à vous, je *comparaisse devant votre tribunal*. Je ne mérite pas d'entendre de votre bouche : *Euge, serve bone et fidelis quia super pauca fuisti fidelis supra multa te constituam : intra in gaudium Domini tui* (Mat. 25. 21.) Je ne le mérite pas, parce que je n'ai jamais été parfaitement fidèle, mais votre mort me donne l'espérance d'être admis dans le ciel pour vous y aimer éternellement, et de tout mon cœur. Mon amour crucifié, ayez pitié de moi. Regardez-moi avec ces regards d'amour que, du haut de la croix, vous jetez sur les hommes, pour qui vous êtes mort. *Delicta juventutis meæ*

et ignorantias meas ne memineris, Domine. Les péchés m'effraient; mais la croix où je vous vois étendu m'invite à espérer. *Ecce lignum crucis in quo salus mundi pendit.* Je désire finir mes jours pour finir mes péchés. Pardonnez-moi les offenses que je vous ai faites, avant que l'heure de la mort arrive. Pardonnez-moi par votre sang, Seigneur. *O sanguis innocentis, lava sordes penitentis.*

Mon Jésus, j'embrasse votre croix et je baise les plaies de vos pieds, où je veux exhaler mon ame. Oh! ne m'abandonnez pas à mes derniers instants! *Te ergo quaesumus, tuis famulis subveni quos pretioso sanguine redemisti.* Je vous aime de tout mon cœur, je vous aime plus que moi-même, et me repens de vous avoir méprisé par le passé. Seigneur, j'étais perdu; mais votre suprême bonté m'a détaché des choses de ce monde: recevez donc dès à présent mon âme, pour cette heure où elle quittera la terre; je dirai donc avec sainte Agathe! *Domine, qui abstulisti a me amorem sæculi, accipe animam meam; in te, Domine, speravi, non confundar in æternum, redemisti me, Domine, Deus veritatis.*

Sainte Vierge, secouez-moi à l'heure de la mort. *Sancta Maria, mater Dei, ora pro me peccatore nunc et in hora mortis meæ. In te, Domine, speravi, non confundar in æternum.* Saint Joseph, mon protecteur, obtenez-moi une sainte mort. Mon ange gardien, S. Michel Archange, défendez-moi contre le démon dans ce dernier combat. Et vous, saints du paradis, ô vous, mes défenseurs, secouez-moi en cette extrémité! Jésus, Joseph et Marie, entourez-moi à l'heure de la mort!

§ X.

Qui aime Dieu doit aimer la mort.

Comment haïra-t-il la mort, celui qui est dans la grâce de Dieu? *Et qui manet in caritate, in Deo manet et Deus in eo.* (1. Jo. 4. 16.) Celui qui aime Dieu est donc sûr de sa grâce, et, en mourant, il est sûr d'aller à jamais jouir de sa présence dans le séjour des élus. Et un homme craindrait la mort!

David a dit : *Et non intres in judicium cum servo tuo, quia non justificabitur in conspectu tuo omnis vivens.* (Ps. 142. 2.) Il s'ensuit que personne ne doit espérer se sauver par ses propres mérites, parce que personne, excepté Jésus et Marie, ne peut dire avoir été toute sa vie exempt de péché. Mais quand on se repent de ses fautes, quand on a une confiance sans bornes en Jésus-Christ, qui est venu sur la terre pour sauver les pécheurs, on ne doit pas craindre la mort : *Venit enim filius hominis salvare quod perierat.* (Mat. 18. 11.) En effet il est mort ; il a répandu son sang pour les pécheurs. Le sang de Jésus-Christ, dit l'Apôtre, parle plus haut en faveur des pécheurs que le sang d'Abel demandant vengeance de son frère. *Sed accessistis ad. . mediatorem Jesum et sanguinis aspersionem melius loquentem quam Abel.* (Hébr. 12. 22. ad. 24.)

Il est vrai que, sans une révélation divine, personne ne peut avoir la certitude infallible de son salut ; mais on peut en avoir la certitude morale, quand on s'est donné de cœur au Seigneur, et qu'on est prêt à tout prppre, même la vie, plutôt que de perdre sa divine grâce. Cette certitude est fondée sur les promesses de Dieu; nul

ne s'est jamais perdu, dit l'Écriture en mettant toute son espérance en Dieu : *Nullus speravit in Domino, et confusus est.* (Eccl. 2. 11.) Dieu proteste en divers endroits qu'il ne veut pas la mort du pécheur ; il ne lui demande que de se convertir et de se sauver. *Numquid voluntatis meæ est mors impii ? dicit Dominus Deus, et non ut convertitur a viis suis et vivat ?* (Ezech. 18. 23.) Dans un autre endroit, il affirme la même chose, et y ajoute un serment, *Vivo ego, dicit Dominus Deus, nolo mortem impii, sed ut convertatur et vivat.* (Ezech. 33. 11.) Dans le même chapitre Dieu se plaint des pécheurs obstinés qui aiment mieux perdre son amour que de quitter le péché : *Et quare moriemini domus Israel ?* Il promet à ceux qui se repentent de leurs fautes de les oublier : *Si autem impius egerit pœnitentiam.... vivet ; omnium iniquitatem ejus, quas operatus est non recordabor.* (Ez. 18. 21 et 22.)

Dès qu'un pécheur hait les fautes qu'il a commises, c'est signe qu'il en obtiendra le pardon. Un S. Père a dit qu'on doit être certain d'être absous dès qu'on a prononcé ces mots, avec une sainte ferveur : *Iniquitatem odio habui et abominatus sum* (Ps. 118-163.) Si le pécheur a persévéré pendant quelque temps, sans jamais dévier, dans le sentier de la vertu, s'il a une ferme résolution de plutôt perdre la vie que l'amitié de Dieu, s'il éprouve un vif désir de l'aimer et de le voir aimé de tout le monde, s'il a un remords sincère de l'avoir offensé, c'est signe que la grâce de Dieu est avec lui.

Mais comment se fait-il que beaucoup de saints après s'être donnés tout à Dieu après une vie mortifiée et détachée de tous les biens de la terre, ont été saisis d'épouvante en songeant qu'ils avaient à comparaître devant Jésus, leur Sauveur et leur Juge ? Je réponds à cela que ces exemples sont rares ; que Dieu, inspirant aux saints ce

pieux effroi, voulait qu'ils se purifiassent avant d'entrer dans l'éternité de quelques restes du péché qui étaient restés dans le fond de leur ame; mais que généralement tous les saints sont morts en paix et contents de mourir pour aller voir Dieu. D'ailleurs l'incertitude du salut produit des effets différens chez les pécheurs et chez les saints; les pécheurs passent de la crainte au désespoir, les saints, au contraire, de la crainte à la confiance, et meurent en paix.

Quiconque a pu reconnaître à ces différens signes qu'il est dans la grâce de Dieu, doit désirer la mort et répéter ces paroles de Jésus-Christ: *Adveniat regnum tuum*. Il doit embrasser la mort avec transport, parce qu'elle le mène en la présence de Dieu, qu'il pourra alors aimer à jamais.

Mon bien-aimé Jésus, mon sauveur et mon Juge, quand viendra l'heure de me juger, ah, de grâce! ne m'envoyez pas en enfer. Dans l'enfer je ne pourrais pas vous aimer; je serais contraint de vous haïr pour toujours: et comment pourrais-je vous haïr, vous qui m'avez tant aimé? Si vous voulez m'envoyer en enfer, accordez-moi du moins la grâce de pouvoir vous y aimer de toutes les forces de mon ame. Cette grâce, je ne la mérite pas par mes péchés, mais vous me l'avez méritée par le sang que vous avez si douloureusement répandu pour moi sur la croix. O mon Jésus! accablez-moi de chagrins et de douleurs, mais ne me privez pas du bonheur de vous aimer. O mère de Dieu! je me trouve en danger d'être condamné à ne plus aimer votre divin Fils, qui mérite un amour infini: secourez moi, Marie, ayez pitié de moi!

§ XI.

Notre salut est dans la croix.

Ecce lignum crucis in quo salus mundi pependit; c'est ce que chante l'Eglise le vendredi saint. Notre salut est dans la croix, dans notre résistance aux tentations, dans notre indifférence pour les plaisirs de ce monde; c'est dans la croix qu'est le véritable amour de Dieu. Il faut donc nous résoudre à porter avec patience la croix dont Jésus-Christ charge nos épaules; il faut nous résoudre à y mourir pour l'amour de Jésus-Christ, comme il mourut sur la sienne pour l'amour des hommes. Le seul moyen d'obtenir le ciel, c'est de nous résigner et de supporter sans plaintes jusqu'à la mort les peines et les tribulations de ce monde. C'est aussi le moyen de trouver le calme dans les souffrances. Quand notre croix nous est envoyée, si nous voulons vivre en paix, il faut nous conformer à la volonté du Seigneur. Si nous ne nous y conformons pas humblement, quoi que nous fassions et que nous disions, nous ne pourrons éviter le poids de la croix. Si nous la portons de bon gré, elle nous portera au ciel et nous donnera la paix sur la terre.

Celui qui refuse la croix ne fait qu'en augmenter le poids; mais celui qui l'embrasse et la porte avec patience en allège le fardeau, et son poids même devient sa consolation, car Dieu prodigue sa grâce à tous ceux qui, de bon gré, portent la croix qu'il leur impose. Naturellement toute souffrance nous répugne; mais, lorsque l'amour divin règne dans nos cœurs, la souffrance devient un plaisir. Si nous songions au bonheur dont nous jouirons dans le Paradis, si nous sommes fidèles à Dieu, et sup-

portons nos peines sans murmurer, nous ne nous plaindrons pas de lui, lorsqu'il nous envoie la croix. Nous nous écrierions avec Job : *Hæc mihi sit consolatio, ut affligens me dolore non parcat, nec contradicam sermonibus sancti* (Job. 6 10.), et si nous sommes pécheurs, si nous avons mérité l'enfer, nous devons nous réjouir de nous voir châtiés par le Seigneur dans cette vie, parce que c'est un signe certain que Dieu veut nous délivrer du châtement éternel. Malheur à ce pécheur qui a prospéré sur la terre ! celui qui souffre de grands revers, qu'il jette un regard sur l'enfer qu'il a mérité, car à cette vue toutes ses peines, quelque cruelles qu'elles soient, lui sembleront légères. Ainsi donc, si nous avons commis des péchés, voici la prière que nous devons continuellement adresser à Dieu. Seigneur, ne m'épargnez pas; accablez-moi de souffrances. *Affligens me dolore non parcas*. Mais je vous prie de m'accorder aussi la force de souffrir avec résignation, afin que je ne m'oppose pas à votre sainte volonté. *Nec contradicam sermonibus sancti*. Je me conforme d'avance à tout ce que vous voudrez faire de moi, et je dis avec Jésus-Christ : *Ita pater quoniam sic fuit placitum ante te* (Mat. 11. 26.) Seigneur, vous avez voulu que cela fût ainsi. Ainsi soit-il !

Une ame dominée par l'amour divin ne cherche que Dieu : *Si dederit homo omnem substantiam domûs suæ pro dilectione, quare nihil despiciet eam*. (Cant. 8. 7.) Celui qui aime Dieu, méprise tout et renonce à tout ce qui ne lui sert pas à aimer Dieu. Par ses bonnes œuvres, par ses pénitences et par ses travaux pour la gloire du Seigneur, il ne cherche pas des consolations d'esprit ou de cœur; il lui suffit de savoir qu'il est agréable à Dieu. Enfin, il se refuse toute satisfaction physique ou morale; il renonce à tout plaisir mon-

dain ; et cependant il n'est pas plus fier qu'auparavant ; il se dit l'indigne serviteur du Seigneur ; et, se placant au dernier rang des pécheurs, il se met à la merci de la volonté et de la miséricorde de Dieu.

Si nous voulons être saints, il faut endurcir notre palais. Il faut que le doux nous soit amer et que l'amer nous paraisse doux, ou sans cela nous ne parviendrons jamais à nous unir parfaitement à Dieu. Toute notre perfection, toute notre espérance consistent à souffrir avec résignation tous les malheurs qui nous arrivent, petits ou grands qu'ils soient, et il faut les souffrir pour ce noble but que Dieu nous a fixé, en nous les envoyant d'abord : 1^o Pour expier les fautes que nous avons commises ; 2^o pour mériter la vie éternelle ; 3^o pour être agréables à Dieu, ce qui est la fin la plus noble que nous puissions nous proposer dans toutes nos actions.

Offrons-nous donc à Dieu toujours prêts à porter les croix qu'il voudra bien nous envoyer, à souffrir toutes sortes de maux pour lui plaire, afin que lorsqu'il nous en enverra, nous les recevions sans plainte, et que nous disions alors ce que dit Jésus-Christ lorsqu'il fut pris dans le jardin pour être conduit à la mort : *Calicem quem dedit mihi pater, non bibam illum?* (Job. 18. 11.) Dieu m'envoie cette croix pour mon bien, et je la refuserais ! Si le poids de cette croix nous paraît accablant, ayons recours à la prière, Dieu nous donnera les forces nécessaires. Souvenons-nous alors de ce que dit S. Paul : Toutes les tribulations de ce monde, quelque dures qu'elles soient, n'ont pas de proportion avec la gloire que Dieu nous prépare dans la vie à venir. *Non sunt condigna passionibus hujus temporis ad futuram gloriam quæ revelabitur in nobis.* (Rom. 8. 18.) Rallumons donc la foi dans nos cœurs lorsque le malheur nous accable. Jetons d'abord un coup d'œil sur Jésus-Christ

cable. Jetons d'abord un coup d'œil sur Jésus-Christ mourant pour nous sur la croix, songeons ensuite au paradis et aux biens que Dieu prépare à ceux qui souffrent pour son amour. A cette vue nous ne nous plaindrons pas des maux qu'il nous fait endurer, nous l'en remercions et le prions de nous en envoyer davantage. Oh! que les saints sont heureux dans les cieux, non d'avoir été comblés de plaisirs et d'honneurs sur la terre, mais d'avoir souffert pour Jésus-Christ! Tout ce qui finit est peu de chose; mais ce qui est éternel, ce qui ne finit jamais, est véritablement grand.

Que je suis consolé, Seigneur, par ces mots : *Convertimini ad me et convertar ad vos.* (Zach. 1. 3.) Je vous ai laissé pour aimer vos créatures et suivre mes misérables penchans; je quitte tout, je me convertis à vous; je suis certain que vous ne me repousserez pas. Si je veux vous aimer, vous avez dit que vous me tendriez les bras : *et convertar ad vos.* Recevez-moi dans votre grâce, faites-moi sentir combien votre amour est précieux, et combien vous m'avez aimé, afin que je ne vous quitte plus. Mon Jésus, pardonnez-moi! mon bien-aimé Sauveur, pardonnez-moi! mon unique amour, pardonnez-moi! Donnez-moi votre amour, puis disposez de moi comme il vous plaira. Châtiez-moi, privez-moi de tout, mais ne me privez pas de votre amour; que le monde m'offre tous ses biens, je les refuse; je ne veux que vous, ô le premier, ô le plus doux des biens! Marie, recommandez-moi à votre divin fils. Il vous accorde tout ce que vous lui demandez; j'ai mis toute ma confiance en vous.

§ XII.

Jésus-Christ aime qu'on souffre pour l'amour de lui.

Si quis vult post me venire, abneget semetipsum et tollat crucem suam quotidie et sequatur me. (Luc. Q. 23.) Il est nécessaire de faire plusieurs réflexions sur ces paroles de Jésus-Christ. Il dit : *Si quis vult post me venire*, il ne dit pas *ad me*, mais *post me venire*. Le Seigneur veut que nous suivions ses traces; il veut que nous suivions le chemin de ronces et d'épines par lequel il a passé. Il marche devant nous, il ne s'arrête que lorsqu'il est arrivé au Calvaire où la mort l'attend; nous devons donc le suivre jusqu'à la mort. Il faut aussi que chacun de nous se refuse à lui-même (*abneget semetipsum*) toutes les satisfactions de l'amour-propre et des sens, tout ce qui pourrait déplaire à Jésus-Christ.

Il ajoute : *Tollat crucem suam quotidie et sequatur me*. Examinons ces mots un à un. *Tollat*, il ne suffit pas de porter la croix par force; tous les pécheurs la portent, mais sans mérite; il faut la prendre, l'embrasser avec amour. *Crucem*, la croix est ici l'emblème de toutes les douleurs. Jésus-Christ les appelle, *croix* afin que nous les supportions avec patience à l'idée qu'il est mort pour nous sur la croix.

Il dit : *suam*. Quelques uns, lorsqu'ils reçoivent des consolations spirituelles, s'offrent à souffrir tout ce qu'ont souffert les martyrs; les chevalets, les ongles de fer, les fers ardents, et puis ils ne peuvent supporter un mal de tête, une froideur de la part d'un ami, la mauvaise humeur d'un parent. Mes frères et mes sœurs! Dieu ne veut pas vous éprouver avec les chevalets, les ongles de

fer, les fers ardents; il veut seulement que vous souffriez avec patience, cette douleur, cette froideur, cet ennui. Telle religieuse qui voudrait se retirer dans le désert, faire de grandes pénitences, ne peut souffrir ni sa supérieure ni sa compagne. Mais Dieu veut qu'elle porte la croix qu'il impose, non celle qu'elle voudrait s'imposer elle-même.

Il dit : *quotidie*. Bien des hommes reçoivent la croix avec joie; mais, dès qu'ils l'ont portée quelque temps, ils disent : *Seigneur, je n'en puis plus*. Mais Dieu veut qu'ils continuent à la porter avec patience¹, dussent-ils la porter jusqu'à la mort. Notre salut et notre perfection consistent donc dans l'observation de ces trois préceptes : *abneget*, refuser à nos sens les plaisirs qu'ils nous demandent; *tollat*, embrasser la croix que Dieu nous envoie; *sequatur*, suivre les pas de Jésus-Christ jusqu'à la mort.

Pénétrons-nous bien de l'idée que Dieu ne nous laisse au monde que pour que nous portions avec patience les croix qu'il nous envoie; en cela consiste le mérite de notre vie. Notre Sauveur qui nous aime ne vint lui-même dans ce monde que pour souffrir, et pour que nous suivissions ses traces douloureuses. *In hoc enim vocati estis quia et Christus passus est pro nobis, vobis relinquens exemplum ut sequamini vestigia ejus.* (T. Petr. 2. 21.) Regardons-le marcher, courbé sous le fardeau de la croix, dans ce sentier où nous devons le suivre, si nous voulons nous sauver. Quelle consolation pour nous dans tous nos malheurs que de pouvoir dire : Seigneur, vous voulez que je porte cette croix? Je l'accepte et la porterai aussi long-temps qu'il vous plaira. Bien des âmes aiment à entendre parler d'oraisons, de paix éternelle, d'amour pour Jésus-Christ, mais elles n'aiment pas entendre parler de croix et de souffrances; elles aiment

Jésus Christ tant que dure le zéphir des douceurs spirituelles; mais dès qu'il tombe, et que le Seigneur leur envoie quelque malheur pour les éprouver et les priver des consolations accoutumées, elles cessent de prier, de communier, de se mortifier, et s'abandonnent à la tristesse et à la tiédeur; elles s'attachent aux choses du monde et à ses plaisirs. Mais ces ames-là s'aiment plus elles-mêmes qu'elles n'aiment Jésus-Christ. D'un autre côté, celles qui ne l'aiment pas seulement pour les grâces qu'il donne, mais pour lui-même, et parce qu'il le mérite, celles-là n'abandonnent jamais leurs exercices religieux, quels que soient l'ennui et la répugnance qu'ils leur inspirent. Plaire à Dieu, est le seul but de toutes leurs actions; elles souffrent pour lui plaire jusqu'à la mort, elles souffriraient sans se plaindre même pendant toute l'éternité, si telle était sa volonté. Jésus-Christ (dit S. François de Sales) est aussi aimable dans la consolation que dans la désolation. Les ames embrasées de l'amour divin mettent leur consolation et leur gloire à souffrir pour l'amour de Jésus-Christ; elles disent : Qu'il est doux, ô mon cher Rédempteur, de souffrir pour vous plaire ! Oh ! puissé-je mourir pour vous, bon Jésus, qui êtes mort pour moi ! Il mériterait cela et bien plus encore, ce Jésus qui a choisi une vie douloureuse et une mort cruelle pour l'amour de nous : celui qui est descendu sur la terre pour nous apprendre que, si nous voulons nous sauver, nous n'avons qu'à l'aimer comme il nous a aimés. Oh ! qu'elles sont chères à Jésus-Christ les ames qui souffrent sans se plaindre et qui l'aiment ! O grâce ineffable ! ô la première des grâces de pouvoir souffrir en l'aimant et l'aimer en souffrant ! Mon Jésus, vous seul avez pu nous enseigner ces maximes salutaires si contraires aux maximes du monde. Vous seul pouvez nous donner la force de porter notre croix avec patience. Je ne vous demande pas de m'exempter

de douleurs, je vous demande seulement de me donner la force de souffrir avec patience et avec résignation. Père éternel, votre divin fils nous a promis que tout ce que nous vous demanderons en son nom, vous nous l'accorderiez. *Amen, amen, dico vobis, si quid petieritis patrem in nomine meo, dabit vobis.* (Jo. 16. 13.)

Voici ce que nous vous demandons : Accordez-nous la grâce de supporter avec patience les peines de cette vie; exaucez nos prières pour l'amour de Jésus-Christ. Et vous, ô mon Jésus! pardonnez-moi toutes les offenses que je vous ai faites, en refusant de souffrir avec patience les tribulations que vous m'envoyez. Donnez-moi votre amour, il me donnera la force de tout souffrir pour l'amour de vous, privez-moi de tout; enlevez-moi tout ce que je possède, mes parents, mes amis, ma santé corporelle, ôtez-moi la vie, mais ne me privez pas de votre amour; donnez-moi votre amour, je ne demande rien de plus. Sainte Vierge, obtenez-moi par vos prières d'être constant jusqu'à la mort dans mon amour pour Jésus-Christ.

§ XIII.

L'amour divin triomphe de tout.

Fortis est ut mors dilectio. (Cant. 8. 6.) Comme la mort nous détache de tous les biens de la terre, des richesses, des dignités, des parents, des amis et de tous les plaisirs terrestres; ainsi, quand l'amour de Dieu règne dans nos cœurs, il leur ôte tout attachement pour les biens de ce monde. Les saints se sont dépouillés de tout ce qu'ils possédaient, ils ont refusé les honneurs, les emplois, et se sont retirés dans les déserts ou dans les cloîtres, pour ne penser qu'à aimer Dieu.

L'âme ne saurait être sans aimer le Créateur ou les créatures. Examinez une âme libre de tout amour terrestre; vous la trouverez pleine de l'amour divin. Voulez-vous savoir si vous êtes entièrement à Dieu? Demandez-vous si vous êtes tout à fait détaché des choses du monde.

Plusieurs se plaignent de ce que, dans tous leurs exercices de piété, leurs prières, leurs communions, leurs visites au Saint-Sacrement, ils ne trouvent pas Dieu. C'est à eux que sainte Thérèse s'adresse en ces termes : *Détache ton cœur des créatures, puis cherche Dieu et tu le trouveras*. Tu n'obtiendras pas toujours ces grâces spirituelles que Dieu n'accorde à ceux qui l'aiment que très rarement en cette vie, afin de la remplir d'un plus ardent désir d'obtenir les immenses douceurs qu'il leur prépare dans le Paradis. Mais il leur fait éprouver cette paix intérieure, cette paix de l'amour plus douce cent fois que tous les plaisirs sensuels. *Pax Dei quæ exsuperat omnem sensum*. (Philip. 4. 7.)

Peut-il y avoir, pour une âme vraiment amoureuse de Dieu, de plus grand bonheur que de pouvoir dire avec affection : *Deus meus et omnia*? Saint François d'Assise passa une année entière dans une extase céleste, pendant laquelle il répétait continuellement : *Deus meus et omnia*.

Fortis ut mors dilectio. Si l'on voyait un mourant emporter quelque chose de ce monde, ce serait signe qu'il n'est pas mort : la mort prive de tout. Qui veut être entièrement à Dieu, doit donc tout laisser; s'il garde quelque chose, c'est que son amour pour le Seigneur est faible et imparfait. L'amour divin nous dépouille de tout (disait le père Segneri, grand serviteur de Dieu, dont Muratori a écrit la vie). *L'amour du Seigneur est un voleur qui nous dépouille de tout sur la terre*. Un autre serviteur de Dieu ayant donné aux pau-

vres tout ce qu'il possédait, on lui demanda ce qui l'avait réduit à la misère; il tira de sa poche l'Évangile et dit : *Voici celui qui m'a dépouillé de tout.*

Enfin Jésus-Christ veut posséder tout notre cœur et ne veut pas y avoir de compagnie. Saint Augustin dit que le sénat romain refusa à Jésus-Christ son adoration, en disant que c'était un Dieu orgueilleux qui veut être seul honoré. Comme il est notre unique maître, il est bien juste qu'il veuille être seul aimé et adoré des hommes. Saint François de Sales dit que l'amour de Dieu consume tout ce qui n'est pas Dieu. Quand il entre donc dans nos cœurs quelque sentiment d'amour pour tout autre chose que Dieu, il faut aussitôt le chasser en disant : *Partez, il n'y a pas de place pour vous ici.* En cela consiste cet abandon total des choses de ce monde, qui nous a été recommandé par le Sauveur; si nous voulons être entièrement à lui; *total*, parce qu'il faut renoncer à tout, surtout à nos parents et à nos amis. Combien d'entre nous, pour plaire aux hommes, négligent de se sanctifier! David dit que ceux qui cherchent à plaire aux hommes sont méprisés de Dieu. *Qui hominibus placent, confusi sunt, quoniam Deus sprevit eos.* (Ps. 52. 6.).

Mais il faut surtout renoncer à nous-mêmes en domptant cet amour-propre qui se mêle à tout ce que nous faisons, même à nos œuvres les plus saintes, et qui nous met sans cesse devant les yeux notre propre gloire ou notre propre satisfaction. Que de prédicateurs, que d'écrivains ascétiques ont vainement combattu ce défaut! Souvent même pendant que nous faisons oraison, que nous lisons, ou même que nous approchons de la sainte communion, il se glisse en nous quelques intentions impures de nous faire voir ou d'éprouver quelque douceur spirituelle

Il faut donc mettre tous nos soins à dompter cet amour-propre qui nous fait perdre souvent le mérite des œuvres les plus belles. Il faut nous priver autant qu'il est possible de tout ce qui nous plaît le plus ; nous priver des divertissements , précisément parce qu'ils nous plaisent ; servir un ingrat , précisément parce qu'il nous est ingrat ; avaler cette médecine amère , précisément parce qu'elle est amère. L'amour-propre nous fait croire qu'une chose n'est bonne qu'autant qu'il y trouve son plaisir.

Mais, pour être entièrement à Dieu , il faut que, lorsqu'il s'agit d'une chose d'agrément, on se fasse violence et qu'on dise : *Perdons tout, mais soyons agréables à Dieu.*

D'ailleurs nul n'est plus heureux dans ce monde que celui qui méprise les biens de ce monde, et celui qui en fait le sacrifice à Dieu , en est dédommagé avec usure par les grâces divines. C'est ainsi que le Seigneur récompense ses serviteurs fidèles. Mais, ô mon Dieu ! vous connaissez ma faiblesse , vous avez promis de venir au secours de ceux qui mettent leur confiance en vous. Seigneur, je vous aime, je me confie à vous ; prêtez-moi les forces nécessaires pour me détacher du monde et m'attacher à vous à jamais. J'espère en vous aussi, ô Marie, ma douce protectrice !

§ XIV.

Nécessité de l'oraison mentale.

L'oraison mentale sert à nous guider dans notre voyage vers l'éternité. Les vérités éternelles sont des choses spirituelles que l'on ne voit pas avec le yeux du corps,

mais seulement avec ceux de l'ame. Celui qui ne prie pas ne les voit pas ; aussi marche-t-il à tâtons dans la voie du salut. D'ailleurs celui qui ne fait pas oraison ne connaît pas ses défauts et ne les abhorre pas, comme dit S. Bernard. Il ne voit pas non plus les dangers où il se trouve, et ne pense pas à les éviter. Mais celui qui fait oraison découvre aussitôt tous ses défauts ; il aperçoit les dangers que court son salut et se met en devoir d'y porter remède. S. Bernard ajoute que la méditation règle nos passions, dirige nos actions et corrige nos défauts. *Consideratio regit affectus, dirigit actus, corrigit excessus.* (S. Bern. de Consid. 2. chap. 6.)

De plus, ce n'est que dans la prière que nous pouvons puiser les forces nécessaires pour résister aux tentations de l'enfer et pratiquer la vertu. Sainte Thérèse disait que qui néglige l'oraison n'a pas besoin de démons pour le porter en enfer ; il y court de lui-même. Cela vient de ce que, sans oraison mentale, on ne peut se livrer à la prière. Dieu ne demande pas mieux que de nous dispenser ses grâces ; mais, dit S. Grégoire, il faut que nous le priions, pour qu'il nous les accorde, et nos prières l'y forcent. *Vult Deus rogari, vult cogi, vult quadam importunitate vinci.* (S. Greg. in Psalm. Pœn. e. 6.) Mais sans la prière nous n'aurons pas la force de résister à nos ennemis, et nous ne pourrions obtenir la grâce de persévérer dans le bien. Monseigneur Palafox a dit dans une note à la lettre X de sainte Thérèse : *Comment le Seigneur nous accordera-t-il la persévérance, si nous ne la lui demandons pas, et comment la lui demanderons-nous sans oraison ?* Mais ceux qui pratiquent l'oraison, sont comme un arbrisseau planté au courant d'un fleuve : *Erit tanquam lignum secus de cursus aquarum.* (Ps. 1. 3.) Il croîtra et verdra toujours.

L'oraison est l'heureuse fournaise où les ames s'em-

brasant de l'amour divin : *In meditatione mea exardescet ignis.* (Ps. 38. 3.) Sainte Catherine de Bologne disait : *L'oraison est ce lien qui unit notre ame avec Dieu. Introduxit me Rex in cellam vinariam, ordinavit in me caritatem.* (Cant. 2. 4.) Ce cellier est l'oraison où l'ame s'enivre d'amour divin au point d'en perdre le sentiment des choses de ce monde. Elle ne voit plus que ce qui plaît à son amant, elle ne parle que de son amant. Tout autre discours l'ennuie et la fatigue. Dans l'oraison, l'ame, se retirant dans ce cellier pour causer tête à tête avec Dieu, s'élève au-dessus d'elle-même. *Sedebit solitarius et tacebit. Levavit se super se* (Thren. 3. 28.) Il dit, *sedebit.* L'ame s'assied et se met à considérer dans l'oraison combien Dieu est aimable, et combien l'amour qu'il lui porte est ardent. Elle s'enivrera de l'idée de Dieu, elle se remplira de célestes pensées, elle se dépouillera de tout amour terrestre, elle brûlera du désir de se faire sainte, elle résoudra enfin de se donner tout entière à Dieu. Et n'est-ce pas l'oraison qui a inspiré aux saints leurs plus nobles, leurs plus généreuses résolutions? n'est-ce pas par elle qu'ils sont montés au ciel?

Écoutons ce que dit S. Jean de la Croix au sujet de l'oraison mentale. C'est elle qui m'a nourri et soutenu; par elle, j'ai renoncé au monde et à tout ce que je possédais. S. Louis de Gonzague disait qu'on ne parviendra jamais à un haut degré de perfection si on ne fait beaucoup d'oraisons. Attachons-nous donc à l'oraison et ne la quittons jamais, quelque fatigante qu'elle nous paraisse. Cette fatigue, cet ennui que nous souffrirons pour Dieu, Dieu les récompensera dans le Paradis par les trésors de son amour.

Pardonnez-moi, Seigneur, ma paresse et mon indifférence. Que de grâces j'ai perdues pour avoir négligé

l'oraison ! A l'avenir, donnez-moi la force de vous être fidèle et de continuer à m'entretenir avec vous par la prière jusqu'à ce que je puisse le faire de vive voix dans le ciel. Je ne prétends pas que vous m'y accordiez vos ineffables consolations dans l'oraison, je n'en suis pas digne; il me suffit que vous me permettiez de prier à vos pieds pour le salut de mon ame. Mon ame est triste et vide, Seigneur; elle est triste et vide, parce qu'elle est éloignée de vous. O Jésus crucifié! le seul souvenir de votre passion me détachera de la terre, et m'unira à vous. Sainte Vierge Marie, secourez-moi dans l'oraison

§ XV.

But de l'oraison mentale.

POUR bien faire l'oraison mentale et la rendre profitable à notre ame, il faut fixer le but pour lequel nous la faisons. 1^o Il faut faire l'oraison pour nous lier plus étroitement à Dieu; et ce qui nous lie à Dieu, ce n'est pas tant la sainteté de nos pensées, que celle de nos actions et de notre amour. En faisant l'oraison, nous faisons des actes d'humilité, de confiance, de dépouillement, de résignation, et surtout d'amour et de repentir de nos péchés. Les actes d'amour disait sainte. Thérèse, sont les plus puissants pour entretenir dans nos cœurs le feu de l'amour divin. 2^o Il faut faire l'oraison afin d'obtenir de Dieu les grâces nécessaires pour avancer dans la voie du salut, et surtout pour éviter le danger de pécher, et pour prendre les moyens d'arriver à la perfection. Le principal but de l'oraison, c'est d'exercer la prière. Généralement parlant, Dieu n'accorde les grâces qu'à ceux qui le prient. S. Grégoire a dit : *Vult Deus rogari, vult cogi, vult qua-*

dam importunitate vinci (In Ps. Pœn. 6.) Qu'on remarque bien ces mots *importunitate vinci*; quelquefois pour obtenir des grâces de grande valeur la simple prière ne suffira pas; il faudra insister et presque forcer Dieu à les accorder à nos instances. Il est vrai qu'en tout temps le Seigneur est prêt à nous exaucer, mais pendant l'oraison, lorsque notre ame est uniquement occupée de lui, il est plus facile de les obtenir de sa miséricorde.

Il faut surtout avoir soin de demander à Dieu dans les oraisons, la persévérance et son saint amour. La persévérance finale ne forme pas une seule grâce, c'est une chaîne de grâces à laquelle doit se rattacher la chaîne de nos prières. Si nous cessons de prier, Dieu cessera de nous donner des secours et nous serons perdus. Ceux qui ne font pas l'oraison mentale persévèreront difficilement dans la grâce de Dieu jusqu'à la mort. Monseigneur Palafox, dans ses notes aux lettres de sainte Thérèse (lettre 10. Hum 10), parle ainsi: *Comment le Seigneur nous accordera-t-il la persévérance si nous ne la lui demandons pas, et comment la lui demanderons-nous sans oraison? Sans oraison (dit-il) il n'y a pas de communication avec Dieu.*

Il faut aussi insister par nos prières auprès de Dieu pour obtenir son saint amour. Saint François de Sales disait que toutes les vertus sont les compagnes de l'amour de Dieu. *Venerunt autem mihi omnia bona pariter eum illâ.* (Sap. 7. 11). Tous les biens entrent dans notre ame avec la charité. Répétons donc continuellement les prières de la persévérance et de l'amour; et pour les dire avec plus de confiance, ayons toujours présent à la mémoire cette promesse de Jésus-Christ, que Dieu nous accordera toutes les grâces que nous lui demanderons au nom de son fils. *Amen, amen dico vobis si quid petieritis patrem in nomine meo dabit vobis.* (Jo.

16. 23). Prions donc et prions toujours si nous voulons que Dieu nous comble de ses bienfaits : prions pour nous; et, si nous sommes jaloux de la gloire du Seigneur, prions aussi pour les autres : Dieu aime à être prié pour les fidèles, pour les hérétiques et pour tous les pécheurs. *Confiteantur tibi populi, Deus, confiteantur tibi populi omnes*. Disons : Seigneur, faites-vous connaître et faites-vous aimer. On lit, dans la vie de Sainte Thérèse et de Marie-Madelaine de Pazzi, que Dieu leur recommandait souvent de prier pour les pécheurs : disons aussi une prière pour les saintes ames du Purgatoire.

3^o Il faut faire l'oraison non seulement pour avoir des consolations spirituelles, mais encore pour apprendre par là ce que Dieu veut de nous. *Loquere, Domine* (devrions-nous dire à Dieu avec Samuel), *quia audit servus tuus*. Seigneur, faites-moi connaître ce que vous voulez de moi, je le ferai sans hésiter. Quelques personnes continuent leurs oraisons tant que les consolations continuent; mais, lorsque les consolations cessent, elles cessent de prier. Il est vrai que Dieu console ceux qu'il aime dans leurs oraisons, et leur donne un avant-goût des délices qu'il prépare dans le ciel à ceux qui l'ont aimé. Les mondains ne conçoivent pas le plaisir de l'oraison; habitués aux fausses voluptés du monde, ils méprisent celles du Ciel. Oh ! s'ils pouvaient les connaître, comme ils quitteraient bien vite le monde pour aller se renfermer dans une cellule où Dieu descendrait jusqu'à eux ! L'oraison n'est autre chose qu'un entretien entre Dieu et l'ame ; l'ame lui exprime ses craintes, ses désirs, ses vœux, et Dieu lui répond avec bonté, lui parle de l'amour qu'il lui porte, et lui indique ce qu'elle doit faire pour lui être agréable. *Ducam eam in solitudinem, et loquar ad cor ejus*. (Osee. 2. 14).

Mais ces délices, on ne les éprouve pas toujours. Génér-

ralement les âmes saintes sont sujettes à l'aridité. *C'est par l'aridité et par la tentation* (dit sainte Thérèse), *que Dieu éprouve ses serviteurs*. Elle ajoute un peu plus loin : *L'aridité de notre âme fût-elle continuelle, il ne faudrait pas pour cela cesser de prier. Il viendra un temps où nous serons amplement récompensés. Les temps de sécheresse et d'aridité sont des temps de profit.*

Quand nous sommes privés de désir, de ferveur, et presque dans l'impossibilité de faire le bien, résignons-nous, humiliions-nous, et si nous ne pouvons dire autre chose, disons : Seigneur, aidez-moi, ayez pitié de moi, ne m'abandonnez pas. Cette courte prière nous sera plus profitable que les autres. Ayons recours aussi à la Vierge Marie, notre mère et notre consolatrice. Heureux celui qui dans ses malheurs ne cesse de prier ! Dieu le comblera de ses grâces. Qu'il dise alors : O mon Dieu ! comment puis-je espérer d'être consolé de vous, moi qui mériterais d'être dans l'enfer à jamais séparé de vous, et privé de tout espoir de pouvoir vous aimer. Je ne me plains donc pas, Seigneur, de ce que vous me privez de vos consolations. Je ne les mérite pas, je ne les espère pas. Il me suffit de savoir que vous ne repoussez pas les âmes qui vous aiment. Ne me privez pas du bonheur de vous aimer ; puis faites de moi ce qu'il vous plaira. Si c'est votre volonté de me laisser dans la douleur pour tout le temps de ma vie et pour toute l'éternité, j'y consens, pourvu que je puisse vous dire, vous répéter sans cesse, je vous aime, Seigneur, je vous aime ! Marie, mère de Dieu, ayez pitié de moi.

§ XVI.

De la miséricorde de Dieu.

Dieu aime tant à nous dispenser ses grâces que (selon saint Augustin) il désire plus nous les donner que nous ne désirons les recevoir : *Plus vult ille tibi largiri bona quam concupiscas*. En voici la raison : la bonté divine, comme disent les philosophes, *est sui diffusiva*, est poussée par sa nature même à faire le bien. Dieu étant donc une bonté infinie, il a un désir infini de nous accorder et partager entre nous les trésors qu'il possède.

De là vient l'extrême indulgence avec laquelle Dieu juge nos fautes, et la miséricorde avec laquelle il nous console dans nos misères. David dit que la terre est pleine de sa divine miséricorde, et non de sa justice. Dieu n'exerce sa justice contre les malfaiteurs que quand il y est forcé par l'excès de leurs crimes. Mais il est toujours prêt à verser les grâces de sa miséricorde sur tous ceux qui s'adressent à lui. Saint Jacques dit à ce sujet : *Super exaltat autem misericordia iudicium*. (Jac. 2. 13). Souvent la miséricorde arrache des mains de la justice le glaive prêt à frapper les pécheurs, et obtient leur pardon. C'est pourquoi le prophète donnait à Dieu le nom de *Miséricorde*. *Deus meus, misericordia mea*. (Psalm. 58. 18). Il ajoutait : *Propter nomen tuum Domine, propitiaberis peccata mea*. (Ps. 24. 11). Seigneur, pardonnez-moi à cause de votre nom, puisque vous êtes la miséricorde même. Isaïe dit que le châtiment est un acte odieux au cœur du Seigneur, étranger à sa nature, et purement accidentel. *Dominus irascitur ut faciat opus suum, alienum opus ejus... peregrinum*

est opus ab eo ejus (Isa., 28, 21). Son extrême miséricorde le décida à envoyer son fils se faire homme sur terre, et mourir sur une croix pour nous délivrer de la mort éternelle. Saint Zacharie s'écrie : *Per viscera misericordiae Dei nostri in quibus visitavit nos oriens ex alto.* (Luc., 1, 78). Par ces mots, *viscera' misericordiae*, on veut indiquer une miséricorde qui avait sa source dans le cœur de Dieu, qui aima mieux voir mourir son fils devenu homme que de voir les hommes perdus.

Une preuve de l'immense amour que Dieu nous porte et de son vif désir de nous faire du bien, nous la trouvons dans ces lignes de l'Évangile : *Petite et dabitur vobis.* (Math. 7. 7.) Que pourrait-on dire de plus à un ami pour le convaincre de son amour. *Demande-moi ce que tu veux, je te l'accorderai.* C'est là ce que Dieu dit à chacun de nous.

Il nous invite à recourir à lui dans nos chagrins et promet de les alléger : *Venite ad me omnes qui laboratis et onerati estis, et ego reficiam vos.* (Math. 11. 28.) Un jour les Hébreux se plaignaient de Dieu, et disaient qu'ils n'iraient plus lui demander de grâces. Alors Dieu dit à Jérémie : Pourquoi mon peuple ne veut-il plus venir à moi ? Suis-je une terre ingrate et paresseuse qui ne porte pas de fruits, ou n'en porte que de tardifs ? *Numquid solitudo factus sum, Israel, aut terra serotina? quare ego dixit populus meus : recessimus, non venimus ultra ad te.* (Jér. 2. 31.) Par ces mots, le Seigneur blâmait la conduite des Hébreux, qui avaient douté de sa bonté toujours prête à secourir et à consoler ceux qui l'implorant, comme il l'a dit par la bouche d'Isaïe : *Statim ut audierit respondebit tibi.* (Isa. 30. 19.)

Vous avez péché ; voulez-vous votre pardon ? Ne craignez pas, dit S. Jean Chrysostôme ; car Dieu est plus impatient de vous pardonner que vous ne l'êtes de recevoir

votre pardon. *Non a Deo cupis dimitti peccata tua, sicut ille dimittere.* (Hom. 23. in. Matt.) Si Dieu nous voit obstinés dans le péché, il nous attend pour pouvoir nous faire grâce. *Expectat Deus ut misereatur vestri.* (Is. 30. 18.) Il nous montre alors les châtimens qui nous sont préparés, afin que nous nous repentions. *De-disti metuentibus te significationem ut fugiant a facie arcus, ut liberentur dilecti tui.* (Ps. 56. 6.) Il commence par frapper à la porte de notre cœur pour que nous lui ouvrions. *Ecce sto ad ostium et pulso.* (Apoc. 3. 20.) Puis il nous suit partout en disant : *Et quare moriemini domus Israel?* (Ezec. 18. 1. 31.) Comme s'il nous disait : mon Fils, pourquoi veux-tu te perdre ? S. Denis l'aréopagite dit qu'il va jusqu'à nous prier de ne pas nous perdre : *Deus etiam a se aversos amatorie sequitur et deprecatur ne percant.* L'Apôtre l'avait écrit avant lui. Il prie le pécheur de se réconcilier avec Jésus-Christ : *Obsecramus pro Christo, reconciliamini Deo.* (2. Cor. 5. 2.) S. Chrysostôme a mis la note suivante à ce passage : *Ipse Christus vos obsecrat. Quid obsecrat? Reconciliamini Deo.* Si, après ces douces promesses, les pécheurs persévèrent dans leurs erreurs, que peut faire Dieu ? Il promet encore de ne pas repousser ceux qui reviendront à lui contrits et repentants. *Eum qui venit ad me non ejectionem foras.* (Jo. 6. 37.) Il dit qu'il est prêt à embrasser tous ceux qui se jettent dans ses bras : *Convertimini ad me... et convertar ad vos.* (Zach. 1. 3.) Il promet de pardonner à tout impie qui se repentira, et de jeter un voile sur ses fautes passées : *Si autem impius egerit pœnitentiam vivet, omnium iniquitatum ejus quas operatus est non recordabor.* (Ezech. 18. 21. 22.) Il ajoute : *Venite et arguite me; si fuerint peccata vestra ut coccinum, quasi nisi dealbabuntur.*

(Isa. 11. 13.) C'est comme s'il disait : Repentez-vous, et si je ne vous embrasse pas, accusez-moi d'avoir manqué à ma parole.

Non, le Seigneur ne repousse pas un cœur repentant : *Cor contritum et humiliatum Deus non despiciet.* (Ps. 50. 9.) S. Luc décrit quelle fut la joie du Seigneur en retrouvant la brebis égarée (Luc. 15. 5.), et avec combien d'amour il accueillit l'enfant prodigue lorsqu'il revint à ses pieds (Luc. 15. 20.), Dieu même a dit qu'on se réjouit plus dans le ciel du repentir d'un pécheur que du salut de quatre-vingt-dix-neuf justes. *Dico vobis quod ita gaudium super uno peccatore pœnitentiam agente quam super nonaginta novem justis.* (Luc. 15. 7.) S. Grégoire nous en apprend la raison. C'est parce que pour l'ordinaire les pécheurs contrits prient et aiment Dieu avec plus de ferveur que les justes trop souvent tiédés dans le service du Seigneur : *Plerumque gratiâ est Deo fervens post culpam vita, quam securitate torpens innocentia.* (Apud. Cornel. a Lap. in. Loc. Cit.)

Mon bon Jésus, puisque vous avez été si patient à attendre mon repentir et si clément à me pardonner, je veux vous aimer avec ardeur ; mais il faut que vous m'en donniez le pouvoir. Accordez-le-moi, Seigneur : il serait honteux pour vous d'être faiblement aimé d'un pécheur que vous avez comblé de tant de bienfaits. Seigneur, quand serai-je aussi reconnaissant envers vous que vous avez été bon envers moi ? Par le passé, au lieu d'être reconnaissant, j'ai été ingrat ; je vous ai méprisé et offensé. Serai-je toujours aussi indifférent pour vous, Seigneur, qui avez répandu votre sang pour avoir mon amour ? Non, mon Sauveur, je veux vous aimer de tout mon cœur ; je me propose de ne plus vous offenser à l'avenir ; vous m'ordonnez de vous aimer. je vous aime et vous demande la grâce de vous aimer toujours. Vous me cherchez et je ne

cherche que vous. Venez à mon secours ; sans vous je ne puis rien. O Marie, mère de miséricorde, faites que je sois tout à Dieu !

§ XVII.

Confiance en Jésus-Christ.

La miséricorde que Dieu a pour nous va jusqu'à l'excès, comme nous l'avons prouvé dans le dernier chapitre; mais il veut que nous attendions les effets de sa miséricorde, et que nous l'implorions avec une vive confiance dans les mérites de Jésus-Christ et dans ses promesses. C'est pourquoi saint Paul nous recommande de toujours garder cette confiance, qui sera un jour récompensée du Seigneur : *Nolite itaque amittere confidentiam vestram quæ magnam habet remunerationem.* (Heb. 10. 35.) Lors donc que l'effroi que nous inspire le jugement de Dieu diminue en nous cette confiance, il faut bannir cet effroi de notre cœur, comme l'a dit David dans le psaume 42, ainsi traduit par le savant Saverio Mathei dans son excellente traduction des psaumes en vers. *Mais tu n'oses espérer, ô mon cœur ! tu palpites ! Ah ! bannis toute crainte ! ne palpite plus. Aie confiance dans le Seigneur ; nous aussi, un jour, nous chanterons ses louanges.*

Jésus-Christ révéla à sainte Gertrude que notre confiance est si puissante sur son cœur qu'elle obtient de lui tout ce que nous lui demandons. S. Climaque dit la même chose : *Oratio piè Deo vim infert.* Toute prière dite avec confiance fait violence au Seigneur, mais cette violence lui est agréable. S. Bernard dit que la miséricorde divine est comme une fontaine profonde, où cha-

cun va puiser, où ceux qui portent un plus grand vase de confiance, remportent une plus grande abondance de grâces. Le Psalmiste dit : *Fiat misericordia tua ! Domine, super nos quemadmodum esperavimus in te.* (B. 32. 22.) Dieu nous a déclaré qu'il protège et sauve tous ceux qui se confient en lui. *Protector est omnium esperantium in se* (Ps. 17. 31.), *qui salvos facis sperantes in te.* (Ps. 16. 7.) Qu'ils se réjouissent donc, disait David, tous ceux qui ont confiance en vous, mon Dieu ! car ils seront heureux éternellement, et vous habiterez toujours en eux. Le même prophète a dit : *Sperantem autem in Domino misericordia circumdabit* (Ps. 31. 10.) Celui qui se confie en Jésus-Christ sera environné et protégé par sa miséricorde, et rassuré contre le danger de se perdre.

Que de brillantes promesses font les saintes Écritures à ceux qui espèrent en Dieu ! Nos péchés nous ont-ils mis sur le bord de l'enfer ? Le remède est facile ; courons avec confiance embrasser les pieds de Jésus-Christ, dit l'Apôtre, et nous aurons notre pardon. *Adcamus ergo cum fiducia ad thronum gratiæ ut misericordiam consequamur et gratiam inveniamus in auxilio opportuno.* (Heb. 4. 16.) N'attendons pas, pour recourir à Jésus-Christ ; qu'il soit assis sur le trône de la justice ; allons-y à présent qu'il siège sur son trône de grâces. S. Jean Chrysostôme a dit que notre Sauveur est plus impatient de nous pardonner que nous ne le sommes d'être pardonnés. *Non adeò cupis dimitti peccata tua, sicut ille cupit dimittere* (Chris. Hom. 23. Matt.)

Mais, dit le pécheur, je ne mérite pas d'être exaucé, si je demande mon pardon. Je lui réponds que s'il n'a pas de mérites, sa confiance dans la divine miséricorde lui obtiendra la grâce. Car ce pardon n'est pas appuyé sur le mérite du pécheur, mais sur la promesse que Dieu a

faite de pardonner à ceux qui se repentent. C'est pourquoi Jésus-Christ a dit : *Omnis enim qui petit, accipiet.* (Luc. 11. 10) Un commentateur de l'Évangile explique ainsi ce mot *omnis* : *sive justus, sive peccator* ; pourvu qu'il prie avec confiance. Écoutons de la bouche même de Jésus-Christ combien la confiance est nécessaire : *Quaecumque orantes petistis credite quia accipietis et evenient vobis.* (Marc. 11. 24.) Ceux qui, par leur faiblesse, craignent de retomber dans leurs anciens péchés, n'ont qu'à avoir confiance en Dieu pour ne plus y retomber. Le prophète l'affirme : *Non delinquent omnes qui sperant in eo.* (Ps. 33. 23.) Isaïe dit que ceux qui se confient en Dieu, acquièrent une nouvelle force : *Qui autem sperant in Domino mutabunt fortitudinem.* (Isa. 40. 31.) Soyons donc inébranlables dans notre confiance, comme dit S. Paul ; car Dieu a promis de protéger tous ceux qui espèrent en lui. C'est pourquoi, quand nous avons à surmonter des obstacles trop au-dessus de nos forces, disons : *Omnia possum in eo qui me confortat.* (Phil. 4. 13.) Qui s'est jamais perdu en se confiant à Dieu ? *Nullus speravit in Domino et confusus est.* (Eccl. 11.) Mais ne cherchons pas toujours cette confiance sensible que nous voudrions avoir : il suffit d'avoir la volonté de se confier en Dieu. La vraie confiance est de vouloir se confier en Dieu, parce qu'il est bon et ne demande qu'à nous aider. Il est puissant et peut nous aider, il est fidèle et il a promis de nous aider ; appuyons surtout sur la promesse faite par Jésus-Christ : *Amen, amen dico vobis si quid petieritis patrem in nomine meo dabit vobis.* (Jo. 16. 23.) Demandons à donc Dieu les grâces par les mérites de Jésus-Christ, et nous obtiendrons tout ce que nous demanderons.

O Dieu éternel ! je suis pauvre de tout, tout ce que

je possède je l'ai reçu de vos mains. Seigneur, ayez pitié de moi. Ce qu'il y a de fâcheux, c'est que je n'ai répondu à vos grâces que par des offenses ; à ma pauvreté j'ai ajouté la souillure du péché ; cependant j'attends de votre bonté cette double miséricorde, que vous me pardonneriez mes péchés et que vous me donneriez la sainte persévérance, avec votre saint amour et la grâce de vous aimer toujours, de vous prier toujours jusqu'à la mort. Je demande et j'espère toutes ces grâces par les mérites de votre fils et la bienheureuse Vierge Marie. O Marie, ma protectrice, secourez-moi par vos prières !

J'ai mentionné dans le précédent paragraphe la traduction des psaumes par *Saverio Mattei*. Cette traduction a reçu de justes éloges de tous les partis. Mais je le prie ici de me permettre une observation sur les éloges qu'il prodigue aux compositions poétiques de son intime ami l'abbé Pierre Métastase. Il aurait dû faire une distinction entre les œuvres sacrées et les pièces érotiques de ce poète, qui loin de mériter ses éloges, ne méritaient que son blâme. Car plus elles sont belles, comme je l'ai dit dans le chapitre 6, plus elles sont nuisibles à la jeunesse. Il aurait donc dû dire franchement que son ami aurait pu employer à un bien meilleur usage le grand talent dont Dieu l'avait doué, en écrits de piété, par exemple, et non en frivoles poésies qui obtiennent le suffrage des mondains, mais sont haïes de tous les gens de bien et du Seigneur.

Dans mes ouvrages, j'ai toujours évité de censurer qui que ce soit, même ceux qui m'ont chargé d'injures ; mais je n'hésite pas, en ce petit écrit, à réprover les compositions profanes de Métastase ; je n'ai fait que me conformer à lui-même (comme on l'a pu voir dans le § précédent ;) car, dit-on, en ce moment, il abhorre, et renie ces ouvrages que le monde approuve si fort. Je sais que cette censure sera blâmée par les admirateurs de Métastase, mais qu'ils sa-

chent aussi, ces imprudens louangeurs, qu'en vantant ces ouvrages, qui sont vraiment nuisibles, ils déplaisent à leur auteur, qui se repent de les avoir faits, et à Dieu, qui veut que les livres qui peuvent nuire à l'ame ne soient pas loués mais censurés comme ils le méritent. Il est vrai que les pièces de Métastase sont toutes modestes et pures de ces souillures dont sont infectées les œuvres impies de Marino; mais néanmoins on ne peut nier que ses expressions ne soient trop passionnées et trop capables d'allumer les flammes d'un amour impur. Qui ne voit que tous ces amours vont aboutir à des actions infâmes? C'est ce qu'on voit encore plus à découvert dans la pestilentielle brochure du *Pastor Fido*, justement anathématisé par l'Eglise, comme on me l'a rapporté. Les flammes de l'amour charnel finissent par entraîner aux flammes de l'enfer. Que de malheureux pécheurs qui ne s'étant pas préservés de cet amour coupable, ont dépravé leur cœur, troublé leur esprit, et se sont damnés? C'est pour cela que Mattéi remercie Dieu de lui avoir donné l'idée d'employer son grand génie à un ouvrage aussi docte et aussi utile que sa traduction des psaumes en vers, et dans lequel il n'est question que des louanges de Dieu.

§ XVIII.

Il n'est nécessaire que de se sauver.

Porrò unum est necessarium. Il n'est pas nécessaire que dans ce monde nous soyons pourvus de richesses, chargés d'honneurs, que nous jouissions de la santé et des plaisirs; mais il est nécessaire que nous nous sauvions; car il n'y a pas de milieu; si nous ne sommes sauvés, nous serons damnés. Après cette courte vie,

nous serons ou toujours heureux dans le ciel, ou toujours malheureux dans l'enfer.

O mon Dieu ! que deviendrai-je ? Me sauverai-je, ou me damnerai-je ? L'un de ces deux sorts sera le mien. J'espère me sauver ; mais en ai-je quelque garantie ? Je sais que tant de fois j'ai mérité l'enfer ! Mon Jésus, mon Sauveur, votre mort est mon espérance.

Que de mondains qui furent jadis comblés de richesses et d'honneurs, appelés à de grands emplois ou placés sur le trône, sont maintenant dans l'enfer, où tout leur faste, toutes leurs grandeurs passés ne servent qu'à accroître leurs tourments, leur désespoir ! Voilà les paroles du Seigneur : *Nolite thesaurisare vobis thesauros in terra..... Thesaurisate autem vobis thesauros in caelo ubi neque erugo neque tinea demolitur* (Math., 6, 19, 29). Tous les biens terrestres, la mort nous les enlève ; mais les biens spirituels sont des trésors mille fois plus précieux, et ils sont éternels.

Dieu nous fait savoir qu'il veut notre salut à tous, *vult omnes homines salvos fieri*, et donne à tous les secours nécessaires pour qu'ils se sauvent. Malheur à ceux qui se perdent ! toute la faute en est à eux. *Perditio tua ex te Israel, tantummodò in me auxilium tuum* (Oscæ., 13, 9). La peine la plus cruelle des damnés sera de savoir qu'ils se sont perdus par leur faute.

Vindicta carnis impij ignis et vermis (Eccl., 7, 19). Le feu et le ver rongeur, c'est-à-dire les remords de conscience, seront les bourreaux des damnés. Mais le ver rongeur le tourmentera éternellement, et beaucoup plus que le feu. Que nous sommes affligés sur la terre quand nous perdons quelque objet précieux, un diamant, une montre, une bourse d'argent, par notre négligence ! Nous ne mangeons plus, nous ne dormons plus ; nous pensons continuellement à la perte que nous avons faite,

quoique nous puissions espérer de la réparer. Quelle sera donc la rage d'un damné à l'idée que c'est par sa faute qu'il a perdu Dieu et le paradis, et qu'il n'est plus d'espoir de les recouvrer !

Ergo erravimus. Ce sera là le cri éternel des damnés. Nous nous sommes trompés, nous nous sommes volontairement perdus, et notre perte est sans remède. Avec le temps, avec un changement d'affaires, avec une entière résignation à la volonté divine, nous pouvons espérer de remédier aux malheurs qui nous arrivent dans cette vie ; mais aucun de ces moyens ne pourra alléger nos peines si nous tombons dans les gouffres de l'enfer où nous entraînent journellement nos péchés. L'apôtre S. Paul nous exhorte à chercher notre salut éternel, mais avec une continuelle crainte de le perdre : *Cum metu et tremore vestram salutem operamini* (Phil. 2 12). Cette crainte nous fera toujours aller avec circonspection ; nous fuirons les occasions dangereuses, nous nous recommanderons souvent à Dieu et ainsi nous nous sauverons, Prions le Seigneur de graver dans notre cœur la pensée que de notre dernier soupir dépend notre bonheur éternel, ou notre éternel malheur.

O mon Dieu ! j'ai souvent méprisé votre grâce ! je ne mérite pas de pardon ; mais le prophète m'apprend que vous êtes compatissant envers tous ceux qui le cherchent *Bonus est Dominus animæ quærenti illum.* (Thren. 3. 25). Par le temps passé, je vous ai fui ; mais je ne cherche, je ne désire et je n'aime que vous : de grâce, ne me repoussez pas ! souvenez-vous des douleurs que vous avez souffertes pour moi ; ces douleurs et votre intercession, ô Marie, mère de Dieu, sont toute mon espérance !

§ XIX.

Parfaite résignation à la volonté de Dieu.

Meus cibus est ut faciam voluntatem ejus. (Job 4. 34). Ainsi dit Jésus-Christ en parlant de lui-même : La nourriture dans cette vie mortelle nous conserve la vie ; c'est pour cela que Jésus dit que faire la volonté de son père était sa nourriture. Telle doit être aussi la nourriture de notre ame. *Et vita in voluntate ejus.* (Ps. 29. 6). Notre vie est dans l'accomplissement de la volonté divine, si nous ne l'accomplissons pas, nous sommes perdus.

Le sage a dit : *Fideles in dilectione acquiescent illi* (Sap. 3. 9). Ceux qui sont peu fidèles à Dieu voudraient que Dieu, *acquiesceret eis*, se conformât à leur volonté et fit tout ce qu'ils désirent ; mais ceux qui aiment Dieu *acquiescunt illi*, se conforment, se soumettent à tout ce que veut le Seigneur, à tout ce qu'il fait d'eux-mêmes et de ce qu'ils possèdent. Dans toutes leurs calamités, dans leurs maladies, dans leurs chagrins, dans la perte de leurs biens, de leurs parents, de leurs amis, ils disent, ils répètent sans cesse, *fiat voluntas tua !*

Dieu ne veut que notre bien, c'est-à-dire, notre sanctification : *Hæc est enim voluntas Dei sanctificatio vestra.* (1. Thess. 4. 3). Tâchons donc de faire taire nos volontés et de les unir à jamais à celles du Seigneur ; tâchons aussi de faire taire notre raison, et persuadons nous que tout ce que fait le Seigneur est pour notre mieux. Ceux qui ne feront pas ainsi n'auront jamais de paix véritable. La seule perfection que l'on puisse acquérir sur cette terre, qui est un lieu de purgation et

d'épreuve, c'est de souffrir avec patience les choses contraire à notre amour-propre ; et, pour les souffrir avec patience, le meilleur moyen, c'est de les souffrir pour obéir à Dieu. *Acquiesce igitur ei et habeto pacem.* (Job. 22. 21). Qui se soumet à la divine volonté, jouit toujours de la paix et rien de ce qu'il lui arrive ne l'afflige. *Non contristabit justum quidquid ei acciderit.* (Prov. 12. 21). Pourquoi donc ne s'afflige-t-il jamais dans ses revers ? parce qu'il sait que tout ce qui arrive dans ce monde, arrive par la volonté de Dieu.

La divine volonté émousse les peines et adoucit le fiel de toutes les tribulations de la vie. Un saint cantique, parlant de la divine volonté, s'exprime ainsi : « Tu changes
« le chagrin en plaisir, tu rends la mort même agréable
« et douce. Celui qui s'unit à toi n'éprouve ni peine ni
« terreur. O volonté divine ! que tu es aimable ! »

Voici ce que S. Pierre nous conseille de faire pour trouver le repos au milieu des troubles de ce monde : *Omnem sollicitudinem vestram projicientes in eum quoniam ipsi cura est de vobis* (1. Petr. 5. 7.). Mais puisqu'il y a un Dieu qui se charge du soin de notre bonheur, pourquoi nous fatiguons-nous tant pour l'acquérir, et ne nous en remettons-nous pas entièrement à Dieu de qui tout dépend ? *Jacta* (dit David) *super Dominum curam tuam, et ipse te enutriet* (Psal. 64. 23.). Ne songeons qu'à obéir dans tout ce qu'il nous ordonne, dans tout ce qu'il nous conseille, laissons-lui le soin de notre salut, et il nous donnera de lui-même tous les moyens nécessaires pour nous sauver. *Erit tibi anima tua in salutem, quia in me habuisti fiduciam.* (Jer. 18. 15.) Ceux qui mettent toute leur confiance en Dieu ont leur salut assuré.

Enfin, pourvu qu'on suive la volonté de Dieu, on obtiendra le paradis. On tombera dans l'enfer en la mé-

prisant. Quelques personnes espèrent se sauver en pratiquant certains exercices, certaines prières, et cependant elles n'accomplissent pas les volontés du Seigneur. Mais Jésus-Christ a dit : *Non omnis qui dicet mihi, Domine, Domine, intrabit in regnum cœlorum, sed qui facit voluntatem Patris mei, ipse intrabit in regnum cœlorum* (Matt. 7. 21.).

Ainsi donc, si nous voulons nous sauver et nous lier étroitement à Dieu, adressons-lui souvent cette prière de David : *Docce me, Domine, facere voluntatem tuam* (Ps. 14. 10.). Abjurons notre propre volonté, et conformons-nous sans réserve à celle de Dieu. Quand nous donnons à Dieu nos biens par les aumônes, notre nourriture par les jeûnes, notre sang par les disciplines, nous lui donnons ce qui nous appartient; mais, quand nous lui donnons notre volonté, nous lui donnons notre être tout entier. Celui qui donne à Dieu toutes ses volontés peut lui dire : Seigneur, après vous avoir donné ma volonté, je n'ai plus rien à vous donner. Le sacrifice de notre propre volonté est le plus agréable que nous puissions faire à Dieu; et Dieu est prodigue de ses grâces à ceux qui lui font ce sacrifice. Mais, pour être parfait, il faut qu'il remplisse ces deux conditions : qu'il soit sans réserve, et qu'il soit constant.

Quelques uns donnent à Dieu leur volonté, mais avec réserve; un tel don ne peut être que peu agréable à Dieu. D'autres donnent leur volonté à Dieu, mais peu après la reprennent; ils sont donc toujours en danger d'être abandonnés de Dieu. C'est pour cela qu'il faut que tous nos efforts, tous nos desseins, toutes nos prières n'aient pour but que d'obtenir de Dieu la grâce de ne jamais avoir d'autre volonté que la sienne. Renouvelons chaque jour au Seigneur l'abdication complète de notre volonté; gardons-nous aussi de rien désirer ou de rien

chercher qui soit hors des volontés du Seigneur. Par ce moyen nous étoufferons nos craintes, nos désirs, nos passions, et tous nos penchans vicieux. Sœur Marguerite de la Croix, fille de l'empereur Maximilien, religieuse déchaussée de Sainte-Claire, dit, lorsqu'elle devint aveugle : *Pourquoi désirerai-je d'y voir quand Dieu ne veut pas que j'y voie ?*

O Dieu de mon ame ! recevez le sacrifice de toute ma volonté et de toute ma liberté. Je mérite que vous me tourniez le dos, et que vous refusiez le présent que je vous fais pour vous avoir été tant de fois infidèle ; mais je sens que vous me condamnez de nouveau à vous aimer de tout mon cœur ; j'ai donc la certitude que vous ne refuserez pas mes dons. Je me résigne humblement à votre volonté ; faites-moi connaître ce que vous voulez de moi ; je ferai tout pour vous plaire. Faites que je vous aime ; puis disposez à votre gré de tout ce que je possède et de moi-même. Je suis entre vos mains ; faites ce que vous jugerez plus à propos pour mon salut éternel. Je déclare ne vouloir jamais aimer que vous seul. Mère de Dieu, obtenez-moi la sainte persévérance. Jésus, mon bien-aimé, je ne veux que vous. Je me donne entièrement à vous, faites de moi ce que vous voudrez.

§ XX.

Heureux ceux qui sont fidèles à Dieu dans l'adversité.

Les soldats prouvent leur fidélité non pas dans le repos, mais dans les combats. Cette terre est pour nous un champ de bataille où chacun doit combattre et vaincre pour se sauver ; celui qui ne remporte pas la victoire

est à jamais perdu. Job disait : *Cunctis diebus, quibus nunc milito exspecto donec veniat immutatio mea* (Job. 14. 14.). Job avait à lutter contre des milliers d'ennemis ; mais il était consolé par l'idée que, restant vainqueur et ressuscitant après la mort, il aurait changé d'état. S. Paul parle de ce changement et s'en réjouit : *Et mortui resurgent incorrupti ; et nos immutabimur* (1. Cor. 15. 52.). Dans le ciel nous changeons de condition. Le ciel n'est n'est plus un lieu de travail, mais de repos ; ce n'est pas un lieu de crainte, mais de sécurité ; ce n'est pas un séjour de tristesse et d'ennui, mais de joie et de plaisirs éternels. Que l'espérance de ces éternelles délices nous donne des forces pour combattre jusqu'à la mort ; ne nous avouons jamais pour vaincus, *donec veniat immutatio nostra*, jusqu'à ce que la fin de la bataille soit venue, et que nous entrions dans l'éternité du bonheur.

Usque in tempus sustinebit patiens et postea redditio jucunditatis (Eccl. 1. 29.). Heureux celui qui souffre dans cette vie pour l'amour de Dieu ! il souffre pendant quelque temps *usque in tempus*, mais ses plaisirs seront éternels dans la céleste patrie. Là finiront les persécutions, les tentations, les infirmités, les désagréments, et toutes les misères de la vie. Dieu nous donnera une vie toute de délices et qui n'aura pas de fin. Il est temps d'émonder la vigne et de rompre tous les obstacles qui pourraient entraver notre marche vers le ciel, *tempus mutationis advenit* (Cant. 2. 12.). La taille ne se fait pas sans douleur, il faut donc prendre patience : *postea redditio, jucunditatis*, après cela on nous rendra en plaisirs ce que nous avons souffert de douleurs. Dieu est fidèle à ceux qui souffrent avec résignation et pour l'amour de lui. Il a promis d'être leur récompense, et cette récompense n'est-elle pas supérieure à

toutes nos souffrances! *Ego merces tua magna nimis* (Gen. 15. 2.).

Cependant, avant de recevoir la couronne de la vie éternelle, Dieu veut que nous ayons été éprouvés par les tentations : *Beatus vir qui suffert tentationem, quoniam cùm probatus fuerit, accipiet coronam vitæ quam repromisit Deus diligentibus se* (Jac. 1. 22.) Heureux ceux qui sont fidèles à Dieu dans les adversités ! Quelques uns croient que, lorsque toutes leurs affaires prospèrent et qu'ils n'éprouvent pas d'embarras, c'est signe qu'ils sont aimés de Dieu; mais ils se trompent. Dieu éprouve la patience et la fidélité de ses serviteurs, non par la prospérité, mais par l'adversité, pour leur donner ensuite cette couronne qui ne périt pas comme les couronnes de la terre, cette couronne glorieuse et éternelle dont parle S. Pierre : *Percipietis immarscescibilem gloriæ coronam.* (1. Petr. 2. 4.) A qui Dieu l'a-t-il promise? *Diligentibus se.* (S. Jac.) Dieu l'a promise à ceux que l'aiment, car l'amour divin nous fera combattre avec valeur et remporter la victoire.

Il ne suffit pas d'aimer Dieu, il faut encore être humble ; *Quoniam in igne probatur aurum et argentum ; homines Deo receptibiles in camino humiliationis* (Eccl. 25.) Les humiliations font les saints; elles sont la pierre qui nous montre s'ils sont or ou argent. Tel homme qui passe pour saint se trouble, se désole, se lamente au moindre affront qu'il reçoit; il veut punir celui qui le lui a fait. Qu'est cet homme? Du plomb. Le Seigneur a dit : *In humilitate tua patientiam habe* (Eccl. 2. 4.) Le superbe regarde toutes les humiliations qu'il reçoit comme une injustice insupportable; l'humble, au contraire, se jugeant digne de toutes sortes de mauvais traitemens, souffre tout avec patience. Que ceux qui ont commis des péchés mortels jettent les yeux sur

l'enfer qu'ils ont mérité, et à cette vue ils prendront en patience toutes les injures, toutes les do leurs.

Aimons donc le Seigneur; soyons humbles dans tout ce que nous faisons; faisons-le, non pour nous plaire à nous-mêmes, mais seulement pour plaire à Dieu. Maudit amour-propre! qui entre dans tout ce que nous faisons; même dans les exercices de piété, dans nos oraisons, dans nos pénitences, et qui sait trouver son intérêt dans toutes ces œuvres saintes!

Il est bien peu d'ames qui n'aient le défaut de l'amour-propre. *Mulierem fortem quis inveniet? procul et de ultimis finibus pretium ejus.* (Prov. 31. 10).

Où trouver une ame assez forte, assez dépouillée de passions, d'intérêt, pour continuer d'aimer Jésus-Christ, même au milieu de la douleur, de l'abaissement, des peines de l'esprit et des ennuis de la vie? Salomon dit qu'une telle ame est un bijou précieux qui vient des régions lointaines et est très rare. O mon Jésus crucifié! je suis un de ceux qui font de leurs prières un moyen de satisfaire leur vanité et leur amour-propre; bien dissemblable de vous qui avez mené une vie douloureuse, privée de toute consolation pour l'amour des hommes; prêtez-moi votre appui. Dorénavant je n'écouterai plus que votre volonté; je veux vous aimer sans intérêt: mais je suis faible; il faudra que vous me donniez les forces nécessaires pour accomplir mes promesses; je suis tout à vous, disposez de moi comme il vous plaira. Faites que je vous aime; c'est la seule grâce que je vous demande. O Marie! ma mère, obtenez-moi par votre intercession la fidélité et la ferveur.

§ XXI.

Qui aime Jésus-Christ doit haïr le monde.

Qui aime Jésus-Christ d'un amour véritable, se trouve trop heureux quand il est traité par les hommes comme fut traité Jésus-Christ, qui fut haï, calomnié, insulté, persécuté et cloué sur une croix infâme, où il mourut de fatigue et de douleur.

Le monde entier conjure contre Jésus-Christ; il hait Jésus-Christ; il hait donc aussi ses serviteurs. Le Seigneur animait ses disciples à souffrir sans se plaindre les persécutions et les peines, et leur disait qu'ayant renoncé au monde ils ne pouvaient qu'être haïs du monde. *De mundo non est... Propterea odit vos mundus* (Jo. 15. 19.) Or, comme les amants du Seigneur sont odieux au monde; ainsi le monde doit être odieux à ceux qui aiment Dieu. S. Paul disait : *Mihi absit gloriari nisi in cruce Domini nostri Jesu-Christi per quem mihi mundus crucifixus est et ego mundo.* (Gal. 6. 14). L'Apôtre inspirait au monde autant d'horreur qu'en inspirait un homme condamné et cloué sur la croix; et en revanche le monde faisait horreur à S. Paul, *mihî mundus crucifixus est.*

Jésus-Christ a voulu mourir sur la croix pour nos péchés, pour nous délivrer de l'amour de ce monde pervers: *Dedit semetipsum pro peccatis nostris ut eriperet nos de hoc seculo nequam.* (Gal. 1. 4.)

Notre Sauveur, nous ayant appelés à l'aimer, veut que nous méprisions les promesses du monde aussi bien que ses menaces; il veut que nous foulions également sous nos pieds son éloge et son blâme. Il faut prier Dieu de

nous faire entièrement oublier le monde, et de nous remplir de joie quand il nous raille et nous insulte. Il ne suffit pas, pour être tout à Dieu, d'abandonner le monde ; il faut désirer que le monde nous abandonne, et nous oublie. Quelques personnes quittent le monde, mais ne cessent de rechercher ses louanges, ne fût-ce que pour l'avoir abandonné ; le désir d'être estimés du monde vivant encore en eux, fait qu'en eux vit toujours l'image du monde.

Le monde hait les serviteurs de Dieu, et par conséquent leurs maximes et leurs bons exemples ; il faut que de même nous haïssions les maximes et les mauvais exemples du monde. *Prudentia carnis inimica est Deo, legi Dei non est subjecta, nec enim potest* (Rom. 8. 7.) L'Apôtre dit *nec potest* parce que le monde n'a d'autre but que son propre intérêt, et son propre plaisir ; il ne peut être d'accord avec ceux qui ne cherchent à plaire qu'à Dieu.

Oui, mon Jésus crucifié et mort pour moi, je veux vous plaire ! Qu'est le monde ? que sont les honneurs et les richesses ? Vous êtes mon Rédempteur, vous êtes mon seul trésor ; vous aimer est ma seule richesse. Si vous voulez que je sois pauvre, humilié, méprisé, j'y consens ; je reçois tout avec reconnaissance de vos mains, votre volonté est ma consolation. Mais la seule grâce que je vous demande, c'est de ne jamais m'écarter de vos saintes lois.

§ XXII.

Entretien d'un mourant avec son crucifix.

Mon Jésus, mon Rédempteur, qui dans peu allez être mon juge, ayez pitié de moi avant le fatal moment où

vous me jugerez. Or ; mes péchés et la rigueur de votre sentence ne m'effraient plus , quand je vous vois mort sur cette croix pour me sauver.

Cependant , consolez-moi dans l'angoisse où je me trouve ; mes ennemis veulent m'effrayer en me disant qu'il n'y a plus de salut pour moi : *Multi dicunt animæ meæ : non est salus ipsi in Deo ejus.* (Psal. 3. 2.) Mais je ne veux pas cesser de me confier en votre bonté , je ne veux pas cesser de dire : *Tu autem, Domine, susceptor meus es.* (Ibid.) Consolez-moi , faites-moi sentir que vous êtes mon salut : *Dic animæ meæ salus tua ego sum.* (Ps. 34.)

Que les insultes et la douleur que vous avez souffertes , que le sang que vous avez répandu pour moi , ne soient pas perdus. *Redemisti crucem passus , tantus labor non sit casus.* Je vous prie surtout , par la douleur que vous éprouvâtes lorsque votre ame se sépara de votre corps , d'avoir pitié de mon ame , lorsqu'elle sortira de mon corps.

Il est vrai que par mes péchés je vous ai souvent offensé ; mais à présent je vous aime par-dessus tout , je vous aime plus que moi-même ; je me repens de tout mon cœur de toutes les peines que je vous ai données , je les déteste , je les hais par dessus tous les crimes. Je sais que j'ai mille fois mérité l'enfer par les offenses que je vous ai faites , mais la mort douloureuse que vous avez subie pour moi et les grâces sans nombre que vous m'avez accordées , me font espérer qu'à mon entrée dans l'éternité vous me donnerez le baiser de paix.

Plein de confiance en votre bonté , ô mon Dieu , je me jette dans vos bras paternels : *In te, Domine, speravi , non confundar in æternum.* Les offenses que je vous ai faites m'ont mérité l'enfer ; mais j'espère par ce sang divin que vous m'avez déjà pardonné et que je pourrai un

jour aller chanter dans le ciel vos miséricordes. *Misericordias Domini in æternum cantabo.*

J'accepte de bon gré toutes les peines que vous me préparez dans le Purgatoire; il est juste que le feu punisse mes péchés. O saint cachot! Quand serai-je ton habitant; je souffrirai avec la certitude de ne pas avoir perdu le Seigneur. O feu sacré du Purgatoire! quand épureras-tu mon ame de toutes ses souillures et me rendras-tu digne de passer le seuil du Paradis!

O Père éternel! par les mérites de la mort de Jésus-Christ, faites-moi mourir dans votre grâce et dans votre amour, afin que je vous aime éternellement dans le ciel. Je vous remercie des grâces que vous m'avez accordées pendant ma vie, et surtout de m'avoir fait recevoir en ces derniers jours de ma carrière tous les saints sacrements.

Vous voulez ma mort, et je veux mourir pour vous plaire. C'est bien le moins que je meure pour vous, ô mon Jésus, qui êtes mort pour moi! Je vous dis avec S. François : *Moriar amore amoris tui, qui amore amoris mei dignatus et mori.*

Je reçois la mort avec calme; j'accepte avec joie toutes les peines qu'il me faudra souffrir encore d'ici à ce que j'expire. Donnez-moi la force de les souffrir avec résignation et une patience toujours égales. Je les offre à votre gloire, je les unis aux peines que vous souffrîtes dans votre passion. Père éternel, je vous sacrifie ma vie et tout mon être; je vous prie d'agréer ce sacrifice par les mérites de votre divin Fils qui s'offrit lui-même en sacrifice pour le salut des hommes.

O Marie, mère de Dieu, et ma mère, qui m'avez obtenu de Dieu tant de grâces pendant ma vie, je vous remercie de tout mon cœur; ne m'abandonnez pas dans mes derniers instans où j'ai le plus besoin de vos prières. Priez Jésus pour moi, faites qu'il me donne un re-

pentir plus sincère de mes péchés, un amour plus vif pour le Seigneur; ce n'est que par mes regrets et mon amour que je puis espérer d'aller un jour l'aimer éternellement dans le ciel : *In te, Domine speravi, non confundar in æternum.* Marie, mon espérance, j'ai mis toute ma confiance en vous.

§ XXIII.

Actes à faire au moment de la mort.

Un ange révéla à Ste.-Hiduvine qu'elle n'obtiendrait la glorieuse couronne des bienheureux que par le mérite des souffrances qui lui étaient réservées pour les derniers jours de son existence. La même chose arrive à toutes les âmes saintes qui quittent la terre. Il est certain que tout les actes, et surtout ceux de résignation à la mort et à toutes ses douleurs, sont d'un grand avantage pour ceux qui meurent dans la grâce de Dieu. Nous allons indiquer ici ceux de ces actes que nous croyons devoir être le plus agréables à Dieu dans la bouche d'un mourant. Mon Dieu, je vous offre ma vie, je suis prêt en tout temps et de la manière qu'il vous plaira. *Fiat voluntas tua!* Je répète encore : *fiat voluntas tua!*

Seigneur, si vous voulez m'accorder encore quelques jours d'existence, soyez béni; mais je ne veux de l'existence qu'autant que je pourrais l'employer uniquement à vous aimer et à vous plaire. S'il est de votre volonté que je meure de cette maladie, soyez béni; j'accepte la mort pour me conformer à votre volonté. Je répète encore : *Fiat, fiat, voluntas tua!* Je vous prie seulement de m'être en aide dans ces derniers momens. *Miserere mei, Deus, secundum magnam misericordiam tuam!* Si

vous voulez que je quitte la terre, je proteste que je veux mourir; parce que c'est votre votre volonté. Je veux mourir, Seigneur, pour satisfaire du moins en partie par les angoisses et les douleurs de ma mort, à votre divine justice que j'ai tant irritée par mes péchés; mes péchés, les offenses que je vous ai faits m'ont mérité l'enfer.

Je veux mourir pour être désormais dans l'impossibilité de vous offenser et de vous déplaire.

Je veux mourir pour vous prouver ma reconnaissance pour tous les bienfaits et les grâces dont vous m'avez comblé, quoique j'en fusse indigne.

Je veux mourir pour vous montrer que j'aime votre volonté plus que ma vie.

Je veux (si vous ne vous y opposez pas) mourir en ce moment même où je crois être en votre grâce. Je m'assurerais ainsi le bonheur de vous aimer et de vous bénir toute l'éternité.

Je veux mourir surtout pour pouvoir vous aimer éternellement et de toutes mes forces, dans le ciel où j'espère, par les mérites de votre passion, parvenir après ma mort et jouir de la gloire de vous voir et de célébrer votre miséricorde toute l'éternité.

Mon Jésus, vous avez accepté la mort sur la croix pour l'amour de moi; j'accepte la mort et toutes les souffrances qui m'attendent pour l'amour de vous; en attendant je dis avec S. François : *Moriar Domine, amore amoris tui qui amore amoris mei dignatus ei mori.*

Je vous prie, ô mon Sauveur, ô mon amour, ô mon unique bien! de me faire mourir dans votre grâce et dans votre amour, par vos saintes plaies et votre douloureuse mort. Vous m'avez racheté au prix de votre sang, ne permettez pas que je me perde. *Jesu dulcissime, ne permittas me separari a te, ne permittas me separari a te.*

Seigneur, ne me chassez pas de votre présence, *ne projicias me a facie tuâ*. J'avoue que mes péchés ont mérité l'enfer ; mais je m'en repens amèrement, et j'espère aller bientôt dans le ciel célébrer les miséricordes sans nombre que vous m'avez faites. *Misericordias Domini in æternum cantabo*.

Je vous adore, ô Dieu, qui m'avez créé ; je crois en vous, ô vérité éternelle, j'espère en vous ; miséricorde infinie ; je vous aime, ô bonté suprême, je vous aime par dessus tout, je vous aime plus que moi-même, parce que vous êtes digne d'être aimé ; et parce que je vous aime, je me repens de tout mon cœur d'avoir méprisé votre sainte grâce. Je vous promets de souffrir la mort, et mille morts, plutôt que de vous offenser encore une seule fois.

O Jésus, fils de Dieu, mort pour moi, ayez pitié de moi, mon Sauveur, sauvez-moi, et que mon salut soit de vous aimer éternellement. Marie, mère de Dieu, priez Jésus pour moi. Voici le temps où j'ai le plus besoin de vos secours. *Maria, mater gratiæ mater misericordiæ, tu nos ab hoste protege et hora mortis suscipe sub tuum præsidium confugimus, sancta Dei genitrix, sancta mater Dei, ora pro nobis peccatoribus*.

S. Joseph, mon père, aidez-moi. S. Michel archange, délivrez-moi des démons qui tendent des pièges à mon ame. Saints du Paradis, mes protecteurs et mes avocats au tribunal de Dieu, priez pour moi.

Et vous, mon Jésus crucifié, à l'instant où je rendrai le dernier soupir, recevez mon ame dans vos bras ; je la recommande à vous : souvenez-vous que vous m'avez racheté au prix de votre sang. *Te ergo quæsumus tuis famulis subveni quos pretioso sanguine redimisti*. Mon Jésus crucifié, mon amour et mon espérance, que je vive ou que je meure, je proteste que je ne veux que vous seul et rien de plus. *Deus meus et omnia*. Et pour-

rais-je désirer autre chose que vous? *quid mihi est in cælo et a te quid volui super terram? Deus cordis mei et pars mea in æternum.* Vous, l'amour de mon cœur, vous êtes toute ma richesse. Je recommande mon ame à votre amour, Seigneur qui l'avez sauvée par votre mort. *In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum, redimisti me Domine, Deus veritatis.* Confiant en votre miséricorde, je m'écrie: *In te, Domine, speravi, non confundar in æternum.* O Marie! vous êtes notre espérance; *spes nostra salve!* je vous dis encore, *In te, Domine speravi, non confundar in æternum.*

§ XXIV.

La maison de l'éternité.

Ibit homo in domum æternitatis suæ, (Eccl. 12. 5)
C'est une erreur d'appeler notre maison le lieu que nous habitons; notre corps n'aura dans quelque temps d'autre demeure que la tombe, la tombe où il restera jusqu'au jour du jugement. La maison de notre ame sera l'enfer ou le paradis, selon que nos péchés l'emporteront sur nos bonnes œuvres.

Nos cadavres n'iront pas d'eux-mêmes au tombeau; ils y seront portés par les hommes; mais l'ame se rendra d'elle-même au séjour qu'elle aura mérité, séjour de joie éternelle, ou d'éternelle douleur. *Ibit homo in domum æternitatis suæ.*

Selon que l'homme fait le bien ou le mal, il se prépare une place dans la maison de l'enfer ou dans la maison du paradis; en cette maison, on ne la change plus pour une autre.

Ceux qui vivent sur la terre changent de logis, soit

par caprice, soit parce qu'ils en sont chassés. Dans l'éternité on n'en change jamais, Où l'on entre la première fois, on y reste pour toujours : *Si ceciderit lignum ad austrum sive ad aquilonem in quocumque loco ceciderit ibi erit* (Eccl. 11. 3.) Celui qui entre au ciel sera toujours heureux, celui qui entre en l'enfer sera toujours malheureux. Celui qui entre dans le ciel sera donc toujours uni avec Dieu, toujours dans la compagnie des saints, toujours en paix, toujours contents; car tous les élus sont remplis de toutes sortes de joies, et ne les perdent jamais. Si les bienheureux pouvaient perdre la joie qu'ils éprouvent, ils ne seraient plus bienheureux, parce que la seule crainte de la perdre troublerait la paix dont ils jouissent.

D'un autre côté, ceux qui entrent dans l'enfer seront à jamais séparés de Dieu, à jamais dévorés par la flamme éternelle. N'allez pas croire que les tortures de l'enfer sont semblables à celles de ce monde, dont l'habitude diminue la douleur. De même que les délices du Paradis ne causeront jamais de dégoût ni d'ennui, et seront toujours aussi neuves et aussi agréables que le premier jour, comme nous l'apprend le cantique éternel des bienheureux : *Et cantabunt quasi canticum novum* (Apoc. 14. 3) : de même les tourmens de l'enfer ne perdront jamais de leurs rigueurs : jamais l'habitude n'en diminuera la douleur ; les réprouvés se sentiront éternellement dévorés par la douleur qui les saisit au premier instant de leur enfer.

S. Augustin disait que ceux qui croient à l'éternité et ne se convertissent pas à Dieu, ont perdu la foi ou la raison. *O æternitas! qui te cogitat nec pœnitet aut fidem non habet, aut si habet, cor non habet* (in Soliloq).

Malheur aux pécheurs qui entrent dans l'éternité sans

l'avoir connue (s'écrie S. Césaire), et qui ont négligé d'y penser. *Væ peccatoribus qui inco nitam ingrediuntur æternitatem.* Puis il ajoute : *Sed væ duplex ! ingrediuntur et non egrediuntur.* Deux fois malheur à eux ! d'abord parce qu'ils tomberont dans ce gouffre de feu ; puis, parce qu'une fois entrés, ils n'en sortiront plus. Les portes de l'enfer s'ouvrent pour faire entrer les âmes, mais non pour les faire sortir.

Non, les Saints n'ont pas trop fait pour leur salut, se cachant dans les grottes, en mangeant l'herbe des champs, en dormant sur la froide pierre ! non, ils n'ont pas trop fait, dit S. Bernard, parce que, lorsqu'il s'agit de l'éternité, on ne prend jamais trop de précautions. *Nulla nimia securitas, ubi periclitatur æternitas.* (S. Bern.).

Ainsi donc, quand le Seigneur nous envoie une croix d'infirmité, de pauvreté, ou de tout autre mal, songeons à l'enfer que nous avons mérité, et toutes nos douleurs nous sembleront légères. Disons alors avec Job : *Peccavi et vere deliqui et ut eram dignus non accepi.* (Job. 33. 27). Seigneur, je vous ai mille fois offensé et trahi, et je n'ai pas été puni comme je l'aurais mérité. Comment me plaindrais-je quand vous m'envoyez quelques tribulations, à moi qui ai mérité l'enfer ?

O mon Jésus ! ne m'envoyez pas en enfer, parce que dans l'enfer je ne pourrais plus vous aimer, et serais condamné à vous haïr éternellement. Privez-moi de tout le reste, des biens, de la santé, de la vie, mais ne me privez pas de votre amour. Faites que je vous aime toujours, que je vous loue toujours, puis châtiez-moi, faites de moi ce qu'il vous plaira. O Marie, mère de Dieu, priez-le pour moi.

§ XXV.

Ceux qui aiment Dieu sont impatients de le voir dans le ciel.

Dicim sumus in corpore peregrinamur a Domino.
(2. Cor. 5.) Les âmes qui n'aiment que Dieu sur la terre sont de nobles étrangères destinées, selon leur condition présente, à être les épouses éternelles du roi des cieux; mais, tant qu'elles vivent loin de lui, elles soupirent après le jour où il leur sera donné de rejoindre l'époux dans l'heureuse patrie où il les attend.

Elles savent que leur bien-aimé est toujours présent, mais qu'il est caché à elles comme par un rideau. Il est, comme le soleil, couvert de nuages à travers lesquels de temps en temps percent quelques rayons de lumière, Mais il ne se montre pas au grand jour; ces divines fiancées ont d'ailleurs un bandeau sur les yeux qui les empêche de voir l'objet de leur amour. Cependant elles vivent heureuses, parce qu'elles obéissent aux volontés du Seigneur, qui les laisse dans l'exil. Continuellement elle soupirent du désir de le voir face à face, afin d'en devenir encore plus amoureuses, et de brûler pour lui davantage.

Chacune d'elles se plaint tendrement à son bien-aimé de ce qu'il se dérobe à ses regards; elle lui adresse
« ces mots : « Seul amour de mon cœur, puisque tu
« m'aimes tant, pourquoi, fuis-tu ma présence? pourquoi
« me prives-tu bonheur de te voir? Je sais que tu es la
« beauté même; je t'aime par dessus tout, quoique je ne
« t'aie pas encore vu. Montre-moi ton beau visage; je
« veux te voir sans voile, afin de ne plus faire attention
« à moi, ni aux autres créatures, et de n'aimer que toi,
« mon unique bien ! »

Lorsque quelques rayons de la bonté divine arrivent jusqu'à ces âmes amoureuses du Seigneur, elles voudraient se fondre à cette lumière en ruisseaux d'amour et de reconnaissance. Cependant leur soleil reste encore enveloppé de nuages; son beau front demeure encore sous l'ombre de l'épais rideau; elles-mêmes ont toujours sur les yeux cet importun bandeau qui les empêche de le voir face à face. Quelle sera leur joie quand les nuages seront dissipés, quand le rideau tombera, quand le bandeau leur sera arraché! quand le beau front de leur époux leur apparaîtra sans voile, et qu'elles verront à la lumière céleste sa beauté, sa bonté et sa miséricorde!

O mort! pourquoi es-tu si lente à venir? Si tu ne te hâtes de me frapper, il me faudra encore languir loin de la présence de Dieu! Tu dois m'ouvrir la porte de son palais, tu m'introduiras dans les saints tabernacles de ma patrie éternelle. O fiancé de mon âme, mon Jésus, mon trésor, mon tout, quand viendra l'heureux moment où, quittant pour jamais la terre, j'irai m'unir à vous? Je ne mérite pas un si grand bonheur; mais l'amour que vous m'avez porté, et votre bonté infinie me font espérer d'être un jour enrolé dans l'armée bienheureuse de ces âmes choisies qui vous ont aimé sur la terre et vous aimeront éternellement dans le ciel. O mon Jésus! vous voyez ma situation: Être à jamais uni à vous, ou en être à jamais séparé. Ayez pitié de moi, votre sang est mon espérance. O ma mère, divine Marie! votre intercession est mon appui.

§ XXVI.

Jésus est le bon pasteur.

Jésus lui-même a dit : *Ego sum pastor bonus.* (Jo. 10. 11.) Le devoir d'un bon pasteur n'est que de mener ses troupeaux dans les meilleurs pâturages et les garder des loups. Mais quel pasteur, ô mon doux Rédempteur ! eut jamais la bonté de donner son sang et sa vie pour sauver ses agneaux ? Vous l'avez fait, Seigneur, pour nous délivrer des châtimens que nous avons mérités.

Peccata nostra pertulit in corpore suo super lignum ut peccatis mortui, justitiæ vivamus, cujus livore conati estis (Petr. 2. 24.) Pour nous guérir de nos maux, ce bon pasteur s'est chargé de toutes nos dettes et les a payées avec son corps en mourant de douleur sur la croix.

Cet excès d'amour envers nous, ses agneaux, embrasait S. Ignace martyr du désir de donner sa vie pour Jésus-Christ. *Amor meus crucifixus est*, dit-il dans sa lettre. Eh ! quoi, s'écrie-t-il, mon Dieu a voulu mourir en croix pour moi, et je ne chercherais pas à mourir pour lui ! en effet, qu'ont donc tant fait les martyrs en donnant leur vie pour Jésus-Christ, qui est mort pour l'amour d'eux ? L'idée seule de la mort de Jésus-Christ adoucissait leurs souffrances, émoussait les ongles de fer, leur rendait supportables les chevalets, les cuirasses embrasées, tous les tourments. Mais ce bon pasteur ne se contenta pas de donner sa vie pour ses agneaux ; il voulut après sa mort leur laisser son corps déjà immolé sur la croix pour être la nourriture et la manne de leur ame. L'ardent amour qu'il nous portait, dit S. Jean Chrysostôme, le porta à se faire

une même chose avec nous. *Semetipsum nobis immiscuit, ut unum quid simus, ardentem enim amantium hoc est.*

Lorsque ce bon pasteur voit une de ses brebis égarée, que ne fait-il pas? Que de moyens n'emploie-t-il pas pour la retrouver? s'il la retrouve, enfin, tout joyeux, il la met sur ses épaules. *Et cum invenerit eam, inponit in humeros suos gaudens (Luc. xv.).* Et appelant ses amis et ses voisins, c'est-à-dire les anges et les saints, il les invite à le féliciter d'avoir retrouvé la brebis égarée : *Et, veniens domum, convocat amicos et vicinos dicens illis : Congratulamini mihi, quia inveni ovem meam quæ perierat. (V. 6.)*

Qui n'aimerait de tout son cœur ce bon maître qui est si indulgent à l'égard même des pécheurs qui lui ont tourné le dos, et qui se sont volontairement perdus. O mon aimable Sauveur! vous voyez à vos pieds une de ces brebis perdues. Je vous ai quitté, mais vous ne m'avez pas abandonné. Vous n'avez négligé aucun moyen pour me rappeler à vous. Que serait-ce de moi, Seigneur, si vous n'étiez allé à ma recherche? Malheureux! que de temps je suis resté éloigné de vous! J'espère, par votre miséricorde demeurer dans votre grâce, et tandis que, par le passé, je cherchais à vous fuir, maintenant je ne désire que de vous aimer, et de vivre et mourir à vos pieds. Tant que je serai sur la terre, je serai continuellement en danger de vous perdre! Enlacez-moi des liens de votre amour, et jusqu'à mon dernier jour, ne cessez de me chercher. *Erravi sicut ovis quæ periit, quare servum tuum. (Ps. 118. 176.)* O Marie! protectrice des pécheurs, obtenez-moi la sainte persévérance.

§ XXVII.

L'affaire du salut éternel.

L'affaire de notre salut éternel est non-seulement la plus importante, mais la seule dont nous devons nous occuper; car, si nous la négligeons, nous perdons tout. Une pensée d'éternité bien méditée suffit pour faire un Saint. Le père Vincent Caraffa, grand serviteur de Dieu, disait que, si tous les hommes pensaient sérieusement à l'éternité de la vie future, la terre deviendrait un désert, parce que personne ne songerait plus aux choses de la vie présente.

Oh! si l'on avait toujours dans l'esprit la grande maxime de Jésus-Christ : *Quid prodest homini si mundum universum lucretur, animæ vero suæ detrimentum patiatur.* (Matt. 16. 26). Cette maxime a porté tant d'hommes à renoncer au monde; tant d'illustres vierges, même de sang royal, à se renfermer dans le cloître; tant d'anachorètes à vivre dans les déserts et tant de martyrs à sacrifier leur vie pour la foi! tous ceux-là pensaient que, s'ils perdaient leur ame, les choses du monde ne leur seraient d'aucun secours dans l'éternité.

L'Apôtre écrivait à ses disciples : *Rogamus autem vos, fratres... ut negotium vestrum agatis* (Thess. 4 et 11.). De quelle affaire parlait S. Paul? il parlait de cette affaire qui est d'une telle importance, que, si nous la manquons, nous perdons les délices sans fin du Paradis, et nous sommes jetés à jamais dans un gouffre d'éternelles souffrances : *De mortalibus suppliciis, de cælestis regnis amissione res agitur*, dit S. Jean Chrysostôme.

S. Philippe de Néri avait donc raison de traiter d'in-

sensés tous ceux qui ne songent dans cette vie qu'à acquérir des richesses et des honneurs, et ne songent pas à sauver leur ame. Le vénérable Jean Avila disait que de tels hommes mériteraient d'être renfermés dans la maison des fous. Eh quoi, disait-il, vous croyez qu'il y a une éternité de joie pour celui qui aime Dieu et une éternité de peines pour celui qui l'offense, et vous l'offensez ?

Toute perte d'effets, d'argent, de santé, de parents et même de la vie, peut être réparée sur la terre, par une bonne mort et par l'acquisition de la vie éternelle, comme ont fait les martyrs : mais avec quels biens, avec quels trésors, tout immenses qu'ils seraient, peut-on racheter son ame ? *Quam dabit homo commutationem pro animâ suâ.* (Matt. 16. 26).

Celui qui meurt dans la disgrâce de Dieu et perd son âme, perd avec elle toute espérance de remédier à son malheur. *Mortuo impio non erit ultra spes* (Prov. 11. 7). Oh ! mon Dieu ! quand même le dogme de la vie éternelle ne serait qu'une frivole hypothèse des docteurs, nous devrions néanmoins mettre tous nos soins à acquérir l'éternité heureuse et à éviter l'éternité malheureuse ; mais non, ce n'est pas une hypothèse, c'est une vérité certaine, incontestable, une vérité de foi, et l'une ou l'autre de ces deux éternités sera notre partage.

Mais chose incroyable ! tous ceux qui ont la foi et méditent cette grande vérité, disent : *Cela est, il faut songer à sauver notre ame* ; et presque personne n'y songe sérieusement. On emploie mille moyens, on n'épargne ni peines, ni dépenses pour gagner un procès, pour obtenir un emploi, et l'on laisse de côté l'affaire du salut éternel. *Sanè supre omnem errorem est dissimulara negotium æternæ salutis*, dit S. Eucher. Erreur entre toutes les erreurs, parce que, si l'on perd son ame, c'est une erreur sans remède.

Utinam saperent et intelligerent, ac novissima providerent. (Deut. 32. 27). Malheur à ces docteurs qui connaissent toutes les sciences, et ne savent pas préparer à leur ame les moyens d'obtenir une sentence favorable au jour du jugement.

O mon Rédempteur ! vous avez répandu votre sang pour racheter mon ame, et tant de fois je l'ai perdue par mes péchés ! je vous remercie de m'accorder le temps de la recouvrer, en recouvrant votre grâce. O Dieu ! que ne suis-je mort avant de vous avoir offensé ! Je me console par l'idée que vous ne repousserez pas les cœurs qui s'humilient et se repentent de leurs péchés. O Marie ! refuge des pécheurs, sauvez un pécheur qui se recommande à vous et qui se confie en vous.

§ XXVIII.

Quelle sera la joie des élus.

Intra in gaudium Domini tui. (Matt. 25. 23). L'ame, en entrant dans sa céleste patrie, verra à découvert, et sans voile, la beauté infinie de son Dieu ; ce sera là le bonheur de l'ame bienheureuse.

Tous les objets qu'elle verra en Dieu la combleront de joie ; elle verra l'équité des jugements, l'harmonie de ses dispositions sur chaque ame en particulier, le tout ordonné pour la gloire du Seigneur et le bien de la créature.

Elle comprendra plus vivement alors l'immense amour que Dieu leur a porté, en se faisant homme, et en sacrifiant sa vie pour l'amour d'elle ; elle sentira quel excès de bonté a élevé le bois de la croix, sur lequel un Dieu, devenu l'esclave des hommes, est allé mourir abreuvé d'insultes et de fiel ! elle comprendra le grand mystère

de l'Eucharistie où un Dieu, sous l'espèce du pain, se fait la nourriture de ses créatures.

Elle verra une à une toutes les grâces, tous les bienfaits que le Seigneur a répandus sur elle, et dont jusqu'alors elle n'avait pas eu connaissance; elle verra combien Dieu a été miséricordieux en attendant son repentir, en pardonnant ses fautes; elle verra les fréquentes invitations du Seigneur, les lumières, les secours qu'il lui a prodigués; elle verra que ses tribulations, ses maladies, la perte de ses biens et de ses parents — qu'elle regardait comme des châtimens, n'étaient pas des châtimens, mais des épreuves par où Dieu voulut la faire passer pour la rendre digne des joies du Paradis.

Enfin tous ces objets lui feront connaître la bonté infinie de Dieu et l'amour infini qu'il mérite. De sorte qu'à peine sera-t-elle entrée dans le ciel, qu'elle n'aura d'autre désir que de le voir heureux et satisfait; et, sentant alors que le bonheur de Dieu est infini et éternel, elle éprouvera une joie, sinon infinie (les créatures ne sont capables de rien d'infini), du moins pleine et parfaite, et telle qu'on l'éprouve dans le ciel. Ainsi seront réalisées ces paroles : *Intra in gaudium Domini tui.*

Les élus sont moins heureux de leur propre bonheur que de celui de Dieu, car les élus aiment Dieu mille fois plus qu'eux-mêmes, et la joie de Dieu leur est plus sensible que leur propre joie. L'amour qu'ils lui portent les rendra oublieux d'eux-mêmes, et leur seul désir sera de plaire à leur bien-aimé.

Ces extases, ces ravissements éternels sont comme une sainte ivresse qui fait perdre aux élus le souvenir de leur être pour ne plus songer qu'à aimer et servir l'unique objet de leur amour, le Seigneur. *Inebriabuntur ab ubertate domus tuæ.* (Ps. 35. 9.) Heureux dès le premier instant où ils entrent dans le ciel, ils se trou-

vent dès lors comme suffoqués d'amour dans l'océan immense de la bonté divine. Les élus perdront tous leurs désirs, excepté celui d'être sans cesse aimés de Dieu et de l'aimer sans cesse. La certitude de l'aimer toujours et d'en être toujours aimés, sera leur vraie béatitude, et cette béatitude sera si pure et si profonde qu'ils seront à jamais délivrés de l'aiguillon du désir : jouir de la joie de Dieu, tel sera le bonheur des élus, c'est pourquoi celui qui, dans cette vie, se complaît dans la béatitude éternelle de Dieu, celui-là, on peut le dire, partageant déjà la félicité de Dieu, commence à goûter le Paradis.

O mon doux Sauveur, amour de mon ame ! je languis encore dans cette vallée de douleur, environné d'ennemis qui cherchent à me séparer de vous. Mon bien aimé maître, faites que je ne vous perde pas, et que je vous aime toujours dans cette vie et dans l'autre ; pour le reste, disposez de moi comme il vous plaira. O Reine du Paradis ! si vous priez pour moi, je suis certain d'aller un jour vous tenir compagnie dans le ciel.

§ XXIX.

Le chagrin d'avoir perdu Dieu constitue l'enfer.

La rigueur de la sentence doit être proportionnée à l'énormité du crime. Les Théologues définissent le péché par ces mots : *Aversio a Deo*. Une trahison faite à Dieu, c'est là le péché mortel. Il consiste à mépriser la grâce divine et par sa faute perdre Dieu, qui est le bien suprême. Cette perte est la peine la plus cruelle que subissent les damnés.

Les autres peines de l'enfer ne sont pas moins terribles. Le feu dévorant, les ténèbres lugubres, les cris dé-

chirans, une puanteur capable à elle seule de causer la mort, si on mourrait en enfer, la compression qu'on éprouve en cet horrible cachot, au point d'y perdre la respiration, toutes ces souffrances ne sont encore rien en comparaison de la perte de Dieu.

Les pleurs des reprouvés sont éternels, et le sujet ordinaire de leurs pleurs, c'est l'idée désolante d'avoir perdu le Seigneur. Hélas! dans cette vie, la passion, les occupations temporelles, les plaisirs des sens, les revers, les vicissitudes de la fortune nous empêchent de considérer l'infinie bonté et beauté de Dieu. Aussitôt que l'ame est sortie de sa prison charnelle, elle ne voit pas tout de suite Dieu tel qu'il est; parce que, si elle le voyait, elle serait dès lors beatifiée. Elle sait seulement que Dieu est un bien infini, qu'il est infiniment beau et digne d'un amour infini. L'ame qui n'est créée que pour le voir et l'aimer, voudrait aller sans retard s'unir à son époux; mais si elle est en état de péché, elle trouve un mur impénétrable entre elle et Dieu, ce mur lui ôte la possibilité de jamais atteindre jusqu'à lui. Seigneur, je vous rends grâce de ce que le sentier qui mène à votre séjour n'est pas encore fermé pour moi; je puis encore espérer de vous rejoindre. *Ne projicias me a facie tuâ. Ne me chassez pas de votre présence.*

L'ame qui est créée pour aimer son Créateur, se sent invinciblement poussée par sa propre nature à aimer le Seigneur: dans cette vie, les ténèbres du péché et les passions sensuelles suspendent cette force inconnue qui attire à Dieu: c'est pourquoi elle n'est que faiblement affligée d'être séparée de lui; mais, lorsqu'elle a laissé le monde derrière elle, et qu'elle est délivrée des entraves du corps, alors elle sent que Dieu seul peut la rendre heureuse. De sorte que, dès qu'elle est dépouillée de son enveloppe mortelle, rapide, elle s'élançe vers le ciel pour embrasser

son Seigneur ; c'est alors que , si le péché la souille , elle est , comme une ennemie , repoussée loin de Dieu . Mais toute repoussée qu'elle est , elle ne cessera de se sentir entraînée vers Dieu , et son enfer sera d'éprouver à jamais cette lutte violente , toujours attirée vers Dieu , et toujours chassée de sa présence . Du moins , puisque cette malheureuse a perdu Dieu et ne peut plus le voir , si elle pouvait se consoler en l'aimant ! mais non ; car ayant été abandonnée par la grâce et rendue l'esclave du péché sa volonté s'est pervertie , de sorte que d'un côté elle se verra toujours portée à aimer Dieu , et de l'autre à le haïr . En même temps qu'elle connaît Dieu comme digne d'un amour infini , elle le hait et le maudit .

Si , du moins , elle pouvait dans ce lieu de tourment se résigner à la volonté divine , comme font les âmes de purgatoire , et bénir la main de ce Dieu qui les punit justement ! Mais non , elle ne peut se résigner , parce que la grâce l'ayant abandonnée , elle ne peut unir la volonté de Dieu à sa volonté maudite .

Cela fait , qu'elle tourne toute sa haine contre elle-même ; et , sans cesse déchirée par des sentimens opposés , elle voudrait vivre , elle voudrait mourir , elle voudrait vivre pour toujours , détester Dieu , qui est l'objet de toute sa haine ; elle voudrait mourir pour faire cesser le regret qu'elle éprouve malgré elle de l'avoir perdu ; mais il faut qu'elle vive ! Il faut qu'elle vive à jamais , dans une continuelle agonie , dans de continuelles tortures ! Prions Dieu , par les mérites de Jésus-Christ , de nous préserver de l'enfer ; prions-le , surtout , si nous avons la conscience accablée du poids de quelque péché mortel .

Disons-lui : Sauvez-moi , Seigneur , liez-moi toujours plus étroitement des chaînes de votre amour ; redoublez-les autour de mon âme , afin que je ne vous quitte plu

Malheureux que je suis ! J'ai méprisé votre grâce, j'ai mérité d'être à jamais séparé de vous, ô bien suprême ! et de vous haïr pour toujours ! Je vous remercie de m'avoir supporté quand j'étais dans votre disgrâce ! que serai-je devenu si j'étais mort alors ! Mais puisque vous avez prolongé mes jours, faites que je n'en abuse pas pour vous déplaire, et que j'emploie, ma vie tout entière, à pleurer les chagrins que je vous ai causés. Mon Jésus, dorénavant vous avez mon unique amour ; je n'aurai plus d'autre crainte que celle de vous offenser et de me séparer de vous. Mais je ne puis rien sans votre secours ; j'espère, par votre sang, que vous me donnerez la force de m'attacher éternellement à vous, ô mon Rédempteur, ô mon tout ! *Deus meus et omnia* ! Refuge des pécheurs, Marie, secourez un malheureux, qui se recommande à vous et se confie en vous. Pour nous assurer contre la perte de Dieu, donnons-nous tout à lui. Ceux qui ne se donnent pas entièrement à Dieu sont toujours en danger de s'éloigner de lui et de le perdre ; mais une ame qui renonce définitivement au monde et se donne tout à Dieu, ne le perd plus, parce que Dieu lui-même ne permettra pas qu'une ame qui s'est donnée à lui pleinement le quitte et se sépare de lui. Aussi un grand serviteur de Dieu disait-il que, lorsqu'on apprend la chute de certains hommes qui avaient d'abord montré l'intention de mener une vie sainte, on peut juger de là que, dans le principe, ils ne s'étaient pas entièrement donnés à Dieu.

§ XXX.

Mépris des choses du monde.

Le mépris des biens passagers et des vains plaisirs du monde a porté bien des âmes à se consacrer uniquement au service de Dieu. *Quid prodest homini si mundum universum lucretur animæ vero suæ detrimentum patiatur?* (Matt. 16. 26.) A quoi servira d'avoir conquis le monde entier à ceux qui auront perdu leur âme? Cette grande sentence de l'Église a fait quitter à de nombreux jeunes gens leur patrie, leurs parents, leurs richesses, leurs emplois, et jusqu'à des couronnes, pour aller se renfermer dans un cloître, ou dans un désert, afin de ne plus songer qu'à Dieu! Le jour de la mort est appelé jour de perte : *Juxta est dies perditionis* (Deut. 29. 21.) C'est un jour de perte, parce que tous les biens que nous avons acquis sur la terre, nous les abandonnons en quittant la terre.

S. Ambroise dit avec raison que nous ne pouvons appeler tous ces biens notre propriété, puisque nous ne pouvons les emporter avec nous dans l'autre monde, où nous devons demeurer éternellement : *Non nostra sunt* (dit-il) *quæ non possumus auferre nobiscum; sola virtus nos comitatur*. Nos bonnes œuvres seules nous accompagneront; elles seules nous consoleront dans l'éternité.

Toutes les fortunes d'ici bas, les dignités, les trésors, les bijoux, les titres, les honneurs, regardés du lit de la mort, perdent tout leur éclat; l'ombre hideuse de la mort, obscurcit même les sceptres et les couronnes, et nous

fait voir que tout ce que l'on estime en ce monde n'est que boue, vanité, fumée, misère. Et à quoi servent à un mourant toutes les dignités dont il a été revêtu, les trésors qu'il a possédés, si après son dernier soupir il ne doit avoir pour demeure qu'un vieux coffre de bois où il ira pourrir? de quoi servira la beauté du corps lorsqu'il n'en restera plus qu'une poignée de poussière et quatre os décharnés?

Qu'est la vie de l'homme sur la terre? Écoutons la définition qu'en donne S. Jacques : *Quæ est enim vita vestra? Vapor est ad modicum parens et deinceps exterminabitur* (Jac. 4. 15.) C'est une vapeur légère qui ne fait que paraître et disparaître. Aujourd'hui cet homme, puissant et estimé, est craint, est flatté; demain il est méprisé, calomnié, maudit. *Vidi inpium superexaltatum et transivi, et ecce non erat* (Ps. 35. 36.) Cherchez-le dans sa délicieuse maison de campagne, cherchez-le dans son palais de marbre; vous ne l'y trouverer plus. Où est-il? Ou est-il? Il est poussière, au fond de son sépulcre.

Statæra dolosa in manu ejus (Osez. 12. 7.) L'Esprit saint nous prévient de ne pas nous laisser tromper par le monde, parce que le monde pèse les biens avec une fausse balance. Mais nous, nous devons peser les choses dans l'infailible balance de la foi qui nous fait connaître les véritables biens, car ils ne sont pas véritables ceux qui doivent finir. Ste-Thérèse disait : *On ne doit pas faire cas des choses qui finissent avec la vie.* O Dieu! que reste-t-il de tant de ministres d'état, de tant de généraux d'armées, de tant de princes, de tant d'empereurs romains, maintenant que la scène est finie pour eux, et qu'ils sont dans l'éternité? *Periit memoria eorum cum sonitu* (Ps. 9. 8.). Ils ont joué un grand rôle sur la scène du monde; leurs noms ont retenti

partout ; mais, depuis qu'ils sont morts, leur rôle est fini, leur nom a disparu. Nous avons lu cette inscription gravée sur la porte d'un cimetière où reposent plusieurs chevaliers et plusieurs dames de distinction : *C'est ici que finissent toutes les grandeurs, les pompes et la beauté. Au bout de la carrière, nous n'avons trouvé que des vers, une pierre vile et un peu de sable.*

Præterit figura hujus mundi (1. Cor. 7. 31.). Notre vie enfin n'est qu'une scène qui passe vite. Elle finit pour les riches comme pour les pauvres, pour les rois comme pour les vassaux. Heureux celui qui a bien joué son rôle ! Philippe III, roi d'Espagne, fut atteint d'une maladie mortelle à l'âge de 43 ans ; avant d'expirer il dit à ceux qui l'entouraient : *Quand je serai mort, racontez le spectacle qui est devant vos yeux ; dites qu'avoir été roi pendant sa vie ne sert à l'heure trépas qu'à faire sentir le remords d'avoir régné.* Il ajouta avec un soupir : *Oh ! que n'ai-je passé mes jours dans un désert pour me sanctifier ! comme aujourd'hui je me présenterais avec plus d'assurance devant le tribunal de Jésus-Christ !*

On sait que S. François Borgia renonça au monde à la vue du cadavre de l'impératrice Isabelle qui avait été très belle pendant sa vie, et qui faisait horreur après sa mort. Borgia s'écria alors : *Ainsi finissent les biens de ce monde !* Et il se consacra à Dieu. Oh ! que ne l'imitons-nous avant de mourir ! Mais hâtons nous, parce que la mort court à toutes jambes et que nous ignorons le jour où elle nous atteindra. N'agissons pas de manière que de cette lumière que le Seigneur nous accorde présentement il ne nous reste que des remords et le compte que nous devons en rendre au Seigneur, lorsque nous tiendrons en main le cierge des mourans. Décidons-nous à aire dès maintenant ce que nous désirerons d'avoir fait,

quand la mort sera venue, et ce que nous ne serons plus alors à temps de faire.

Vous m'avez assez supporté, Seigneur, je ne veux plus hésiter à me donner à vous. Vous m'avez plusieurs fois exhorté à renoncer au monde et à me consacrer entièrement à vous. Vous m'appellez de nouveau : me voilà, Seigneur, recevez-moi dans vos bras, je m'abandonne à votre miséricorde. Agneau sans tache qui vous êtes sacrifié pour moi sur le Calvaire, lavez mes péchés avec votre sang, pardonnez-moi les injures que je vous ai faites, embrassez-moi de votre saint amour, je vous aime par dessus tout. Je vous aime de tout mon cœur, et quel autre objet au monde serait plus digne que vous de mon amour? où trouverai-je quelqu'un qui m'aime autant que vous? Marie, mère de Dieu, priez-le pour moi, et obtenez-moi la grâce de changer de conduite; j'ai mis toute ma confiance en vous.

§ XXXI.

Amour de la solitude.

Dieu ne se trouve pas dans les troubles du monde : aussi les saints se réfugiaient-ils dans les déserts les plus affreux, dans les grottes les plus sombres, pour éviter les hommes et s'entretenir seul à seul avec Dieu. S. Hilarion erra long-temps de désert en désert jusqu'à ce qu'il en eût trouvé qui n'eût jamais été visité par un homme, et finit par mourir dans l'île de Chypre, après y avoir vécu pendant cinq ans, au fond d'une affreuse solitude. Lorsque S. Bruno fut invité par le Seigneur à se retirer du monde, il alla avec ses compagnons trouver S. Hugues, évêque de Grenoble, pour qu'il lui assignât un dé-

sert de son diocèse. S. Hugues leur indiqua la Chartreuse, lieu sauvage plus propre à servir d'asile aux bêtes féroces qu'aux hommes. S. Bruno et ses compagnons s'y rendirent avec joie, et s'établirent dans de petites cabanes bâties à une certaine distance l'une de l'autre.

Le Seigneur dit un jour à Ste-Thérèse : *Je parlerais volontiers à bien des âmes; mais le monde fait tant de bruit en elles, que ma voix ne peut être entendue.*

Dieu ne nous parle pas au milieu des bruits et des affaires du monde, de peur de n'être pas entendu. Les paroles de Dieu, ce sont les saintes inspirations, les lumières, les invitations, par lesquelles il éclaire les Saints et les embrase d'amour pour lui; mais ceux qui n'aiment pas la solitude seront à jamais privés des paroles de Dieu.

Il s'exprime ainsi : *Ducam eam in solitudinem et loquar ad cor ejus.* (Osez. 2. 14.) Quand Dieu veut élever une âme à un haut degré de perfection, il lui inspire le désir de se retirer dans un lieu solitaire loin du commerce des hommes, et c'est là qu'il lui parle, non aux oreilles du corps, mais à celles de l'âme. Ainsi il l'illumine et la remplit de son divin amour.

Si Bernard disait qu'il avait mieux appris à aimer Dieu dans les bois, à l'ombre des chênes et des hêtres, que dans les livres et les écoles. S. Jérôme quitta les délices de Rome pour aller se renfermer dans la grotte de Bethléem. Il s'écriait : *O solitudo! in qua Deus cum suis familiariter loquitur, et conversatur!* Dans la solitude, le Seigneur cause familièrement avec les âmes qu'il aime. Il leur fait entendre de ces paroles qui font bondir les cœurs d'amour, comme dit la Sainte Epouse: *Anima mea liquefacta est ut dilectus meus locutus est.* (Cant. 5. 6.)

On sait par expérience que fréquenter le monde et s'occuper d'acquérir les biens temporels, est ce qui nous fait oublier Dieu. Mais, à l'instant de la mort, toutes les pei-

nes, tout le temps que nous auront coûtés les biens de la terre ne nous laisseront que regrets et des remords. Il ne nous restera alors que tout ce que nous aurons fait et souffert pour le Seigneur. Pourquoi donc ne nous détachons-nous pas du monde avant d'en être détachés par la mort?

Sedebit solitarius et tacebit, quia levavit se super se (Thren. 3. 28.). Le solitaire n'est plus agité par les soins de la vie; *sedebit*; il s'assied en repos. *Tacebit*, il garde le silence; il ne demandera pas de plaisirs sensuel; car, élevé au-dessus de lui-même, et de toutes les choses créées, il trouvera dans le Seigneur toute sa joie et son contentement.

Quid dabit mihi pennas sicut columbæ, et volabo et requiescam (Ps. 54. 7.). David désirait avoir les ailes de la colombe pour quitter la terre, ne pas même la toucher avec les pieds, et donner ainsi le repos à son ame. Mais tant que nous sommes dans cette vie il ne nous est pas permis de laisser la terre. Tâchons donc d'aimer la retraite, allons nous y entretenir tête à tête avec Dieu et y puiser les forces nécessaires pour nous défaire de nos défauts. C'est ainsi que faisait David, même au milieu des soins de la couronne. *Ecce elongavi fugiens et mansi in solitudine* (Ibid).

Que n'ai-je toujours pensé à vous, ô Dieu de mon ame! Que n'ai-je méprisé tous les biens de la terre! Je maudis le jour où, cherchant des satisfactions terrestres, j'ai offensé votre bonté! Que ne vous ai-je toujours aimé! oh! que ne suis-je mort plutôt que de vous avoir offensé! Malheureux! l'instant de ma mort n'est pas loin, il faudra bientôt que je me détache du monde. Je me propose donc de n'aimer plus que vous, de me donner entièrement à vous. Vous êtes tout puissant; prêtez moi des forces pour vous être fidèle. Mère de Dieu, priez-le pour moi.

XXXII.

Solitude du cœur.

S. Grégoire a dit : *Quid prodest solitudo corporis, si defuerit solitudo cordis ?* Dans le paragraphe précédent nous avons vu combien la solitude aide au recueillement de l'esprit ; mais S. Grégoire dit qu'il ne sert de rien que le corps soit dans la solitude, si le cœur reste plein de pensées et de désirs mondains. Pour qu'une ame soit tout à Dieu deux choses sont nécessaires, une indifférence complète pour les choses créées et un amour entièrement dévoué à Dieu. C'est là la véritable solitude du cœur.

Il faut donc, avant tout, détacher son cœur de tout objet terrestre. S. François de Sales disait : *S'il y avait dans mon cœur une seule fibre qui ne fût à Dieu, je me l'arracherais.* Si le cœur ne se purge et ne se vide de tout souvenir terrestre, l'amour divin n'y peut entrer. Dieu veut régner par son amour sur nos cœurs, il veut y régner seul ; il ne veut point d'un compétiteur qui lui ravisse la plus légère portion de cet amour qu'il a si chèrement acheté.

Quelques personnes se plaignent de ce que dans leurs exercices de piété, dans leurs oraisons, leurs communions, leurs lectures spirituelles, elles ne trouvent pas Dieu, et ne savent quel moyen employer pour le trouver ; mais Ste-Thérèse leur en indique un très efficace : *Détachez vos cœurs de toutes les choses créées ; puis cherchez Dieu, et vous le trouverez.*

Beaucoup de personnes, pour se séparer des hommes et correspondre avec Dieu, ne peuvent aller vivre dans

les déserts comme elles voudraient ; mais qu'elles sachent que, pour jouir de la solitude, il n'est pas nécessaire de vivre dans la solitude des déserts : ceux qui sont forcés par leur position d'être en relation avec les hommes, pourvu qu'ils aient le cœur libre, peuvent conserver, même au milieu du tumulte des villes, la solitude du cœur et l'union avec Dieu. Toutes les occupations que nécessite le rang où Dieu nous a placés n'empêchent pas la solitude du cœur. Ste-Catherine de Sienne trouvait Dieu, à travers même les soins du ménage, dont ses parens l'avaient chargée pour la détourner de ses occupations pieuses ; car, dans tous ces travaux, elle se retirait dans son cœur qu'elle appelait sa cellule, et ne cessait de s'y entretenir avec le Seigneur.

Vacate et videte quoniam ego sum Deus. (Ps. 45. 10.) Pour obtenir la céleste lumière qui nous fait connaître la bonté de Dieu, que nous ne pouvons connaître sans l'aimer, il faut *vacare*, c'est-à-dire se délivrer des liens de l'amour terrestre qui nous empêchent de nous élever jusqu'à Dieu. Ainsi qu'un vase de cristal qui est plein de sable ne reçoit pas la clarté du soleil, ainsi un cœur attaché à l'argent, aux honneurs, aux plaisirs des sens, ne peut recevoir la lumière du ciel ; et, ne connaissant pas Dieu, il ne l'aime pas. Dans quelque rang que Dieu nous ait placés, pour que les créatures ne puissent nous distraire d'aimer Dieu, il faut que, tout en remplissant les devoirs que notre état nous impose, nous vivions comme s'il n'y avait au monde que Dieu et nous.

Il faut se détacher de tout et principalement de nous-mêmes, en réprimant sans cesse les mouvemens de notre amour-propre. Par exemple, un objet nous plaît-il ? il faut le laisser précisément parce qu'il nous plaît. Une personne nous a-t-elle fait du mal ? il faut lui faire du bien précisément parce qu'elle nous a fait du mal. Enfin

il faut vouloir et ne vouloir pas, selon ce que Dieu veut ou ne veut pas, et n'avoir de préférence que pour ce que Dieu préfère.

Dieu se laisse trouver par tous ceux qui laissent les créatures pour le chercher. *Bonus est Dominus animæ quærenti illum* (Thren. 3. 25). S. François de Sales a dit : *Le pur amour de Dieu consume tout ce qui n'est pas Dieu pour régner seul en nous*. Il faut donc que notre ame soit un jardin fermé, pour nous servir de l'expression de la divine Épouse : *Hortus conclusus soror mea sponsa* (cant. 4. 12). On appelle jardin fermé toute ame qui tient la porte fermée à toutes les affections mondaines. Dieu qui nous a donné tout ce que nous possédons, a raison d'exiger de nous tout notre amour. Quand donc une créature veut s'emparer d'une partie de notre amour, il faut lui fermer l'entrée de notre ame, et, nous tournant vers Dieu, lui dire : *Quid mihi est in cælo ? et a te quid volui super terram ? Deus cordis mei et pars mea Deus in æternum* (Ps. 65. 25. 26). O mon Dieu ! quelle chose, excepté vous, pourrait remplir mon ame ? Non, dans le ciel et sur la terre, je ne demande que vous ; seul vous suffisez à mon cœur. *Deus cordis mei et pars mea in æternum*.

Heureux celui qui peut dire : *Regnum mundi et omnem ornatum seculi contempsi, propter amorem Domini mei Jesu Christi*. Sœur Marguerite de la croix, fille de l'empereur Maximilien II, pouvait bien dire ces belles paroles, lorsqu'au jour de sa profession, elle se dépouillait de ses riches parures et de ses bijoux pour endosser le grossier habit de laine des religieuses de Ste-Claire. L'auteur de sa vie dit qu'elle les jetait avec un tel mépris, qu'elle fit verser des larmes de pitié à tous ceux qui étaient présents à la cérémonie.

Mon Jésus, je ne veux pas que les créatures aient

part dans mon amour ; vous devez en être le seul maître , le posséder tout entier : que d'autres aillent à la recherche des plaisirs et des honneurs de la terre , vous serez mon seul bonheur , ma seule richesse , mon seul amour , dans ce monde et dans l'autre. Et, puisque vous m'aimez comme me le prouvent vos bienfaits , aidez-moi à me détacher de tout ce qui me détourne de vous. Faites que mon ame n'ait d'autre soin que de vous plaire, comme à l'unique objet de sa tendresse. Prenez possession de mon cœur tout entier ; je ne veux plus m'appartenir. Réglez sur moi, Seigneur, et rendez-moi obéissant à toutes vos volontés. O mère de Dieu, Marie, je me confie en vous ; vos prières me rendront tout à Dieu.

§ XXXIII.

Voir et aimer Dieu dans l'autre vie, sera le Paradis des élus.

Qu'est-ce qui fait le bonheur des élus dans le ciel ? L'ame voyant Dieu face à face , contemplant sa beauté infinie , découvrant toutes ses perfections dignes d'un immense amour, ne peut s'empêcher de l'aimer. Elle l'aime plus qu'elle-même ; elle s'oublie elle-même pour ne plus désirer que le bonheur de son bien-aimé, de son Dieu ; et voyant que Dieu, l'unique objet de sa tendresse, jouit d'une béatitude infinie , cette béatitude forme son Paradis. Si elle était capable de l'infini, en voyant son bien-aimé jouir d'un bonheur infini, son bonheur à elle le deviendrait aussi. Mais comme la créature n'est pas capable d'une félicité infinie , elle demeure tellement rassasiée de joie qu'elle ne désire plus rien. C'est là cette béatitude qu'ambitionnait David lorsqu'il s'écriait : *Satiabor cum apparuerit gloria tua.* (Ps. 16. 15.)

Ainsi se vérifie ce que Dieu dit à l'ame en l'admettant dans le Paradis : *Intra in gaudium Domini tui* (Matt. 25. 21.) Il ne dit pas à l'allégresse d'entrer dans l'ame, parce que cette allégresse était infinie; la créature ne pourrait le contenir. Il dit à l'ame d'entrer dans l'allégresse éternelle pour y prendre part, pour s'en nourrir jusqu'au rassasiement.

Je pense donc que dans l'oraison il n'y a pas d'acte d'amour plus parfait que de se rejouir de la joie infinie du Seigneur. C'est la continuelle occupation des bienheureux dans le ciel, de sorte que celui qui se réjouit souvent du contentement de Dieu, commence dès à présent à éprouver une partie des délices dont il s'enivrer a éternellement dans le Paradis.

L'amour que les saints portent au Seigneur est si vif et si profond que, si jamais ils ressentaient la cruauté de ne plus pouvoir l'aimer autant, cette crainte leur ferait éprouver un enfer de tourment. Mais non; car, autant ils sont certains de l'existence de Dieu, autant sont-ils assurés qu'ils l'aimeront toujours, et qu'ils en seront toujours aimés, et que cet amour immuable durera toute l'éternité.

Mon Dieu, rendez-moi digne de vous aimer, par les mérites de Jésus-Christ.

Ce contentement qui constitue le Paradis sera augmenté par la splendeur de cette cité de Dieu, par la beauté, de ses habitants et surtout par la présence de la reine Marie, qui sera plus belle que le Paradis tout entier, et par celle de Jésus-Christ, dont la beauté surpassera infiniment la beauté de Marie.

La jubilation des élus sera augmentée par le souvenir des dangers où chacun d'eux se sera trouvé de perdre un si grand bonheur. Quels seront les remerciements qu'adresseront au Seigneur ceux qui, par leurs péchés ayant

mérité l'enfer, se verront dans ce séjour des délices, d'où ils apercevront à leurs pieds tant d'autres qui, pour des péchés moindres que les leurs, brûlent dans le feu de l'enfer. Ils se verront sauvés, assurés de ne plus perdre Dieu, appelés à jouir éternellement de ces délices suprêmes, de ces délices qui ne fatiguent jamais. Sur la terre, quelque vifs que soient les plaisirs, ils finissent par lasser; mais les joies du Paradis, plus on les goûte, plus on les aime, de sorte que les élus sont rasassiés de ces plaisirs et en sont toujours avides; plus ils en épuisent, plus il leur en reste encore à épuiser : toujours ils désirent, et toujours ils obtiennent.

Le mélodieux cantique que les saints chantent dans le ciel pour remercier Dieu de leur bonheur, est appelé cantique nouveau : *Cantate Domino canticum novum* (Ps. 97. 1.), parce que les délices du ciel paraissent toujours aussi nouvelles que la première fois; toujours on en jouit, toujours on les demande, toujours on les obtient. Ainsi, de même que les damnés sont appelés, *Vasa iræ*, vases de colère, les élus sont appelés *Vasa caritatis*, vases d'amour.

C'est avec raison que S. Augustin dit que, pour acquérir cette béatitude éternelle, il faudrait y travailler éternellement. Que sont donc les pénitences et les oraisons des anachorètes? qu'ont donc fait les Saints en abandonnant richesses, terres, royaumes même? et les martyrs en bravant les chevalets, les cuirasses ardentes, une mort cruelle, pour obtenir le Paradis? Peu, presque rien, mais ce peu a suffi. Tâchons de porter sans murmurer les croix que Dieu nous envoie, car toutes nos souffrances se changeront un jour en joies. Quand les infirmités, les peines, les revers nous accablent, levons les yeux au ciel et disons : Toutes ces peines finiront un jour; et, après ce jour, je jouirai à jamais de la présence de Dieu. Cou-

rage, souffrons avec patience, méprisons les choses de ce monde. Heureux celui qui pourra dire en mourant, comme S. Agathe : *Domine, qui abstulisti a me amorem sæculi, accipe animam meam*. Recevez mon ame, vous qui me l'avez délivrée de l'amour des choses du monde, et m'avez accordé le vôtre ; supportons tout, méprisons toutes les créatures ; Jésus nous attend la couronne à la main pour nous sacrer rois du ciel, si nous lui sommes fidèles.

Mais comment pourrai-je, ô mon Jésus ! aspirer à un aussi grand bonheur, moi qui tant de fois pour les choses de la terre ai renoncé au Paradis, et foulé aux pieds votre sainte grâce ? Mais votre sang m'anime à espérer le Paradis, après avoir mérité tant de fois l'enfer, parce que vous êtes mort sur la croix pour donner le Paradis à ceux qui n'en étaient pas dignes. Mon Rédempteur et mon Dieu, je ne veux plus vous perdre. Donnez-moi la force de vous être fidèle. *Adveniat regnum tuum!* Par les mérites de votre sang, faites-moi entrer un jour dans votre royaume ; en attendant l'heure de la mort, faites que je suive pleinement votre volonté. *Fiat voluntas tua*. C'est là le plus grand bien, le vrai Paradis sur la terre pour ceux qui vous aiment. O ames qui aimez Dieu, tant que nous sommes dans cette vallée de larmes, soupirons toujours après le Paradis ! Disons : Belle patrie, où l'amour se donne en récompense à l'amour ; vers toi je soupire à toute heure. Quand sera-ce, ô mon Dieu ?

§ XXXIV.

De la prière faite devant le T. S. Sacrement de l'autel.

L'oraison, dans quelque lieu qu'on la fasse, est toujours agréable à Dieu ; mais il paraît que Jésus-Christ aime

surtout celles que l'on fait devant le S. Sacrement ; car il répand plus abondamment ses grâces et sa lumière sur ceux qui viennent le visiter. Il réside dans ce sacrement ; non seulement pour être la nourriture des âmes qui le reçoivent dans la sainte communion , mais encore pour que ceux qui le cherchent puissent en tout temps et en tout lieu jouir de sa présence. Les pieux pèlerins se rendent à Lorette, où Jésus a demeuré pendant sa vie et à Jérusalem, où il mourut sur la croix ; mais combien notre dévotion doit être plus ardente quand nous avons sous les yeux le tabernacle à l'ombre duquel ce Dieu qui habita parmi nous , et mourut pour nous sur le Calvaire , réside, jour et nuit , en personne ! Il n'est pas permis à toutes sortes de personnes de parler en particulier aux rois de la terre , mais tous les hommes en général , riches et pauvres , nobles et roturiers, peuvent adresser la parole au roi du ciel , Jésus-Christ dans le saint Sacrement , où il est prêt à recevoir nos cœurs , écouter nos prières et nous combler de ses grâces. Il donne audience à tout le monde ; il exauce et console tout le monde.

Les gens du monde , classe qui ne connaît que les plaisirs terrestres, ne conçoivent pas quelle volupté on peut goûter au pied de l'autel où repose une hostie consacrée ; mais, pour les âmes aimées de Dieu , les heures et les journées entières, passées devant le très Saint Sacrement, ne semblent que des minutes, tant sont douces les joies que le Seigneur leur fait éprouver.

Mais comment les mondains prétendraient-ils jouir de ces plaisirs, eux dont le cœur et la tête ne sont pleins que de la terre ? S. François de Borgia disait que, pour que l'amour divin règne dans nos cœurs, il faut en chasser la terre ; sans cela le divin amour n'y entre pas. *Va ate et videte (dit David), quoniam ego sum Deus.*

Ps. 45. 10.) Pour sentir combien Dieu est aimable , il faut *vacare* , c'est-à-dire, se dépouiller de toute affection terrestre. Voulez-vous trouver Dieu ? *Détachez-vous des créatures et vous le trouverez*, disait Ste.-Thérèse.

Que doit faire une ame devant le Saint-Sacrement ? elle doit aimer et prier. Elle ne doit pas rester là pour ressentir des douceurs et des consolations, mais seulement pour plaire à Dieu par des actes d'amour, pour se donner entièrement à Dieu en se dépouillant de toute sa volonté, et s'offrir à lui en disant : *Mon Dieu, je vous aime, je ne veux aimer que vous, Faites que je vous aime toujours; puis disposez de moi et de mes biens comme il vous plaira*. De tous les actes d'amour le plus agréable à Dieu, c'est celui que les élus exercent continuellement dans le ciel ; il consiste à se réjouir de sa béatitude infinie, comme nous l'avons dit dans le paragraphe XXVIII. Les élus aiment Dieu immensément plus qu'eux-mêmes; ils désirent plutôt le bonheur de celui qu'ils aiment que leur propre bonheur; et, voyant que Dieu jouit d'une félicité infinie, ils devraient en ressentir aussi une jouissance infinie : mais comme les créatures n'en sont pas capables, elles restent pleines de la joie du Seigneur, et cette joie est leur Paradis. Ces actes d'amour, produits même sans douceur sensible, sont très agréables à Dieu. Il n'accorde pas toujours ses consolations, dans cette vie, aux ames qu'il chérit le plus; il ne les leur accorde même que rarement, et alors ce n'est pas tant en récompense de leurs bonnes œuvres que pour leur donner plus de courage et plus de patience dans leurs peines et leurs revers, spécialement dans les distractions et les aridités auxquelles les ames pieuses sont sujettes au milieu même de l'oraison. Quant aux distractions, il ne faut pas s'en effrayer; il suffit de les éloigner quand nous les apercevons; les Saints eux-mêmes en éprouvent quelquefois:

Ils ne cessent pas pour cela de prier, et nous devons les imiter. S. François de Sales dit que, quand même dans nos oraisons nous serions à chaque instant occupés à poursuivre nos distractions, ces oraisons n'en seraient pas moins profitables et utiles. Quant aux aridités, la plus grande peine des âmes pieuses, c'est de se trouver quelquefois sans aucun sentiment de piété et sans aucun désir sensible d'aimer le Seigneur. Ajoutez à cela la crainte continuelle d'être dans la disgrâce de Dieu pour leurs péchés, et d'avoir été abandonnées de lui. Dans ces profondes ténèbres, elles ne peuvent plus trouver d'issue pour sortir, et il leur semble que toutes les portes leur sont fermées; qu'alors l'âme continue de prier; qu'elle résiste au démon qui sollicite de cesser toute oraison; qu'elle unisse alors sa désolation à celle que Jésus-Christ éprouva sur la croix, et si elle ne peut dire autre chose, qu'elle dise du moins : *Mon Dieu, je veux vous aimer, je veux être tout à vous, ayez pitié de moi! ne m'abandonnez pas!* qu'elle dise encore : *Je vous aime, quoique je voie bien que vous me laissez : fuyez tant loin que vous voudrez, je vous suivrai partout.*

§ XXXV.

On ne trouve qu'en Dieu la véritable paix.

Qui cherche la paix dans les créatures ne l'y trouvera pas, parce que toutes les créatures ne sont pas propres à contenter un cœur. Dieu a créé l'homme pour lui-même, et Dieu est un bien infini; lui seul donc peut contenter l'homme: c'est pourquoi bien des hommes, quoique comblés d'honneurs, de richesses, de plaisirs, ne

sont jamais contents; sans cesse, ils mendient de nouveaux honneurs, de nouveaux trésors, de nouveaux plaisirs, et plus ils en reçoivent, et plus ils sont inquiets. Ils ne jouissent pas un seul jour d'une paix véritable. *Delectare in Domino et dabit tibi petitiones cordis tui* (B. 36. 4.) Lorsqu'un homme met toute sa joie dans le Seigneur et qu'il ne cherche que lui, le Seigneur a soin de remplir toutes les demandes de son cœur, et il le réunira à ses amis bienheureux qui n'ont d'autre désir que de plaire à Dieu.

On appelle heureux, dans le monde, ceux qui peuvent satisfaire tous leurs caprices, commander aux autres, se donner tous les plaisirs! Erreur! — Il n'y a de vrai bonheur que pour ceux qui aiment Dieu. L'expérience prouve que tant de grands personnages estimés heureux par les gens du monde, au milieu de toute la pompe qui les environne, ne font que mener une vie misérable et tourmentée.

Mais comment se fait-il que tant de riches, tant de princes, ne peuvent trouver la paix au sein de l'abondance? Comment, au contraire, tant de religieux confinés dans une cellule, pauvres, obscurs, jouissent-ils d'une tranquillité parfaite? D'où vient que tant d'anachorètes, seuls dans un désert ou dans une grotte, tourmentés par le froid et par la faim, rayonnaient d'allégresse? C'est qu'ils ne pensaient qu'à Dieu et Dieu les consolait.

Pax Dei quæ exsuperat omnem sensum (Phil. 5. 7.). Ah! le pain que donne le Seigneur à ceux qui l'aiment surpasse toutes les délices qu'offre le monde. *Gustate et videte quam suavis est Dominus* (Psal. 33. 9.). O mondains! s'écrie le prophète, pourquoi méprisez-vous la vie des Saints, vous qui ne l'avez jamais connue? Essayez-en, insensés, quittez le monde, donnez-vous à Dieu, et vous verrez alors qu'il vous consolera plus que

toutes les grandeurs et toutes les délices de ce monde.

Il est vrai que les Saints eux-mêmes souffrent de grandes tribulations dans cette vie ; mais ils se résignent à la volonté divine et ne perdent jamais la paix. Les amis du monde sont tantôt gais, tantôt tristes ; mais, généralement, ils sont inquiets, agités, soucieux ; tandis que les amis de Dieu dominent les adversités et les vicissitudes de la fortune ; aussi coulent-ils leurs jours dans une tranquillité uniforme. Voici comment l'a décrite le célèbre cardinal Petrucci, prélat aussi pieux qu'admirable poète : « Autour d'elle cette ame voit les créatures quitter et reprendre des formes diverses ; pour elle, immobile en son centre, unie à Dieu, seule elle ne change pas. » Mais lorsqu'on veut se donner à Dieu et jouir d'une paix continuelle, il faut chasser de son cœur tout ce qui n'est pas Dieu, il faut mourir aux choses de ce monde. Mon Dieu, donnez-moi la force de rompre tous les liens qui m'attachent à la terre. Faites que je n'aime que vous seul.

Heureux celui à qui Dieu suffit ! Seigneur, accordez-moi la grâce de ne chercher que vous, de ne songer qu'à vous plaire. Pour l'amour de vous, je renonce à tous les plaisirs de la terre, même aux consolations spirituelles ; je ne veux faire que votre volonté. O Mère de Dieu ! recommandez-moi à votre Fils, qui ne vous refuse rien.

§ XXXVI.

Dieu doit être l'unique terme de nos actions.

Dans toutes nos actions, nous ne devons avoir d'autre but que de plaire à Dieu, sans songer ni à nos parents,

ni à nos amis, ni aux grands, ni à nous-mêmes; car tout ce que nous ne faisons pas pour Dieu est perdu. On fait bien des choses uniquement pour plaire aux hommes. S. Paul a dit: *Si adhuc hominibus placere servus Dei non essem.* (Gal. 1. 10.) Nous ne devons voir que Dieu dans toutes nos œuvres, afin de pouvoir dire comme Jésus-Christ : *Ego quæ placita sunt ei facio semper.* (Jo. 8. 39.) Dieu nous a donné tout ce que nous avons; nous n'avons à nous que notre néant et nos péchés: Dieu seul nous a véritablement aimés, il nous a aimés éternellement, il nous a aimés jusqu'à mourir sur la croix pour nous, et à se donner à nous dans le Saint Sacrement. Dieu seul mérite donc notre amour.

Malheur à ces âmes qui regardent avec amour quelque objet terrestre qui déplaît à Dieu ! Elles n'auront jamais la paix en cette vie, et sont en grand danger de ne jamais l'avoir en l'autre. Heureux au contraire, ô mon Dieu, celui qui ne cherche que vous, et renonce à tout pour l'amour de vous ! Il trouvera le diamant de votre pur amour, diamant plus précieux que tous les trésors et les royaumes de la terre. Ceux qui font ainsi, acquièrent la véritable liberté des enfants de Dieu, car ils se trouvent débarrassés de tous les liens qui les enchaînent au monde et les empêchent de s'unir à Dieu.

Mon Dieu et mon tout, je vous préfère à toutes les richesses, aux honneurs, aux sciences, aux gloires, aux espérances et même à tous les dons que vous pourriez me faire. Vous êtes mon unique bien, je ne veux que vous seul. Vous êtes le beau infini, le bon infini, l'aimable infini, vous êtes le bien suprême. Tous les dons qui ne seraient pas vous-même ne pourraient me suffire. Je répète et répèterai toujours, je ne veux que vous, et tout ce qui est moins que vous ne peut me suffire.

Quand me sera-t-il donné de ne m'occuper qu'à vous

aimer, à vous louer, à vous plaire, et de ne plus songer aux créatures ni à moi-même? O mon Dieu et mon amour! quand vous me verrez refroidi dans votre amour, ou en danger de m'attacher aux créatures et aux choses du monde, secourez-moi. *Emitte manum tuam de alto, eripe me et libera me de aquis multis* (Ps. 14. 37.) Tirez-moi du danger de m'éloigner de vous.

Que d'autres cherchent ce qu'ils désirent; moi je n'aime, ne cherche et ne désire que vous, mon Dieu, mon amour et mon espérance. *Quid mihi est in cælo? et a te quid volui super terram, Deus cordis mei et pars mea in æternum.* (Ps. 72. 6). *Deus meus et omnia!*

Mortels! détrompez-vous: tout le bonheur qui nous vient des créatures n'est que mensonge et fumée. Dieu seul peut nous rendre heureux, mais dans cette vie il ne se laisse pas voir entièrement, il ne nous donne qu'un échantillon des biens qu'il nous prépare dans le ciel; c'est là qu'il nous enivrera de joie lorsqu'il nous dira: *Intra in gaudium Domini tui.* Les consolations célestes que Dieu accorde à ses serviteurs ne sont qu'un appât pour les attirer dans le Paradis.

O Dieu tout-puissant! faites que dorénavant nous ne cherchions à plaire qu'à vous; faites que vous soyez notre tout, notre seul amour; car vous seul méritez d'être aimé et par droit de justice et par droit de reconnaissance. La peine la plus cruelle que j'éprouve, c'est de penser que je vous ai si peu aimé jusqu'à présent; mais je désire et je veux, avec votre secours, vous aimer à l'avenir de tout mon cœur et mourir en n'aimant que vous, mon bien suprême. Marie, Mère de Dieu, priez pour moi; vos prières sont toujours entendues: priez Jésus de me faire tout à lui.

§ XXXVII.

Il faut tout souffrir pour plaire à Dieu.

L'unique et la plus chère occupation des Saints a été de désirer avec ardeur, de souffrir toutes sortes de fatigues, d'outrages, de douleurs pour plaire à Dieu, qui a tant mérité d'être aimé et qui nous a tant aimés.

Toute la perfection et tout l'amour d'une ame pour Dieu consiste à ne chercher que le plaisir de Dieu et ne faire que ce qui peut lui être agréable. Heureux celui qui pourrait dire avec Jésus-Christ : *Ego quæ placita sunt ei facio semper.* (Jo. 8. 29.) Et quel plus grand honneur, quelle plus grande consolation pourrait obtenir une ame, que de supporter quelque fatigue, de souffrir quelques douleurs pour plaire à Dieu ? Il est trop juste que nous contentions ce Dieu qui nous a tant aimés, qui nous a donné tout ce que nous avons, et, non content de nous donner tant de biens, est allé jusqu'à se donner à nous, d'abord sur le Calvaire, où il est mort pour nous sauver, puis, dans le Saint-Sacrement de l'autel où il se livre à nous tout entier par la sainte communion ? Non, il ne peut nous donner rien de plus.

Pour répondre à tant de bienfaits, les Saints ne savaient plus que faire. Que de jeunes gens nobles et riches ont laissé le monde pour se consacrer au Seigneur ! que de jeunes vierges, même de sang royal, ont renoncé aux alliances les plus brillantes, pour se renfermer dans un cloître ! Que d'anachorètes sont allés se cacher dans les déserts et dans les grottes pour ne songer qu'à Dieu ! Que de martyrs ont accepté avec joie les fouets, les fers ardents, les tortures des plus cruels tyrans, uniquement

pour plaire à Dieu ! Enfin pour plaire à Dieu, les Saints se sont dépouillés de tous leurs biens, ont renoncé aux plus hautes dignités du monde, et ont reçu comme des trésors les maladies, les persécutions, la pauvreté et les morts les plus douloureuses !

Le désir de plaire à Dieu doit donc l'emporter en nous sur celui d'acquérir les richesses, les honneurs, la gloire, les délices de la terre, et même celles du Paradis ! Si les bienheureux croyaient qu'il serait plus agréable à Dieu de les voir brûler dans l'enfer, tous, même la divine mère, se jetteraient d'eux-mêmes dans ce gouffre de feu pour y rencontrer le bon plaisir de Dieu.

Dieu ne nous a mis au monde que pour que nous nous efforcions de lui plaire et de lui donner de la gloire. Le plaisir de Dieu doit donc être le seul mobile de toutes nos actions, le seul but de tous nos désirs, de toutes nos pensées. Il mérite bien que nous le contentions en tout ce Dieu qui nous aime tant, et qui est si ardent à nous faire le bien.

Mais d'où vient, Seigneur, qu'au lieu de vous être agréable, je vous ai tant de fois offensé, et payé vos bienfaits par des ingrattitudes ? Mais l'éloignement que vous m'inspirez pour mes fautes, me fait espérer que vous ne refuserez pas de me pardonner. Pardonnez-moi donc et faites que je ne vous offense plus. Faites que je renonce à tout pour vous plaire. *In te, Domine, speravi, non confundar in æternum.* Marie, ma mère, et la reine du ciel, tirez-moi tout à Dieu.

§ XXXVIII.

Heureux celui qui ne veut que Dieu.

Beati pauperes spiritu quoniam ipsorum est regnum celorum. (Matt. 5. 3.) Les pauvres d'esprit sont ceux qui, pauvres de désirs terrestres, ne désirent que Dieu. Ils sont pauvres d'affection, mais ils ne le sont pas en effet, puisqu'ils vivent heureux même en cette vie. Le Seigneur ne dit pas : *Ipsorum erit regnum celorum*, mais *est*, car même sur la terre ils sont riches de biens spirituels qu'ils reçoivent de Dieu, de sorte que, quoique pauvres de biens temporels, ils vivent contents de leur état. Ceux qui sont riches de désirs terrestres, et qui, quelques trésors qu'ils possèdent, sont toujours agités, car les biens du monde, loin de désaltérer notre soif, ne font que l'irriter davantage, ces riches-là ne sont jamais contents, parce qu'ils ne parviennent jamais à obtenir ce qu'ils désirent.

Jésus-Christ, pour nous rendre riches des véritables trésors, voulut être pauvre comme l'a dit l'Apôtre : *Propter vos egenus factus est ut illius inopiâ vos divites essetis* (2. Cor. 8. 9.) Il voulut être pauvre pour nous apprendre, par son exemple, à mépriser les biens terrestres, pour nous rendre riches des biens célestes qui sont immeusément plus précieux et plus durables. Il déclare donc que ceux qui ne renoncent pas à ce qu'ils possèdent sur la terre, ne seront jamais ses véritables disciples.

Heureux qui ne veut que Dieu et dit avec S. Paulin : *Sibi habeant divitias suas divites, regna sua reges, Christus mihi divitiæ et regnum est*; que les riches du monde jouissent de leur argent, de leurs terres, de leurs

royaumes, Jésus est toute ma richesse et mon royaume. Persuadons-nous que Dieu seul peut nous satisfaire; mais il ne satisfait complètement que les âmes qui l'aiment de tout leur cœur. Quelle place trouvera l'amour divin dans un cœur plein de la terre? tel fréquente la communion, visite souvent le Saint-Sacrement, mais parce qu'il est plein de la terre, Dieu ne peut le posséder tout entier, ni l'enrichir, suivant sa volonté.

Bien des personnes se plaignent de ce que, dans les communions, les méditations et dans les autres exercices de piété, elles ne trouvent pas Dieu. Ste-Thérèse dit à ceux-là : *Détache ton cœur des créatures, et tu trouveras Dieu.* Dépouillons-nous de tout attachement terrestre et surtout de notre propre volonté. Donnons-la tout à Dieu sans réserve, et disons-lui : Seigneur, disposez de moi et de tout ce que j'ai comme il vous plaira; je ne veux que ce que vous voudrez, et je sais que ce que vous voudrez sera pour moi mieux. Faites donc que je vous aime toujours, et je ne désire rien de plus.

Le seul moyen de nous détacher des créatures, c'est un grand amour pour Dieu. Si l'amour divin ne s'empare pas de toute notre âme, jamais nous ne serons saints. Le moyen d'acquiescer cet amour sans bornes, c'est de prier. Prions donc le Seigneur qu'il nous accorde son amour, et nous nous détacherons alors de toutes les choses créées. L'amour divin est un voleur qui nous dérobe saintement toutes nos affections terrestres, et nous fait dire : *Et pourrais-je désirer autre chose que vous, ô Dieu de mon cœur?*

Fortis ut mors dilectio. (Cant. 8. 6.) L'amour est fort comme la mort, c'est-à-dire que, comme il n'y a pas de force qui résiste à la mort, ainsi il n'y a rien d'assez fort pour résister à l'amour divin. L'amour triomphe de tout. Les saints martyrs ont bravé avec l'amour

du Seigneur les tourments les plus cruels, les morts les plus douloureuses.

Heureux enfin qui peut dire avec David : *Quid mihi est in cœlo et a te quid volui super terram? Deus cordis mei et pars mea Deus in æternum.* Que désirerais-je de plus dans cette vie, et dans l'autre que vous, ô mon Dieu, vous seul? Que d'autres obtiennent les biens qu'ils désirent! vous êtes, ô mon Dieu, mon unique bien, ma seule consolation.

Si une ame ne se donne entièrement à Dieu, elle sera toujours en danger de perdre Dieu et de se perdre elle-même. Mais ceux qui se donnent à Dieu sincèrement et entièrement sont certains de ne plus se détacher de lui, car le Seigneur est reconnaissant et fidèle à tous ceux qui se donnent à lui sans réserve. Pourquoi donc certaines personnes qui menèrent d'abord une sainte vie, ont-elles fini par s'écarter tellement des voies du Seigneur qu'on désespère presque de leur salut? Pourquoi? Parce qu'elles ne s'étaient pas entièrement données à Dieu; et, ce qui le prouve, c'est leur changement même.

Mon Dieu, mon véritable ami, ne permettez pas que mon ame, créée uniquement pour vous aimer, aime autre chose que vous et ne soit tout entière à vous, Seigneur, qui l'avez achetée au prix de votre sang. O mon Jésus! d'où vient que, connaissant l'amour que vous m'avez porté, j'ai pu aimer autre chose que vous? Ah! attirez-moi toujours plus à vous, faites-moi oublier le monde, afin que je ne songe plus qu'à vous. Je me confie en vous, Seigneur. Mère de Dieu, toutes mes espérances sont placées en vous; détachez mon cœur de tout ce qui n'est pas Dieu, afin que Dieu soit l'unique objet de mon amour, et de mes désirs.

§ XXXIX.

Des avidités de l'esprit.

S. François de Sales a dit que la vraie dévotion et les véritable amour du Seigneur ne consistent pas à éprouver des consolations spirituelles dans l'oraison et dans les autres exercices pieux, mais à avoir une volonté ferme de ne faire et de ne vouloir que ce que veut le Seigneur. C'est là l'unique but pour lequel nous devons faire nos oraisons, nos communions, nos mortifications, dussions-nous les faire sans ferveur et au milieu de mille tentations et mille ennuis ; Ste-Thérèse dit que, *Dieu éprouve ses servileurs par les tentations et les aridités. Quand même l'aridité durerait toute la vie, l'ame ne doit pas cesser de prier ; il viendra un temps où tout lui sera payé avec usure.*

C'est surtout dans les moments de désolation, comme l'observent les maîtres de la vie spirituelle, que nous devons nous exciter aux actes d'humilité et de résignation. Nous ne sentons bien notre impuissance et notre misère que lorsque nous sommes arides dans l'oraison ennuyés, distraits, dégoûtés, sans ferveur et sans désirs. Disons alors : *Seigneur, ayez pitié de moi, voyez comme je suis mal habile, même à produire un acte de vertu. Il faut en outre se résigner et dire : O mon Dieu ! vous voulez me tenir dans l'affliction et l'aridité, que votre volonté soit faite. Je ne veux pas être consolé, il me suffit de pouvoir vous être agréable.* Après cela, il faut persister dans l'oraison jusqu'au temps déterminé.

La plus grande peine des ames dévotes, ce n'est pas tant l'aridité que l'obscurité qui les dépouille de toute

bonne volonté, les environne de tentations contre la foi et contre l'espérance; parfois il s'y joint des mouvements de défiance si cruels, que l'ame craint d'avoir perdu la grâce divine et d'avoir été repoussée et abandonnée du Seigneur, à cause de ses péchés. Elle se croit haïe de Dieu; la solitude même lui est insupportable, et l'oraison lui devient un tourment. Il faut alors prendre courage et se dire que la crainte d'avoir cédé à une tentation ou à un sentiment de défiance est un tourment de l'ame, mais non un acte volontaire : il ne saurait donc y avoir de péché dans ces instans; l'ame résiste bien par sa volonté à la tentation, mais les ténèbres qui l'offusquent l'empêchent de s'en rendre compte. L'expérience elle-même vient bientôt à l'appui de cette observation, lorsque, par exemple, la même ame se trouve dans l'occasion de commettre un péché véniel délibéré, et qu'elle se trouve prête à souffrir mille morts plutôt que de commettre cette offense envers Dieu.

Ne nous tourmentons donc point dans ces sortes d'occasions, pour connaître si nous sommes dans la grâce de Dieu ou en état de péché. Vous désirez savoir si Dieu vous aime, mais alors Dieu ne veut pas vous le faire savoir; il veut que vous vous humiliez, que vous vous confiez en sa bonté, que vous vous résigniez à sa volonté. Vous voulez voir, mais Dieu ne veut pas que vous voyiez. Au reste, S. François de Sales dit que la résolution que vous avez prise d'aimer Dieu et de ne plus lui causer volontairement aucune peine, est une preuve que vous êtes encore dans la grâce. Jetez-vous alors dans les bras de la miséricorde divine, protestez que vous ne voulez que Dieu seul et sa volonté, puis bannissez toute crainte. Oh! combien ils sont chers au Seigneur ces actes de confiance et de résignation faits au milieu de ces effrayantes ténèbres.

Sainte Jeanne de Chantal souffrit ses peines intérieures pendant quarante-un ans; elles étaient accompagnées de tentations terribles et de la crainte d'être abandonnée de Dieu et d'être en état de péché. Sa douleur en était si profonde qu'elle disait que la pensée de la mort lui donnait seule quelque consolation. *Parfois*, disait-elle, *il me semble que ma patience s'échappe; je suis alors tentée de laisser là tout et de me livrer à la damnation.* Dans les huit ou neuf dernières années de sa vie, ses tentations, au lieu de diminuer, étaient devenues plus fortes, de sorte qu'elle priait ou travaillait continuellement. Sa douleur secrète était si vive qu'elle faisait pitié à tous ceux qui la connaissaient. Elle croyait parfois que Dieu la chassait loin de lui : pour calmer un peu son effroi, elle détournait ses regards du Seigneur; mais, ne pouvant trouver le calme qu'elle cherchait, elle se retournait bientôt vers Dieu, quoiqu'il lui semblât irrité contre elle. Dans l'oraison, dans la communion et dans les autres exercices de piété, elle n'éprouvait qu'ennui et dégoût; elle était comme un malade engourdi par la fièvre qui ne peut se changer de place dans son lit, qui n'a pas de voix pour exprimer ses peines, qui ne voit pas d'issue par où sortir de ses angoisses. Elle croyait avoir perdu la charité, l'espérance et la foi; du reste son regard était toujours fixé sur Dieu, elle reposait dans les bras de la divine volonté. S. François de Sales disait, en parlant d'elle, que son ame bienheureuse était un musicien sourd qui chante divinement et ne jouit pas de l'harmonie de ses chants, parce qu'il ne saurait entendre. L'ame qui est mise à l'épreuve de l'aridité ne doit donc pas perdre courage; quoique plongée dans les ténèbres, elle doit se confier dans le sang de Jésus-Christ, se résigner à la volonté divine et dire : Mon Jésus, mon espérance, mon unique amour, je ne mérite pas d'être con-

soléc; consolez ceux qui vous ont toujours aimé; moi j'ai mérité d'être jetée en enfer, abandonnée de vous, et privée du bonheur de vous aimer. O mon Sauveur! j'accepte toutes les peines; punissez-moi tant qu'il vous plaira mais ne m'empêchez pas de vous aimer. Dépouillez-moi de tout, excepté de vous: toute misérable que je suis, je vous aime plus que moi-même, je me donne tout à vous; je ne veux plus vivre pour moi-même. Donnez-moi la force de vous être fidèle. O Vierge Sainte, refuge des pécheurs, je me confie en votre intercession, faites-moi aimer le Seigneur qui m'a créée et sauvée de la mort.

§ XL.

La vie cachée.

Les ames qui aiment Dieu trouvent leur Paradis dans la vie cachée, qui les sépare du commerce des hommes. Non, ce n'est pas un ennui de s'entretenir avec Dieu dans la solitude, c'est un plaisir : *Non enim habet amaritudinem conversatio illius, nec tœdium convictus illius, sed lætitiã et gaudium.* (Sap. 8. 32.)

Les mondains ont raison de haïr la solitude, parce que dès qu'ils sont séquestrés de leurs divertissements, de leurs occupations terrestres, le remords parle plus haut dans leurs cœurs : C'est pour étouffer ou distraire leur conscience, qu'ils cherchent des hommes; mais plus ils recherchent leur soulagement auprès des hommes et au milieu des affaires du monde, plus ils rencontrent d'épines et d'amertumes.

Le contraire arrive à ceux qui aiment Dieu, car ils trouvent dans leur retraite un ami fidèle qui les console plus que la compagnie de leurs amis, de leurs parents, quand ce seraient même les plus grands personnages de

la terre. S. Bernard disait : *Nunquam minùs solus quam cùm solus*. Je ne suis jamais moins seul que lorsque je suis seul, et séparé des hommes, parce qu'alors je trouve Dieu qui me parle ; je suis alors plus attentif à l'écouter, et plus disposé à m'unir à lui.

Notre Sauveur voulait que ses disciples, bien que destinés à propager la foi dans le monde entier, suspendissent de temps en temps leurs fatigues, et se retirassent dans la solitude pour s'entretenir seuls avec lui : nous savons d'ailleurs que Jésus-Christ lorsqu'il était encore sur la terre, envoyait ses disciples en différents lieux de la Judée pour convertir les pécheurs. Mais, après leurs travaux, il les engageait à se retirer dans quelque lieu solitaire en leur disant : *Venite seorsum in desertum locum, et requiescite pusillum; erant enim qui veniebant et redibant multi, et nec spatium manducandi habebant.* (Marc. 6. 31.)

Puisque le Seigneur imposa le repos même aux apôtres en leur disant : *Requiescite pusillum*, il est donc nécessaire que les coopérateurs de son œuvre sainte se retirent de temps en temps dans la solitude pour se recueillir en eux-mêmes, et y puiser des forces afin de travailler ensuite avec plus d'ardeur à la conversion des âmes.

Ceux qui travaillent pour leur prochain, mais avec peu de zèle et d'amour de Dieu, et plutôt dans le but d'acquérir des honneurs et des richesses, font peu de profit avec les âmes : si donc le Seigneur a dit à ses disciples : *Requiescite pusillum*, il entendait non par là, qu'ils dussent dormir, mais bien qu'ils se reposassent de leurs fatigues en s'entretenant avec Dieu, en lui demandant les grâces nécessaires pour bien vivre, et pour sauver leur âme. Sans ce repos avec Dieu dans l'oraison, les forces nous manquent pour travailler à notre salut et à celui des autres.

S. Laurent Justiniani observe avec raison que la solitude est *semper amanda non semper tenenda*, c'est-à-dire que ceux qui sont appelés par le Seigneur à convertir les pécheurs, ne doivent pas toujours rester renfermés dans une cellule, parce que ce serait manquer à la divine vocation pour laquelle il faut tout quitter quand Dieu nous l'ordonne; mais ils doivent, dis-je, aimer la solitude, parce que Dieu s'y laisse trouver plus facilement qu'ailleurs.

O mon Jésus ! j'ai peu aimé la retraite, parce que je vous ai peu aimé. J'ai continuellement été à la recherche des plaisirs, et des consolations du monde qui m'ont fait vous perdre, vous, le bien infini !

Malheur à moi ! j'ai durant tant d'années tenu mon cœur dans la distraction, ne songeant qu'aux biens de la terre, et vous oubliant toujours ! O mon Dieu ! prenez ce cœur que vous avez acheté au prix de votre sang; embrassez-le de votre saint amour, possédez-le tout entier. O Marie, reine du ciel, vous pouvez m'obtenir cette grâce; je l'attends de vous.

§ XLI.

Détachement des choses créées.

Pour parvenir à aimer Dieu de tout son cœur, il faut se détacher de tout ce qui n'est pas Dieu, et de ce qui ne mène pas à Dieu. Il veut posséder seul notre cœur; il n'y veut pas de compagnons, et il a raison, car il est notre unique maître, nous lui devons tout ce que nous avons. Dieu est notre seul ami, seul il nous aime sans intérêt, et pour nous-mêmes; et comme il nous aime beau-

coup, il veut que nous l'aimions de tout notre cœur. *Diliges Dominum Deum tuum ex toto corde tuo.*

Pour aimer Dieu de tout son cœur, deux choses sont nécessaires : d'abord étouffer tout penchant qui n'est pas pour Dieu, ou qui n'est pas selon Dieu. *S'il y avait dans mon cœur (disait S. François de Sales) une seule fibre qui ne fût pas à Dieu, je me l'arracherais.* Puis il faut pratiquer l'oraison qui est le meilleur moyen pour nous remplir de l'amour divin. Mais si le cœur n'est pas vide de la terre, l'amour de Dieu ne peut y entrer, car il n'y trouve pas de place. Au contraire, un cœur détaché de toutes les créatures, s'enflamme rapidement, et toujours davantage au moindre souffle de la grâce divine.

Le pur amour, disait le saint évêque de Genève, consume tout ce qui n'est pas Dieu, pour tout convertir en amour, car tout ce que l'on fait pour Dieu est amour de Dieu. Oh ! que Dieu est bon et libéral envers les âmes qui ne cherchent que lui et sa volonté ! *Bonum est Dominus animæ quærenti illum* (Thren. 3. 25.). Heureux ceux qui, encore dans le monde, peuvent dire avec S. François : *Deus meus et omnia !* et mépriser toutes les vanités du monde. *Regnum mundi et omnem ornatum sæculi contempsi propter amorem Domini mei Jesu-Christi.* Quand les créatures veulent s'emparer d'une partie de cet amour que nous devons donner tout à Dieu, il faut aussitôt les chasser et leur fermer les portes de notre cœur. Il faut leur dire : Partez, allez chez ceux qui vous recherchent : mon cœur est entièrement consacré à Jésus-Christ ; il n'y a pas de place pour vous. Et avec cette résolution de ne vouloir que Jésus, il faut encore haïr ce que le monde aime et aimer ce que le monde hait.

Surtout, pour arriver au parfait amour, il nous faut nous renier nous-mêmes, embrasser tout ce qui blesse notre

amour-propre , et si un objet nous plaît , le fuir précisément parce qu'il nous plaît. Une médecine déplaît parce qu'elle est amère , il faut la prendre précisément parce qu'elle est amère. Nous répugnons à faire du bien à un ingrat , il faut lui en faire précisément parce qu'il est ingrat.

S. François de Sales dit encore qu'il faut aimer les vertus avec détachement ; par exemple , nous aimons l'oraison et la retraite , mais l'obéissance ou la charité nous empêchent de nous y livrer , il faut les laisser l'une et l'autre sans regret. Il faut de même embrasser avec joie toute chose qui arrive par la volonté de Dieu. Heureux celui qui veut ou ne veut pas ce qui lui arrive selon que Dieu veut ou ne veut pas ! Il faut donc prier souvent le Seigneur de nous faire trouver le calme dans toutes les dispositions de la providence.

Il est certain que personne au monde n'est plus heureux que celui qui méprise les choses du monde et se soumet toujours à la volonté divine. Il est donc nécessaire de renouveler souvent , au pied du crucifix , dans l'oraison et dans la communion , la renonciation totale à nous-mêmes et à toutes les choses qui nous appartiennent , en disant : Mon Jésus , je ne veux plus songer à moi , je me donne entièrement à vous , faites de moi ce qu'il vous plaira ; je crois que tout ce que m'offre le monde n'est que mensonge et vanité. Dorénavant , je ne veux chercher que vous , et votre bon plaisir. Aidez-moi à vous être fidèle. Vierge Marie , priez Jésus pour moi.

Écoutons le cardinal Pettrucci qui , en quelques vers , a décrit la folie des esclaves du monde et le bonheur des amis de Dieu : « Ce monde volage et fragile est un théâtre de ruines ; ses pompes et ses fêtes ressemblent à des plaisirs , et sont vos tourmens ; mais si vous suivez Jésus , vos tourmens semblent cruels et ce sont des délices. »

§ XLII.

La mort des Saints est précieuse.

Pretiosa in conspectu Domini mors sanctorum ejus (Ps. 115.). Pourquoi donc la mort des Saints est-elle appelée précieuse? S. Bernard répond qu'elle est appelée précieuse parce qu'elle est tellement riche en biens qu'elle mérite d'être achetée à tout prix.

Quelques hommes attachés au monde voudraient qu'il n'y eût pas de mort, mais S. Augustin a dit : *Vivre long-temps sur la terre, n'est autre chose que souffrir long-temps. Quid est diù vivere nisi diù torqueri.* (Serm. 17. 2.) Les misères et les angoisses qui nous oppressent dans cette vie sont en si grand nombre, dit S. Ambroise, *ut mors remedium videatur esse non pœna.* La mort ne nous est pas donnée comme un châ-timent, mais bien comme un soulagement, comme une grâce qui nous délivre de nos peines et de nos travaux.

La mort effraie les pécheurs, parce qu'ils savent que de cette première mort qu'ils auront subie en état de péché, ils passeront à la seconde mort, la quelle est éternelle; mais elle n'effraie pas les âmes vertueuses qui, se confiant dans les mérites de Jésus Christ, ont des signes suffisants pour leur donner une assurance morale qu'elles sont dans la grâce de Dieu. Ce *Proficiscere anima christiana de hoc mundo*, qui afflige tant ceux qui meurent à regret, réjouit les Saints qui ont tenu leur cœur libre des attachements du monde, et ont toujours répété avec forceur : *Deus meus et omnia !*

La mort pour eux n'est pas un tourment, c'est un

repos après les fatigues qu'ils ont essuyées en combattant les tentations , les scrupules et les inquiétudes exagérées de conscience.

Il leur arrivera donc ce que leur annonce S. Jean. *Beati mortui qui in Domino moriuntur ! A modò jam dicit spiritus , ut requiescant à laboribus suis.* (Apoc. 14. 13.) Celui qui meurt dans l'amour de Dieu n'est pas troublé par la vue de la mort , ne gémit pas de ses douleurs ; il les souffre avec plaisir , et les offre au Seigneur comme les derniers débris de son existence. Ah ! qu'ils seront tranquilles et heureux ceux qui mourront entre les bras de Jésus-Christ , qui a choisi une mort dure et amère pour nous procurer une mort douce et paisible ! O Jésus ! vous êtes mon juge , mais vous êtes aussi mon rédempteur mort pour me sauver. J'aurais mérité dès mon premier péché , d'être condamné à l'enfer , mais , par votre miséricorde , vous m'avez inspiré le repentir de mes fautes. J'espère donc que maintenant vous m'avez pardonné. Je ne méritais plus de vous aimer , mais , par vos bienfaits , vous m'avez forcé de vous aimer. Si vous voulez que la mort me frappe dès à présent , j'y consens de tout mon cœur. Je vois que je ne suis pas digne d'entrer tout de suite dans le Paradis ; je vais dans le Purgatoire avec joie , décidé à souffrir , sans me plaindre , aussi long-temps qu'il vous plaira. Ma peine la plus cruelle sera d'y être privé de vous , soupirant sans cesse après le moment où j'irai vous voir face à face. Mon bien-aimé Sauveur , ayez pitié de moi !

Notre vie mortelle n'est qu'un continuél danger de perdre le Seigneur. *Inter laqueos ambulamus* , disait S. Ambroise , nous marchons toujours à travers les pièges de nos ennemis , qui tâchent de nous faire perdre la grâce de Dieu. Chaque fois que l'horloge sonnait , sainte Thérèse remerciait Dieu de lui avoir fait passer , sans pécher , une

heure entière de combats et de périls. Aussi, à l'approche de la mort, sa joie fut-elle extrême; car la mort coupait court aux tentations, aux luttes intérieures, et la conduisait vers son Dieu.

Dans cette vie présente, on ne peut être tout à fait exempt de défauts. C'est là le motif pour lequel les amis de Dieu attendent si impatiemment la mort. Cette idée réjouissait le Père Vincent Caraffa à l'heure du trépas. *En cessant de vivre, disait-il, je cesse de pécher.* Un saint personnage ordonna aux prêtres qui l'assistaient de lui répéter souvent ces mots : *Console-toi, voici le moment où tu n'offenseras plus le Seigneur.*

Et ce corps est-il pour nous autre chose qu'un cachot où l'ame languit en prisonnée? L'amoureux saint François murmura en mourant ces paroles du prophète : *Educ de custodia animam meam.* (Ps. 141. 8). Seigneur, tirez mon ame de cette prison, où elle ne peut vous voir. O mort trop aimable! qui te craindra? qui ne te désirera pas, puisque tu es le terme des chagrins et l'aurore de la vie éternelle? S. Pionius, martyr, était si joyeux en marchant au supplice, que les spectateurs étonnés, lui demandèrent comment il pouvait être si gai en approchant de la mort? *Erratis*, répondit-il, *non ad mortem, sed ad vitam contendo* (*Apud. Euseb.* 146.) Vous vous trompez, je ne vais pas à la mort mais à la gloire.

Mon bon Jésus, je vous remercie de ne m'avoir pas fait mourir quand j'étais dans votre disgrâce, et d'avoir gagné mon cœur par tous les bienfaits que vous m'avez dispensés. Quand je pense aux offenses que je vous ai faites, je voudrais en mourir de douleur. Cette ame qui s'était perdue, je la remets entre vos mains : *In manus tuas commendo spiritum meum.* Souvenez-vous, Seigneur, que vous l'avez racheté au prix de votre sang. *Redemisti me,*

Domine, Deus veritatis. Je vous aime, ô bonté infinie ! et je désire quitter bientôt la terre pour aller vous aimer d'un amour plus parfait dans le ciel. Tant que je serai en ce monde, faites-moi connaître toujours de plus en plus que mon devoir est de vous aimer. Mon Dieu, acceptez-moi, je me donne tout à vous. Je me confie en vous par les mérites de Jésus-Christ. O Marie ! ô mon espérance ! j'espère aussi dans votre intercession.

§ XLIII.

De la tiédeur.

Il y a deux espèces inévitable de tiédeur ; l'une est l'autre peut être évitée. La première est celle que souffrent, dans l'état présent, les âmes spirituelles elles-mêmes, qui, par leur naturelle fragilité, ne peuvent s'empêcher de tomber de temps en temps, malgré elles, dans quelque faute légère ; nulle n'est exempte de ce défaut, lequel est une suite du péché originel, à moins d'une grâce spéciale, qui n'a été accordée qu'à la mère de Dieu. Le Seigneur permet ces taches dans ses Saints, pour les conserver dans l'humilité. Souvent ils sont dégoûtés, sans ferveur, fatigués de leurs pieux exercices, et dans ces moments d'aridité, il leur est plus facile de tomber dans plusieurs fautes, au moins indélébiles. Au reste ceux qui se trouvent dans cet état, ne doivent pas pour cela laisser leurs dévotions accoutumées, ou perdre courage ; qu'ils ne croient pas non plus être pour cela tombés dans la tiédeur, car ce n'est pas là la tiédeur ; qu'ils poursuivent leurs exercices et leurs oraisons, qu'ils détestent leurs défauts et renouvellent souvent la résolution d'être entièrement à Dieu ; qu'ils aient con-

fiance en Dieu, et Dieu les consolera. La véritable tiédeur, la tiédeur vraiment déplorable, c'est celle d'une ame qui tombe en péchés véniels, tout à fait volontaires, qui s'en repent faiblement, et qui ne se donne aucune peine pour les éviter, en disant que ce sont des riens. Et quoi! déplaire à Dieu n'est rien? Sainte Thérèse disait à ses religieuses : *Mes filles, que Dieu vous préserve de tout peché volontaire, quelque léger qu'il soit!*

On dit : *Mais ces péchés ne nous privent pas de la grâce du Seigneur.* Ceux qui parlent ainsi sont en grand danger d'être un jour privés de la grâce divine, et de tomber en péché mortel. S. Grégoire dit que celui qui tombe en péché véniel volontaire et habituel sans songer à s'en corriger, ne reste pas où il tombe, mais roule toujours plus avant dans l'abîme : *Nunquam illic anima quò cadit jacet* (S. Grég. Mor. 5. 25.)

Les maladies mortelles ne proviennent pas toujours de désordres graves, mais de quantité de désordres légers et souvent répétés; de même beaucoup d'ames sont poussées en péchés mortels par des péchés véniels souvent répétés. Ces péchés véniels rendent l'ame si faible que, lorsqu'elle est assaillie par quelque tentation violente, elle n'a pas la force d'y résister, et elle succombe. *Qui spernit modica paulatim decidet.* (Eccl. 19. 21) Qui ne fait attention aux petites chutes finira par se trouver à son insu dans un précipice. Le Seigneur à dit : *Quia tepidus es, incipiam te evomere ex ore meo* (Apoc. 3. 16.) Etre vomi de Dieu signifie, être abandonné de Dieu, ou du moins de ces secours divins qui sont nécessaires pour rester dans sa grâce

Réfléchissons bien sur cet article. Le concile de Trente condamne ceux qui disent que nous pouvons persévérer dans la voie du salut sans un secours spécial du Seigneur,

Si quis dixerit justificatum, vel sine speciali auxilio Dei in accepta justitia perseverare posse; anathema sit (Sep. 6. Can. 22.) Nous ne pouvons donc persévérer en grâce, sans un secours spécial et extraordinaire du Seigneur; mais ce secours spécial, Dieu le refusera justement à celui qui ne se fait pas scrupule de commettre des péchés véniels volontaires. Comment accorderait-il un secours spécial à ceux qui ne craignent pas à chaque instant de lui causer volontairement mille déplaisirs? *qui parce seminat parce et metet* (2. Cor. 9. 6.) Qui sème peu, recueille peu. Si nous sommes avares avec Dieu, comment pouvons-nous espérer que Dieu soit libéral avec nous?

Malheur à ceux qui vivent en paix avec une conscience chargée de péchés véniels! Ils iront toujours de mal en pis, car les passions prenant chaque jour plus d'empire sur leur ame, elles finiront par les aveugler, et quand on est aveugle, on tombe facilement dans le précipice. Craignons de tomber dans la tiédeur: la tiédeur volontaire est semblable à la fièvre étiq̄ue, qui n'effraie pas beaucoup, mais qui est si maligne qu'il est presque impossible d'en guérir.

Du reste, quoiqu'il soit difficile qu'une ame tiède se corrige, il y a cependant du remède, si elle veut bien en faire usage. D'abord il faut se résoudre à sortir à tout prix de cet état malheureux; 2^o éloigner toute occasion de chute, autrement il n'y a nul espoir d'amendement; 3^o se recommander souvent à Dieu, et le prier avec ferveur de nous donner la force de sortir de ce déplorable état, et ne cesser de prier jusqu'à ce qu'on en soit délivré.

Seigneur, ayez pitié de moi! Je sais que je mériterais que vous me vomissiez, tant je suis tiède à vous aimer. Je suis sans amour, sans confiance, sans ferveur. Mon Jésus, ne m'abandonnez pas. Tendez-moi votre main

puissante, et tirez-moi de ce borbier de la tiédenr où je me vois plongé. Faites-le par les mérites de votre passion ; ils sont mon espérance. Sainte Vierge, vos prières peuvent me secourir : priez Dieu pour moi.

§ XLIV.

Pureté d'intention.

La pureté d'intention consiste à faire tout ce qu'on fait uniquement pour plaire à Dieu. Jésus-Christ a dit que selon que l'intention est bonne ou mauvaise, l'œuvre que l'on fait est bonne ou mauvaise devant Dieu. *Si oculus tuus fuerit simplex, totum corpus tuum lucidum erit ; si autem oculus tuus fuerit nequam, totum corpus tuum tenebrosum erit.* (Matt., 6, 22, 23.) L'œil simple est l'intention pure de plaire à Dieu ; l'œil ténébreux est l'intention mauvaise, lorsqu'on agit par vanité ou pour se satisfaire soi-même.

Y a-t-il rien de plus beau que de donner sa vie pour la foi ? Cependant, dit S. Paul, ceux qui meurent pour un autre but que celui de plaire à Dieu, le martyre leur est inutile. Or donc, si même le martyre ne sert de rien lorsqu'on ne souffre pas pour Dieu, de quoi serviront tous les sermons, tous les livres, tous les travaux des ouvriers évangéliques, toutes les macérations des pénitens, si tout cela est fait pour obtenir le suffrage et la louange des hommes, ou pour suivre des inclinations naturelles ? Le prophète Aggée dit que, même les œuvres saintes par elles-mêmes, si elles ne sont faites pour Dieu, sont mises *in sacculum pertusum* (Agg., 1, [6]), dans un sac percé, c'est-à-dire qu'elles en sortent toutes, et qu'il n'en reste rien. Au contraire, toute action faite pour

plaire à Dieu, fût-elle de peu de valeur, vaut beaucoup plus que tant d'autres faites avec un but moins pur. S. Marc parle d'une pauvre veuve qui ne jeta dans le tronc des aumônes du temple que deux petites pièces; mais le Sauveur s'écria : *Vidua hæc pauper plus omnibus misit.* (Marc, 12, 41.) S. Cyprien remarque qu'elle mit plus que les autres, parce qu'elle mit ses deux petites pièces avec l'intention de plaire au Seigneur. Un des meilleurs signes auxquels on peut voir si l'on agit avec une intention pure, c'est quand on ne se trouble pas lorsque l'action n'obtient pas le résultat qu'on en espérait. Un autre signe, c'est de rester content et tranquille après avoir agi, bien que notre action soit critiquée et payée d'ingratitude; mais s'il arrive que cette action soit louée, il ne faut pas se tourmenter de la crainte d'en concevoir de la vaine gloire. Si cette vanité se présentait à l'esprit, il faut la mépriser, et dire avec S. Bernard : *Nec propter te cæpi, nec propter te desinam* : je ne l'ai pas commencée pour toi, je ne la quitterai pas pour toi.

L'intention d'acquérir la gloire du paradis est bonne, mais la plus parfaite est celle de plaire à Dieu. Persuadons-nous que plus nous oublions nos propres intérêts, plus le Seigneur accroîtra notre félicité dans le paradis. Heureux qui n'agit que pour être agréable à Dieu et pour suivre ses volontés ! Imitons les élus qui en aimant Dieu ne cherchent qu'à plaire à Dieu. S. Chrisostôme a dit : *Si nous parvenons à plaire au Seigneur, qu'avons nous à désirer de plus ? Si dignus eris sagere aliquid quod Deo placet, aliam præter id mercedem requiris ?* (Lib. 2. 2. Compunct. Cord.) C'est là cet œil qui enflamme le cœur de Dieu d'amour pour nous, comme dit la sainte épouse. *Vulnerasti cor meum, soror mea sponsa, vulnerasti cor meum in uno oculorum tuo*

rum. Cet œil désigne l'unique fin que se proposent les âmes pieuses dans toutes leurs actions, celle de plaire à Dieu. C'est ce que conseillait l'Apôtre à ses disciples : *sive ergo manducatis, sive bibitis, sive aliquid facitis, omnia in gloriam Dei facite.* (Cor. 10. 31.) La vénérable Béatrix de l'Incarnation, première fille de Ste-Thérèse, disait : *Il n'y a pas de prix pour payer une chose faite pour Dieu, quelque petite qu'elle soit.* Elle avait raison, car toutes les œuvres faites à la gloire de Dieu sont des actes d'amour divin.

La pureté d'intention rend précieuses les actions les plus viles, le manger, le travail, le délassement même, quand on fait ces choses par obéissance, et pour plaire à Dieu. Il faut donc, dès le matin, diriger vers Dieu toutes les œuvres de la journée ; il faut aussi renouveler cette intention au commencement de toutes nos œuvres, du moins des plus importantes, telles que l'oraison, la communion, la lecture spirituelle, s'arrêtant un peu avant de les commencer, comme faisait ce saint ermite qui, avant de commencer quelque ouvrage, levait les yeux au ciel, et s'arrêtait. On lui demanda ce qu'il faisait alors. Il répondit : *Je tâche d'assurer mon coup.*

Mon Jésus, quand commencerai-je à vous aimer véritablement ? Malheureux ! si je cherche, parmi mes œuvres une seule qui ait été faite uniquement pour vous plaire, je ne l'y trouve pas ! Ayez pitié de moi, ne permettez pas que je vous serve si mal, jusqu'à la mort. Prêtez-moi votre secours afin, que j'emploie le peu de vie qui me reste à vous servir, et à vous aimer. Faites que je triomphe de tout pour vous plaire, et que je n'agisse plus pour une autre fin. Je vous en conjure par les mérites de votre passion. Marie, ma protectrice, obtenez-moi cette grâce par vos prières.

§ XLV.

Soupir vers la patrie céleste

Heureux qui se sauve et, quittant ce lieu d'exil, entre dans la céleste Jérusalem pour jouir de ce jour sans nuit, de ce jour toujours pur, toujours serein, sans crainte de le voir finir jamais!

Jacob disait : *Dies peregrinationis meæ centum triginta annorum sunt, parvi et mali* (Gen. 47. 9.). Nous pouvons dire la même chose, nous, malheureux pèlerins, condamnés à souffrir sur la terre toutes les peines de l'exil, assaillis de tentations, agités cruellement par les passions, tourmentés par la misère, et plus encore par l'incertitude de notre salut. Tout cela doit nous porter à croire que ce monde n'est pas notre patrie; mais une terre d'exil où Dieu nous a relégués pour acheter par nos souffrances le bonheur d'entrer dans le Paradis.

Tant que nous sommes ici-bas, nous devons soupirer après le ciel, et dire : Quand serai-je délivré, Seigneur, de tant d'angoisses? quand me sera-t-il donné de ne plus songer qu'à vous louer et vous aimer? Quand me serez-vous tout en toutes choses? *Ut sit Deus omnia in omnibus* (1. Cor. 15. 28.) Quand jouirai-je de cette paix solide, exempte d'afflictions et de tout danger de me perdre? quand serai-je entièrement absorbé en vous, contemplant votre infinie beauté face à face et sans voiles? Quand vous posséderai-je si invariablement que je puisse vous dire : Mon Dieu ! je ne vous perdrai plus?

Tandis que j'erre exilé sur une terre étrangère, où je suis continuellement en guerre avec mes ennemis inté-

rieurs et extérieurs, prêtez-moi, Seigneur, le secours de votre grâce; soutenez-moi dans ce pénible pèlerinage. Je crois que rien de ce que m'offre le monde ne peut me donner la paix et le bonheur, mais si votre appui venait à me manquer, je craindrais de succomber à mes inclinations, de me laisser séduire par des plaisirs coupables, et de me perdre.

Si, du moins, dans mon exil je pouvais toujours, ô mon Dieu! penser à vous et jouir de la joie infinie qui vous inonde, mais des désirs déréglés s'élèvent parfois dans mon cœur et le bouleversent. Je voudrais que toutes les facultés de mon âme ne fussent jamais occupées que de vous, je voudrais ne songer qu'à vous aimer et à vous rendre grâce, mais la chair m'entraîne aux plaisirs sensuels et je suis forcé de dire avec S. Paul : *Infelix ego homo quis me liberabit de corpore mortis hujus?* (Rom. 7. 24). Malheureux! je lutte sans cesse, non seulement avec mes ennemis intérieurs, mais avec moi-même, et je me suis devenu insupportable à moi-même : *Factus sum mihi metipsi gravis* (Job. 7. 20.).

Qui donc me délivrera du corps de cette mort, c'est-à-dire, du danger de tomber dans le péché, qui est une mort continuelle et dont les douleurs ne finiront qu'avec ma vie. *Deus non elongeris a me; Deus meus in auxilium meum respice* (Ps. 70. 13.). Mon Dieu, ne vous éloignez pas de moi, parce que si vous vous éloignez de moi, je tomberai dans le péché: approchez au contraire; venez me prêter vos secours tout-puissans pour résister aux forces de mes adversaires. Le prophète royal m'apprend que vous armez de patience tous ceux dont le cœur est triste, c'est-à-dire, intérieurement brisé. *Juxta est Dominus qui tribulati sunt corde* (Ps. 34. 18.). Soyez donc auprès de moi,

Seigneur, et donnez-moi cette patience dont j'ai besoin pour dissiper les ennuis qui m'accablent.

Que de fois, quand je me mets en prière, des pensées importunes m'assiègent en me détournant de vous ! donnez-moi la force de les chasser lorsque je m'entretiens avec vous ; faites que je crucifie tous les mauvais penchans qui m'empêchent de m'unir à vous. Délivrez-moi de cette répugnance invincible que j'éprouve à embrasser avec patience toute chose contraire à mon amour-propre.

O maison du Seigneur ! préparée pour tous ceux qui l'aiment, je n'aspire qu'à toi du fond de cette vallée de misères ! *Erravi sicut ovis quæ perii quære servum tuum* (Ps. 118. 176). O mon bien-aimé pasteur, qui êtes descendu du ciel pour chercher les pauvres brebis égarées, je suis de ce nombre ; Seigneur, je vous ai abandonné, je me suis perdu ; *quære servum tuum*, Seigneur, cherchez-moi, ne m'oubliez pas comme je le mérite ; prenez-moi, gardez-moi sur vos épaules, afin que je ne vous quitte plus.

Au moment même où je me laisse aller au désir du Paradis, l'ennemi cherche à m'effrayer par le souvenir de mes péchés ; mais votre vue seule, ô mon Jésus crucifié ! me console et m'encourage à espérer qu'un jour je vous aimerai sans voile dans votre fortuné royaume.

Reine du Paradis, continuez d'être mon avocate : par le sang de Jésus-Christ et par votre intercession, j'ai la ferme espérance de me sauver.

« Belle patrie où l'amour se donne en récompense à l'amour, où l'aimable Seigneur se fait voir sans nuages, quand me sera donné le jour où, dans tes murs, je pourrai voir mon Dieu ? quand sera-ce ? déjà mon ame vers toi s'envole. »

TABLE.

	Pages.
Avertissement.	165
§ I. — La pensée de l'éternité.	167
§ II. — Nous sommes voyageurs sur la terre.	170
§ III. — Dieu mérite d'être aimé par-dessus toutes choses.	174
§ IV. — Pour être sainte, une ame doit se donner à Dieu sans réserve.	177
§ V. — Deux grands moyens pour devenir un saint : le désir et la résolution.	180
§ VI. — De la science des Saints.	183
§ VII. — Notre salut éternel est dans la prière.	188
§ VIII. — Un jour je mourrai.	192
§ IX. — Préparation à la mort.	195
§ X. — Qui aime Dieu doit aimer la mort.	199
§ XI. — Notre salut est dans la croix.	201
XII. — Jésus-Christ aime qu'on souffre pour l'amour de lui.	205
§ XIII. — L'amour divin triomphe de tout.	208
§ XIV. — Nécessité de l'oraison mentale.	211
§ XV. — But de l'oraison mentale.	214
§ XVI. — De la miséricorde de Dieu.	218
§ XVII. — Confiance en Jésus-Christ.	222
§ XVIII. — Il n'est nécessaire que de se sauver.	226
§ XIX. — Parfaite résignation à la volonté de Dieu.	229
§ XX. — Heureux ceux qui sont fidèles à Dieu dans l'adversité.	232
§ XXI. — Qui aime Dieu doit haïr le monde.	236
§ XXII. — Entretien d'un mourant avec son crucifix	237
§ XXIII. — Actes à faire au moment de la mort.	240
XXIV. — La maison de l'éternité.	243

	Pages
§ XXV. — Ceux qui aiment Dieu sont impatients de le voir dans le ciel.	246
§ XXVI. — Jésus est le bon pasteur.	248
§ XXVII. — L'affaire du salut éternel.	250
§ XXVIII. — Quelle sera la joie des élus.	252
§ XXIX. — Le chagrin d'avoir perdu Dieu constitue l'enfer.	254
§ XXX. — Mépris des choses du monde.	258
§ XXXI. — Amour de la solitude.	261
§ XXXII. — Solitude du cœur.	264
§ XXXIII. — Voir et aimer Dieu dans l'autre vie, sera le Paradis des élus.	267
§ XXXIV. — De la prière faite devant le T. S. Sacrement	
§ XXXV. — On ne trouve qu'en Dieu la véritable paix.	273
§ XXXVI. — Dieu doit être l'unique terme de nos actions.	275
§ XXXVII. — Il faut tout souffrir pour plaire à Dieu.	278
§ XXXVIII. — Heureux celui qui ne veut que Dieu.	280
§ XXXIX. — Des aridités de l'esprit.	283
§ XL. — La vie cachée.	286
§ XLI. — Détachement des choses créées.	288
§ XLII. — La mort des Saints est précieuse.	291
§ XLIII. — De la tiédeur.	294
§ XLIV. — Pureté d'intention.	297
§ XLV. — Soupir vers la patrie céleste.	300

FIN DE LA TABLE.

MÉDITATIONS

POUR HUIT JOURS

D'EXERCICES SPIRITUELS.

AVERTISSEMENT.



Voici encore un livre à la façon apostolique ! on n'y trouvera non plus ni esprit , ni méthode ; l'auteur procède plus par aspirations que par démonstration ; et pourquoi , en effet , perdrait-il le temps à prouver aux chrétiens qu'ils doivent éviter le péché , craindre la mort , trembler à la pensée du jugement , aimer le divin Sauveur ? Des chrétiens savent tout cela ; que trop même , pour le compte qu'il leur faudra rendre de cette foi ; ce qui leur manque , c'est de le sentir. Alphonse de Liguori s'épanche avec eux , il leur dit tout ce qu'il ressent d'inquiétudes sur leur avenir éternel , tout ce que la justice du Seigneur a de rigueurs , tout ce que son amour leur offre de miséricordes.

Voulez-vous éprouver la force convertissante de ces phrases qui vous semblent jetées si négligemment , si décousues en apparence ? Essayez-en l'effet , dans une église , sur une réunion d'hommes. Que votre voix grave et solen-

nelle se fasse l'écho de celle d'Alphonse de Liguori en répétant ses vulgaires paroles telles qu'elles sont ; bientôt vous verrez l'émotion gagner tous les cœurs ; tous vous auront compris, et mieux que cela, tous vous auront senti. Grâce au saint évêque, vous serez devenu vous-même une preuve nouvelle de la toute-puissance de l'éloquence populaire.

MEDITATIONS

POUR HUIT JOURS

D'EXERCICES SPIRITUELS,

EN PARTICULIER.

PREMIÈRE MÉDITATION.

De l'importance du salut.

De toutes les affaires, il n'en est point de plus importantes que celle de notre salut éternel : de cette affaire dépend notre bonheur ou notre ruine éternelle.

Porro unum est necessarium. Il n'est point nécessaire que nous soyons riches, que nous soyons honorés, que nous jouissions d'une bonne santé; mais il est nécessaire que nous fassions notre salut. C'est pour cette seule fin que Dieu nous a placés en ce monde. Malheur à nous si nous ne l'obtenons pas!

S. François Xavier disait qu'il n'y a qu'un seul bien au monde, le salut; et qu'un seul mal, la damnation. Qu'importe que nous soyons pauvres, méprisés, infirmes? Si nous nous sauvons, nous serons heureux à jamais. Au contraire, que nous servira d'avoir été grands, rois même, si nous sommes malheureux éternellement?

O Dieu! que sera-t-il de moi? Il peut se faire que je me sauve; il peut se faire aussi que je me perde. S'il peut se faire que je me perde, pourquoi ne prendrais-je pas la résolution de m'attacher plus étroitement à Dieu?

Mon Jésus, ayez pitié de moi. Je veux changer de

vie. Donnez-moi votre secours : vous êtes mort pour me sauver, et je voudrais me damner !

Avons-nous, par hasard, fait assez pour nous sauver ? Sommes-nous bien sûr de ne pas aller en enfer ?

Quam dabit homo commutationem pro animâ suâ ? (Matth. 16. 26.) Si on perd son ame, par quel autre bien pourra-t-on jamais compenser une telle perte ?

Que n'ont pas fait les Saints pour assurer leur salut éternel ? Que de rois et de reines ont laissé leurs royaumes pour aller s'enfermer dans un cloître ! Que de jeunes gens ont quitté leur patrie pour vivre dans les déserts ! Que de vierges ont renoncé aux plus illustres alliances pour donner leur vie à Jésus-Christ ! Et nous, que faisons-nous ?

O Dieu ! que n'a pas fait Jésus-Christ pour nous sauver ! Il a dépensé trente-trois années dans les sucurs et les souffrances, il a donné son sang et sa vie ; et nous nous perdrons !

Seigneur, je vous remercie de ne m'avoir pas fait mourir quand j'étais dans votre disgrâce. Si je fusse mort alors, que serait-il advenu de moi pendant toute l'éternité ?

Dieu veut sauver tous les hommes : *Omnes homines multisalvos fieri.* (1. Tim. 2. 4.) Si nous nous perdons, c'est par notre seule faute que nous nous perdons. Ce sera là notre plus grande peine dans l'enfer.

Sainte Thérèse dit que la perte d'une bagatelle, d'un habit, d'un anneau, quand elle arrive par notre faute, est pour nous un déplaisir intolérable, quelle sera la peine des damnés lorsqu'ils verront qu'ils ont tout perdu volontairement, leur ame, le ciel et Dieu même !

Malheur à moi ! la mort approche : qu'ai-je fait pour la vie éternelle ?

O mon Dieu ! qu'il y a d'années que je mériterais être

dans l'enfer, là où je ne pourrais plus ni me repentir, ni vous aimer ! Maintenant que je le puis encore, je me repens, et je vous aime.

Qu'attendons-nous ? Est-ce d'aller pleurer avec les damnés, d'aller dire comme eux : *Ergo erravimus*. Nous nous sommes donc trompés, et pour nous, il n'y a plus, il n'y aura jamais de remède !

A tout autre erreur en ce monde, il y a remède ; mais perdre son ame est une erreur sans remède.

Que de travaux et de fatigues entreprennent les hommes pour assurer un gain, pour se procurer une dignité, un plaisir ! et pour son ame que fait-on ? Rien ; comme si perdre son ame importait peu.

Que de précautions pour conserver la santé du corps ! On cherche les meilleurs médecins, les meilleurs remèdes, le meilleur air : et pour le salut éternel, tant de négligence !

Mon Dieu, je ne veux plus résister à votre voix. Qui sait si ces paroles que je lis ne sont pas votre dernière invitation ? Nous pouvons nous damner pour toujours et nous ne tremblons pas ! Nous osons attendre pour remédier aux désordres de notre conscience !

Que de grâces le Seigneur t'a faites dans la vue de te sauver, ô mon ame ! Il t'a fait naître dans le sein de l'église. Que d'aisance il t'a donné pour te sanctifier ! Prédications, confessions, bons exemples. Que de lumières, que de voix amoureuses dans les exercices spirituels, dans l'oraison, dans les communions ! Que de miséricordes envers toi ! Que de temps passé à t'attendre ! Que de pardons accordés à tes fautes ! toutes grâces qu'il n'a pas faites à mille autres.

Quid debui ultra facere vineæ meæ, et non feci.
Js. 5.) Que pouvais-je faire de plus pour toi, ô ame,

dit le Seigneur? Depuis tant d'années que tu es au monde, quels fruits m'as-tu donnés?

S'il nous avait été donné de choisir nous-mêmes les moyens de faire notre salut, quels moyens eussions-nous pu choisir plus sûrs et plus faciles?

Hélas! si tant de grâces ne nous sont pas avantageuses, elles ne serviront qu'à rendre notre mort plus déplorable.

Pour être un saint, vous n'avez besoin ni d'extases, ni de visions; les moyens ordinaires que vous avez vous suffisent. Faites oraison, communiez fréquemment, lisez les livres spirituels, fuyez les occasions dangereuses et vous serez un saint.

O mon Dieu! tant d'années que je vis en ce monde; et quel profit ai-je fait jusqu'ici? Votre sang, votre mort, ô mon Jésus, sont mon unique espérance.

Si je devais mourir ce soir, mourrais-je content de la vie que j'ai menée? Non, certes; eh bien! veux-je donc attendre que vienne la mort, et qu'il ne me reste plus qu'à dire: Hélas! ma vie est déjà finie, et je n'ai rien fait!

Quelle grâce pour un moribond abandonné des médecins, si quelqu'un lui accordait un an, ou même un mois de vie! Dieu m'accorde le temps présent, à quoi vais-je l'employer à partir d'aujourd'hui?

O Seigneur! puisque vous m'avez attendu jusqu'ici, je ne veux plus vous mépriser. Me voici, dites ce que vous voulez de moi, je veux le faire. Pour me donner à vous, je ne veux plus attendre le temps où pour moi il n'y aura plus de temps.

Mon Jésus, c'est assez d'offenses. Ce qui me reste de vie, je ne veux plus l'employer à vous déplaire, je veux la dépenser tout entière à pleurer les déplaisirs que je vous ai causés, à vous aimer de tout mon cœur, ô le Dieu de mon ame!

Travaillons vite, car la mort est proche. N'attendons

pas à demain pour les choses que nous pouvons faire aujourd'hui. Aujourd'hui passe et ne revient pas.

Tous disent, à la mort : Oh ! si j'avais été un saint ! Mais que servent alors les soupirs, quand la lampe va s'éteindre par défaut d'huile ?

Nous dirons au moment de la mort : Que m'en coûtait-il de fuir cette occasion, de supporter cette personne, de rompre cette correspondance, de céder cette prétention ? Je ne l'ai pas fait, et que vais-je devenir ?

Seigneur, aidez-moi. Je vous dirai avec sainte Catherine de Gènes : *Mon Jésus, plus de péchés, non, plus de péchés !* Je renonce à tout pour vous plaire uniquement.

Ne croyons jamais en trop faire pour acquérir le salut éternel. *Nulla nimia securitas*, dit S. Bernard, *ubi periclitatur æternitas* ; pour éviter l'enfer, on ne saurait chercher une trop grande sécurité.

Pour assurer notre salut, il est de toute nécessité que nous nous déterminions à en prendre les moyens. Quelques vellétés ne mènent à rien ; il ne sert de rien de dire : *Je m'en occuperai*. L'enfer est plein d'ames qui disaient : *Plus tard, plus tard* ; la mort vint et elles se perdirent.

L'apôtre dit : *Cum metu et tremore, vestram salutem operamini*. (Phil. 11. 12.) C'est dans la crainte et le tremblement qu'on doit se sauver. Celui qui tremble de se damner, se recommande sans cesse à Dieu ; il fuit les occasions, et, ce faisant, il se sauve.

Pour se sauver, il faut user de violence ; le ciel n'est pas pour les poltrons. *Violenti rapiunt illud*. (Matth. 11.)

Seigneur, que de promesses je vous ai faites ? mais toutes ces promesses ont été autant de trahisons. Je ne veux plus vous trahir ; aidez-moi, faites-moi mourir avant que je ne vous offense.

Le Seigneur a dit : *Petite et accipietis.* (Joan. xvi. 24.) Par ces paroles , Dieu nous fait connaître le grand désir qu'il a de nous sauver. Si un homme dit à son ami : *Mon ami, demande-moi ce que tu voudras*, il n'a plus rien à lui dire. Prions donc toujours notre Dieu : nous serons sans cesse enrichis de nouvelles grâces, et nous nous sauverons certainement.

Aimable Jésus , tournez les yeux vers ma misère , et ayez pitié de moi ! Je vous ai oublié , mais vous , vous ne m'avez pas oublié. Je vous aime de toute mon ame , ô mon amour ! je déteste au-delà de tous les maux , les offenses que je vous ai faites. Pardonnez-moi , mon Dieu , et oubliez toutes les amertumes que je vous ai causées. Ah ! puisque vous connaissez ma faiblesse , ne m'abandonnez pas ; donnez-moi la lumière , donnez-moi la force de tout vaincre pour vous être agréable. Faites-moi oublier tout le reste ; que je ne me souviennne que de votre amour , et de vos miséricordes , au moyen desquels j'ai contracté une si grande obligation de vous aimer. Marie , mère de Dieu , priez Jésus pour moi.

DEUXIÈME MÉDITATION.

De la vanité du monde.

Quid prodest homini , si mundum , universum lucratur , animæ vero suæ detrimentum patiatum ? (Matth. xvi. 26.) O maxime profonde qui a envoyé tant d'ames au ciel , et donné tant de saints à l'église ! A quoi sert de gagner tout le monde qui finit , et de perdre ensuite l'ame qui est éternelle ?

Le monde ! Et qu'est-ce que ce monde ? une ombre , une scène de comédie qui passe bien vite. *Præterit*

figura hujus mundi. (1. Cor. VII. 31.) La mort vient, on baisse la toile, la scène est finie, et après, il n'y a plus rien.

Hélas ! à l'article de la mort, à la lueur du cierge, sous quel aspect se montrent à un chrétien toutes les choses de ce monde ? ces vases d'argent, ces sommes entassées, ce mobilier si riche et si somptueux, quand il faut laisser tout cela ?

Mon Jésus ! faites que mon ame dès aujourd'hui soit tout à vous ; faites que je n'aime rien autre que vous. Je veux me détacher de tout, avant que la mort ne m'en détache de force.

Sainte Thérèse disait : *On ne doit point tenir compte de ce qui finit.* Tâchons donc de nous procurer cette fortune qui ne finit pas avec le temps. Que sert d'être heureux quelques jours (en supposant qu'il y ait une vraie félicité sans Dieu), à celui qui doit être malheureux à jamais ?

David dit que tous les biens de la terre sembleront, au moment de la mort, comme le songe d'un homme qui s'éveille : *Vclut somnium surgentium.* (Psal. LXXII. 20.) Quelle peine n'éprouve pas celui qui, ayant rêvé qu'il était roi, se trouve à son réveil, pauvre comme auparavant ?

Mon Dieu, qui sait si cette méditation que je lis en ce moment n'est pas votre dernière invitation ? Donnez-moi la force de détacher mon cœur de toutes les affections de la terre, avant que je la quitte, cette terre. Faites-moi connaître le grand outrage que je vous ai fait en vous offensant, en vous laissant pour l'amour des créatures. *Pater, non sum dignus vocari filius tuus.* Je me repens de m'être détourné de vous ; ne me chassez pas à cette heure que je reviens à vous.

A la mort, ce qui console un chrétien, ce ne sont ni

les charges honorables qu'il a exercées, ni les pompes, ni les richesses, ni les plaisirs dont il a joui, ni les embarras terrestres d'où il s'est tiré; ce qui seul a le droit de le consoler, c'est l'amour qu'il a porté à Jésus-Christ, c'est le peu qu'il a souffert pour son amour.

Philippe II disait en mourant : *Oh ! que n'ai-je été frère lai dans quelque couvent ! que n'ai-je jamais été roi !* Philippe III s'écriait dans la même circonstance : *Que n'ai-je vécu dans un désert ! je comparerais alors avec plus de confiance au tribunal de Dieu !* Ainsi parlaient à la mort ceux qu'on estima, durant leur vie, les plus fortunés des mortels.

En somme, tout ce qu'on gagne sur la terre se change en remords de conscience et en terreurs d'éternelle damnation, à l'heure de la mort. O Dieu ! dira cette personne, j'ai eu tant de lumières pour me détacher du monde, et, avec tout cela, j'ai suivi le monde et ses maximes : à cette heure, quelle va être ma sentence !

Insensé que j'ai été ! dira cette personne : je pouvais si aisément me sanctifier ! je pouvais mener une vie heureuse dans l'union avec Dieu : à présent comment me trouvé-je de la vie que j'ai menée ? Mais tout cela, quand le dira-t-elle ? quand le moment sera venu de clore la scène pour entrer dans l'éternité en présence de ce grand moment duquel va dépendre son bonheur, ou son désespoir à jamais.

Seigneur, ayez pitié de moi. Par le passé, je n'ai pas su vous aimer. Désormais vous allez être mon unique bien. *Deus meus et omnia !* vous seul méritez tout mon amour je veux aimer vous seul.

Grands du monde, à cette heure que vous êtes en enfer, comment vous trouvez-vous de vos richesses et de vos honneurs ? *Rien, il ne nous reste rien,* répondent-ils en pleurant ; nous ne trouvons plus que tourmens et déses-

poir. Tout est passé; mais notre peine ne passera jamais.

Ils diront, ces malheureux : *Quid profuit nobis superbia, aut divitiarum jactantia? transierunt omnia illa tanquam umbra.* (Sap. v. 8.) à quoi nous a servi la vanité du pouvoir, le néant des richesses ? tout a passé comme l'ombre, et il ne nous en reste que des tourmens éternels. A la mort, le souvenir des biens dont on aura joui en ce monde nous remplira de terreur et de confusion et non de confiance.

Malheur à moi ! depuis tant d'années que je suis au monde, qu'ai-je fait pour Dieu ? Seigneur, ayez pitié de moi, ne me chassez pas de votre face : *Ne projicias me a facie tuâ.*

La mort est le temps de la vérité ; c'est alors qu'on reconnoît les choses de cette terre pour ce qu'elles sont, cendre et fumée. O mon Dieu ! que de fois je vous ai échangé pour un néant ? je n'aurais pas l'audace d'espérer mon pardon, si je ne savais que vous êtes mort pour me l'obtenir. A présent, je vous aime sur toutes choses, et j'estime votre grâce plus que tous les royaumes du monde.

La mort s'appelle un larron : *Dies illa tanquam fur.* (1. Thess. 5. 4.); car elle nous dépouille de tout, richesses, beautés, dignités, parents, tout jusqu'à notre peau.

Le jour de la mort s'appelle encore le jour des pertes : *Dies perditionis.* (Deut. 29. 21.) C'est alors que nous perdons tout ce que nous avons acquis, toutes nos espérances en ce monde.

O mon Jésus ! je ne m'embarrasse pas de perdre les biens de la terre ; il suffit que je ne vous perde pas, ô bien infini !

Nous louons les Saints qui, pour l'amour de Jésus-Christ, ont dédaigné les biens de cette terre, et nous

voudrions y demeurer attachés avec un si grand péril de notre salut.

Nous aimons tant nos avantages en cette vie ! comment faisons-nous si peu de compte des avantages éternels ?

Eclairez-moi, mon Dieu ; faites moi connaître tout le néant des créatures et tout ce que vous êtes, ô bien infini ! faites que je quitte tout pour vous acquérir, vous seul, mon Dieu, mon Dieu, je ne veux que vous, rien que vous.

Sainte Thérèse dit que toutes nos fautes, toutes nos attaches aux biens de cette terre, proviennent du défaut de foi : ranimons donc cette foi qui nous enseigne qu'un jour nous aurons à quitter toutes choses pour nous en aller dans l'éternité. Quittons aujourd'hui avec mérite ce qu'un jour il nous faudra laisser de force ; richesses, honneurs, parents, à quoi bon ? Dieu, Dieu, cherchons Dieu et Dieu remplacera tout.

La grande servante de Dieu, sœur Marguerite de Ste-Anne, fille de l'empereur Rodolphe II et religieuse déchaussée, disait : *A quoi servent les royaumes à l'heure de la mort ?*

La mort de l'impératrice Isabelle fit prendre à Saint François de Borgia la résolution de renoncer au monde et de se donner tout à Dieu. A la vue du cadavre de cette princesse, il s'écria : *Ainsi donc finissent les grandeurs et les couronnes de ce monde !*

O mon Dieu ! si je vous avais toujours aimé ! faites que je sois tout à vous, avant que la mort ne me surprenne.

La mort possède un grand secret. Comme elle fait évanouir tous les désirs du monde ! comme elle fait voir que toutes les grandeurs de la terre ne sont que fumée et illusion ! les choses qu'on désire le plus en ce monde, considérées sous le point de vue de la mort, perdent tout

leur éclat. L'ombre de la mort obscurcit toutes les beautés d'ici-bas.

Que font les richesses à celui à qui il ne reste qu'un drap pour couvrir son cadavre ? que fait la beauté à celui qui tout à l'heure va devenir un monceau de vers ? à quoi sert d'avoir eu en main la puissance à celui qu'on va bientôt jeter dans une fosse où il va être oublié de tout le monde ?

Perge ad sepulchrum, contemplare pulverem vermes : et suspira, dit S. Chrysostôme. Approchez d'une fosse, considérez ce squelette rongé de vers et réduit en poussière ; alors dites en soupirant : *Tel je deviendrai, et je n'y pense pas ! et je ne me donne pas à Dieu !* Qui sait, hélas ! si cette idée qui me frappe en ce moment n'est pas la dernière invitation de la grâce ?

Aimable Rédempteur, j'accepte la mort et je l'accepte dans la manière qu'il vous plaira me l'envoyer ; mais je vous en prie, avant que vous ayez à me juger, donnez-moi le temps de pleurer les offenses que je vous ai faites. Je vous aime, ô mon Jésus ! et je me repens de vous avoir méprisé.

O Dieu ! que de malheureux ont perdu leur ame pour les objets de la terre, pour un plaisir, pour une vanité : en perdant leur ame, ils ont tout perdu,

Croyons-nous, ou ne croyons-nous pas que nous devons mourir et que nous ne devons mourir qu'une fois ? Si nous le croyons, pourquoi ne laissons-nous pas tout le reste, pour nous assurer une bonne mort ? Laissons donc tout pour assurer ce qui est tout.

Comment peut-on mener une vie désordonnée, quand on sait que le souvenir d'une vie ainsi passée nous sera, à la mort, une peine insupportable ?

Mon Dieu, je vous remercie de la lumière que vous m'avez donnée ; mais qu'avez-vous fait, Seigneur ? j'ai

accru le nombre de mes péchés et vous avez augmenté celui de vos grâces. Malheur à moi si je ne sais pas en profiter en ce moment!

Celui-là vivra détaché du monde, qui songe que dans peu il en faudra sortir.

Oh! avec quelle paix vivent et meurent ces personnes qui, dépourvues de tout, disent le cœur content : *Deus meus et omnia!*

Salomon disait que tous les biens de cette terre ne sont que vanité et affliction d'esprit, attendu que plus on est riche, plus on est misérable.

S. Philippe de Néri traitait de fous ceux dont le cœur est attaché au monde; fous, parce que sur cette terre ils se font une vie malheureuse.

O mon Dieu! que me reste-t-il de tant d'offenses que je vous ai faites, sinon des peines et des remords qui me tourmentent et me tourmenteront bien davantage au moment de la mort. Oh! pardonnez-moi dès ce moment, vous me voulez tout pour vous, moi aussi, je veux être tout à vous; me voici, dès ce moment je me donne à vous tout entier; je ne veux que vous, rien que vous.

Nous pensions, hélas! que vivre détaché de tout et n'aimer rien autre que Dieu était une vie malheureuse; et pourtant, qui jamais, sur cette terre, fut plus heureux que l'ame qui aime tendrement Jésus-Christ? trouvez moi, entre tous les rois de la terre, une personne plus contente que l'ame qui s'est donnée tout à Dieu.

O mon ame, si tu devais, tout à l'heure, partir de ce monde, t'en irais-tu contente de la vie que tu as menée? qu'attends-tu encore? attends-tu que cette lumière que Dieu te donne en ce moment par sa miséricorde devienne un reproche de ton ingratitude au jour où tu rendras tes comptes?

Mon Jésus, je me débarrasse de tout pour me donner tout à vous. Vous m'avez cherché quand je vous fuyais; ne me chassez pas à cette heure que je vous cherche. Vous m'avez aimé quand je ne vous aimais pas, quand je ne désirais même pas être aimé de vous. Ne me refusez pas cette faveur, à présent que je désire vous aimer et être aimé de vous. Mon Dieu, déjà je vois que vous voulez mon salut; je veux me sauver pour vous plaire. Je laisse tout et je me donne tout à vous. Marie, Mère de Dieu, priez Jésus pour moi.

TROISIÈME MÉDITATION.

Du voyage à l'éternité.

Non habemus hic manentem civitatem, sed futuram inquirimus (Hébr. XIII. 14.). Sur cette terre, nous ne sommes pas citoyens, mais étrangers; nous passons à l'éternité. *Ibit homo in domum æternitatis suæ.* (Eccl. XII. 5.)

C'est donc bientôt que nous devons déloger de ce monde. Dans peu, notre corps sera porté dans une fosse et notre ame dans l'éternité.

Ne serait-il pas insensé ce voyageur qui voudrait consumer tout son bien à se bâtir une maison dans un lieu de passage d'où il lui faudra partir incontinent?

Mon ame est éternelle, ô mon Dieu! donc je dois éternellement jouir de vous, ou éternellement être privé de vous.

Il y a deux demeures dans l'éternité; l'une toute de délices, l'autre toute de tourments, et ces délices et ces tourments seront éternels. *Si lignum ceciderit ad Austrum, aut ad Aquilonem, quocumque loco ceciderit,*

ibi erit (Eccl. XI. 3.). Si l'ame s'en va au séjour du salut, elle y sera heureuse à jamais; mais si elle tombe dans l'enfer, elle y restera pour pleurer, tant que Dieu sera Dieu.

Il n'y a pas de milieu : ou toujours régner dans le ciel, ou être l'esclave de Lucifer; ou toujours heureux en Paradis, ou désespéré à tout jamais dans les enfers.

Laquelle de ces demeures écherra en partage à chacun de nous? Celle que nous nous serons choisie volontairement. *Ibit homo*. Celui qui va en enfer y va sur ses pieds, celui qui se damne, se damne parce qu'il veut se damner.

O mon Jésus! si je vous avais toujours aimé! je vous ai connu bien tard, mais tard vaut mieux que jamais : *Deus cordis mei, et pars mea Deus in æternum*.

Tout chrétien, pour bien vivre, doit avoir toujours les yeux sur l'éternité. Oh! qu'elle est bien réglée la vie de celui qui vit en présence de l'éternité!

Si le Paradis et l'enfer étaient choses douteuses, nous n'en devrions pas moins tout faire pour éviter le malheur d'être à jamais damnés. Mais ce ne sont pas choses douteuses : ce sont vérités de foi.

Toutes les fortunes de ce monde, où vont-elles aboutir? A un enterrement, à un sépulcre. Heureux qui obtient la vie éternelle!

Mon Jésus, vous êtes ma vie, ma richesse, mon amour. Donnez-moi un grand désir de vous plaire pendant ce qui me reste de vie, et le secours nécessaire pour mettre ce désir à exécution.

Une pensée de l'éternité suffit pour faire un saint. S. Augustin appelle la pensée de l'éternité, *magna cogitatio*; la grande pensée, c'est cette pensée qui a envoyé tant de jeunes gens dans les cloîtres, tant d'anachorètes dans les déserts, tant de martyrs à la mort.

Le père Avila convertit une dame attachée au monde en

lui disant seulement : *Considérez, madame, toujours et jamais.* Un moine s'enferma dans un tombeau, et là il ne faisait que répéter en soupirant : *O éternité ! ô éternité !*

Quelle est, hélas ! l'importance de ce dernier moment de notre vie ! le dernier soufle de notre poitrine décidera pour nous d'une éternité de bonheur, ou d'une éternité de supplices. A la suite de ce dernier soupir, une vie toujours heureuse ou toujours malheureuse. Jésus-Christ est mort sur la croix afin de nous assurer sa grâce pour ce dernier moment.

Aimable Rédempteur, si vous n'étiez mort pour moi, je serais donc perdu pour toujours ! je vous rends grâces, mon amour ! en vous j'espère, je vous aime.

Où nous croyons, ou nous ne croyons pas. Si nous ne croyons pas, nous nous gênons encore trop pour des choses qui, après tout, sont imaginaires. Mais si nous croyons, ce que nous faisons est trop peu pour acquérir une éternité de bonheur, pour éviter une éternité de malheur.

Le père Vincent Caraffa disait que si les hommes comprenaient les vérités éternelles et voulaient comparer les biens et les maux présents aux biens et aux maux éternels, la terre serait un désert, parce qu'il n'y aurait plus personne à faire attention aux affaires de cette vie.

Oh ! quelle épouvante nous causera au dernier moment de notre vie cette pensée : *Hélas ! de l'instant où je suis dépend mon bonheur éternel, ou ma ruine éternelle. Je vais être heureux, ou malheureux pour toujours.*

O Dieu, les mois, les années s'écoulent, nous voilà aux portes de l'éternité et nous n'y pensons pas ! Et qui sait si cette année, si ce mois ne sont pas les derniers pour moi ? qui sait si ceci n'est pas le dernier avertissement que Dieu m'envoie ?

Mon Dieu, je ne veux plus abuser de vos grâces: met voici; faites-moi savoir ce que vous voulez de moi; je veux vous obéir en tout.

Après tant de lumières, tant d'invitations de Dieu, qu'attendons-nous? est-ce d'aller pleurer avec les damnés et dire: *Finita est æstas et nos non salvati sumus!* (Jér. VIII. 20.) Il est temps encore d'apporter remède; après la mort, il ne sera plus temps.

Le père Avila avait raison de dire que les chrétiens qui croient la vie éternelle et vivent loin de Dieu mériteraient d'être renfermés avec les insensés.

L'affaire de l'éternité est une grande affaire; il ne s'agit pas d'avoir une maison plus commode ou mieux éclairée, mais d'habiter un palais de délices ou un abîme de tourments.

Il s'agit d'être heureux dans la compagnie des anges et des saints, ou de vivre désespéré dans *le baign* des ennemis de Dieu. Et pour combien d'années? pour mille ans? Non; pour toujours, pour toujours, tant que Dieu sera Dieu.

O mon Dieu, si j'étais mort pendant que j'étais dans votre disgrâce, je vous aurais donc perdu pour toujours! Seigneur, si vous ne m'avez pas pardonné, pardonnez moi à cette heure. Je vous aime de toute mon ame; vous avoir offensé est à mes yeux un malheur au-dessus de tous. Je ne veux plus vous perdre. Je vous aime de tout mon cœur, et je veux vous aimer toujours. Ayez pitié de moi.

Il en est qui, durant leur vie, entendent prononcer, sans grande impression, les mots de *jugement, d'enfer, d'éternité*. Mais à la mort, que ces vœrséi leur seront terribles! cependant ils en retireront peu de fruit, parce qu'alors elles ne serviront qu'à accroître leurs remords et leur confusion.

Ste-Thérèse disait à ses religieuses : *Mes filles, une ame, une éternité!* Elle voulait dire par ce mot *une ame*, que quand l'ame est perdue, tout est perdu, et par le mot *une éternité*, que l'ame une fois perdue est perdue pour toujours.

Seigneur, attendez-moi, donnez-moi le temps de pleurer mes péchés. J'ai assez perdu d'années; le temps qui me reste, je veux vous le donner tout entier: acceptez-moi à votre service, mon Dieu! mon Dieu!

Le Seigneur nous attend. Faisons grand cas de ce temps qu'il nous donne dans sa miséricorde, afin que nous ne soyons pas réduits aux soupirs quand il sera fini pour nous.

O Dieu, qu'un moribond paierait cher un jour, une heure de vie! mais il voudrait pendant ce jour, cette heure, avoir la tête saine; car d'ordinaire les derniers momens du mourant sont peu propres à l'éclaircissement des affaires de sa conscience. L'étourdissement, les souffrances, l'oppression de la poitrine, empêchent alors l'ame de produire un acte qui ait une vraie valeur. Elle est comme enfermée dans une obscure fosse, et ne voit que la grande ruine qui la menace, et qu'elle sent être irrémédiable. Elle voudrait du temps, mais elle voit qu'il n'y a plus de temps.

Quá horá non putatis, filius hominis veniet. (Luc. XII. 40.) Dieu nous cache le temps de la mort afin que nous soyons toujours prêts. *Estote parati.* Le temps de la mort n'est pas le temps de préparer ses comptes, mais bien celui de les trouver prêts. S. Bernard disait : *Pour bien mourir, il faut sans cesse être préparé à mourir.*

Je vous ai assez offensé, ô mon Jésus! il est temps désormais que je me prépare à la mort. Je ne veux plus abuser de votre patience. Je veux vous aimer autant que

j'en suis capable. Je vous ai beaucoup offensé, je veux vous aimer beaucoup.

Qu'il est cruel le repentir qu'on éprouve d'avoir été négligent, quand on n'a plus le temps de faire ce qu'on n'a pas fait !

Saint Laurent Justinien dit que les mondains, à la mort, donneraient volontiers toutes leurs richesses pour une heure de vie; mais on leur dira : *Il n'y a plus de temps !* on leur intimera de partir sans délai: *Proficiscere, anima christiana, de hoc mundo!*

Saint Grégoire rapporte qu'un certain Chrysantius, étant à la mort, criait aux démons : *Donnez-moi du temps jusqu'à demain.* Ceux-ci lui disaient: *Insensé, tu en as eu, pourquoi l'as-tu perdu ? à présent, il n'y a plus de temps.*

O mon Dieu ! que d'années j'ai perdues ! Ce qui me reste de vie ne peut plus être à moi ; il est à vous ; faites que votre saint amour abonde en moi en qui a abondé le péché.

Saint Bernardin de Sienne disait qu'un moment de temps en cette vie vaut autant que Dieu ; parce qu'à chaque moment, avec un acte d'amour ou de contrition, on peut acquérir de nouveaux degrés de grâce.

C'est une sentence de S. Bernard que le temps est un trésor qu'on ne trouve qu'en cette vie. *Oh ! si j'avais seulement une heure !* dit au fond des enfers le malheureux damné, une heure pour apporter remède à notre ruine éternelle ! on ne pleure plus dans le Paradis ; mais si les bienheureux pouvaient pleurer, l'unique sujet de leurs larmes serait d'avoir perdu, durant leur vie, ce temps avec lequel ils pouvaient acquérir de plus hauts degrés de gloire.

Aimable Rédempteur, je ne mérite pas de pitié, mais votre passion est mon espérance. Je veux vous aimer beau

coup dans l'autre vic. Aidez-moi, donnez la main à un misérable pécheur qui, à présent, veut être tout à vous.

Et qui sait si la mort ne nous arrivera pas à l'improviste, et ne nous privera pas du temps nécessaire pour régler nos comptes ! Tant de personnes sont mortes subitement qui ne croyaient pas mourir de la sorte, et si elles ont eu le malheur de se trouver en péché, que deviendront-elles pendant toute l'éternité ?

Les saints ont cru faire peu de chose en consacrant toute leur vie à s'assurer une bonne mort. Quand on porta au père Avila la nouvelle qu'il allait mourir, il dit : *Oh ! si j'avais encore un peu de temps pour me préparer à mourir !*

Et nous, qu'attendons-nous ? est-ce de faire une mort désespérée et malheureuse pour servir d'exemple aux autres, pour leur montrer en nous l'œuvre de la justice divine ?

Non, mon Jésus, je ne veux point vous forcer à m'abandonner. Dites ce que vous voulez de moi, je veux le faire sans réserve. Que je vous aime, je ne vous demande rien de plus.

Vocabit adversum me tempus. (Thren. 1. 14.) Tremblons et ne faisons pas en sorte que ce temps qui nous est offert par la miséricorde de Dieu, soit un jour appelé en témoignage contre nous ; Dieu l'établirait juge de notre ingratitude. Marchez, dit le Seigneur, pendant que vous avez la lumière : *Ambulate dum lucem habetis* (Joan. xii. 35), parce que le temps de la mort est *cette nuit durant laquelle nul ne peut travailler.* (Joan. ix. 4.) Alors il fait nuit, on n'y voit plus ; ce n'est plus le temps de faire quelque chose.

Qui sait si je me sauverai, ou si je me damnerai, disait en tremblant saint André d'Alvellino. Mais en disant cela, il se rapprochait toujours plus de Dieu. Et nous,

que faisons-nous ? Comment est-il possible que celui qui croit à la mort, à l'éternité qui l'attend, ne se donne pas tout à Dieu ?

Aimable Rédempteur, mon amour crucifié, pour vous embrasser, je ne veux pas attendre qu'on vous présente à moi à l'article de ma mort ; dès aujourd'hui je vous embrasse, je vous serre contre mon cœur, je quitte tout pour n'aimer que vous, mon unique bien. O Marie, ma Mère, attachez-moi à Jésus et faites que je ne me sépare plus de son amour !

QUATRIÈME MÉDITATION.

Du péché.

Qu'est-ce que le péché mortel ? *Est aversio a Deo*, suivant la définition commune à S. Thomas et à S. Augustin. Le péché mortel consiste à se détourner de Dieu, à mépriser sa grâce et son amour, à lui manquer de respect en face, comme si on lui disait : Je ne veux pas vous servir, je veux faire ce qu'il me plaît ; peu m'importe que vous en soyez offensé et que vous me priviez de votre amitié.

Pour comprendre la malice du péché mortel, il faudrait comprendre ce que c'est que Dieu et ce que c'est que l'homme qui outrage ce Dieu par le péché. Devant Dieu, les anges et les saints sont un néant, et un ver de terre a l'audace d'outrager un Dieu !

Bien plus, l'homme, par son péché, non seulement outrage un Dieu d'infinie majesté, mais un Dieu qui l'a aimé jusqu'à mourir pour son amour ; une éternité ne suffirait donc pas pour pleurer dignement un seul péché mortel.

Celui qui le commet , que fait-il ? il déshonore un Dieu , en lui préférant une fumée , une fougue de rage , une misérable satisfaction. Un Dieu si grand ! un Dieu si bon !

Seigneur, si je ne vous voyais pas sacrifié sur la croix pour mon amour, je perdrais toute espérance de pardon ; mais votre mort me donne confiance. *In manus tuas commendo spiritum meum.* Je vous recommaude cette ame pour laquelle vous avez dépensé votre sang et votre vie ; faites qu'elle vous aime et qu'elle ne vous perde plus. Je vous aime , mon Jésus , mon amour, mon espérance. Après que vous m'avez fait connaître tout votre amour, comment pourrais-je me séparer de vous , mon unique bien.

Quelle peine n'éprouvons-nous pas si nous nous voyons offensé par une personne que nous avons comblée de bienfaits ? Dieu n'est pas capable de douleur , mais s'il l'était, il mourrait de tristesse , de se voir outragé par une créature en faveur de laquelle il en est venu jusqu'à donner sa vie.

Péché maudit, je vous déteste mille fois, je vous exécère ; c'est par vous que j'ai causé tant de déplaisir à mon Rédempteur, qui m'a tant aimé.

Ames infortunées qui brûlez dans les enfers, vous qui, en cette vie, disiez que le péché était un petit mal ; avouez , malheureuses , que tous vos supplices sont encore au-dessous de ce que vous méritez.

Il faut convenir que le péché est un grand mal , puisque Dieu , qui est la miséricorde même , est obligé de le punir par un enfer éternel. Bien plus, pour satisfaire la divine justice offensée par le péché, il a fallu qu'un Dieu sacrifiât sa propre vie.

O Dieu ! nous savons que l'enfer est un châtiment affreux , et nous ne craignons pas le péché qui peut nous y faire tomber ! nous savons qu'un Dieu est mort

afin de pouvoir nous pardonner nos péchés ; et nous retournons à nos péchés !

La perte des plus petits biens de la terre nous rend tristes et inquiets, et la perte de Dieu par le péché ne nous remplit pas de douleur et d'affliction pendant toute notre vie.

Je vous remercie, Seigneur, de ce que vous me donnez le temps de pleurer les déplaisirs que je vous ai causés. O mon Jésus ! je les abhorre, je les déteste. Donnez-moi encore plus de douleurs, plus d'amour, afin que je pleure mes offenses, non pas tant à cause des châtimens qu'elles ont mérités que pour la peine qu'elles vous ont causée, ô Dieu souverainement aimable.

Quelles inquiétudes, quelles craintes, n'éprouve pas un courtisan qui craint d'avoir offensé son prince ? Et nous, qui sommes certains d'avoir déplu à Dieu et d'avoir perdu, du moins pendant quelque temps, son amitié, vivrons-nous tranquilles ? n'en éprouverons-nous point plutôt un continuel regret.

Quelles précautions n'emploient pas les hommes pour éviter le poison qui tue le corps ? comment met-on tant de négligence à éviter le poison du péché qui tue l'ame et lui fait perdre Dieu ?

Ne nous laissons pas prendre à ce piège du démon : *Je m'en confesserai après*. Oh ! que l'ennemi en a précipité en enfer par ce prétexte ?

Qu'il y a d'années, ô mon Dieu ! que je mériterais être en enfer. Vous m'avez attendu afin que je bénisse à jamais votre miséricorde, et que je vous aime ; oui, mon Jésus, je vous bénis, je vous aime, et j'espère par vos mérites ne plus me séparer de votre amour.

Mais si après tant de grâces je venais encore à vous offenser, comment puis-je me flatter que vous ne m'abandonneriez pas, et que vous me pardonneriez

de nouveau ? mais , Seigneur , ne le permettez pas.

Dieu use de miséricorde envers celui qui le craint , mais non envers celui qui le méprise. Offenser Dieu parce qu'il est miséricordieux ; c'est le provoquer davantage à la punition.

Comme aussi outrager Dieu , parce qu'il pardonne , c'est vouloir se moquer de lui , mais *Deus non irridetur*.

Le démon vous dira ; *mais qui sait ? même avec le péché , il est possible que tu te sauves*. En attendant , moi je vous dis , si vous péchez , que déjà vous vous condamnez vous-même à l'enfer. Qui sait ! il est possible encore que vous vous sauviez , mais il est possible aussi , et peut-être plus probable , que vous vous damniez. Et c'est l'affaire de son salut éternel qu'on hasarde sur *un qui sait*. En attendant , vous êtes déjà perdu. Et si , en attendant , la mort vous arrive : si Dieu nous abandonne , que sera-t-il de vous ?

Non , mon Dieu , je ne veux plus vous offenser , c'est assez d'outrages. Combien pour moins de péchés sont déjà maintenant en enfer ? Je ne veux plus être à moi , mais à vous , et tout à vous. Je vous consacre tout ce que j'ai de volonté , de liberté : *Tuus sum ego salvum me fac*. Sauvez-moi de l'enfer , et surtout sauvez-moi du péché ; je vous aime , ô mon Jésus ! Je ne veux plus vous perdre.

Dieu , disent les saints Pères , tient fixé le nombre des péchés qu'il veut pardonner à chacun. Par conséquent , ne connaissant point ce nombre , nous devons craindre qu'à chaque nouveau péché , le Seigneur ne nous abandonne.

Cette crainte *qui sait si Dieu me pardonnera encore ?* doit être pour nous un puissant motif de ne plus offenser Dieu ; et avec cette crainte , nous nous sauverons.

Et plus une personne se trouve favorisée par Dieu de grâces et de lumières , plus elle doit craindre cet abandon.

Le docteur Angélique dit que le péché croît en gravité à raison de l'ingratitude. Malheureux donc est le chrétien qui, enrichi de grâces par le Seigneur, l'offense mortellement.

Ah ! mon Jésus, je me suis mesuré avec vous ; vous me comblez de miséricordes ; moi je vous répondais par des injures ; vous me faisiez du bien, moi je vous outrageais ! Maintenant je vous aime de tout mon cœur, et je veux par mon amour compenser tous les déplaisirs que je vous ai donnés. Donnez-moi la lumière, donnez-moi la force.

La sœur Marie Strozzi disait : *Le péché d'une personne religieuse cause de l'horreur dans le Paradis ; et oblige le Seigneur de s'éloigner d'elle.*

Celui qui n'a pas une grande crainte du péché mortel n'est pas loin d'y tomber. Aussi faut-il fuir les mauvaises occasions tant qu'on peut.

Il faut fuir encore les péchés véniels commis avec délibération. Le père Alvarez disait : Les petites fautes volontaires ne tuent pas l'âme, mais la rendent faible, au point que, des tentations graves survenant, elle n'aura plus la force d'y résister et tombera.

Sainte Thérèse a écrit : *Du péché d'avertance, si petit qu'il soit, mon Dieu délivrez-nous.*

Parce que, disait la sainte, un péché véniel commis avec avertance, fait plus de tort que tous les démons de l'enfer.

Non, mon Jésus, je ne veux plus vous déplaire, ni peu ni beaucoup. Vous m'imposez trop d'obligations de vous aimer, je veux mourir plutôt que de vous donner volontairement le moindre déplaisir. Vous ne le méritez point ; mais vous méritez tout mon amour, et je veux vous aimer de toutes mes forces. Donnez-moi votre secours.

C'est à tort que le péché véniel s'appelle un mal léger :

comment peut-on dire léger, ce mal qui est le déplaisir de Dieu?

Il dit, celui qui commet le péché véniel sans retenue : *Il suffit que je me sauve; mais moi je vous dis, en continuant de vivre ainsi, vous ne vous sauverez pas : car, dit saint Grégoire, l'ame ne reste pas où elle tombe, mais tombe toujours plus bas.* Saint Isidore a dit : Pour celui qui ne tient compte du péché véniel, Dieu permet qu'il tombe dans le péché mortel en punition du peu d'amour qu'il lui porte. Et le Seigneur lui-même a dit au bienheureux Henri Suson, que les ames qui ne tiennent compte du péché véniel, sont en plus grand danger qu'elles ne le croient ; car, ajoute-t-il, en vivant ainsi, il leur est bien difficile de persévérer dans la grâce.

Le Concile de Trente enseigne que nous ne pouvons persévérer en grâce sans le secours spécial du Seigneur ; mais on ne mérite pas ce secours spécial, quand on offense Dieu par le péché véniel volontaire sans pensée d'amendement.

Ah ! Seigneur, ne me châtiez pas comme je le mériterais. Oubliez tant de déplaisirs que je vous ai donnés, et ne me privez pas de votre lumière ni de votre secours. Je veux me corriger, je veux être à vous. O Dieu tout-puissant, recevez-moi, changez-moi, je l'espère ainsi.

Le Seigneur dit à la bienheureuse Angèle de Foligni : *Ceux que j'éclaire pour les faire marcher dans la perfection, et qui, dégradant leur ame, ne veulent marcher que dans la voie commune, seront abandonnés de moi.*

Celui qui sert Dieu, mais ne craint pas de lui déplaire véniellement par la recherche de soi-même, donne à entendre que Dieu ne mérite pas d'être servi avec plus d'attention. Il déclare en un mot que Dieu n'est pas digne d'un si grand amour, que nous soyons obligés de pré-

MIER SON BON PLAISIR A NOS SATISFACTIONS.

Les défauts d'habitude, dit S. Augustin, sont une maladie honteuse qui rend l'ame si dégoûtante qu'elle la prive des embrassements du Seigneur.

Mon Dieu, je vois que vous ne m'avez pas encore abandonné comme je le méritais : donnez-moi donc la force de sortir de ma tiédeur. Je ne veux plus vous offenser avec délibération, je veux vous aimer de toute mon ame. Mon Jésus, aidez-moi, je me confie en vous.

Saint François disait : C'est une ruse du démon de lier les ames avec un cheveu, pour les lier ensuite avec une chaîne et en faire des esclaves ; gardons-nous donc de nous enchaîner par aucune passion. Une ame attachée par quelque passion est perdue, ou près de se perdre.

La mère Marie-Victoire Strada disait : *Le démon, quand il ne peut avoir beaucoup, se contente de peu ; mais ensuite, avec ce peu, il acquiert beaucoup.*

Le Seigneur nous proteste que les ames tièdes seront vomies par lui : *Scilicet quia tepidus es, incipiam te vomere* (Apoc. 3. 15). Le vomissement signifie l'abandon de Dieu, car ce qu'on vomit on a de l'horreur à le reprendre.

La tiédeur est une fièvre étiqne qu'on sent à peine, mais qui conduit sans remède à la mort ; la tiédeur en effet rend l'ame insensible aux remords de la conscience.

Par pitié, mon Jésus, ne me vomissez pas comme je le mérite ; ne considérez pas mon ingratitude, mais les tourments que vous avez soufferts pour moi. Je me repens de tous les déplaisirs que je vous ai causés, je vous aime, mon Dieu ; de ce moment je veux faire tout ce que je pourrai pour vous complaire, ô amour de mon ame ! je vous ai offensé beaucoup, faites que, pendant ce qui me reste de vie, je vous aime beaucoup. O Marie, mon espérance, secourez-moi de votre intercession !

CINQUIÈME MÉDITATION.

De la mort.

Il faut mourir, tôt ou tard il faut mourir.

A chaque siècle, les maisons, les villes se remplissent d'un nouveau peuple, et l'ancien va se renfermer dans la tombe.

Nous naissons tous avec le cordon au cou, parce que nous sommes condamnés à mort : que notre vie soit longue; ou courte tant qu'on voudra, il doit venir un jour, une heure qui seront les derniers pour nous, et dès à présent, cette heure est déterminée.

O mon Dieu ! je vous rends grâce de la patience que vous avez eue de me supporter. Oh ! si j'étais mort plutôt et que je ne vous eusse point offensé ! mais parce que vous me donnez le temps de réparer le mal que j'ai fait, dites-moi ce que vous voulez de moi, je veux vous obéir en tout.

Dans peu d'années, ni moi qui écris, ni vous qui lisez, nous ne serons plus sur cette terre. De même que nous avons entendu sonner les cloches à la mort des autres, de même, un jour, d'autres entendront les cloches sonner pour nous. De même que nous lisons les noms des autres écrits au livre mortuaire, de même d'autres liront les nôtres écrits dans le même livre.

En un mot, il n'y a point de remède, il faut mourir. Et ce qu'il y a de plus terrible, c'est qu'on ne doit mourir qu'une seule fois : une première erreur est pour toujours.

Comme vous serez saisi d'épouvante, quand on vous avertira de recevoir les sacrements et qu'il n'y a plus

de temps à perdre ! vous verrez alors qu'on fera sortir de la chambre vos parents , vos amis ; votre confesseur restera seul , et vos domestiques pour vous servir.

Mon Jésus , je ne veux plus attendre la mort pour me donner à vous. Vous avez dit que vous ne savez point repousser une ame qui vous cherche : *Quærite et invenietis*. De ce moment je vous cherche , faites-vous trouver par moi. Je vous aime , bonté infinie , je vous veux , vous seul , et rien de plus.

Quelqu'un , au milieu de ses projets et de ses embarras dans le monde , s'entendra dire : *Mon frère , vous êtes mal , préparez-vous à la mort*. Le malade , alors , voudra mettre ses comptes en ordre. Mais , hélas ! l'horreur et la confusion où il se trouve le rendent si stupide qu'il ne sait ce qu'il doit faire.

Tout ce qu'il voit , tout ce qu'il sent est pour lui un sujet de peine et de terreur. Toutes les choses de ce monde lui deviennent comme des épines ; déchirant est pour lui le souvenir des divertissements qu'il a goûtés ; des affaires d'honneur dont il est venu à bout ; des vanités dont il faisait ostentation ; cruels lui sont les amis qui l'ont détourné de Dieu ; cruelles , les vaines parures de sa personne , en un mot , toutes choses cruelles.

Quelle épouvante à lui de penser : *Dans peu je ne serai plus en vie , et je ne sais si l'éternité qui m'attend sera heureuse ou malheureuse*. O Dieu ! les seuls mots , alors , de juge , d'enfer , d'éternité , quelle horreur n'apporteront-ils pas au pauvre moribond !

Mon Rédempteur , je crois que vous êtes mort pour moi ; j'espère , par votre sang , me sauver. Je vous aime , bonté infinie , et je me repens de vous avoir offensé. Mon Jésus , mon espérance , mon amour , ayez pitié de moi !

Imaginez-vous voir un homme attaqué de sa dernière

maladie. Naguère il allait par la ville, se promenant, médisant, menaçant et se moquant des autres : le voici en un instant sans forces, anéanti, sans parole, sans paix, sans connaissance.

Hélas ! le malheureux ne pense plus à ses projets, à ses vanités ; seulement il a devant les yeux la pensée des comptes qu'il doit rendre à Dieu. Les parents se tiennent autour de lui, et parmi eux les uns pleurent, d'autres soupirent, ceux-là gardent le silence ; le confesseur est là qui l'assiste, les médecins s'assemblent, ce sont là autant de causes de terreur.

Le malade en cet état ne rit plus, ne songe plus à se divertir ; il ne pense qu'à la nouvelle qu'on vient lui apporter : que son mal est mortel.

Mais il n'y a plus de remède ; dans cette confusion, dans cette tempête de douleurs, d'afflictions et de craintes, il faut se disposer à partir de ce monde. Mais comment se disposer si le temps est si court ? si l'esprit est ainsi offusqué ? Il n'y a plus de remède, il faut partir ; ce qui est fait est fait.

Mon Dieu, quelle sera ma mort ? Non je ne veux point mourir avec une si grande incertitude de mon salut. Je veux changer de vie. Mon Jésus, donnez-moi votre secours. Je suis résolu de vous aimer dès aujourd'hui, et de tout mon cœur. Attachez-moi à vous, et ne permettez pas que désormais je me sépare de vous.

Si ce soir vous deviez mourir, combien paieriez-vous une année ou un mois de vie ! Il faut vous résoudre à faire maintenant ce que vous ne pourrez plus faire à la mort.

Qui sait si cette année, ce mois et peut-être même ce jour, n'est pas le dernier pour vous ?

Vous ne voudriez pas mourir dans l'état où vous vous trouvez, et vous osez continuer de vivre dans le même

état? Vous plaignez les personnes mortes subitement, parce qu'elles n'ont pas eu le temps de se préparer à la mort; et vous qui avez le temps, vous ne vous y préparez pas!

Ah! mon Dieu! je ne veux plus vous forcer à m'oublier. Je vous rends grâces des miséricordes dont vous avez usé envers moi; donnez-moi votre secours, pour changer de vie. Je vois que vous voulez me sauver, pour vous aimer éternellement.

A la mort on vous présentera le crucifix, et on vous dira que Jésus-Christ à ce moment doit être votre unique refuge, votre seule consolation.

Aux moribonds qui ont peu aimé le Crucifix, le Crucifix n'apportera pas de consolation, mais l'épouvante. Au contraire, il consolera ces âmes qui ont tout laissé pour son amour!

Aimable Jésus, vous devez être mon unique amour en cette vie, et à la mort: *Deus meus et omnia!*

Oh! quelle terreur cause aux moribonds, dont la conscience est en mauvais état, le seul nom de l'éternité! C'est pour cela qu'à la mort ils ne veulent entendre parler que de leurs douleurs, du médecin et des remèdes; si on leur parle de l'âme, aussitôt ils s'ennuient, changent de propos, et disent: *Par charité, laissez-moi reposer.*

Le malheureux dira: Oh, si j'avais le temps de réformer ma vie! Mais on lui répondra: *Proficiscere de hoc mundo.* Il dira: Appelez encore des médecins, essayez d'autres remèdes. Plus de médecins! plus de remèdes! L'heure est arrivée, il faut partir, et aller dans l'éternité.

Ce *proficiscere* n'effraie point, mais console celui qui aime Dieu; il pense qu'il va échapper au danger de perdre le bien qu'il aime.

Hodiè sit in pace locus tuus, et habitatio tua, in

sanctâ Sion. Qu'aujourd'hui soit dans la paix le lieu que vous allez habiter, et que votre demeure soit dans le Paradis. Heureuse nouvelle pour celui qui meurt avec quelque certitude d'être dans la grâce de Dieu !

J'espère par votre sang, ah ! mon Jésus, que vous me conduirez dans un lieu de paix où je pourrai vous dire : *Dieu de mon cœur, je n'ai plus de crainte de vous perdre.*

Miserere, Domine, gemituum, miserere, lacrymarum ejus. Mon Dieu, je ne veux pas attendre à la mort pour pleurer les offenses que je vous ai faites ; dès ce moment je les déteste, je les maudits, je m'en repens de tout mon cœur, et je voudrais en mourir de douleur. Je vous aime, bonté infinie, et toujours je veux vivre et mourir dans les pleurs et dans l'amour.

Asgnocce, Domine, creaturam tuam, non a Diis alienis creatam, sed a te solo Deo vivo et vero. O Dieu, qui m'avez créé pour vous, ne me repoussez pas loin de vous. Si dans un temps je vous ai délaissé, maintenant je vous aime plus que moi-même, et je veux vous aimer vous seul.

A la vue du Saint Viatique, celui qui a peu aimé Jésus-Christ sera saisi de crainte. Mais, au contraire, celui qui n'a aimé que Jésus-Christ, alors sera plein de confiance et de tendresse en voyant son Seigneur qui vient l'accompagner dans le passage de l'éternité.

Au moment de l'extrême-onction, le démon nous rappellera tous les péchés commis par les sens. Tâchons donc de les pleurer avant la mort.

Dès que le mourant aura reçu tous les sacrements, les parents, les amis se retireront, et le laisseront seul avec le Crucifix.

Ah ! mon Jésus, quand tous m'auront abandonné, vous ne m'abandonnerez pas. *In te, Domine, speravi non confundar in æternum.*

Alors commencent à paraître les sueurs froides, les yeux s'obscurcissent, le pouls s'arrête, les pieds et les mains se refroidissent, le malade s'étend dans la situation d'un cadavre, et l'agonie commence. Hélas ! le malheureux va passer. Puis la respiration devient plus rare, signe d'une mort prochaine. Alors le confesseur allume le cierge, le met dans la main du mourant, et commence à dire les prières des agonisants. O flambeau ! viens maintenant éclairer nos âmes, car alors ta lumière nous servira peu, à l'heure où il n'est plus temps de remédier au mal qu'on a fait.

O Dieu ! à la lueur de ce lugubre flambeau, quel aspect offriront les vanités de ce monde, et les offenses faites à Dieu ?

Enfin le moribond expire. Son dernier soupir est pour lui la fin du temps, le commencement de l'éternité. O moment décisif, ou d'une éternité de bonheur, ou d'une éternité de misère !

Miséricorde, ô mon Jésus ! pardonnez-moi, et serrez-moi contre vous, pour que je ne me perde pas en ce moment.

Dès que l'âme sera sortie, le prêtre, se tournant vers les assistants, dira : *Il est passé*. Est-il mort ? Oui, il est mort. *Requiescat in pace* : qu'il repose en paix, s'il est mort dans la paix avec Dieu ; mais s'il est mort dans la disgrâce de Dieu, le malheureux ! il n'aura plus de paix tant que Dieu sera Dieu.

Il n'est pas plutôt expiré que la nouvelle s'en répand au dehors : *Il était aimable*, dit l'un, *mais peu dévot*. *Qui sait*, dit un autre, *s'il est perdu* ? Les parents et les amis, pour ne pas renouveler leur douleur, ne veulent plus en entendre parler, et disent à ceux qui leur en parlent : *Par charité, ne me le nommez plus*.

Voilà ; celui qui était l'agrément des conversations,

devenu maintenant l'horreur de tout le monde. Entrez dans sa maison , il n'y est plus ; sa chambre , son lit , ses meubles déjà sont occupés par d'autres : et lui où est-il ? son corps est dans la tombe , et son ame dans l'éternité.

Si vous voulez le voir, ouvrez cette fosse, considérez-le ; ce n'est plus cet homme brillant de santé , ami du plaisir ; il est déjà devenu un amas de pourriture où s'engendrent des vers qui lui font tomber pièces par pièces les lèvres et les joues. Dans peu il ne restera plus de lui qu'un squelette fétide , qui avec le temps se divisera encore , la tête se séparant du buste , et les os tombant les uns sur les autres.

Voilà donc l'état où sera réduit un jour ce corps pour lequel nous offensons tant le Seigneur !

Ames saintes, vous l'avez bien compris, vous qui toujours avez mortifié votre corps ; maintenant on vénère vos ossements sur les autels , et vos belles ames jouissent de la vue de Dieu , en attendant le dernier jour où vos corps viendront s'associer à la gloire dont vous jouissez , comme ils vous étaient unis avant votre séparation.

Si j'étais maintenant dans l'éternité, que ne voudrais-je pas avoir fait pour Dieu ? S. Camille de Lellis, passant sur la fosse des morts, disait : *Oh ! si celui-ci était encore vivant , que ne ferait-il pas maintenant pour la vie éternelle ! Et moi qui suis vivant , que fais-je ? Et nous que faisons-nous ?*

Seigneur, ne me réprochez pas pour mon ingratitude ! Les autres vous ont offensé dans les ténèbres ; moi je vous ai offensé au sein de la lumière. Vous m'avez abondamment éclairé pour me faire connaître l'outrage que je vous faisais en péchant ; et néanmoins , foulant aux pieds toutes vos lumières et vos grâces , je vous ai fui. *Non sis tu mihi formidini , spes mea , in die*

afflictionis. Ah ! mon Jésus, vous qui êtes mon unique espérance, ne soyez point pour moi un sujet d'épouvante au jour de mes angoisses, au jour de ma mort.

De la mort des justes.

Saint Bernard dit que la mort des justes s'appelle précieuse, parce que c'est la fin des travaux, et la porte de la vie : *Pretiosa tamquam finis laborum, et janua vitæ*. La mort est une récompense pour les saints, car elle est le terme des tourments, des souffrances, des combats et des craintes de perdre Dieu.

Ce *proficiscere*, qui inquiète les mondains, n'inquiète pas les saints, car ce n'est pas pour eux une peine de laisser les biens de la terre, puisque Dieu seul a été leur richesse : ni les honneurs, puisqu'ils les ont méprisés : ni leurs parents, puisqu'ils ne les ont aimés qu'en Dieu. Aussi, comme ils ont passé toute leur vie en disant : *Deus meus et omnia*, de même ils le répètent avec une plus grande allégresse en mourant.

Les douleurs de la mort ne les affligent nullement ; ils se réjouissent au contraire d'offrir à Dieu ces derniers restes de vie, en signe de leur amour, unissant le sacrifice de leur vie au sacrifice que Jésus-Christ fit de sa personne, lorsqu'il mourut pour leur amour.

Oh ! quelle satisfaction donne aux Saints la pensée qu'il est fini le temps où ils pouvaient pécher et le danger de perdre Dieu ! Oh ! quelle joie de pouvoir dire, en embrassant le crucifix : *In pace in idipsum dormiam et requiescam !*

Le démon s'empressera de nous inquiéter alors par la vue de nos péchés ; mais si nous les avons pleurés et qu'ensuite nous ayons aimé Jésus-Christ de tout notre

cœur, Jésus nous consolera. Dieu met plus d'intérêt à notre salut, que le démon à notre perte.

De plus, la mort est la porte de la vie. Dieu est fidèle; il sait bien alors consoler ces âmes qui l'ont aimé. Aussi dans les angoisses de la mort il leur fera éprouver certains avant-goûts du Paradis. Ces actes de confiance, d'amour pour Dieu, de désir de le voir bientôt, commenceront à leur faire sentir cette paix dont ils jouiront pendant l'éternité. Quelle allégresse surtout produira le Saint Viatique en celui qui pourra dire alors avec saint Philippe de Néri: *Voici mon amour; voici mon amour!*

Nous devons donc craindre non la mort, mais le péché, qui rend la mort malheureuse. Un grand serviteur de Dieu, le père La Colombière, disait: *Il est moralement impossible qu'il fasse une mauvaise mort, celui qui pendant la vie a été fidèle à Dieu.*

Celui qui aime Dieu désire ardemment la mort par laquelle il est uni à Dieu pour l'éternité. C'est une marque de peu d'amour envers Dieu que de n'avoir point le désir de le voir bientôt.

Acceptons dès ce moment la mort, et dépouillons-nous de tous les objets terrestres. C'est avec mérite que nous le ferons maintenant; plus tard ce serait de force et avec le danger de nous perdre. Vivons comme si chaque jour était le dernier de notre vie. Oh! qu'il vit bien, celui qui vit toujours en présence de la mort!

Mon Dieu, quand viendra ce jour où je vous verrai face à face, où je pourrai vous aimer? Je ne le mérite point; mais vos plaies, ô mon Rédempteur, sont mon espérance. Je vous dis avec S. Bernard: *Vulnera tua, merita mea.* C'est pourquoi je prends confiance à vous dire comme S. Augustin: *Eia moriar, Domine, ut te videam.* Mon Dieu, faites-moi bientôt mourir, pour

que bientôt je vous voie, que je me jette entre vos bras. O Marie, ma mère, c'est d'abord par le sang de Jésus-Christ et ensuite par votre intercession que j'espère me sauver et arriver au Paradis, où je vous louerai, vous remercierai, et vous aimerai éternellement.

SIXIÈME MÉDITATION.

Du jugement.

Figurez-vous être sur le point de mourir, déjà agonisant, n'ayant plus de vie qu'une heure, ou moins. Imaginez-vous que dans un instant vous devez vous présenter devant Jésus-Christ, votre juge, pour lui rendre compte de toute votre vie. Hélas! vous n'aurez plus alors rien qui vous effraie, que le mauvais état de votre conscience. Il faut donc de toute nécessité tenir ses comptes en ordre avant que n'arrive le jour de les rendre.

Il s'agit alors de passer dans l'éternité. Le remords des péchés commis, la défiance produite dans l'âme par le démon, l'incertitude du sort qui va suivre, ô Dieu! quelle tempête de confusion et de terreur tout cela ne produira-t-il pas? Pressons-nous dès maintenant autour de Jésus et de Marie, afin qu'ils ne nous abandonnent point à ce moment.

Quelle épouvante alors causera la pensée qu'il nous faut dans un instant être jugés par Jésus-Christ! Sainte Marie Magdelaine de Pazzi étant malade, son confesseur lui demanda pourquoi elle tremblait ainsi, elle répondit : Ah! mon père, que c'est une grande chose que d'avoir à comparaître devant le tribunal de Jésus-Christ!

Ah! mon Jésus, souvenez-vous que je suis une de ces brebis à vous, que vous avez rachetées de votre sang.

Te ergo quæsumus famulis tuis subveni quos prætioso sanguine redemisti!

C'est le sentiment commun des docteurs que dans le lieu et l'instant même où l'ame expire, elle est jugée par Jésus-Christ. Ainsi au même moment le procès s'informe, la sentence est rendue et s'exécute.

O moment fatal auquel se décide le sort heureux ou malheureux que chacun de nous doit avoir dans l'éternité!

Le vénérable père Louis du Pont pensant au jugement tremblait tellement qu'il faisait trembler aussi la chambre où il était.

Ah ! mon Jésus, si vous vouliez me juger à cctte heure, que serait-il de moi ! Père éternel, *respice in faciem Christi tui*. Je me repens de toutes les offenses que je vous ai faites : regardez le sang, les plaies de votre Fils, et ayez pitié de moi.

Le dernier soupir est à peine rendu, les assistants en doutent peut-être encore, et déjà l'ame est entrée dans son éternité. Le prêtre, assuré de sa mort, jette l'eau bénite sur le cadavre, et crie aux Saints et aux Anges de evnir au secours de cette ame : *Subvenite, sancti Dei, occurrite, Angeli Domini*. Mais si elle est perdue, et les Saints et les Anges ne la peuvent plus secourir.

Jésus viendra nous juger, il paraîtra avec ces mêmes plaies qu'il a souffertes pour nous dans sa passion. Ces plaies feront la consolation des pénitens qui, pendant leur vie, ont pleuré leurs péchés avec une vraie douleur, mais elles feront l'épouvante du pécheur mort dans le péché.

O Dieu ! quelle angoisse pour une ame, la première fois qu'elle verra son juge et son juge irrité ! Tourment plus grand que l'enfer lui-même.

L'ame verra alors la majesté de son juge : elle verra ce qu'il a souffert pour son amour : elle verra les

grandes miséricordes dont il a usé envers elle , les grands moyens qu'il lui a fournis pour se sauver : elle verra alors la vanité des biens de ce monde , et l'excellence des biens éternels : elle verra , en un mot , toutes ces vérités , mais sans profit. Il est passé le temps de réparer ses erreurs ; ce qui est fait est fait.

Faites, mon aimable Rédempteur, que je vous voie apaisé, la première fois que je vous verrai, et pour cela donnez-moi, dès maintenant, la lumière, donnez-moi la force de réformer ma vie. Je veux vous aimer toujours. Si par le passé j'ai méprisé votre grâce, maintenant je l'estime plus que tous les trésors du monde.

Quelle consolation, à l'heure de son jugement, aura celui qui, pour l'amour de Jésus-Christ, s'est détaché de tous les objets terrestres; qui a aimé les mépris, mortifié sa chair, en un mot, n'a aimé autre chose que Dieu!

Quelle joie de s'entendre dire : *Entrez, bon et fidèle serviteur, entrez dans la joie de votre Seigneur. Réjouissez-vous, vous voilà sauvé, il n'y a plus pour vous de crainte de vous perdre.*

L'ame, au contraire, qui est sortie de cette vie en péché, avant que Jésus-Christ ait porté la sentence, se condamnera elle-même et se déclarera digne de l'enfer.

O Marie ! ma puissante avocate, priez Jésus pour moi, aidez-moi maintenant que vous pouvez m'aider ; alors vous me verriez périr sans pouvoir me secourir.

Quæ seminaverit homo hæc et metet (1). Au jugement, on recueillera ce qu'on aura semé pendant sa vie. Voyons ce que nous avons semé jusqu'à présent, et pour cela faisons maintenant ce que nous voudrions avoir fait alors.

Si aujourd'hui, dans une heure, nous devons pa-

(1) Gal. vi. 7.

raître au jugement, combien paierions-nous une année de vie? à quoi donc dépensons-nous les années qui nous restent?

L'abbé Agathon, après de longues années de pénitence, pensant au jugement, disait : *Que sera-t-il de moi, quand je serai jugé!* Le saint homme Job s'écriait : *Quid faciam cum surrexerit ad judicandum Deus? et cum quæsierit quid respondebo illi?* (1) Et nous, que répondrons-nous quand Jésus-Christ nous demandera compte des grâces qu'il nous a faites et de notre négligence à y répondre?

O mon Dieu! *Ne trahas bestiis animas confitentes tibi.* Je ne mérite point de pardon; mais vous ne voulez pas que je me défie de votre miséricorde. Sauvez-moi, Seigneur, tirez-moi de la fange de mes misères; je veux me corriger, aidez-moi.

L'affaire qui se traitera au moment de notre mort, est une affaire d'où dépend notre bonheur ou notre malheur éternel. Donc il faut apporter tous nos soins pour rendre certain le succès d'une telle affaire. Chacun de nous en y pensant ne peut s'empêcher de dire : *Il est ainsi!* mais *s'il est ainsi*, pourquoi ne quittons-nous pas tout pour nous donner tout entier à Dieu? *Quærite Dominum, dum inveniri potest* (2). Celui qui au jugement se trouve avoir perdu Dieu, ne peut plus le retrouver, mais dans la vie, celui qui le cherche le trouve. Mon Jésus, si par le passé j'ai méprisé votre amour, maintenant je ne veux autre chose que de vous aimer, et être aimé de vous. Faites que je vous trouve, ô Dieu de mon ame!

O mondains insensés, je vous attends dans la vallée de

(1) Job. xxxi. 14.

(2) Isa. lv. 6.

Josaphat; là vous changerez de sentiment, là vous pleurerez votre folie, mais sans espérance de remède.

Et vous, ames éprouvées en ce monde, *courage, courage*. Dans ce dernier des jours, toutes vos peines se changeront dans les délices et les joies du Paradis. *Tristitia vestra vertetur in gaudium*.

Qu'il sera brillant alors l'aspect des saints, qui pendant leur vie ont été si méprisés ! Et quelle horrible figure feront tant de princes et de rois damnés malheureusement !

O mon Jésus crucifié et méprisé ! j'embrasse votre croix. Plus de monde, plus de plaisirs, plus d'honneurs ! Vous seul, mon Dieu, je vous veux et rien de plus.

Quelle horreur en ce jour pour les réprouvés de se voir repoussés de Jésus-Christ par cette condamnation publique : *Discedite à me, maledicti* ! Ah ! mon Jésus, j'ai mérité dans un temps une pareille sentence ! mais aujourd'hui j'espère que vous m'avez pardonné. Ah ! ne permettez pas que désormais je me sépare de vous. *Ne permittas me separari à te*. Je vous aime, et j'espère vous aimer toujours.

Quelle allégresse, au contraire, pour les élus d'entendre Jésus-Christ les inviter au Paradis par cette douce parole : *Venite, benedicti* ! Aimable Rédempteur, j'espère par votre sang être associé au nombre de ces ames fortunées, pour vous aimer et tenir vos pieds embrassés à jamais.

Ranimons notre foi et pensons qu'un jour nous devons nous trouver dans cette vallée à la droite avec les élus, ou à la gauche avec les damnés. Prosternons-nous donc aux pieds du crucifix, jetons un coup d'œil dans notre ame, et si nous ne la trouvons pas encore bien préparée à paraître devant Jésus-Christ, apportons-y remède à présent qu'il en est temps. Détachons-nous de tout ce qui

n'est pas Dieu, et serrons-nous autour de Jésus, par tous les moyens qui sont à notre disposition, l'oraison, les communions, la mortification des sens et surtout la prière. Mettre en œuvre ces moyens que Dieu nous offre pour notre salut, sera pour nous une grande marque de prédestination.

Mon Jésus et mon juge, je ne veux plus vous perdre, mais je veux vous aimer toujours; je vous aime, mon amour, je vous aime, et j'espère vous le redire la première fois que je vous verrai comme mon juge. Je vous le dis aujourd'hui : *Seigneur, si vous voulez, punissez-moi, comme je l'ai mérité, châtiez-moi; mais ne me privez pas de votre amour. Faites que je vous aime toujours, que toujours je sois aimé de vous; puis faites de moi tout ce qu'il vous plaira.*

SEPTIÈME MÉDITATION.

Remords qu'aura dans l'enfer un chrétien qui se damne.

Le plus grand tourment du damné dans l'enfer sera de se trouver aux prises avec les remords de sa conscience. *Vermis eorum non moritur* (1). Ce ver qui ne meurt point, signifie le remords éternel qu'auront les damnés dans l'enfer. Oh ! quel ver cruel pour un chrétien qui se damne, ce sera de penser pour combien peu de chose il s'est perdu ! J'ai donc, dira-t-il, pour quelques satisfactions passagères et empoisonnées, perdu le Paradis, perdu Dieu, et je suis condamné à rester dans cette prison de tourmens pour toujours !

J'ai eu l'avantage d'être dans la vraie foi, mais ensuite

(1) Marc. ix. 47.

pour avoir abandonné Dieu, j'ai passé une vie malheureuse, qui m'a conduit finalement à une vie plus malheureuse encore dans cette fosse de feu ! Dieu m'avait donné tant de lumières, tant de moyens pour me sauver, et moi malheureux j'ai voulu me damner.

Ah ! mon Jésus, à cette heure, je serais certainement en enfer, si vous m'eussiez fait mourir ce jour où j'étais en péché. Je vous remercie de la miséricorde dont vous avez usé envers moi, et je déteste toutes offenses que je vous ai faites. Si j'étais dans l'enfer, je ne pourrais plus vous aimer ; mais puisque maintenant je puis vous aimer ; je veux vous aimer de tout mon cœur. Je vous aime, mon Dieu, mon amour, mon tout.

Que nous semble en ce moment notre vie passée, sinon un songe, sinon un instant ? Et que semblera au damné sa vie de quarante ou cinquante ans qu'il a menée sur la terre, lorsqu'auront passé cent mille millions d'années, et qu'il verra que son éternité de malheurs est encore à commencer pour lui ?

Que lui paraîtront ces misérables plaisirs pour lesquels il s'est perdu ? Il dira. C'est donc pour ces maudites voluptés, aussitôt évanouies que goûtées, que je devrai brûler en cette fournaise, abandonné de tous pour toute l'éternité ?

L'autre remords cruel pour le damné sera de penser au peu qu'il avait à faire pour se sauver. Il dira : Si j'avais pardonné cette injure, si j'avais vaincu ce respect humain, si j'avais fui cette occasion, je ne me serais pas perdu.

Que m'en coûtait-il de m'éloigner de cette compagnie ? de me priver de ce maudit plaisir ? de céder cette prétention ? Quand il eût dû m'en coûter beaucoup, je devais tout faire pour me sauver, mais je ne l'ai pas fait, et maintenant il n'y a plus de remède à ma ruine éternelle.

Si j'avais fréquenté les sacrements , si je n'avais point laissé l'oraison , si je me fusse recommandé à Dieu , je ne serais pas retombé. Je me suis proposé tant de fois de le faire , mais je ne l'ai point fait : je l'ai commencé quelquefois , puis je ne l'ai pas continué. C'est pourquoi je suis condamné.

O Dieu de mon ame ! que de fois je vous ai promis de vous aimer , et puis de nouveau je me suis éloigné de vous ? Au nom de cette affection avec laquelle vous m'avez aimé en mourant pour moi sur la croix , donnez-moi la douleur de mes péchés , donnez-moi votre amour , donnez-moi la grâce de recourir toujours à vous , quand je serai tenté.

Quels cruels coups de poignard pour un chrétien damné , que les lumières , les invitations , et toutes les autres grâces que Dieu accorde pendant qu'on est sur la terre ! *Je pouvais être un saint et être heureux pour toujours* , dira ce misérable ; *maintenant pour toujours* je dois être malheureux.

La plus grande peine d'un damné sera de voir qu'il s'est perdu volontairement et par sa propre faute , tandis que Jésus-Christ est mort pour le sauver. Un Dieu , dira-t-il , a donné sa vie pour me sauver , et moi , insensé , j'ai voulu de moi-même me précipiter dans cette fournaise de feu pour y brûler ! O Paradis perdu ! ô Dieu perdu ! ô moi malheureux ! voilà les lamentations que feront entendre éternellement les damnés.

O mon Dieu ! que j'ai méprisé et perdu , faites que je vous retrouve maintenant qu'il est encore temps pour moi de vous retrouver. Pour cela , donnez-moi part , ô mon aimable Rédempteur ! à cette douleur que vous ressentîtes pour mes péchés dans le jardin de Gethsémani. Je déplore au-delà de tous les maux celui de vous avoir offensé. Recevez-moi dans votre grâce. O mon Jésus !

puisque je vous promets de vouloir vous aimer, et de n'aimer autre chose que vous.

Représentez-vous un malade qui souffre de violentes douleurs d'entrailles, et n'a personne pour lui compatir ; mais ceux qui l'entourent, l'injurient, lui reprochent ses désordres, le maltraitent avec fureur ; mille fois plus durement est traité le damné dans l'enfer. Il souffre tous les tourments sans que personne ait compassion de lui.

Si du moins le damné pouvait, dans ce feu, aimer ce Dieu qui le châtie avec justice. Mais non, au moment même qu'il connaît Dieu comme l'être souverainement aimable, il se voit contraint de le haïr. C'est là l'enfer de ne pouvoir plus aimer le souverain bien qui est Dieu.

Si le damné pouvait se résigner à la volonté divine, comme maintenant l'ame fidèle s'y résigne dans ses souffrances, l'enfer ne serait plus l'enfer. Mais non, le malheureux enragera comme un vil animal sous le fouet de la justice divine, et sa rage ne servira qu'à accroître son tourment.

O mon Jésus ! si j'étais maintenant dans l'enfer, je ne pourrais donc plus vous aimer, et j'aurais à vous haïr pendant l'éternité ? Et quel mal m'avez-vous fait pour que je dusse vous haïr ? Vous m'avez créé, vous êtes mort pour moi, vous m'avez accordé tant de grâces particulières, Voilà le mal que vous m'avez fait. Ah ! châtiez-moi comme vous le voudrez, mais ne me privez pas de pouvoir vous aimer. Je vous aime, mon Jésus, et veux vous aimer toujours.

Pensez à l'horreur qu'aura une ame, lorsqu'elle entrera dans l'enfer. *Me voilà donc damnée*, dira-t-elle ! *je me suis donc trompée* ! Elle entrera, la malheureuse, pensant qu'il est peut-être un remède à sa perte, et elle verra que son malheur est sans ressource pour jamais.

Il se passera plus de millions de siècles qu'il n'y a de

gouttes d'eau dans la mer, de grains de sable sur la terre, de feuilles dans les arbres, et son enfer, au pauvre damné sera toujours à recommencer. Si du moins il pouvait, le malheureux ! se flatter et dire : *Qui sait si un jour ne finira pas cet enfer pour moi ?* Il n'est point de *qui sait* dans l'enfer. Le damné se tient pour assuré que tout les tourments qu'il endure à tout moment, il les doit souffrir pendant toute l'éternité. O Dieu ! on croit à l'enfer et on ose pécher ?

Plus grande sera la peine de ceux qui souvent ont considéré l'enfer, et ensuite, par leurs péchés, s'y sont condamnés eux-mêmes. Ah ! ne perdons point de temps, quittons tout et pressons-nous contre Jésus-Christ. Tout ce que nous ferons pour éviter l'enfer est peu de chose. Tremblons ; qui ne tremble pas, ne se sauvera point.

Ah ! mon Jésus, votre sang, votre mort, font mon espérance. Que tout m'abandonne, mais vous, ne m'abandonnez pas. Déjà je vois que vous ne m'avez pas abandonné, puisque vous m'invitez au pardon, si je veux me repentir de mes péchés, et que vous m'offrez votre grâce et votre amour, si je veux vous aimer. Oui, mon Jésus, ma vie, mon trésor, mon amour, je veux pleurer à jamais les offenses que je vous ai faites, je veux vous aimer de tout mon cœur. Mon Dieu, si je vous ai perdu, je ne veux plus vous perdre. Dites-moi ce que vous voulez de moi, je veux vous contenter en tout. Faites-moi vivre et mourir dans votre grâce, puis disposez de moi comme il vous plaira. O Marie, mon espérance, tenez-moi toujours sous votre protection, et ne permettez plus que jamais j'aie le malheur de perdre Dieu !

HUITIEME MÉDITATION.

De l'amour envers Jésus crucifié.

Ah ! mon Jésus, quelle preuve plus grande pouviez-vous me donner de l'amour que vous me portez, que de sacrifier votre vie sur un infâme gibet, sur une croix, pour satisfaire à mes péchés et pour me conduire avec vous dans le Paradis.

Humiliavit semetipsum, factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis. (Phil. 2). Le fils de Dieu, par amour pour les hommes, et pour obéir au Père éternel qui voulait sa mort pour notre salut, s'est donc humilié jusqu'à mourir, et mourir crucifié ! et il se trouve des hommes qui le croient, et qui n'aiment pas ce Dieu !

Oh ! mon Jésus ! combien il vous en a coûté pour me faire comprendre que vous m'aimez beaucoup ! et moi, ingrat ! je vous ai payé d'ingratitude. Ah ! permettez maintenant que je vous aime, car je ne veux plus abuser de votre amour. Je vous aime, mon souverain bien, et je veux vous aimer toujours. Oh ! rappelez-moi toujours les tourmens que vous avez endurés pour moi, afin que je me souvienne toujours de vous aimer.

O Dieu ! quelques uns parlent de la passion de Jésus-Christ, et d'autres en entendent parler sans aucun sentiment d'amour et de gratitude, comme si c'était une fable, ou que ce fût simplement la passion d'une personne inconnue, qui n'a aucun rapport avec nous.

O hommes ! pourquoi n'aimez-vous pas Jésus-Christ ?

dites-moi, que devait faire de plus notre Rédempteur, pour être aimé de nous, que de mourir dans une mer d'opprobres et de douleurs ?

Si le plus vil de tous les hommes avait souffert pour nous les tourments que Jésus-Christ a soufferts, pourrions-nous nous dispenser de lui porter de l'affection et de lui montrer toute notre reconnaissance ?

Mais, mon Jésus, pourquoi parlé-je aux autres et non à moi-même ? quelle a été jusqu'ici ma reconnaissance envers vous ? Malheureux ! je n'ai payé votre amour que par le mépris et les déplaisirs que vous avez reçus de moi !

Ah ! pardonnez-moi ; de ce moment je veux vous aimer , et veux vous aimer de tout mon cœur. Je serais trop ingrat si après tant de bontés et de miséricordes de votre part, je vous aimais peu.

Considérons que cet homme de douleurs, cloué sur ce bois d'opprobre, est vraiment notre Dieu, et qu'il n'y est point pour autre chose que pour souffrir et pour mourir pour notre amour.

Croyons donc que Jésus-Christ est notre Dieu, qu'il est mort pour nous ; et, si nous le pouvons , aimons autre chose que Jésus-Christ ?

O belles flammes d'amour ! vous qui avez consumé la vie de mon Sauveur sur le Calvaire, venez, consommez en moi toutes les affections terrestres ; faites que toujours je brûle d'amour pour ce Dieu, qui, par amour pour moi, a voulu mourir et se sacrifier tout entier.

Quel spectacle ce fut pour les Anges de voir ce Verbe divin suspendu à un gibet et mourant pour nous sauver, nous ses misérables créatures.

Ah ! mon Sauveur, vous ne m'avez refusé ni votre sang, ni votre vie, et je vous refuserais quelque chose de ce que vous me demandez ! Non ; vous vous êtes donné

tout à moi, je me donne à vous tout entier, et sans réserve.

Mon ame, regarde sur le calvaire ton Dieu crucifié et mourant, vois ce qu'il souffre, et dis-lui : C'est donc, ô mon Jésus ! parce que vous m'avez trop aimé que vous avez tant d'afflictions et de tourmens sur cette croix ? Votre peine serait moins grande, si vous m'aviez moins aimé.

Ah ! mon aimable Rédempteur, quelle multitude de douleurs, d'ignominies et d'afflictions intérieures vous accable sur cette croix ! Votre sacré corps suspendu à trois clous ne repose que sur ses plaies : le peuple qui se tient autour de vous ne fait que vous tourner en dérision et vous blasphémer : votre belle ame, à l'intérieur, est plus accablée que votre corps. Dites-moi pourquoi souffrez-vous tant ? vous me répondez : Je souffre tout pour ton amour ; souviens-toi donc de l'affection que je t'ai portée et aime-moi.

Oui, mon Jésus, je veux vous aimer, et qui voudrai-je aimer, si je n'aime pas un Dieu mort pour moi ? Par le passé, mon amour, je vous ai méprisé, mais maintenant je n'ai point de plus grande peine que le souvenir des déplaisirs que je vous ai causés, et je ne désire autre chose que d'être tout à vous. Ah ! mon Jésus, pardonnez-moi, et puis, attirez mon cœur à vous, enchaînez-le, blessez-le, enflammez-le de tout votre amour.

Considérons combien furent amoureux les sentimens de Jésus-Christ, lorsqu'il présenta les mains et les pieds pour être cloué sur la croix, dans ce moment où il offrait sa divine vie au Père éternel pour notre salut. Aimable Rédempteur, quand je pense à tout ce que vous a coûté mon ame, je ne puis désespérer du pardon. Quelque grands et multipliés que soient mes péchés, je ne veux point désespérer de me sauver, puisque vous avez déjà sura-

bondamment satisfait pour moi. Allons, Jésus, mon espérance et mon amour, autant je vous ai offensé, autant je veux vous aimer. Je vous ai beaucoup offensé, je veux vous aimer beaucoup; vous qui me donnez ce désir, donnez-moi votre secours.

Père éternel, *respice in faciem Christi tui*. Voyez votre fils mourant sur cette croix, cette face livide, cette tête couronnée d'épines, ces mains percées, cette chair en lambeaux; voilà la victime offerte pour moi, je vous la présente, ayez pitié de moi.

Dilexit nos, et lavavit nos a peccatis nostris in sanguine suo. (Apoc. 1. 5). Pourquoi considérons-nous nos péchés comme un obstacle à notre sanctification, si Jésus nous offre un bain de son sang pour purifier nos péchés? Il suffit que nous nous repentions et que nous veuillons nous corriger.

Jésus, étant sur la croix, pensait à nous, et de là préparait toutes les grâces et les miséricordes qu'il nous a faites depuis avec autant d'amour que s'il n'eût eu à sauver que l'ame de chacun de nous en particulier.

Mon Sauveur, sur la croix vous voyiez donc déjà les offenses que je devais vous faire, et en place de châtement vous me prépariez vos lumières, vos amoureuses invitations et le pardon. Ah! mon Jésus! me verrez-vous encore, après tant de grâces, retourner à mes offenses et me séparer de vous? Ah! ne le permettez pas, Seigneur; et, si je ne dois pas vous aimer, faites-moi mourir. Je vous dirai avec S. François de Sales : *Ou mourir ou aimer, ou aimer ou mourir!*

TABLE.

	Pages.
PREMIÈRE MÉDITATION. — De l'importance du salut.	309
II ^e MÉDIT. — De la vanité du monde.	314
III ^e MÉDIT. — Du voyage à l'éternité.	321
IV ^e MÉDIT. — Du péché.	328
V ^e MÉDIT. — De la mort.	335
De la mort des justes.	342
VI ^e MÉDIT. — Du jugement.	344
VII ^e MÉDIT. — Remords qu'aura dans l'enfer un chrétien qui se damne.	349
VIII ^e MÉDIT. — De l'amour envers Jésus crucifié.	354

FIN DE LA TABLE.

MAXIMES ÉTERNELLES,

OU

MEDITATIONS

POUR CHACUN

DES JOURS DE LA SEMAINE.

AVERTISSEMENT.



Cet opuscule intéressant présente en abrégé les vérités les plus propres à émouvoir une ame dans l'intérêt de son salut. On y reconnaît, comme dans le suivant, un homme accoutumé à faire retentir, au milieu des populations tremblantes, le grand et terrible mot : *Eternité!* Cet homme est tout plein des vérités à la prédication desquelles il a voué son existence tout entière. Qu'il prêche, qu'il prie, qu'il médite, on reconnaîtra toujours le missionnaire, c'est-à-dire l'Apôtre.

MAXIMES ÉTERNELLES,

ou

MÉDITATIONS

POUR CHACUN

DES JOURS DE LA SEMAINE.

Actes préparatoires à la Méditation.

I. O mon ame ! ranime ta foi en la présence de Dieu. Mets-toi devant lui et adore-le profondément.

II. Humilie-toi aux pieds de ton Dieu et demande-lui pardon de tout ton cœur. III. Demande à Dieu ses lumières pour l'amour de Jésus-Christ. Recommande-toi à la très Ste-Marie et aux Saints. *Ave Maria. Gloria Patri.*

Lisez ensuite doucement la méditation. Après chaque point, considérez la maxime éternelle qui en fait le sujet. La considération étant faite, prenez la résolution spéciale de renoncer à tel ou tel défaut, et faites les actes suivans.

MÉDITATION POUR LE DIMANCHE.

La mort.

I.

Considère, ô mon ame ! que l'être dont tu jouis, c'est Dieu qui te l'a donné, en te créant à son image, quoique

tu en fusses indigne ; il t'a adoptée pour sa fille par le saint baptême, il t'a aimée plus qu'un père, et il t'a créée pour que tu l'aimasses et le servisses en cette vie, afin d'aller ensuite jouir de lui dans le Paradis. Tu n'as pas reçu la vie pour jouir des plaisirs, être riche et puissante, pour manger, boire et dormir comme les brutes ; mais uniquement pour aimer ton Dieu et faire ton salut éternel. Dieu a mis les choses créées à ton usage , comme des moyens d'arriver à ta glorieuse fin. Malheureux que je suis ! j'ai pensé à tout excepté à ma destination ? O mon père ! pour l'amour de Jésus , faites que je commence une nouvelle vie toute sainte et conforme à votre divine volonté.

II.

Considère qu'à l'heure de la mort tu éprouveras de grands remords, si tu n'as été attentive à servir le Seigneur. Quelle sera ta douleur lorsqu'à la fin de tes jours tu t'apercevras qu'il ne te reste plus qu'un peu de fumée de toutes tes richesses, tes grandeurs, tes gloires et tes plaisirs ! Tu te désoleras de voir que, pour des vanités et des choses viles, tu as perdu la grâce de Dieu, et que tu n'es plus à temps de réparer le mal et de rentrer dans le bon chemin. O désespoir ! ô tourment ! tu sauras alors combien le temps est précieux, mais il sera trop tard ! tu voudras l'acheter au prix de ton sang, mais tu ne pourras. Jour amer pour qui n'a pas aimé Dieu !

III

Considère combien on néglige sa fin. On pense à amasser des trésors, on pense à manger, à danser, à s'amu-

ser , et l'on ne pense pas à servir Dieu , et l'on ne songe pas à sauver son ame ! on regarde l'éternité comme une fable ! Ainsi la plupart des chrétiens buvant, chantant, dansant, courent au gouffre infernal ! Oh ! s'ils savaient ce que veut dire ce mot : Enfer ! O hommes que de peines vous vous donnez pour vous damner, et vous ne faites rien pour vous sauver. Le secrétaire d'un roi d'Angleterre mourut en disant : Malheureux que je suis ! j'ai employé tant de papier pour écrire les lettres de mon maître, et je n'en ai pas employé une seule feuille à l'examen de mes péchés ! Philippe III, roi d'Espagne, prononça ces paroles au lit de la mort : Oh ! si j'avais passé ma vie, dans un désert, à servir Dieu ! Oh ! si je n'avais jamais été roi ! Mais que servent au mourant ces regrets et ces plaintes ? Ils ne font qu'augmenter son désespoir. Apprenez aux dépens des autres à travailler à l'œuvre de votre salut, si vous ne voulez faire comme eux une mort désolée. Songez que tout ce que vous faites, dites ou pensez sans le but de plaire à Dieu , est entièrement perdu. Allons ! il est temps de changer de vie. Eh ! quoi , attendrez-vous pour vous désabuser d'être aux portes de l'éternité , à l'entrée de l'enfer , en ce moment où il n'est plus temps de réparer son erreur ? Mon Dieu ! pardonnez-moi, je vous aime par dessus tout. Je me repens infiniment de vous avoir offensé. Marie, mon espérance, priez Jésus pour moi.

MÉDITATION POUR LE LUNDI.

Importance du salut.

I.

Considère, ô homme, combien il t'importe d'obtenir ta fin. Il y va de tout pour toi; car, si tu l'obtiens cette fin, tu seras rassasié à jamais, heureux à jamais dans ton ame et dans ton corps; mais si tu la laisses échapper, tu perdras ton ame et ton corps, Dieu et le Paradis; tu seras éternellement misérable, tu seras pour toujours damné. La première des affaires, la plus pressante de toutes, la seule nécessaire, c'est donc de servir Dieu et de sauver son ame. Ne dites donc plus : Maintenant je veux me satisfaire; ensuite, je me donnerai à Dieu, et j'espère me sauver. Oh! combien de chrétiens cette folle espérance a entraînés dans l'abîme! Eux aussi ils disaient ce que vous dites maintenant. Ils sont damnés et perdus sans retour. Aucun d'eux n'aurait voulu se damner. Dieu punit ceux qui péchent par l'espérance du pardon. *Maledictus homo qui peccat in spe.* Vous dites : Je vais faire ce péché, puis je m'en confesserai. Qui sait si vous en aurez le temps? Qui vous garantit que vous ne mourrez pas tout de suite après le péché? En attendant, vous perdez la grâce de Dieu! et si vous ne pouvez plus la recouvrer! Dieu est miséricordieux pour ceux qui le craignent, et non pour ceux qui le méprisent. *Et misericordia ejus timentibus eum.* (Luc. I.) Ne dites pas : Autant se confesser pour trois péchés que pour deux; car il vous en pardonnera deux, et ne vous pardonnera pas le troisième. Dieu supporte

pendant un certain temps, mais il se lasse enfin. *In plenitudine peccatorum puniat.* (2. Mach. 6. 14.) Quand la mesure est comblée, Dieu ne pardonne plus; il châtie, il fait mourir le pécheur et l'abandonne. De péché en péché celui-ci tombe dans l'enfer; châtiment pire que la mort. Faites attention, mon frère, à ce que je vous dis : Rompez avec le monde, donnez-vous à Dieu. Craignez que ce ne soit ici le dernier avertissement de Dieu; vous l'avez assez offensé, il vous a assez supporté. Tremblez! peut-être un nouveau péché mortel scellera votre sentence! Songez qu'il s'agit de votre ame et de l'éternité. Que d'hommes cette grande pensée de l'éternité a retirés du monde et envoyés vivre dans les cloîtres, dans les déserts et dans les cavernes! Malheureux! que me reste-t-il de tous les péchés que j'ai commis! j'ai troublé mon cœur, j'ai attristé mon ame, j'ai mérité l'enfer, j'ai perdu Dieu. O mon Dieu, ô mon père, enchaînez-moi à votre amour!

III.

Considère que l'affaire du salut est la plus négligée; on songe à tout, excepté à se sauver. On trouve du temps pour tout, excepté pour Dieu. Qu'on dise à un mondain de fréquenter les Sacrements, de faire une demi-heure d'oraison par jour; il répondra : J'ai des enfans, j'ai des neveux, j'ai des terres, j'ai affaire! Insensé! N'as-tu donc pas d'ame? engage tes richesses, appelle tes enfans, tes neveux, pour t'aider à l'heure de la mort, et te tirer de l'enfer si tu es damné. Ne te flatte pas de pouvoir accorder ensemble Dieu et le monde, le Paradis et le péché. L'affaire de ton salut n'est pas une affaire à traiter tout à ton aise; il faut te faire violence à toi-même, si tu veux obtenir la couronne

immortelle. Que de chrétiens comptaient servir Dieu plus tard et se sauver, qui sont maintenant en enfer ! Quelle folie de penser toujours à ce qui finit si vite, et de penser si peu à ce qui ne doit finir jamais ! Chrétien, prends garde à ce que tu fais ! Songe que dans peu tu disparaîtras de cette terre, et que tu iras dans la maison de ton éternité. Malheur à toi, si tu te damnes ! ton infortune sera sans remède !

III.

Considère, chrétien, et dis : J'ai une ame ; si je la perds, tout est perdu. J'ai une ame ; si en la perdant je gagne un monde, quel sera mon profit ? Si je deviens un grand homme, et que je perde mon ame, à quoi me servira ma gloire ? Si j'amasse des trésors, si j'illustre ma maison, si j'agrandis mes enfans, et que je perde mon ame, de quelle utilité tout cela me sera-t-il ? de quoi ont servi les grandeurs, les plaisirs, les richesses à tous ceux qui ont vécu dans ce monde, et qui maintenant pourrissent dans leur fosse et brûlent dans l'enfer ? Si donc mon ame est à moi, si j'ai une ame, et que je la perde, elle est perdue pour toujours.

Je dois donc songer à me sauver. C'est un point trop important. Il s'agit d'être toujours heureux ou toujours malheureux. O mon Dieu ! j'avoue que jusqu'à présent j'ai vécu en aveugle ; j'ai erré loin de vos saintes voies, je n'ai pas songé à sauver mon ame. O Père ! sauvez-moi, pour l'amour de Jésus-Christ ; je consens à perdre tout ce que j'ai, pourvu que je ne vous perde pas, ô mon Dieu ! Marie, mon espérance, sauvez-moi par votre intercession.

MÉDITATION POUR LE MARDI.
Le péché mortel.
I.

Considérez qu'ayant été créé par le Seigneur pour l'aimer, vous vous êtes révolté contre lui avec une infernale ingratitude ; vous l'avez traité en ennemi, vous avez méprisé sa grâce et son amitié. Vous saviez que vos péchés lui causaient du déplaisir, et vous les commettiez. Celui qui pêche tourne le dos à Dieu ; il l'insulte, il lève la main pour lui donner un soufflet ; il afflige son cœur. *Et afflixerunt spiritum sanctum ejus* (Is. 63.)- Le pécheur dit à Dieu par son péché : Eloigne-toi de moi, je ne veux pas t'obéir, je ne veux pas te servir, je ne veux pas te reconnaître pour mon roi, je ne veux pas te reconnaître pour mon Dieu ; mon Dieu, c'est mon plaisir, c'est mon intérêt, c'est ma vengeance. C'est ainsi que vous dites en vous mêmes quand vous préférez la créature à Dieu. Ste-Madeleine du Pazzi ne pouvait concevoir qu'un chrétien fit un péché mortel, les yeux ouverts ; et vous, lecteur, qu'en dites-vous ? combien en avez-vous commis ! Mon Dieu ! pardonnez-moi, ayez pitié de moi. Je vous ai offensé, ô bonté infinie ! Je hais mes péchés, je vous aime, je me repens de vous avoir outragé si injustement, ô Dieu digne d'un amour infini !

II.

Considérez que lorsque vous étiez sur le point de faire un péché, Dieu vous disait : Mon fils, je suis ton père et

ton Dieu ; c'est moi qui t'ai tiré du néant ; je t'ai racheté au prix de mon sang. Je te défends de faire ce péché sous peine de ma disgrâce. Mais vous , en péchant, vous direz à Dieu : Seigneur , je ne veux pas vous obéir, je veux jouir des plaisirs, et peu m'importe que cela vous déplaie , je me soucie peu de votre grâce. *Dixisti non serviam.* O mon Dieu ! C'est ce que j'ai fait plusieurs fois. Comment avez-vous pu le supporter ? Que ne suis-je mort avant de vous avoir offensé ! je ne veux plus vous déplaire, je veux vous aimer , ô bonté infinie ! Donnez-moi la persévérance ; donnez-moi votre saint amour.

III.

Considérez que, quand les péchés montent à un certain nombre, Dieu abandonne le pécheur. *Dominus patienter expectat ut cum judicii dies advenerit in plenitudine peccatorum puniat.* (Mach. 6. 14). Mes frères, si vous êtes tentés de nouveau ne dites plus, je m'en confesserai après. Et si Dieu vous faisait mourir alors ! alors si Dieu vous abandonnait ! que deviendriez-vous pour toute l'éternité ? C'est ainsi que tant de pécheurs se sont perdus. Ils attendaient le pardon, mais la mort vint et ils se sont damnés ; tremblez que la même chose ne vous arrive ! Il est indigne de miséricorde celui qui se prévaut de la bonté de Dieu pour l'offenser. Après tant de péchés que Dieu vous a pardonnés, vous avez raison de craindre qu'au premier péché mortel que vous ferez, Dieu ne vous pardonne plus. Remerciez-le de vous avoir attendus jusqu'à présent, et prenez dès aujourd'hui la résolution de plutôt mourir que de pécher encore. Dites : Seigneur, je vous ai assez offensé ; je ne veux plus vous offenser à l'avenir, car vous ne le méritez pas ; je veux employer ma vie à vous aimer et à pleurer les offenses

que je vous ai faites. Je m'en repens de tout mon cœur; mon Jésus, je veux vous aimer; donnez-m'en la force. Marie, ma mère, aidez-moi. Amen.

MÉDITATION POUR LE MERCREDI.

La mort.

I.

Considère, ô homme, que cette vie doit finir; déjà ta sentence est prononcée: tu dois mourir! La mort est certaine.

Mais on ne sait pas quand elle viendra. Que faut-il pour que tu meures? Une goutte de sang qui tombe sur ton cœur, une veine de ta poitrine qui se rompt, une suffocation de catarrhe, un mouvement impétueux du sang, un petit animal venimeux qui te morde, une fièvre, une piqûre, une plaie, une inondation, un tremblement de terre, un coup de foudre suffit pour t'ôter la vie. La mort viendra te surprendre quand tu t'y attendras le moins. Combien de personnes le soir se sont couchées, et ont été trouvées mortes le lendemain! Cela ne peut-il t'arriver aussi? Qu'il y en a qui sont morts subitement qui n'auraient jamais cru faire une telle mort, et qui cependant l'ont faite? Et s'ils moururent dans le péché, où sont-ils maintenant? Où seront-ils éternellement? Quoi qu'il en soit, il est certain qu'un temps viendra où il fera nuit pour toi, et jamais plus jour; ou bien éternellement jour, et jamais plus nuit. Je viendrai, dit Jésus-Christ, secrètement et à l'improviste, comme un voleur. Ton bon maître te le dit, d'avance, parce qu'il veut ton salut. Profite de son avertissement, réponds à son attente prépare-toi,

à bien mourir avant que la mort soit venue. *Estote parati*. Il ne faut pas alors se préparer, mais se trouver prêt. Il est certain que tu dois mourir, le drame de la vie doit finir pour toi, et tu ne sais pas quand. Peut-être dans un an, dans un mois, demain même, peut-être tu ne seras plus ! Mon Dieu, éclairez-moi, pardonnez-moi.

II.

Considère qu'à l'heure de la mort tu te trouveras étendu dans un lit, assisté par le prêtre qui te rappellera ton ame ; tes parens t'entoureront et te pleureront ; le crucifix sera sous tes yeux, un cierge à tes pieds ; tu seras sur le point de passer dans l'éternité. Ta tête sera pesante, tes yeux seront obscurcis, ta langue sera brûlante, tes dents fortement serrées, ta poitrine oppressée, ton sang glacé, ta chair desséchée, ton cœur brisé ; tu quitteras tout ; nu et livide, on te jettera dans une fosse fangeuse ; les vers et les rats viendront y manger ton corps, et il ne restera de toi que quatre ossements arides, un peu de poussière infecte ; et rien de plus. Ouvre un tombeau et vois ce qu'est devenu ce riche, cet avare, cette femme si vaine ! Ainsi finit la vie. A l'heure de la mort tu te verras entouré de démons qui feront passer sous tes yeux tous les péchés que tu as commis dès ton enfance. Aujourd'hui le démon, pour t'entraîner dans le péché, excuse tes fautes. Il dit que ce n'est pas grand mal que ta vanité, tes plaisirs, tes vengeances, tes haines ; que cette fréquentation n'a rien que d'innocent. Mais la mort te montrera toute l'énormité de tes fautes, et à la clarté de l'éternité où tu seras près d'entrer, tu verras combien tu as eu tort d'offenser Dieu. Hâte-toi donc de réparer le mal que tu as fait, puisqu'il en est temps encore.

III.

Considère que la mort n'est qu'un instant d'où dépend l'éternité. Vois l'homme près d'expirer, le voilà à la porte des deux éternités, et c'est son dernier soupir qui décidera de son bonheur éternel ou de son éternel malheur. O soupir ! ô dernier souffle ! ô moment d'où dépend une éternité de gloire ou de peine ; une éternité toujours heureuse, ou toujours malheureuse, toute de plaisirs, ou toute de souffrances ; une éternité de tous les biens ou de tous les maux, l'éternité du Paradis ou l'éternité de l'enfer ! Si dans ce dernier instant tu te sauves, tu n'éprouveras plus de douleurs, tu seras toujours content et heureux ; si tu te perds, tu seras toujours misérable et désespéré tant que Dieu sera Dieu. A l'instant de la mort tu sauras ce que veulent dire ces mots : *Paradis, enfer, péché, Dieu irrité, loi de Dieu méprisée, péchés cachés dans la confession, biens non restitués*. Malheureux que je suis, dira le mourant ! d'ici à peu de minutes je paraîtrai devant Dieu, et qui sait quelle sera ma sentence ? Qui sait où j'irai ? Au Paradis ou à l'enfer, heureux parmi les anges, ou misérable parmi les damnés ? Serai-je enfant de Dieu ou esclave de Satan ? Hélas ! dans peu je le saurai. Où je logerai la première fois, j'y demeurerai éternellement. Dans quelques heures, dans quelques instants que serai-je devenu ? Que deviendrai-je si je ne répare ce scandale, si je ne restitue cet objet, si je ne rétracte cette calomnie, si je ne répare cette médisance, si je ne pardonne de cœur à mon ennemi, si je ne me confesse pas bien ? Alors tu maudiras cent fois le jour où tu eus le malheur de pécher, tes plaisirs, tes haines, tes vengeances ; mais il sera trop tard ! Le repentir sera inutile, parce qu'il ne sera

causé que par la crainte du châtement. Ah ! Seigneur , je me convertis , je retourne à vous dès ce moment ; je ne veux pas attendre la mort ; je vous aime , je vous embrasse , et veux mourir dans vos bras. Marie , ma mère , faites que je meure sous votre protection , venez à mon secours à ce terrible instant.

MÉDITATION POUR LE JEUDI.

Le jugement dernier.

I.

Considère , chrétien , qu'à peine l'ame sera t-elle sortie du corps , elle sera conduite devant le tribunal de Dieu pour être jugée. Le juge est un Dieu tout puissant que tu as offensé et irrité. Les accusateurs sont les démons , tes ennemis ; tes péchés sont la matière du jugement , et la sentence est sans appel. Le châtement est l'enfer. Plus d'amis , plus de parents pour te défendre ; tu es seul devant Dieu , tu verras alors combien tes péchés sont hideux , tu ne pourras pas les excuser comme tu fais à présent ; on examinera tes péchés de pensées , de paroles , de complaisances , d'actions , d'omissions et de scandale. Tout sera pesé dans la grande balance de la justice divine , et si tu es trouvé en défaut sur un seul point , tu seras perdu. Mon Jésus et mon Dieu , pardonnez-moi avant d'être mon juge.

II.

Considère que la justice divine jugera tous les hommes dans la vallée de Josaphat , lorsque après la fin des mondes

les corps ressusciteront pour recevoir avec leur ame la récompense ou le châtement de leurs actions. Réfléchis que si tu te damnes , tu reprendras ce corps que tu as maintenant pour servir de prison éternelle à ton ame désolée. A cette amère réunion , l'ame maudira le corps , et le corps maudira l'ame ; de sorte que l'ame et le corps qui cherchent de concert tous les plaisirs défendus seront après la mort unis malgré eux pour être les bourreaux l'une de l'autre. Au contraire , si tu te sauves , ton corps ressuscitera beau et resplendissant , et en corps et en ame tu seras appelé aux délices du ciel : ainsi finira la scène de ce monde ; toutes les grandeurs crouleront , tous les plaisirs s'évanouiront , toutes les pompes disparaîtront , tout finira ! Il ne restera plus que deux éternités , l'une de joie et l'autre de tourmens , l'une heureuse et l'autre malheureuse. Dans le Paradis , les justes ; dans l'enfer , les pécheurs. Malheur à ceux qui auront aimé le monde et qui pour les misérables plaisirs de cette terre auront tout perdu , leur ame , leur corps , le Paradis , et Dieu même !

III.

Considère la sentence éternelle ; Jésus-Christ juge se tournera vers les réprouvés et leur dira : C'en est fait ! ingrats ! c'en est fait ! votre heure est venue , heure de vérité et de justice , heure de colère et de vengeance ! Scélérats ! vous avez aimé la malédiction ! Qu'elle tombe sur vos têtes ! Soyez maudits dans le temps et dans l'éternité ; sortez de ma présence , soyez privés de toute joie , brûlez éternellement ! *Discedite a me, maledicti ! in ignem æternum.* Ensuite Jésus se tournera vers les élus et leur dira : Venez , ô mes enfans ! venez , je vous bénis. Entrez dans le royaume des cieux préparé pour vous. Je ne vous appelle plus pour porter la croix

derrière moi , mais pour partager ma couronne ; venez être les héritiers de mes trésors et de ma gloire , venez chanter éternellement mes miséricordes ; sortez de l'exil, rentrez dans votre patrie ; sortez de la douleur, enivrez-vous de joie ! séchez vos larmes, ouvrez vos lèvres au sourire, quittez vos travaux pour jouir du repos éternel ! *Venite, benedicti patris mei, possidete paratum vobis regnum.* Mon Jésus, j'espère aussi être un de ces bienheureux, je vous aime pardessus tout. Bénissez-moi, Seigneur : Marie , ma mère , bénissez-moi aussi.

MÉDITATION POUR LE VENDREDI.

L'enfer.

I.

Considère, ô homme ! que l'enfer est une prison terrible pleine de feu ; les damnés sont plongés dans ce feu ; un abîme de feu est sur leur tête , un abîme de feu est autour d'eux, un abîme de feu est sous leurs pieds. Le feu est dans leurs yeux, le feu est dans leur bouche, ce feu est partout. Tous les sens ont leur torture particulière. Les yeux sont aveuglés par la fumée et épouvantés par l'aspect des démons et des autres damnés ; les oreilles entendent continuellement des hurlemens horribles, des plaintes, des blasphèmes. L'odorat est infecté par la puanteur de ces innombrables corps à demi pourris ; le goût est dévoré par une soif ardente, par une faim de tigre, sans pouvoir jamais obtenir ni une goutte d'eau, ni un morceau de pain. Ces malheureux, brûlant de soif, calcinés par le feu, rongés par la faim, brisés par toutes les tortures, pleurent, hurlent, se désespèrent, mais jamais

ils ne seront consolés, ni même soulagés. O enfer ! enfer auquel tant d'hommes ne croient qu'après y être tombés ! Qu'en dis-tu, lecteur ? Si tu devais mourir en ce moment, où irais tu ? tu ne peux supporter la brûlure d'une étincelle, et tu as la présomption de t'exposer à être plongé dans un lac de feu, où tu n'auras plus ni espérance, ni consolation durant toute l'éternité !

II.

Considère les peines qui seront infligées à l'ame dans ses puissances. La mémoire sera sans cesse déchirée par les remords de la conscience; l'idée qu'il s'est damné volontairement pour quelques momens de satisfaction sera pour le damné un vautour éternel qui rongera ses entrailles. O Dieu ! que seront pour lui les plaisirs dont il a joui sur la terre, après cent mille ans, après mille millions d'années d'enfer ? Il se rappellera combien de moyens Dieu lui offrit pour réparer ses fautes, les facilités qu'il lui donna de se sauver, le bon exemple de ses amis, les promesses qu'il fit et qu'il ne tint pas, et il verra qu'il n'y a plus de remède à son malheur. Oh Dieu ! oh Dieu ! quel double enfer sera celui-ci ! La volonté n'aura jamais ce qu'elle voudra, et aura toujours ce qu'elle ne voudra pas, c'est-à-dire toutes les peines. L'intellect connaîtra les biens qu'il a perdus, Dieu et le Paradis. O Dieu, ô Dieu, pardonnez-moi pour l'amour de Jésus-Christ.

O pécheurs qui ne craignez pas de perdre Dieu et le Paradis, vous connaîtrez quel a été votre aveuglement, quand vous verrez les justes triompher et jouir des délices du ciel, tandis que vous vous serez chassés de votre patrie céleste, de la présence de Dieu, de la compagnie de Marie, des saints Anges et des Saints. Alors

vous crierez en vous tordant les bras, ô Dieu infini! tu n'es plus à moi, tu ne seras jamais à moi! Repentez-vous, changez de conduite, n'attendez pas qu'il soit trop tard pour vous aussi. Donnez-vous à Dieu, commencez à l'aimer sincèrement; priez Jésus, priez Marie, d'avoir pitié de vous.

MÉDITATION POUR LE SAMEDI.

L'éternité des peines.

I.

Considère, chrétien, que l'enfer n'a pas de fin; on y souffre toutes les peines, et elles sont toutes éternelles. Cent ans passeront, mille ans passeront, et l'enfer ne sera qu'à son commencement; cent mille ans, mille millions d'années et de siècles passeront et l'enfer sera toujours. Si un ange venait porter à un damné la nouvelle que Dieu le délivre de l'enfer... mais quand? quand il se sera écoulé autant de millions de siècles qu'il y a de gouttes d'eau dans la mer, de feuilles dans les forêts, de grains de sable sur la terre; ceci vous épouvanterait; cependant le damné serait plus content que vous ne le seriez si on vous faisait roi d'un grand royaume, car il dirait: Oui, tous ces siècles doivent passer, mais enfin ils passeront. Mais tous ces siècles passeront, et l'enfer ne finira pas. Tous ces siècles se multiplieront, si l'on veut autant que les grains de sable, autant que les gouttes d'eau, autant que les feuilles, mais l'enfer durera toujours. Il n'est pas de damnés qui ne fût volontiers cet arrangement avec Dieu: Seigneur, augmentez mes peines

autant qu'il vous plaira, prolongez-les autant qu'il vous plaira, j'y consens, pourvu qu'elles aient un terme. Mais ce terme ne viendra jamais. Si du moins le malheureux damné pouvait se tromper lui-même et se dire, qui sait? peut-être un jour Dieu aura pitié de moi et me tirera de l'enfer! Non, le damné aura sans cesse écrite sous ses yeux la sentence de sa condamnation éternelle. Il dira: toutes les peines que je souffre, ce feu, cette douleur, ces cris ne finiront jamais! jamais! et combien dureront-elles? toujours! toujours! oh, jamais! oh, toujours! ô éternité! ô enfer! Les hommes croient à vous, et ils péchent, et ils continuent de pécher.

II.

Mon frère, songez que l'enfer est pour vous, si vous péchez; déjà sous vos pieds brûle cet horrible fournaise, et en cet instant même combien d'ames y tombent! Songez que si vous y entrez une fois, vous n'en sortirez plus. Si vous avez déjà quelquefois mérité l'enfer, remerciez Dieu de ne pas vous y avoir envoyé tout de suite. Hâtez-vous donc de réparer vos fautes, de les pleurer et de prendre les moyens les plus efficaces pour vous sauver. Confessez-vous souvent, lisez chaque jour ces méditations ou tout autre livre spirituel; prenez une vraie dévotion à la Sainte Vierge, récitant par exemple, le rosaire chaque jour, ou jeûnant tous les samedis en son honneur; résistez aux tentations en invoquant souvent Jésus et Marie; fuyez les occasions du péché, et si Dieu vous appelle même à quitter le monde, obéissez, obéissez. Tout ce qu'on fait pour échapper à une éternité de tourmens est peu de chose ou rien. *Nulla nimia securitas ubi periclitatur æternitas.* (S. Bern.). Pour s'assurer l'éter-

nité on ne prend jamais assez de précautions: Voyez combien d'anachorètes, pour fuir l'enfer, sont allés vivre dans les grottes, dans les déserts! Et vous, que faites-vous après avoir tant de fois mérité l'enfer? que faites-vous? que faites-vous? vous voyez que vous vous damnez! donnez-vous à Dieu, et dites-lui: Seigneur, me voilà, je ferai tout ce que vous voudrez. Marie, aidez-moi.

Vivent Jésus, notre amour, et Marie, notre espérance!

TABLE.

	<i>Pages.</i>
ACTES préparatoires à la méditation.	363
MÉDITATION POUR LE DIMANCHE. — La mort.	<i>Ibid.</i>
—— POUR LE LUNDI. — Importance du salut.	366
—— POUR LE MARDI. — Le péché mortel.	369
—— POUR LE MERCREDI. — La mort.	371
—— POUR LE JEUDI. — Le jugement dernier.	374
—— POUR LE VENDREDI. — L'enfer.	376
—— POUR LE SAMEDI. — L'éternité des peines.	378

FIN DE LA TABLE.

RÉGLEMENT

DE VIE

D'UN CHRÉTIEN.

Nous avons cru devoir terminer ce premier volume par ce Recueil de prières et d'exercices de piété, assez semblable, dans le fond et dans la forme, à ce que nous nommons en France, *Journée du Chrétien*. Personne ne sera donc étonné des répétitions qu'il renferme; ce genre de livres étant destiné à servir de manuel à toutes sortes de personnes, il doit renfermer des instructions et des formules pour tous les besoins de l'ame. Placé à la suite des différents ouvrages *de méditations* que nous avons insérés ci-dessus, il formera la partie *pratique* de ce premier volume.

REGLEMENT DE VIE

D'UN CHRETIEN.



Dans le premier chapitre de ce règlement, nous parlerons des moyens de se maintenir dans la grâce de Dieu. Dans le second chapitre, nous offrirons à nos lecteurs les actes de dévotion qu'ils doivent pratiquer. Dans le troisième, on trouvera la pratique des principales vertus que doit exercer un Chrétien.

CHAPITRE PREMIER.

Moyens de se maintenir dans la grâce de Dieu.

Pour obtenir le salut éternel, il ne suffit pas de vouloir se sauver ; il faut prendre les moyens que Jésus-Christ nous a indiqués. Autrement, si nous tombons dans le péché, nous allèguerons en vain, au jour du jugement, que les tentations ont été fortes, et que nous étions faibles. Dieu nous a donné par sa grâce les moyens de repousser l'attaque de nos ennemis ; si nous ne savons pas en profiter, si nous nous laissons vaincre, la faute en est à nous. Tout le monde voudrait se sauver ; mais comme on néglige les moyens nécessaires pour se sauver, on pèche et on se perd.

PREMIER MOYEN.

Fuir les occasions.

Le premier moyen, c'est de fuir les occasions. Ceux qui ne cherchent pas à fuir les occasions de pécher, surtout en matière de plaisirs sensuels, tomberont infailliblement dans le péché. S. Philippe de Néri disait : *Dans la guerre des sens, ceux qui fuient sont les vainqueurs.* L'occasion est comme un bandeau qui s'étend sur nos yeux, et fait que nous ne voyons plus ni l'enfer, ni Dieu, ni nous-mêmes. L'Écriture dit qu'il est impossible de marcher sur des charbons et de ne pas se brûler : *Numquid potest homo ambulare super prunas et non comburantur plantæ ejus ?* (Prov. 6. 28.) Il est également impossible, lorsqu'on se met volontairement dans l'occasion, de ne pas tomber, quelques promesses et quelques serments qu'on ait fait à Dieu. Combien de pauvres âmes se sont perdues uniquement pour n'avoir pas fui les occasions ! Quant à ceux qui vivent dans l'habitude du péché d'impureté, qu'ils sachent qu'il ne suffit pas, s'ils veulent se corriger, de fuir les occasions présentes ; il faut fuir et prévenir les occasions à venir. Ne nous laissons pas tromper par le démon, qui nous dira que la personne qui nous inspire des désirs est sainte ; il arrive souvent que plus la personne est sainte, plus la tentation est grande. S. Thomas d'Aquin dit que plus une personne est sainte, plus elle plaît. La tentation commencera par l'esprit et finira par la chair. Le père Sertorius Caputo, de la compagnie de Jésus, disait que le démon nous fait d'abord aimer la vertu, ensuite la personne elle-même, puis il nous aveugle et nous précipite. Il faut

fuir enfin les mauvaises compagnies ; nous sommes trop faibles, le démon nous tente continuellement ; nos sens nous poussent au mal, l'impulsion d'un ami pervers nous fait tomber. La première chose à faire pour nous sauver, c'est donc d'éviter les mauvaises occasions et les mauvaises compagnies. Il faut pour cela nous faire violence à nous-mêmes, braver la raillerie des hommes et les vains égards de la société. Qui ne se fait violence, ne se sauve pas. Il est vrai que nous ne devons pas nous confier en nos propres forces, mais en l'aide de Dieu ; or, Dieu veut que nous coopérions autant qu'il est en nous à l'œuvre de notre salut. *Violenti rapiunt illud.* (Matt. 11. 12.)

SECOND MOYEN.

L'oraison mentale.

Le second moyen, c'est l'oraison mentale. Sans elle, l'âme ne restera pas long-temps dans la grâce du Seigneur. Le Saint Esprit a dit : *Memorare novissima tua et in æternum non peccabis.* (Eccl. 7. 40.) Qui mérite souvent les *novissima*, c'est-à-dire la mort, le jugement universel et l'éternité de l'enfer et du Paradis, ne tombe jamais en péché ; mais ces vérités ne se voient pas avec les yeux du corps ; on ne peut les apercevoir qu'avec ceux de l'âme ; si on ne les regarde souvent, elles disparaissent ; et lorsque les tentations de la chair nous attaquent, distraits de ces grandes vérités, nous nous rendons aux tentations, nous nous livrons au vice et nous nous damnons. Tous les chrétiens savent et croient qu'ils mourront ; et qu'ils seront jugés après leur mort, mais comme ils n'y pensent pas, ils vivent loin de Dieu. Sans l'oraison mentale, nous n'y voyons pas, nous sommes

dans les ténèbres , nous marchons à tâtons . nous ne voyons pas les abîmes , nous ne les évitons pas , et Dieu ne nous aidant pas , nous nous perdons. Sans l'oraison , il n'y a pour nous ni lumière , ni force pour cheminer dans la voie de Dieu , parce que , sans l'oraison , nous ne prions pas Dieu de nous aider ; et , lorsqu'on ne le prie pas , les chutes sont inévitables. Le cardinal Bellarmin disait qu'un chrétien qui ne médite pas les maximes éternelles ne peut persévérer dans la grâce de Dieu. Au contraire , celui qui fait chaque jour sa méditation succombera rarement aux tentations ; et , s'il y succombe enfin , en continuant l'oraison , il rentrera dans la grâce de Dieu. Un serviteur de Dieu disait : *L'oraison mentale et le péché mortel ne peuvent vivre ensemble.* Passons donc le matin ou le soir , mais plutôt le matin , une demi-heure en oraison. On trouvera dans le paragraphe suivant la manière facile de faire cette oraison. D'ailleurs , il suffit que vous lisiez ce livre des méditations , ou tout autre bon livre , produisant de temps à autre quelque bonne affection , ou quelque prière. Je vous engage vivement de ne jamais négliger cette oraison , et de la faire en quelque aridité que vous vous trouviez , et quel que soit l'ennui qu'elle vous inspire. Si vous ne la négligez pas , à coup sûr vous serez sauvé.

Il est encore bon de faire avec l'oraison la *lecture spirituelle* dans quelque livre qui traite de la vie d'un Saint ou des vertus chrétiennes , et de la faire pendant une demi-heure ou tout au moins un quart d'heure. Que de personnes la lecture d'un livre de piété a converties et rendues à Dieu ! S. Jean Colombin , S. Ignace de Loyola et tant d'autres sont de ce nombre. Il est aussi très important de faire chaque année les exercices spirituels , dans quelques maisons religieuses. Mais ayez soin de ne jamais négliger votre méditation journalière.

TROISIÈME MOYEN.

La fréquentation des sacrements.

Le troisième moyen est la fréquentation des Sacrements de pénitence et d'eucharistie. La confession purge notre ame de ses souillures, et par elle on obtient non seulement la rémission de ses péchés, mais encore les secours nécessaires pour résister aux tentations. Ayez donc un directeur, allez souvent vous confesser à lui et demandez lui conseil dans vos affaires les plus importantes, même temporelles. Obéissez-lui en tout et principalement lorsque vous êtes tourmentés par quelque scrupule. Ceux qui obéissent à leur confesseur ne doivent jamais craindre de se tromper. *Qui cor audit me audit* (Luc. 10. 16.). Voix du confesseur, voix de Dieu.

La communion est appelée le pain céleste; car, ainsi que le pain terrestre entretient la vie du corps, la communion entretient celle de l'ame. *Nisi manducaveritis carnem Filii hominis, non habebitis vitam in vobis* (Jo. 6. 64.). Ceux qui mangent souvent ce pain assurent leur vie éternelle: *Si quis manducaverit ex hoc pane vivet in æternum* (Ibid. n. 52.). C'est pour cela que le Concile de Trente (Sess. 13. c. 2.) appelle la communion une médecine qui débarrasse l'ame des péchés véniels et la préserve des péchés mortels. Communiquez donc tous les huit jours au moins, et ne négligez jamais ce pieux devoir pour aucune affaire du monde, quelque pressante qu'elle soit; il n'y en a pas de plus pressante que le salut éternel. Plus vous serez sur la terre, plus vous aurez besoin de secours, parce que plus

vous serez sur la terre, plus vous éprouverez de tentations. Un prêtre instruit d'ailleurs, ayant lu dans mes écrits que j'approuvais qu'on accordât la communion, tous les huit jours, aux personnes qui désirent se maintenir dans la grâce de Dieu, bien qu'elles ne soient pas exemptes de l'affection au péché veniel, a combattu mon sentiment dans un ouvrage en trois volumes.

Je prie le lecteur de lire ma réponse dans mes *Instructions Morales*, 3^e vol., app. 1, § IV, *in fin.* On trouvera dans le paragraphe suivant les actes qu'il faut faire avant et après la confession et la communion, tant pour se préparer que pour rendre grâce au Seigneur.

QUATRIÈME MOYEN.

Entendre la messe.

Le quatrième moyen, c'est d'entendre la messe tous les matins. Quand nous assistons à la messe nous rendons honneur à Dieu, plus que tous les Anges et tous les Saints du ciel, parce qu'ils ne lui offrent que les vœux de simples créatures; mais, dans la messe, nous offrons à Dieu Jésus-Christ, offrande qui lui apporte une gloire infinie. Lisez dans le paragraphe suivant la manière d'assister à la messe avec profit.

CINQUIÈME MOYEN.

La visite au S. Sacrement et à la Ste-Vierge.

Le cinquième moyen, c'est de visiter chaque jour le S. Sacrement, dans chaque église, et la divine Mère de

Jésus, devant quelque dévotion image. Jésus-Christ réside sur les autels de tant d'églises pour dispenser ses grâces à tous ceux qui viennent l'implorer. Les âmes qui pratiquent cette belle dévotion en reçoivent d'ineffables consolations. Dans le paragraphe suivant, on trouvera les prières à dire lorsqu'on visite le S. Sacrement, et lorsqu'on visite la divine Mère. Les grâces que l'on doit demander avant tout à Jésus et à Marie, sont l'amour pour Dieu et la persévérance jusqu'à la mort.

SIXIÈME MOYEN.

La prière.

Le sixième moyen, celui dont je vous recommande le plus le fréquent exercice, c'est la prière. Il est certain que sans les secours de Dieu nous ne pouvons rien faire de bon pour notre âme. Dieu déclare qu'il n'accorde de grâces qu'à ceux qui les demandent. *Petite et dabitur vobis* (Matt.). Demandez et vous obtiendrez. *Donc*, dit Ste-Thérèse, *celui qui ne demande pas ne recevra pas*. C'est l'avis général des SS. Pères et des Théologiens, d'accord avec S. Thomas, que, sans la prière, il est impossible de persévérer dans la grâce de Dieu (1. 2. q. 109. a. 10.). Mais ceux qui prient sont sûrs du secours de Dieu. Il leur en a donné sa parole, et il n'y manquera pas. Les évangiles l'ont souvent répété. *Omnia quæcumque orantes petitis credite quia accipietis et evenient vobis* (Marc. 11. 24). *Omnis qui petit accipit* (Luc. 11. 10). *Amen, dico vobis, si quid petieritis patrem in nomine meo, dabit vobis* (Jo. 16. 26.). Dieu accorde tout ce qu'on lui demande au nom de Jésus-Christ. Si donc nous voulons nous sauver, il faut

prier, avec humilité, avec confiance et surtout avec persévérance. L'oraison mentale n'est si utile que parce qu'elle nous fait souvenir de prier; autrement nous l'oublions et nous nous perdons. Ste-Thérèse dit que, dans son désir de voir tous les hommes sauvés, elle aurait voulu monter sur une montagne, et de là leur faire entendre ce seul mot : *Priez, priez*. Les anciens pères des déserts établissent dans leurs conférences qu'il n'y avait pas de meilleur moyen pour se sauver que de répéter la prière de David : *Deus in adiutorium meum intende; Domine, ad adjuvandum me festina*. Mon Dieu, aidez-moi, mon Dieu, aidez-moi tout de suite. Ou bien répétons la belle oraison jaculatoire du vénérable père Léonard du Port Maurice : *Mon Jésus, miséricorde!* Les deux grâces que nous devons demander plus souvent sont l'amour pour Dieu et la sainte persévérance. Nous devons les demander aussi à la très Ste-Marie, la dispensatrice de toutes les grâces divines. Lorsque nous la prions, elle nous fait tout obtenir. S. Bernard nous y exhorte : *Quæramus gratiam et per Mariam quæramus; quia quod quærit invenit et frustrarari non potest*. Demandons toutes les grâces à Marie, dont l'intercession est toute puissante auprès de Dieu, et dont les prières ne sont jamais rejetées.

CHAPITRE SECOND.

Exercices de piété que l'on doit pratiquer.

§ I.

Actes à faire le matin en se levant.

Faites le Signe de la Croix, et dites : I. Mon Dieu, je vous adore, je vous aime de tout mon cœur. II. Je vous remercie de tous vos bienfaits, et surtout de m'avoir conservé durant cette nuit. III. Je vous offre tout ce que je ferai, tout ce que je souffrirai aujourd'hui; j'unis mes actions et mes souffrances à celles de Jésus et de Marie, et je forme l'intention de gagner toutes les indulgences que je pourrai. IV. Je me propose de fuir tout péché, et en particulier... (ici, il est bon de faire porter sa résolution sur le défaut dans lequel on tombe le plus fréquemment), et je vous prie, pour l'amour de Dieu, de me donner la persévérance; je me propose surtout, dans les contradictions, de me conformer à votre sainte volonté, et de dire toujours : Seigneur, que votre volonté soit faite!

Mon Jésus, étendez aujourd'hui sur moi votre bras tutélaire; Marie, prenez-moi sous votre protection; et vous, Père éternel, secourez moi pour l'amour de Jésus et de Marie. Mon ange gardien, mes saints patrons, priez Dieu pour moi. Un *Pater noster*, un *Ave* et un *Credo* avec trois *Ave* en l'honneur de la pureté de Marie.

En commençant à travailler ou à étudier, dites :

Seigneur, je vous offre cette f tigue. *En vous mettant à table, dites : Mon Dieu, bénissez-moi, bénissez cette nourriture, afin que je ne commette pas de péché en la prenant, et que tout soit à votre gloire. En sortant de table : Je vous remercie, Seigneur, d'avoir fait du bien à un homme qui a été votre ennemi. Quand l'heure sonne : Mon Jésus, je vous aime, faites que je ne vous offense plus et que je ne me sépare plus de vous. Dans l'adversité : Seigneur, vous l'avez voulu, ainsi soit-il ! Lorsque vous êtes tenté, répétez souvent : Jésus et Marie. Quand vous vous apercevez ou que vous doutez être tombé dans quelque péché, dites tout aussitôt : Mon Dieu, je m'en repens, parce que je vous ai offensé ; Bonté infinie, je ne le ferai plus. Et, si c'est un péché grave, confessez-vous-en tout de suite.*

§ II.

Manière de faire l'oraison mentale.

L'oraison mentale se divise en trois parties : *préparation, méditation et conclusion*. Dans la *préparation*, on fait trois actes : acte de foi de la présence de Dieu, acte d'humilité avec un vif sentiment de contrition ; enfin *acte de demande* pour obtenir la lumière. Dites, par exemple : I. *Mon Dieu, je crois que vous m'êtes présent, et je vous adore de tout mon cœur.* II. *Seigneur, je devrais être maintenant en enfer pour mes péchés : bonté infinie, je me repens de tout mon cœur de vous avoir offensé.* III. *Mon Dieu, pour l'amour de Jésus et de Marie, faites que cette oraison me soit profitable, et pour cela*

donnez-moi la lumière. Dites ensuite un *Ave Maria* à la Sainte Vierge, pour qu'elle vous obtienne la lumière, et un *Gloria Patri* à S. Joseph, à l'ange gardien et au saint patron. Faites ces actes avec attention, mais brièvement; après cela passez à la *méditation*.

Dans la méditation, servez vous toujours de quelque livre, du moins dans les commencements, et arrêtez-vous sur les passages qui vous touchent davantage. S. François de Sales nous dit de faire comme les abeilles, qui s'arrêtent sur une fleur tant qu'elles y trouvent du miel, puis volent à une autre fleur. La méditation porte trois fruits : *produire des affections, prier et prendre les résolutions.* C'est en cela que consiste l'utilité de l'oraison mentale. Après avoir médité quelque vérité éternelle, et quand Dieu a parlé à votre cœur, il faut que vous parliez à Dieu, 1^o en produisant des affections ou actes de foi, de remerciement, d'humilité et d'espérance; mais surtout répétez les actes d'amour et de contrition. S. Thomas a dit: que tout acte d'amour nous fait mériter la grâce de Dieu et le Paradis. *Quilibet actus caritatis meretur vitam aeternam.* Tout acte de contrition a la même valeur. Voici des exemples de l'acte d'amour : *Mon Dieu, je vous aime par dessus tout; je vous aime de tout mon cœur; je veux obéir en tout à votre volonté; je me réjouis de ce que vous êtes infiniment heureux.* Pour l'acte de contrition, il suffit de dire : *Bonté infinie, je me repens de vous avoir offensé.* 2^o Faites des prières pour demander à Dieu la lumière, l'humilité, ou toute autre vertu; une bonne mort et le salut éternel; mais surtout son amour et la sainte persévérance : et si votre ame est aride, il suffit de dire : *Mon Dieu, aidez-moi; Seigneur, ayez pitié de moi, mon Jésus, miséricorde!* Quand même on ne pourrait pas dire autre chose, l'oraison serait

néanmoins très bonne. 3^o Avant de finir l'oraison, prenez une résolution spéciale, comme de supporter l'ennui de telle personne, de se corriger de tel défaut, etc.

Dans la *conclusion* on fait trois actes : 1^o on remercie Dieu des lumières reçues; 2^o on se propose d'observer les résolutions prises; 3^o on demande à Dieu, pour l'amour de Jésus et de Marie, les secours nécessaires pour rester inébranlable dans ce qu'on a promis à Dieu, et l'on finit l'oraison en recommandant à Dieu les âmes du purgatoire, les prélats de l'Église, les pécheurs, enfin les parents et amis, en disant : *Pater* et *ave*. S. François de Sales nous exhorte à retenir par cœur quelque sentence spéciale qui nous aura frappés dans notre oraison, afin de nous en souvenir dans le cours de la journée.

§ III.

Actes pour la préparation et l'action de grâces de la confession et de la communion.

Le pénitent, avant de se confesser, demandera à Dieu la lumière pour connaître les péchés qu'il a commis, et le priera de lui en inspirer un repentir profond et sincère et une ferme résolution de s'amender. Qu'il se recommande particulièrement à Marie affligée, pour qu'elle lui obtienne ce repentir; après cela, il fera les actes suivants.

Avant la confession.

Dieu de majesté infinie, vous voyez à vos pieds le traître qui vous a tant de fois offensé, mais qui vient humblement vous demander le pardon de ses fautes. Seigneur, ne me repoussez pas. Vous ne mépriserez pas un

cœur qui s'humilie ; *C r contritum et humiliatum Deus non despicias.* (Ps. 50.) Je vous remercie de m'avoir attendu jusqu'à présent et de ne m'avoir pas fait mourir quand j'étais dans le péché. J'espère, ô par les mérites de Jésus-Christ, que, puisque vous m'avez attendu, ô mon Dieu ! vous me pardonnerez en cette confession tous les péchés que j'ai commis. Je m'en repens, Seigneur, je m'en afflige, parce que par eux j'ai mérité l'enfer et je me suis rendu indigne du Paradis.

Mais si je m'en repens, ce n'est pas tant parce qu'ils m'ont fait mériter l'enfer que parce qu'ils vous ont offensé, ô bonté infinie ! je vous aime, ô bien suprême ! et parce que je vous aime, je me repens de tous les outrages que je vous ai faits. Je vous ai abandonné, je vous ai manqué de respect, j'ai méprisé votre grâce et votre amitié ; enfin, Seigneur, je vous ai volontairement perdu. Pardonnez-moi, pour l'amour de Jésus-Christ, tous mes péchés : je m'en repens de tout mon cœur ; je les déteste, je les abhorre, et je me repens non seulement de mes péchés mortels, mais aussi de mes péchés véniels, parce qu'ils vous ont également offensé. Je me propose à l'avenir de ne plus vous offenser volontairement. Oui, mon Dieu, plutôt mourir que de jamais plus pécher. (Si vous devez vous confesser de quelque péché dans lequel vous retombiez souvent, il faut prendre la résolution de ne plus le commettre, promettre d'en fuir les occasions, et demander à votre confesseur les moyens les plus efficaces pour vous corriger.)

Actes après la confession.

Mon aimable Jésus, que je vous dois de reconnaissance ! J'espère que, par les mérites de votre sang, vous

m'avez déjà absous de mes péchés. Je vous en remercie de tout mon cœur. Je brûle du désir d'aller célébrer éternellement dans le ciel votre miséricorde. Mon Dieu ! je vous ai souvent perdu jusqu'à présent ; mais je ne veux plus vous perdre désormais. Je veux changer de vie ; vous méritez tout mon amour ; je veux vous aimer pour tout de bon ; je ne veux plus me voir séparé de vous ; je vous ai déjà promis de plutôt mourir que de vous offenser, je renouvelle aujourd'hui ma promesse et je veux la tenir.

Je vous promets de fuir l'occasion du péché et de prendre tel moyen (*désignez-le*) pour ne plus succomber. Mais, ô mon Dieu ! vous connaissez ma faiblesse. Accordez-moi la grâce de vous être fidèle jusqu'à la mort, et d'avoir recours à vous chaque fois que je serai tenté. Marie, secourez - moi ; vous êtes la mère de la persévérance , je fonde en vous toutes mes espérances.

Préparation à la communion.

Il n'y a pas de moyen plus efficace pour se délivrer des péchés et faire des progrès dans l'amour de Dieu , que la sainte communion. Mais pourquoi donc certaines âmes, après tant de communions, ont-elles toujours la même tiédeur et les mêmes défauts ? Cela vient de leurs faibles dispositions et du peu de préparation qu'elles y apportent. Cette préparation implique deux conditions : la première, c'est de débarrasser son cœur de toute affection qui puisse être un obstacle à l'amour divin ; la seconde , c'est d'avoir un grand désir d'aimer Dieu. St. François de Sales dit que ce doit être là notre but principal en communiant. *On ne doit recevoir, dit-il, que par amour un Dieu qui ne se donne à nous que par amour.* Pour cela, il faudra faire les actes suivants :

Actes avant la communion.

Mon bien-aimé Jésus , vrai Fils de Dieu , qui , pour me sauver, mourûtes un jour sur la croix, dans une mer d'opprobres et de douleurs , je crois fermement que vous résidez dans le très saint sacrement , et je suis prêt à donner ma vie pour cet article de ma foi.

Aimable Rédempteur, j'espère de votre bonté, et par les mérites de votre sang , qu'en venant à moi ce matin, vous m'enflammez de votre saint amour, et me donnerez toutes les grâces qui me sont nécessaires pour vous être obéissant et fidèle jusqu'à la mort. O mon Dieu, véritable et unique ami de mon ame ! que pouviez-vous faire de plus pour m'obliger à vous aimer ? Vous ne vous êtes pas contenté, ô mon amour ! de mourir pour moi ; vous avez voulu encore instituer le S. Sacrement , et vous faire ma nourriture pour vous donner entièrement à moi , et vous unir tout entier avec une créature aussi repoussante et aussi ingrate que moi. Vous m'invitez vous-même à vous recevoir, et vous désirez ardemment que je vous reçoive. O amour immense ! un Dieu qui se donne tout à moi ! O mon Dieu ! ô aimable infini ! digne aussi d'un amour infini , je vous aime par-dessus tout, je vous aime de tout mon cœur, je vous aime plus que moi-même , plus que ma vie ; je vous aime, parce que vous le méritez ; je vous aime pour vous plaire , puisque vous tenez tant à mon amour. Sortez de mon ame , attachemens terrestres ! Je ne veux donner mon amour qu'à vous seul , ô mon Jésus , ô mon Sauveur, ô mon trésor ! Ce matin, vous vous donnez tout à moi ; je me donne aussi tout à vous. Acceptez-moi , permettez-moi de vous aimer ; je ne veux aimer que vous ,

je ne veux faire que ce qui vous plaira. Je vous aime, ô mon Sauveur ! et j'unis mon misérable amour à celui que vous portent les Anges et les Saints, à l'amour de votre mère Marie, à celui de votre divin Père. O que ne puis-je vous voir aimé de tous les hommes ! oh ! que ne puis-je les forcer à vous aimer, à vous aimer autant que vous le méritez !

Je m'approche de l'autel pour me nourrir de votre divin corps. O mon Dieu ! que suis-je ? qu'êtes-vous ? vous êtes un Seigneur d'infinie bonté, et moi je ne suis qu'un impur vermisseau, souillé de mille péchés, et qui tant de fois vous ai chassé de mon ame. *Domine, non sum dignus*. Seigneur, je ne suis pas même digne de rester en votre présence ; je mériterais de brûler à jamais dans l'enfer loin du ciel et de vous. Mais votre bonté m'appelle à vous recevoir : me voici donc, confus et humilié, accablé du souvenir des déplaisirs que je vous ai causés ; mais je me confie en votre pitié et en l'amour que vous me portez. Que je regrette, ô aimable Rédempteur ! de vous avoir tant offensé par le passé ; vous avez sacrifié votre vie pour moi, et moi que de fois j'ai méprisé votre grâce et votre amour, je vous ai quitté pour suivre de vains caprices ! Je me repens de tout mon cœur de tous les péchés que j'ai commis, graves ou légers, parce qu'ils vous ont offensé, ô bonté infinie ! J'espère que vous m'avez déjà pardonné ; mais si vous ne m'avez pas encore pardonné, pardonnez-moi, Seigneur, avant que je vous reçoive. Oh ! recevez-moi promptement dans votre grâce. ô mon Dieu ! puisque dans peu d'instans vous allez habiter au dedans de moi-même. O mon Jésus ! entrez dans mon ame qui vous désire, qui vous appelle de tous ses vœux : mon unique bien, mon bien infini, ma vie, ma joie, mon tout, je voudrais vous recevoir aujourd'hui avec cet amour, avec lequel vous re-

çoivent les âmes qui vous aiment le plus, et avec cette ferveur avec laquelle vous recevait votre sainte Mère. J'unis ma communion avec les siennes, ô Vierge bienheureuse, ô ma mère! donnez-moi votre fils! je veux le recevoir de vos mains; dites-lui que je suis votre serviteur, afin qu'il me presse plus amoureusement contre son cœur, tout-à-l'heure quand il va venir.

Actes après la communion.

L'instant qui suit la communion est un instant précieux; on y peut gagner des trésors de grâces; car l'âme étant alors unie avec Jésus-Christ, nos prières et nos actes ont plus de mérite et de valeur qu'en tout autre temps. Ste-Thérèse dit que le Seigneur est alors dans notre âme comme sur un trône de miséricorde, et qu'il lui dit: Ma fille, demande-moi ce que tu veux, je ne suis entré en toi que pour te faire du bien. Oh! quelles faveurs spéciales reçoivent ceux qui, après la communion, veulent s'entretenir avec Jésus-Christ! Le vénérable père Avila, après la communion, ne manquait pas de faire oraison pendant deux heures, et S. Louis de Gonzague employait trois jours à remercier Jésus-Christ. Faites donc les actes suivants, et tâchez pendant le reste de la journée de vous tenir uni par des affections et des prières au divin Sauveur que vous avez reçu le matin.

O mon Jésus! vous êtes donc venu en moi! vous y êtes maintenant, vous vous êtes fait tout à moi; soyez le bien venu, ô mon bien aimé Rédempteur! Je vous adore et me jette à vos pieds, je vous embrasse, je vous presse sur mon cœur. Je vous remercie d'avoir daigné entrer dans ma poitrine: ô Marie, ô mes saints patrons, ô mon ange gardien! remerciez Dieu pour moi. Puisque,

ô mon divin roi! vous avez bien voulu venir visiter mon ame, je vous donne ma volonté, ma liberté et tout moi-même. Vous vous êtes donné tout à moi, je me donne tout à vous; je ne veux plus m'appartenir désormais, je veux être à vous, oui, tout à vous. Mon ame, mon corps, mes puissances, mes sens, tout cela est à vous; je ne les emploierai plus qu'à vous servir et vous plaire; je vous consacre toutes mes pensées et tous mes désirs, toutes mes affections, toute ma vie. Je vous ai assez offensé jusqu'à présent, ô mon Jésus! ce qui me reste de vie, je veux le dépenser à vous aimer, vous qui m'avez tant aimé.

Acceptez, Dieu de mon ame, le sacrifice que vous fait un malheureux pécheur qui brûle du désir de vous aimer et de vous complaire. Disposez de moi, Seigneur, et de tout ce que je possède; que votre amour détruise en moi toutes les affections qui vous déplaisent, afin que je sois tout à vous et ne vive que pour vous aimer.

Je ne vous demande pas les biens terrestres, les plaisirs, les honneurs; donnez-moi seulement, je vous en supplie, par les mérites de votre passion, une continue douleur de mes péchés; accordez-moi votre lumière pour que je connaisse la vanité des biens du monde et combien vous méritez d'être aimé. Détachez-moi de toutes les créatures, attachez-moi à vous. Faites que désormais ma volonté ne veuille et ne désire que ce que vous voulez. Donnez-moi patience et résignation dans les souffrances, dans la pauvreté, dans toutes les choses contraires à mon amour-propre. Donnez-moi la douceur envers ceux qui me méprisent. Donnez-moi une sainte mort. Donnez-moi votre saint amour. Je vous prie surtout de me donner la persévérance dans votre grâce jusqu'à la mort. Ne me laissez pas m'éloigner de vous.
Jesu dulcissime, ne permittas me separari a te. Je

vous demande en même temps la grâce de recourir toujours à vous, et d'invoquer votre secours, ô mon Jésus ! dans toutes mes tentations.

O père éternel ! Jésus votre fils m'a promis que vous m'accorderiez tout ce que je vous demanderais en son nom : *Si quid petieritis patrem in nomine meo, dabit vobis.* (Jo. 16. 23.) C'est donc au nom et par les mérites de ce fils bien-aimé que je vous demande votre amour et la sainte persévérance, afin qu'un jour j'aie vous aimer dans le ciel de toutes mes forces et célébrer éternellement votre miséricorde, assuré de ne jamais plus me séparer de vous.

O Marie, mère de Jésus, mon espérance ! obtenez-moi la grâce de vous aimer toujours et de me recommander toujours à vous dans tous mes besoins.

§ IV.

Manière d'entendre la messe.

La messe est la même action qui eut lieu sur le Calvaire ; avec cette différence que sur le Calvaire le sang de Jésus-Christ fut répandu réellement, et qu'il est répandu mystiquement sur l'autel. Par la messe, sont appliqués d'une manière particulière aux âmes les mérites de la passion de Jésus-Christ. Pour l'entendre avec fruit, il faut donc connaître le but dans lequel elle fut instituée, qui est : I. Pour honorer Dieu. II. Pour le remercier de ses bienfaits. III. Pour expier nos péchés. IV. Pour obtenir les grâces. Pendant la messe vous pouvez donc dire l'oraison suivante :

Père éternel, je vous offre en sacrifice votre fils Jésus, avec tous les mérites de sa passion. I. En l'honneur de

voire majesté. II. En reconnaissance des bienfaits dont vous m'avez comblé, et de ceux que j'espère recevoir de vous durant toute l'éternité. III. En expiation de mes péchés et de ceux de tous les vivans et de tous les morts. IV. Pour obtenir le salut éternel et toutes les grâces nécessaires pour me sauver.

Quand le prêtre élève l'hostie, dites : Mon Dieu , pour l'amour de votre fils, pardonnez-moi, accordez-moi la sainte persévérance. Quand le prêtre élève le calice : Par le sang de Jésus donnez-moi votre amour et une sainte mort. Quand le prêtre communie, faites la communion spirituelle en disant : Mon Jésus, je vous aime et vous désire. Je vous embrasse et ne veux plus me séparer de vous.

§ V.

Actes à faire en visitant le T. S. Sacrement et la divine mère.

Jésus-Christ, mon Seigneur qui par l'amour que vous portez aux hommes résidez nuit et jour dans ce Sacrement, plein de pitié et d'amour, attendant, appelant et accueillant tous ceux qui viennent vous visiter. Je vous crois présent dans le Sacrement de l'autel. Je vous adore dans l'abîme de mon néant ; et je vous remercie de toutes les grâces que vous m'avez faites, et surtout de vous être donné à moi en ce Sacrement, de m'avoir donné votre mère, Marie, pour ma protectrice, et de m'avoir inspiré de venir vous adorer dans cette église. Je salue votre très aimable et très tendre cœur, et je le salue dans une triple intention : d'abord pour vous remercier de ce grand bienfait ; ensuite pour réparer toutes les injures

que vous avez reçues dans ce Sacrement de la part des infidèles , des hérétiques et des mauvais chrétiens ; et finalement, en vous adorant ici, je veux vous adorer dans tous les autres lieux de la terre où vous êtes, dans votre Sacrement, moins honoré, et plus abandonné. Mon Jésus, je vous aime de tout mon cœur ; je me repens d'avoir tant de fois outragé votre bonté infinie. Je me propose avec votre grâce de ne plus vous offenser à l'avenir ; et dès à présent, tout misérable que je suis, je me consacre entièrement à vous. J'abdique en vos mains toutes mes volontés, tous mes désirs, tous mes penchans, tout ce qui est à moi. Dès à présent faites de moi et de ce qui m'appartient tout ce qu'il vous plaira. Je ne cherche, je ne veux que votre saint amour, la persévérance finale, l'accomplissement parfait de votre volonté. Je vous recommande les âmes du purgatoire, et surtout celle qui ont été les plus dévotes au très saint Sacrement et à la très sainte Marie votre mère. Je vous recommande aussi tous les pauvres pécheurs. J'unis tous mes sentimens à ceux de votre cœur, ô mon bien-aimé maître ! Et je les offre au Père éternel que je prie en votre nom d'accepter mes prières et de les exaucer.

Actes à faire en visitant l'image de Marie.

Très Sainte Vierge immaculée, ô Marie, ô ma mère, mère de mon Sauveur, reine du monde, avocate, espérance, refuge des pécheurs ! le plus misérable des pécheurs ose aujourd'hui recourir à vous. Je vous adore, ô souveraine des cieux ! je vous remercie des grâces que vous m'avez obtenues jusqu'à présent, et surtout de m'avoir délivré de l'enfer que j'ai tant de fois mérité. Je vous aime, ô aimable reine ! et pour l'amour que je vous porte, je vous promets de toujours vouloir vous servir,

et de faire tout mon possible pour que les autres vous servent. Je mets en vous toutes mes espérances, tout mon salut; recevez-moi au nombre de vos serviteurs, et accueillez-moi sous votre protection, ô mère de miséricorde ! Et puisque vous êtes toute puissante auprès de Dieu, délivrez-moi de toutes les tentations, ou obtenez-moi la force de les vaincre jusqu'à la mort. Mère de Dieu, par l'amour que vous lui portez, je vous prie de toujours m'aider, et surtout au dernier instant de ma vie. Ne me quittez pas que vous ne m'ayez vu sauvé, dans le ciel, occupé à vous bénir, et à chanter éternellement vos miséricordes. *Amen.* Ainsi j'espère. Ainsi soit-il.

§ VI.

Actes à faire, le soir, avant de se coucher.

Avant de vous livrer au repos, faites l'examen de votre conscience en cette manière. Remerciez d'abord le Seigneur de tous les bienfaits que vous en avez reçus. Passez ensuite en revue toutes les actions que vous aurez faites, toutes les paroles que vous aurez dites dans toute votre journée; repentez-vous de tous les péchés que vous avez commis. Après quoi, faites les actes suivants.

ACTES CHRÉTIENS.

Acte de foi.

Mon Dieu, vérité infallible, je crois tout ce que la sainte Eglise m'ordonne de croire, parce que vous le lui avez vous-même révélé. Je crois que vous êtes mon Dieu, le créateur de l'univers, qui récompensez les justes par

l'éternité du Paradis , et châtiez les méchants par l'éternité de l'enfer. Je crois que vous êtes un dans l'essence, et triple dans les personnes, c'est-à-dire , Père, Fils et Saint Esprit. Je crois l'incarnation et la mort de Jésus-Christ. Je crois enfin tout ce que croit la sainte Eglise. Je vous remercie de m'avoir fait chrétien , et je proteste que je veux vivre et mourir dans cette sainte foi.

Acte d'espérance.

Mon Dieu , plein de confiance dans vos promesses , parce que vous êtes puissant , fidèle et miséricordieux , j'espère, par les mérites de Jésus-Christ, le pardon de mes péchés , la persévérance finale et la gloire du Paradis.

Acte d'amour et de repentir.

Mon Dieu , parce que vous êtes la bonté infinie , digne d'un amour infini , je vous aime de tout mon cœur , par dessus toutes choses , et , pour l'amour de vous , j'aime aussi mon prochain. Je me repens , Seigneur , de tous mes péchés ; je m'en repens de tout mon cœur , parce qu'ils vous offensent , bonté infinie. Je fais le ferme propos de mourir plutôt que de jamais plus vous offenser , moyennant votre grâce que je vous demande pour à présent , et pour toujours. Je prends aussi la résolution de recevoir les saints sacrements pendant toute ma vie et à l'heure de ma mort. (Chaque fois qu'on fait ces actes chrétiens , on gagne sept années d'indulgence ; et , au bout d'un mois , indulgence plénière en se confessant et communiant selon la concession du pape Benoît XIV.)

Finissez en disant le rosaire et les litanies de la Sainte Vierge.

Actes de dévotion à faire tous les jours.

Je vous adore, ô mon Dieu ! et je m'humilie devant votre majesté infinie. Je crois fermement, parce que vous l'avez dit, tout ce que la sainte Église m'enseigne, et je suis prêt à donner mille fois la vie pour cette croyance.

Je mets toute mon espérance en vous ; tous les biens que je puis posséder dans cette vie et dans l'autre, je les espère tous de vous par les mérites de Jésus-Christ. Je vous aime, ô bonté infinie ! de tout mon cœur, parce que vous le méritez. J'unis mon amour à celui que vous portent tous les Saints, la très Ste-Marie et Jésus-Christ.

Et parce que je vous ai offensé, vous, mon souverain bien, je me repens de tout mon cœur de tous mes péchés, et j'en ai plus de regret que de tous les maux. Je me propose à l'avenir de mourir plutôt que de consentir jamais plus à un péché quelconque.

Je vous remets pour toujours mon corps et mon âme, mes facultés et mes sens, Seigneur ; faites de moi et de tout ce que je possède ce qu'il vous plaira. Donnez-moi votre amour et la persévérance finale, et faites qu'en toutes mes tentations j'aie toujours recours à vous.

Je me propose de ne plus m'occuper que des choses qui vous sont agréables. Je suis prêt à souffrir pour vous plaire toutes sortes de peines et de maux.

Je désire que vous soyez servi et aimé de tout le monde. Je vous recommande toutes les âmes du purgatoire et tous les pécheurs. Éclaircz, fortifiez ces malheureux, faites qu'ils vous connaissent et vous aiment.

Je me réjouis de ce que votre bonheur est infini et n'aura point de terme.

Je vous remercie de tous les bienfaits que vous avez répandus sur tous les hommes, mais en particulier sur moi qui ai été le plus ingrat de tous.

Mon aimable Jésus, je me réfugie dans vos bras. Défendez-moi de toutes les tentations jusqu'à ce qu'il me soit donné de vous aimer et de vous voir éternellement dans le Paradis.

VII.

Prières à Jésus et à Marie pour obtenir les grâces nécessaires au salut.

Prière à Jésus pour obtenir son saint amour.

Mon Jésus crucifié, je confesse que vous êtes le vrai fils de Dieu et mon Sauveur. Je vous adore, je vous remercie de la mort que vous avez soufferte pour moi, aimable Rédempteur : si, par le passé, je vous ai offensé, maintenant je m'en repens, et ne désire plus que de vous aimer. Vous avez promis d'exaucer ceux qui vous implorent. Par les mérites de votre passion, je vous demande votre saint amour. Oh ! tirez à vous tout mon cœur, faites que je vous aime dès à présent de toutes mes forces et que je n'aime que vous, et qu'ainsi je puisse aller un jour vous aimer éternellement dans le Paradis.

Prière pour obtenir la persévérance finale.

Dieu suprême et éternel, je vous remercie de m'avoir créé, de m'avoir fait racheter par Jésus-Christ, de m'avoir appelé au christianisme et rendu participant de la vraie foi, de m'avoir attendu à pénitence après tant

de péchés. Bonté infinie, je vous aime par-dessus tout. Je me repens de tout mon cœur des offenses que je vous ai faites. J'espère que vous m'avez déjà pardonné. Mais je suis en danger de retomber dans le péché. Je vous demande, pour l'amour de Jésus-Christ, la sainte persévérance jusqu'à la mort. Vous connaissez ma faiblesse. Ah ! secourez-moi, Seigneur, faites que je ne me sépare plus de vous. Faites-moi mourir mille fois plutôt que de permettre que je perde votre grâce. O Marie, ô ma mère ! obtenez-moi la sainte persévérance.

Autre prière pour obtenir la persévérance finale.

Père éternel, je vous adore humblement et je vous remercie de m'avoir créé et racheté au prix du sang de Jésus-Christ. Je vous remercie de m'avoir fait chrétien, de m'avoir donné la vraie foi, et de m'avoir adopté pour fils par le moyen du saint baptême. Je vous rends grâce de m'avoir si long-temps attendu à la pénitence après tant de péchés, et de m'avoir pardonné (comme je l'espère) toutes les offenses que je vous ai faites. Je me repens de nouveau de vous avoir causé du déplaisir, bonté infinie. Je vous remercie aussi de m'avoir préservé de tant de rechutes que j'aurais faites, si votre main ne m'eût retenu. Mais mes ennemis ne cessent et ne cesseront jamais de m'attaquer jusqu'à la mort, pour me faire leur esclave. Si vous ne me gardez, si vous ne venez à mon secours, j'aurai encore le malheur de perdre votre grâce. Je vous prie donc, pour l'amour de Jésus-Christ, de m'accorder la sainte persévérance jusqu'à la mort. Jésus, votre fils, nous a promis que tout ce que nous vous demanderions en son nom nous serait accordé. Par les mérites de Jésus-Christ, je vous demande donc, pour moi et pour tous ceux qui sont en votre grâce, la

grâce de ne jamais plus nous séparer de vous, afin de pouvoir vous aimer toujours en cette vie et en l'autre. Marie, Mère de Dieu, priez Jésus pour moi.

La même prière pour obtenir la persévérance finale.

Dieu éternel, je vous adore et vous remercie de m'avoir créé, et sauvé par le moyen de Jésus-Christ, de m'avoir fait naître enfant de la sainte Eglise et de m'avoir attendu quand j'étais en péché; de m'avoir pardonné tant de fois, et préservé de tant de fautes dans lesquelles je serais retombé si vous ne m'aviez secouru par votre grâce. Mais mes ennemis ne cesseront de me combattre jusqu'à la mort; si vous ne me prêtez votre appui, je vous offenserai encore plus qu'auparavant. Pour l'amour de Jésus-Christ, donnez-moi la sainte persévérance. Jésus-Christ nous a promis que vous nous accorderiez toutes les grâces que nous vous demanderions en son nom. Je vous demande donc par les mérites de votre Fils la grâce de ne plus m'éloigner de vous : *Ne permittas me separari a te*. Je vous demande la même grâce pour tous les hommes qui jouissent de votre amitié. Je suis certain que, si je continue de vous demander la persévérance, je l'obtiendrai, parce que vous avez promis d'excuser ceux qui vous implorent. Mais je crains de négliger les occasions de me recommander à vous, et de m'exposer ainsi à vous perdre. Je vous demande, au nom de Jésus et de Marie, la grâce de ne jamais cesser de prier. Faites que dans mes tentations j'aie toujours recours à vous, invoquant les noms de Jésus et de Marie. J'espère ainsi, ô mon Dieu ! de mourir en votre grâce, et d'aller vous aimer en Paradis, où je serai assuré de ne plus me séparer de vous, et de vous aimer pour toute l'éternité. *Amen.*

Prière à Jésus pour obtenir son saint amour.

Mon amour crucifié, mon bien aimé Jésus, je vous crois et je vous confesse pour véritable, et unique Fils de Dieu, et mon Sauveur. Je vous adore de l'abîme de mon néant, et vous remercie de la mort que vous avez soufferte pour moi, afin de m'obtenir la vie de la grâce divine. Mon bien aimé Rédempteur, je vous dois tout mon salut. C'est par vous que jusqu'à présent j'ai été délivré de l'enfer. C'est par vous que j'ai obtenu le pardon de mes péchés. Mais, ingrat que je suis, au lieu de vous aimer, je vous ai offensé de nouveau. Je mériterais d'être condamné à ne plus vous aimer; mais non, ô mon Jésus! infligez-moi tout autre châtiment que celui-là. Si par le passé je ne vous ai pas aimé, maintenant je vous aime et je ne désire que de vous aimer de tout mon cœur. Mais sans votre secours je ne puis rien. Puis donc que vous me commandez de vous aimer, donnez-moi la force d'exécuter vos ordres, si doux et si aimables. Vous avez promis d'accorder tout ce qui vous est demandé : *Quodcumque volueritis; petetis et fiet vobis.* (Jo. 15. 7.) Confiant en cette promesse, mon aimable Jésus, je vous demande d'abord le pardon de mes péchés dont je me repens de tout mon cœur, parce qu'ils vous ont offensé, vous, l'infinie bonté. Je vous demande la persévérance dans votre grâce jusqu'à la mort. Mais je vous demande surtout le don de votre saint amour. O mon Jésus, mon espérance, mon amour et mon tout! embrasez-moi de ce feu sacré que vous vîntes allumer sur la terre. *Tui amoris in me ignem accende;* et, pour cela, faites que je vive toujours dans la conformité à votre sainte volonté. Faites que je sente toujours plus vivement combien vous méritez d'être aimé, et combien vous m'avez aimé en

mourant pour moi. Faites que je vous aime de tout mon cœur, que je vous aime à jamais, et que je vous demande sans cesse en cette vie la grâce de vous aimer, afin que vivant, et mourant en votre amour, j'aie un jour vous aimer de toutes mes forces dans le ciel, pour ne plus cesser, de toute l'éternité.

Mère du bel amour, Marie, mon refuge et mon avocate, de toutes les créatures la plus aimable, la plus aimée de Dieu, la plus remplie de son amour, vous qui ne désirez que de le voir aimé de tous. Ah ! par l'amour que vous portez à Jésus-Christ, priez pour moi, et obtenez-moi la grâce de l'aimer toujours, et de tout mon cœur. C'est à vous que je la demande, et de vous que je l'attends. *Amen.*

Autre prière à dire chaque jour pour obtenir la même grâce.

Mon amour crucifié, mon très aimable Jésus, je vous crois, je vous confesse pour le vrai Fils de Dieu, et le Sauveur du monde ; je vous adore de l'abîme de ma misère et vous remercie de la mort que vous avez bien voulu souffrir pour m'obtenir la vie de la grâce divine. Oh ! le plus fidèle des amis ! Oh ! le plus tendre des pères ! Oh ! le plus aimable des maîtres ! mon bien aimé Rédempteur, je vous dois mon salut, mon ame, mon corps et tout mon être. C'est vous qui m'avez délivré de l'enfer, c'est vous qui m'avez obtenu le pardon de mes péchés ; c'est par votre entremise que l'espérance du Paradis m'a été accordée. Mais, ingrat que je suis ! au lieu de vous aimer, après tant de miséricordes, après un tel excès d'amour, je vous ai encore offensé. Je le vois, je mériterais d'être condamné à ne plus vous aimer ; mais non, ô mon Jésus ! choisissez tout autre châtiment, et ne m'infligez pas celui-là : si par le passé je vous ai méprisé, maintenant

je vous aime et désire vous aimer de tout mon cœur. Mais vous savez déjà que , sans votre secours , je ne puis rien , puis donc que vous m'ordonnez de vous aimer , et que vous m'offrez toutes vos grâces pourvu que je vous les demande en votre nom , moi plein de confiance en votre bonté et en la promesse que vous m'avez faite en disant : *Si quid petieritis patrem in nomine meo , hoc faciam.* (Jo. 14. 14.) Je me présente , pauvre que je suis devant le trône de votre miséricorde ; et par les mérites de votre passion , je vous demande le pardon de tous mes péchés dont je me repens amèrement , parce qu'ils vous ont offensé , vous la bonté infinie : pardonnez-moi donc , Seigneur , et avec votre pardon donnez-moi la sainte persévérance jusqu'à la mort , et , tout de suite , faites-moi don de votre saint amour. O mon Jésus , mon espérance , mon unique amour , ma vie , mon trésor , mon tout ! répandez sur mon ame cette lumière de la vérité et ce feu d'amour que vous êtes venu apporter aux hommes. Faites-moi toujours mieux connaître les augustes perfections qui vous rendent digne d'être aimé , et l'amour immense que vous m'avez porté jusqu'à vouloir tant souffrir et mourir pour moi ; oh ! faites que j'aie en moi ce même amour avec lequel vous aime votre Père éternel. Et comme ce divin Père est en vous et qu'il est une même chose avec vous , faites aussi que je sois en vous par un véritable amour , et que je devienne une seule chose avec vous par une union parfaite de votre volonté avec la mienne. Accordez-moi donc , ô mon Jésus ! la grâce de vous aimer de tout mon cœur , de vous aimer toujours , et de vous demander toujours la grâce de vous aimer , afin que , finissant ma vie dans votre amour , j'aie au ciel vous aimer d'un amour plus pur et plus parfait , sans jamais plus cesser de vous posséder durant toute l'éternité.

O mère du bel amour, vierge très sainte, ma protectrice, ma mère et mon espérance après Jésus, ô vous qui aimez Dieu plus que toutes les créatures, et qui ne désirez que de le voir aimé de toutes les âmes ! oh ! pour l'amour de ce fils qui mourut sous vos yeux pour mon salut, priez pour moi, et obtenez-moi la grâce de l'aimer toujours et de tout mon cœur. C'est à vous que je la demande ; c'est de vous que je l'espère.

Prière pour obtenir la confiance dans les mérites de Jésus et dans l'intercession de Marie.

Père éternel, je vous remercie, autant que je le puis, de ma part et de celle de tous les hommes, pour la bonté que vous avez eue d'envoyer votre divin fils sur la terre, afin qu'il se fit homme et mourût pour nous sauver : je vous en remercie et je voudrais en reconnaissance vous rendre autant d'amour qu'en mérite un aussi grand bienfait. Par les mérites de Jésus-Christ, vous nous pardonnerez nos péchés, car il a satisfait à votre justice en portant les peines que nous avons encourues. Par ces mérites vous nous recevez dans votre grâce, nous malheureux pécheurs qui ne sommes dignes que de honte et de châtement. C'est par eux que vous admettez les hommes à régner dans le paradis ; c'est par eux enfin que vous vous êtes obligé à accorder toutes les grâces, et tous les dons que nous vous demanderons au nom de Jésus-Christ. Je vous remercie encore, ô bonté infinie ! de ce que, pour accroître notre confiance, après nous avoir donné Jésus-Christ pour Rédempteur, vous nous avez encore donné pour avocate Marie, votre fille bien aimée, afin qu'avec ce cœur plein de miséricorde que vous lui avez donné, elle soit sans cesse occupée à se-courir de son intercession tous les pécheurs qui ont

recours à elle; et vous avez rendu cette intercession si puissante auprès de vous, que vous ne savez pas lui refuser la plus petite des grâces qu'elle vous demande.

Vous voulez donc que nous ayons une entière confiance en les mérites de Jésus, et en l'intercession de Marie; mais cette confiance est un don de votre part, et un grand don que vous n'accordez qu'à ceux que vous voulez sauver. Cette confiance dans le sang de Jésus-Christ, et dans le patronage de Marie, je vous la demande donc par les mérites de Jésus et de Marie. Je m'adresse à vous aussi, aimable Rédempteur. C'est pour m'acquérir cette confiance en vos mérites que vous avez sacrifié votre vie sur la croix pour moi qui n'étais digne que de châtement. Faites donc que j'aie une espérance sans bornes, une confiance véritable dans les mérites de votre passion. Et vous, ô Marie! ma mère, et mon espérance après Jésus-Christ, obtenez-moi une ferme confiance, d'abord dans les mérites de Jésus, votre fils, et ensuite dans l'entremise de vos prières; prières toutes puissantes qui obtiennent de Dieu tout ce qu'elles demandent. O mon bien aimé Jésus! ô ma douce Marie! je me confie en vous; je vous remets mon ame; vous qui l'avez tant aimée, ayez-en pitié et sauvez-la.

Prière pour obtenir la grâce de toujours prier.

O Dieu de mon ame! j'espère par votre bonté être en votre grâce; j'espère que vous m'avez pardonné de toutes les offenses que je vous ai faites. Je vous en remercie de tout mon cœur, et j'espère vous en remercier pendant toute l'éternité. *Misericordias Domini in æternum cantabo.* Je vois que, si je suis si souvent tombé en péché, c'est parce que j'ai négligé d'avoir recours à vous dans les tentations, et de vous demander la sainte

persévérance. A l'avenir, je me propose fermement de me recommander toujours à vous. et surtout lorsque je me verrai en danger de vous offenser de nouveau : je me propose de recourir toujours à votre miséricorde et d'invoquer les très saints noms de Jésus et de Marie, certain que vous ne me refuserez pas alors les forces qui me manquent pour résister à mes ennemis. Je me propose de faire ainsi et je le promets. Mais à quoi serviront, ô mon Dieu ! toutes mes promesses, si vous ne m'aidez pas par votre grâce à les exécuter, si vous ne m'aidez pas à recourir à vous dans mes dangers ? O Père éternel ! aidez-moi pour l'amour de Jésus-Christ, et ne permettez pas que je cesse jamais de me recommander à vous toutes les fois que je serai tenté. Je suis certain que vous viendrez toujours à mon secours quand je m'adresserai à vous ; mais je crains de négliger alors de me recommander à vous et que cette négligence ne soit la cause de ma ruine et ne me fasse perdre votre grâce qui est le plus précieux des biens. Ah ! par les mérites de Jésus-Christ, donnez-moi la grâce de la prière ; mais une grâce abondante qui me fasse prier sans cesse et avec ferveur. ô Marie ! ô ma mère ! toutes les fois que j'ai eu recours à vous, vous m'avez obtenu le secours qui m'a empêché de tomber. Je m'adresse encore à vous pour que vous m'obteniez une grâce plus grande, celle de me recommander dans mes besoins à votre divin fils et à vous : ô ma souveraine ! vous obtenez de Dieu tout ce que vous lui demandez, obtenez-moi maintenant, par l'amour que vous avez pour Jésus, la grâce de prier toujours et de ne jamais cesser de prier jusqu'à la mort. *Amen.*

Prière à faire chaque jour , pour obtenir les grâces nécessaires au salut.

O Père éternel ! votre Fils nous a promis que vous nous accorderiez toutes les grâces que nous vous demanderions en son nom. C'est donc au nom de Jésus-Christ et par ses mérites que je vous demande pour moi et pour tous les hommes les grâces suivantes : 1^o Je vous prie de me donner une vive foi en tout ce que m'enseigne la Sainte Église romaine ; accordez - moi aussi votre lumière , qui me fasse connaître la vanité des biens terrestres et la grandeur du bien infini qui est vous ; faites-moi connaître aussi la laideur de mes péchés , afin que je m'en humilie et les déteste ; révélez-moi votre bonté , afin que je vous aime de tout mon cœur ; faites - moi connaître aussi l'amour que vous m'avez porté , afin que dès aujourd'hui je m'exerce à la reconnaissance pour tous vos bienfaits. 2^o Donnez-moi une ferme confiance en votre miséricorde , qui me fasse espérer de recevoir , par les mérites de Jésus-Christ et par l'intercession de Marie , le pardon de mes péchés , la sainte persévérance , et enfin la gloire du Paradis. 3^o Inspirez - moi un vif amour pour vous , qui me détache de toutes les affections de la terre et de moi-même , afin que désormais je ne songe plus qu'à vous aimer , vous seul , et que je n'aie plus d'autre soin , d'autre désir que votre gloire. 4^o Je vous prie de m'accorder une parfaite résignation à votre volonté , laquelle me fasse accepter avec patience les douleurs , les maladies , les mépris , les persécutions , les aridités spirituelles , la perte des biens , de la réputation , des parents , et toute autre croix qui me viendra de vos mains. Je m'offre tout à vous : faites de moi et de tout ce qui est à moi tout ce qu'il vous plaira ; mais

donnez-moi lumière et force pour exécuter toutes vos volontés saintes, et surtout, au moment de la mort, aidez-moi à vous faire le sacrifice de ma vie, de bon cœur, en union à celui que vous offrit Jésus-Christ, votre Fils, sur le Calvaire. 5° Je vous demande un repentir sincère de mes péchés, qui me fasse vivre dans les larmes et la douleur jusqu'à la mort. Faites que je pleure continuellement les déplaisirs que je vous ai causés, ô mon souverain bien! vous qui êtes digne d'un amour infini et qui m'avez tant aimé! 6° Je vous prie de me donner l'esprit de la vraie humilité et de la vraie mansuétude, qui me fasse embrasser avec paix et même avec joie les mépris, l'ingratitude et les mauvais traitemens que je recevrai des hommes. Je vous prie aussi de m'accorder une charité parfaite, qui me fasse souhaiter du bien à ceux qui m'ont fait du mal, et m'employer à rendre service, autant que je le puis, du moins par mes prières, à tous ceux qui m'auront offensé. 7° Je vous prie de me donner de l'attrait pour la sainte vertu de mortification, afin que je consente à châtier mes sens rebelles et à briser mon amour-propre. Je vous prie de me donner la sainte pureté du corps avec les secours dont j'ai besoin pour résister à toutes les tentations déshonnêtes, et recourir toujours à vous et à votre très sainte Mère. Donnez-moi la grâce d'obéir ponctuellement aux ordres de mon père spirituel et de tous mes supérieurs; donnez-moi une intention droite, afin que tout ce que je ferai et désirerai soit pour votre gloire et pour votre bon plaisir. Donnez-moi une grande confiance en la passion de Jésus-Christ et dans l'intercession de Marie immaculée. Donnez-moi un grand amour pour le très Saint Sacrement de l'autel et une tendre dévotion pour votre Sainte Mère; Donnez-moi surtout la sainte persévérance et la grâce de vous la de-

mander toujours, surtout dans les tentations et à l'heure de la mort.

Je vous recommande les saintes âmes du purgatoire, mes parens et bienfaiteurs ; je vous recommande surtout ceux qui me haïssent et qui m'ont fait quelque offense ; je vous prie de leur rendre en bien tout le mal qu'ils m'ont fait ou qu'ils me souhaitent. Enfin, je vous recommande les infidèles, les hérétiques et tous les pauvres pécheurs ; donnez-leur assez de lumière et de force pour sortir du péché. O Dieu tout aimable ! faites-vous connaître, faites-vous aimer de tous, et surtout de moi, qui vous ai été plus ingrat que les autres ; faites que je vous aime et que j'aie un jour chanter éternellement votre miséricorde dans le ciel. Je l'espère par les mérites de votre sang et par la protection de Marie. O Marie, Mère de Dieu ! priez Jésus pour moi. Ainsi j'espère, ainsi soit-il.

Prière pour obtenir les saintes vertus.

Mon Seigneur et mon Dieu, je vous demande d'abord, par les mérites de Jésus-Christ, votre sainte lumière pour connaître que tous les biens du monde ne sont que vanité, et que le seul bien véritable, c'est de vous aimer. Faites-moi connaître combien je suis indigne et combien vous méritez d'être aimé de tous et surtout de moi, pour l'amour que vous m'avez porté. Donnez-moi la sainte humilité, afin que j'embrasse avec joie tous les mépris que je recevrai des hommes. Donnez-moi un vif repentir de mes péchés ; faites-moi prendre goût à la sainte mortification ; faites que je combatte mes passions et que je dompte la rébellion de mes sens. Rendez-moi soumis envers mes supérieurs : accordez-moi la grâce de diriger toutes mes actions vers un seul but, celui de vous

plaire. Donnez-moi la sainte pureté de l'ame et du corps et le détachement de toute chose qui ne teud pas à votre amour. Donnez-moi une grande confiance en la passion de Jésus-Christ et en l'intercession de la très sainte Marie. Donnez-moi surtout un grand amour, pour vous et une parfaite conformité à votre divine volonté.

Je vous recommande les ames du purgatoire, mes bienfaiteurs, mes parents et mes amis et tous ceux qui m'ont fait quelque affront ou causé quelque peine; je vous prie de les combler de toutes sortes de biens. Je vous recommande aussi les infidèles, les hérétiques et tous ceux qui sont dans le péché. Vous êtes digne d'un amour infini, ô mon Dieu ! Faites donc que tout le monde vous connaisse et vous aime ! Faites surtout que je vous aime, moi qui n'ai payé vos bienfaits que par l'ingratitude, moi qui vous ai tant de fois offensé ! Faites que je vous aime beaucoup et que j'aie un jour dans le ciel chanter éternellement vos miséricordes. Marie très sainte, priez Jésus pour moi. *Amen.*

Prière d'une ame dévote à Marie et à Jésus.

Ma reine et ma mère, si vous me protégez, je ne dois pas craindre l'enfer, parce que vous employez vos prières et vos mérites pour tous ceux que vous protégez, et que Jésus-Christ ne sait rien vous refuser de ce que vous lui demandez. Par l'amour que vous portez à votre divin Fils, priez-le, Marie, d'avoir pitié de moi. Et vous, mon Jésus, par les prières et les mérites de votre sainte Mère et par le sang que vous avez répandu pour moi, délivrez-moi de l'enfer, parce que dans l'enfer je ne pourrais vous aimer. Mon Rédempteur, vous avez créé l'enfer pour m'effrayer; mais sachez que l'enfer et toutes ses peines ne m'effrayent pas, car celui qui

peut vous aimer dans l'enfer et y être aimé de vous, celui-là n'est pas un damné, mais un bienheureux; l'enfer que je redoute, c'est d'être haï de vous. Délivrez-moi de cet enfer, par cette pitié qui vous a poussé à mourir pour moi au milieu des opprobres de la croix. Jésus et Marie, vous êtes mon amour, vous êtes mon espérance.

Prière à faire chaque jour pour obtenir la sainte persévérance.

Mon Dieu, je vous remercie de m'avoir pardonné, comme je l'espère, les offenses que je vous ai faites. Je vous aime par dessus tout; je me repens par dessus tout d'avoir tant de fois insulté à votre majesté infinie. Je me propose de mourir plutôt que de vous offenser encore; mais je crains que ma faiblesse ne me fasse retomber dans le péché. Oh! je vous prie par les mérites de Jésus-Christ, ne permettez pas que je demeure plus long-temps dans votre disgrâce. Et vous, Jésus mon Rédempteur, qui êtes mort sur la croix pour me sauver, faites que je ne me sépare plus de vous. Mon Jésus! Mon Jesus! exaucez-moi : *Ne permittas me separari a te, ne permittas me separari a te.* J'espère ainsi, par ce sang que vous avez si douloureusement répandu pour moi. Et vous Marie, ma mère et mon espérance, priez pour moi, et lorsque vous me verrez assailli de tentations, obtenez-moi la grâce de recourir tout aussitôt à vous et à votre bien-aimé Fils, en disant : *Aidez-moi, mon Jésus; ma Mère, secourez-moi pour que je ne perde pas Dieu.* Ainsi faisant, j'espère mourir dans l'amour de Dieu, et dans le vôtre, et aller vous aimer à jamais dans le ciel.

Prière pour se consacrer à la Ste-Vierge.

Sainte-Vierge, Mère de Dieu, moi N., quoique indigne d'être votre serviteur, touché de votre admirable bonté, et par le désir de vous servir, je vous choisis aujourd'hui, en présence de mon ange gardien et de toute la cour céleste, pour ma protectrice, mon avocate et ma mère : je me propose fermement de vous servir toujours et de faire tout mon possible pour que les autres aussi vous servent. Je vous conjure donc, ô tendre mère ! par le sang de votre divin fils, répandu pour moi, de me mettre au nombre de vos serviteurs. Guidez-moi dans mes actions, et obtenez-moi la grâce que mes actions, mes pensées et mes paroles ne blessent jamais vos yeux très purs, ni ceux de votre fils Jésus. Souvenez-vous de moi, et ne m'abandonnez pas à l'heure de ma mort.

A MARIE TRÈS SAINTE,

Pour obtenir le pardon des péchés et la sainte persévérance.

O Mère de Dieu ! vous voyez à vos pieds un misérable pécheur qui a recours à vous et met en vous sa confiance. O mère de miséricorde, ayez pitié de moi ! Je vous entends appeler de tout le monde le refuge et l'espoir des pécheurs. Soyez donc mon refuge et mon espoir : c'est à votre intercession de me sauver. Secourez-moi pour l'amour de Jésus-Christ : tendez la main à un malheureux tombé dans le péché, qui se recommande à vous et se voue pour toujours à votre service. Je m'offre donc, ô reine du ciel ! à vous servir toute ma vie ; acceptez-moi, ne me repoussez pas comme je le mérite. O ma mère ! je fonde toutes mes espérances sur votre protec-

tion. Je bénis et je remercie Dieu mille fois de m'avoir donné par sa miséricorde une parfaite confiance en vous. Je regarde cette confiance comme les arrhes de mon salut. Hélas ! que de fois je suis tombé, par le passé, faute d'avoir recouru à vous ! J'espère, par les mérites de Jésus-Christ et par vos prières, que mes péchés m'ont été pardonnés. Je puis cependant perdre de nouveau la grâce divine. O ma souveraine ! protégez-moi, ne permettez pas que je devienne de nouveau l'esclave de l'enfer. Aidez-moi toujours. Je sais qu'avec votre secours je triompherai de mes ennemis ; je suis certain, d'ailleurs, que vous m'aidez si je me recommande à vous ; mais je crains d'être assez négligent pour oublier de vous appeler à moi dans les occasions dangereuses et de me perdre par cette négligence. Je vous demande donc la grâce de toujours recourir à vous dans les assauts de l'enfer et de vous dire : *Marie, aidez-moi, aidez-moi, Marie, ô ma mère ! faites que je ne perde pas mon Dieu !*

A MARIE TRÈS SAINTE,

Pour obtenir une bonne mort.

O Marie ! quelle sera ma mort ? Quand je considère mes péchés et que je songe à ce moment terrible où j'expirerai, où je serai jugé, je tremble, je me trouve confondu. O ma mère ! toutes mes espérances sont dans le sang de Jésus-Christ et dans votre intercession. Consolatrice des affligés, ne m'abandonnez pas alors ; consolez-moi, secourez-moi. Si vous ne venez à mon secours je me perdrai. O ma souveraine ! obtenez-moi le repentir de mes péchés avant l'heure de la mort, obtenez-moi un amendement sincère, une fidélité inébranlable au Seigneur, jusqu'à mon dernier jour. Quand je serai par-

venu au terme de ma carrière , dans ce moment critique, ô Marie ! ô mon espérance ! raffermissez mon cœur, faites que je ne me désespère pas à la vue de mes fautes , que le démon prendra plaisir à me rappeler . Faites que je vous invoque toujours et que j'expire en murmurant votre nom et celui de votre Fils. O ma reine ! j'ose vous demander davantage ; avant que je rende mon dernier soupir, venez vous-même me consoler par votre présence. Je suis un pécheur, je ne mérite pas une si grande grâce, mais je suis un de vos dévots ; je vous aime , et j'ai mis toute ma confiance en vous. O Marie ! je vous attends, ne trompez pas mon attente. Du moins , si je ne suis pas digne de cette faveur, assistez-moi d'en haut, et faites que je quitte la vie dans l'amour de Dieu et de vous, pour aller ensuite vous aimer éternellement dans le Paradis.

AMARIE TRÈS SAINTE,

Pour obtenir d'être délivré de l'Enfer et admis dans le Paradis.

O ma bien aimée reine ! je vous remercie de m'avoir tant de fois tiré des mains du démon , tant de fois délivré de l'enfer que mes péchés m'avaient mérité. Malheureux , j'étais déjà condamné aux peines éternelles ; peut-être , à mon premier péché , la terrible sentence allait s'exécuter si votre pitié, ô Marie, n'était venue à mon secours. Sans que je vous en eusse même priée , par votre seule bonté, vous arrêtâtes le bras de la justice divine prêt à me frapper ; et, amollissant la dureté de mon cœur, vous m'invitâtes à mettre toute ma confiance en vous. Dans combien de crimes encore ne serais-je pas tombé, si vous ne m'eussiez préservé des dangers , ô mère de miséricorde ! par les grâces que vous m'avez obtenues ; ô

reine du ciel ! ne vous laissez pas de me protéger. Ne me laissez pas à la merci de moi-même, je me perdrais ; faites que je m'adresse toujours à vous. Sauvez-moi, ô mon espérance ! sauvez-moi du péché qui seul pourrait m'entraîner en enfer. Faites que j'aie jouir éternellement de votre présence dans le Paradis. Je remercie infiniment le Seigneur de la confiance qu'il m'a inspirée en le sang de Jésus-Christ et en vous. J'espère que vous me sauverez, que vous me délivrerez du péché et que vous m'obtiendrez la lumière et la force pour exécuter la volonté de Dieu, et entrer ainsi à pleines voiles dans le paisible port du Paradis. Tous vos serviteurs vous ont demandé les mêmes grâces, et nul d'entr'eux n'a été trompé. Oh ! non, je ne serai pas plus trompé qu'eux tous. Vous avez donc à me sauver, ô Marie ! priez votre fils Jésus, et je l'en supplie moi-même, par les mérites de sa passion, d'augmenter toujours en moi cette sainte confiance, et je serai sauvé.

ORAISONS,

PENSÉES ET ORAISONS JACULATOIRES.

O Dieu ! qui sait quel sera mon sort ?
 Je serai toujours heureux, ou toujours malheureux.
 A quoi sert le monde entier sans Dieu ?
 Perdons tout, mais ne perdons pas Dieu.
 Je vous aime, ô mon Jésus, qui êtes mort pour moi !
 Que ne suis-je mort avant de vous avoir offensé !
 Plutôt mourir que perdre Dieu.
 Jésus et Marie, vous êtes mon espérance ;
 Mon Dieu, aidez-moi pour l'amour de Jésus-Christ.
 Mon Jésus, vous suffisez à mes désirs,
 Ne permettez pas que je me sépare de vous.

Donnez-moi votre amour , puis faites de moi ce que vous voudrez.

Qui aimerai-je, si je ne vous aime, ô mon Dieu?

Père éternel, aidez-moi pour l'amour de Jésus :

Je crois en vous, j'espère en vous, et je vous aime.

Me voilà , Seigneur ; disposez de moi comme il vous plaira.

Quand me verrai-je tout à vous, ô mon Dieu?

Quand pourrai-je vous dire : mon Dieu , je ne puis plus vous perdre.

Marie, mon espérance, ayez pitié de moi :

Mère de Dieu , priez Jésus pour moi.

Que suis-je, Seigneur, pour que vous vouliez être aimé de moi?

Mon Dieu, je ne veux que vous, et rien de plus.

Je veux tout ce que vous voulez, et seulement ce que vous voulez !

Oh ! que ne puis-je me consumer pour vous qui vous êtes consumé tout entier pour moi :

J'ai été reconnaissant envers les hommes, je n'ai été ingrat qu'envers vous, Seigneur.

C'est assez d'offenses ! je ne veux plus vous offenser.

Si j'étais mort lorsque j'étais dans le péché, je ne pourrais plus vous aimer.

Faites-moi mourir plutôt que de permettre que je vous offense.

Vous avez attendu afin que je vous aimasse ; oui , je veux vous aimer.

Je vous conserve ce qui me reste de vie.

O mon Jésus ! tirez-moi tout à vous.

Vous ne m'abandonnerez pas, je ne vous quitterai point.

J'espère que nous nous aimerons toujours. oh ! le Dieu de mon ame !

Mon Jésus, faites que je sois tout à vous avant que je ne meure.

Faites que je vous voie apaisé, lorsque vous me jugerez.

Que vous en avez fait pour m'obliger à vous aimer! je vous aime, Seigneur, je vous aime!

Laissez-vous aimer d'un pécheur qui vous a tant offensé.

Vous vous êtes donné tout à moi, je me donne tout à vous.

Je veux beaucoup vous aimer dans cette vie pour beaucoup vous aimer dans l'autre.

Faites-moi connaître combien vous êtes digne d'amour, afin que je vous aime beaucoup.

Vous aimez ceux qui vous aiment; je vous aime, aimez-moi donc aussi.

Donnez-moi cet amour que vous me demandez.

Je me réjouis de ce que vous êtes infiniment heureux.

Que ne vous ai-je toujours aimé, que ne suis-je mort avant de vous offenser.

Faites que je triomphe de tout pour vous plaire.

Je vous donne toute ma volonté, disposez de moi comme il vous plaira.

Mon seul plaisir est de vous plaire, bonté infinie!

J'espère vous aimer éternellement, ô Dieu éternel!

Vous êtes tout puissant; faites de moi un Saint.

Vous m'avez cherché quand je vous fuyais, vous ne me chasserez pas à présent que je vous cherche.

Je vous remercie de m'avoir laissé le temps de revenir à vous.

Je vous en remercie et je vous aime.

Qu'aujourd'hui soit le jour où je me donnerai tout à vous.

Infligez-moi toutes sortes de châtimens, mais ne me privez pas du bonheur de vous aimer.

O mon Dieu ! je veux vous aimer sans réserve.

J'accepte toutes les peines, tous les mépris, pour dire que je vous aime.

Je voudrais mourir pour vous qui êtes mort pour moi.

Je voudrais que tout le monde vous aimât comme vous méritez.

Je veux faire tout ce que je croirai vous être agréable.

Je préfère votre bon plaisir à celui de tous les hommes.

O volonté de Dieu, vous êtes mon amour !

O Marie ! tirez-moi tout à Dieu.

O ma mère ! faites que j'aie toujours recours à vous.

C'est à vous de me rendre Saint ; je l'espère de vous.

Protestation pour bien mourir.

Mon Dieu ! ma mort étant certaine, et moi, n'en connaissant pas l'époque, je veux m'y préparer dès à présent. Je proteste donc que je crois tout ce que croit la Sainte Eglise, et spécialement le mystère de la très Sainte-Trinité, l'Incarnation et la mort de Jésus-Christ, le Paradis et l'enfer, parce que c'est vous qui avez révélé toutes ces vérités, et que vous êtes la vérité même.

Je mérite mille enfers ; mais j'attends de votre bonté infinie et par les mérites de Jésus-Christ le pardon de mes péchés, la persévérance finale et la gloire du Paradis.

Je proteste que je vous aime par dessus tout, parce que vous êtes un bien infini, et pour l'amour que je vous porte, je me repens au-dessus de tout des offenses que je vous ai faites, et je me propose de mourir plutôt

que de vous offenser encore. Je vous prie de m'ôter la vie plutôt que de permettre que je vous perde par de nouveaux péchés.

Je vous remercie, ô mon Jésus ! de toutes les peines que vous avez souffertes pour moi, et de toutes les miséricordes que vous m'avez faites après que je vous ai tant offensé.

Mon bien aimé maître, je me réjouis de ce que vous êtes infiniment heureux ; je me réjouis de ce que vous êtes aimé par tant de saintes ames sur la terre et dans le ciel.

Je proteste que pour l'amour de vous, ô mon Jésus ! je pardonne à tous ceux qui m'ont offensé, et vous prie de leur faire du bien.

Je proteste que je désire en ma vie et en ma mort les saints sacrements, et j'entends dès à présent demander l'absolution de mes péchés, pour le cas où je ne pourrais exprimer ce désir à l'article de ma mort.

J'accepte ma mort et toutes les douleurs dont elle sera accompagnée, en union des douleurs et de la mort que Jésus-Christ souffrit pour moi sur la croix.

J'accepte, ô mon Dieu ! toutes les peines et les tribulations que vous m'enverrez avant de me faire mourir.

Faites de moi et de ce qui est à moi tout ce qu'il vous plaira. Donnez-moi votre amour et la sainte persévérance ; je ne vous demande rien de plus.

Marie, ma mère, assistez-moi toujours, mais surtout à l'heure de ma mort : pour le présent, aidez-moi à me conserver dans la grâce. Vous êtes mon espérance : entre vos bras, je veux vivre et mourir. Saint Joseph, saint Michel archange, mon ange gardien, secourez-moi toujours, mais particulièrement au moment de ma mort.

Et vous, aimable Jésus, vous qui, pour m'obtenir une bonne mort, avez voulu faire une mort si amère, ne

m'abandonnez pas à cette heure; je m'attache à vous dès ce moment : je veux mourir dans vos bras. Je mérite l'enfer, mais je m'abandonne à votre miséricorde ; j'espère par votre sang mourir dans votre amitié, et recevoir votre bénédiction lorsque je comparâtrai devant vous pour être jugé. Je remets mon ame entre vos mains bénies, que vous livrâtes aux clous des bourreaux pour me sauver. J'espère n'être pas condamné à l'enfer. *In te, Domine, speravi non confundar in æternum.* Venez à mon secours, lorsque je serai au lit de la mort. Faites que j'expire en vous aimant, et que mon dernier soupir soit un gage d'amour : faites qu'en quittant la terre mon ame aille vous aimer éternellement dans le ciel. Jésus, Joseph et Marie, assistez-moi à l'heure de l'agonie; Jésus, Joseph et Marie, je me donne à vous ; recevez mon ame à cette heure terrible !

Autre protestation pour la mort, qu'on peut faire en public avec le peuple.

Mon Dieu, prosterné devant vous, je vous adore et je fais la protestation suivante , comme si j'étais déjà au moment de passer de ce monde à l'autre.

Seigneur, parce que vous êtes la vérité même et que c'est vous qui l'avez révélée à la sainte Eglise, je crois à ce mystère de la très sainte Trinité, Père , Fils et Saint Esprit, trois personnes, mais un seul Dieu, qui récompense dans l'éternité, les justes par le Paradis, et châtie les pécheurs par l'enfer.

Je crois que la seconde personne, c'est-à-dire le fils de Dieu, s'est fait homme et est mort pour sauver les hommes. Je crois tous les autres articles que croit la sainte Eglise. Je vous remercie de m'avoir fait chrétien; je proteste que je veux vivre et mourir dans cette foi.

Mon Dieu, mon espérance, appuyé sur vos promesses, j'espère de votre miséricorde, non de mes mérites, mais de ceux de Jésus-Christ, le pardon de mes péchés, la persévérance dans votre grâce, et, après cette misérable vie, la gloire du Paradis. Et si le démon venait me tenter à l'heure de la mort pour me désespérer par le souvenir de mes péchés, je proteste que je veux toujours espérer en vous, et que je veux mourir dans les bras amoureux de votre miséricorde.

O Dieu! digne d'un amour infini, je vous aime de tout mon cœur, je vous aime plus que moi-même, et je proteste que je veux mourir en faisant un acte d'amour, afin de pouvoir ensuite vous aimer éternellement dans le Paradis, que je ne désire que parce que je pourrai vous y aimer. Si, par le passé, au lieu de vous aimer, j'ai méprisé votre bonté infinie, Seigneur, je m'en repens de tout mon cœur; je proteste vouloir mourir en pleurant et détestant les offenses que je vous ai faites. Je me propose, à l'avenir, de mourir plutôt que de jamais plus vous outrager. Pour l'amour de vous, je pardonne à tous ceux qui m'ont offensé.

J'accepte, ô mon Dieu! la mort et toutes les peines qui l'accompagnent; je les unis aux douleurs et à la mort de Jésus-Christ, et je vous l'offre, cette mort, en l'honneur de votre suprême domaine, et en expiation de mes péchés. Acceptez, Seigneur, le sacrifice de ma vie, pour l'amour de ce grand sacrifice que vous offrit votre divin fils sur l'autel du Calvaire. Dès à présent je me résigne à votre sainte volonté; je proteste vouloir mourir en disant: *Seigneur, que votre volonté soit toujours faite!*

Vierge bienheureuse, ma mère et mon avocate, ô Marie! vous êtes et serez toujours, après Dieu, mon secours et mon espérance, à l'heure de ma mort. Je m'a-

dresse à vous, et vous prie de m'aider en ce cruel moment. Reine du ciel, ne m'abandonnez pas alors ; venez prendre mon ame et présentez-la à votre fils ; je vous attends et espère mourir entre vos bras, et embrassant vos pieds. S. Joseph, mon protecteur, S. Michel Archange, mon ange gardien, mes saints patrons, secourez-moi tous en ce dernier combat avec l'enfer. O mon Jésus ! mon amour crucifié, vous qui, pour m'obtenir une bonne mort, avez choisi une mort si amère, souvenez-vous alors que je suis une de ces brebis que vous avez rachetées au prix de votre sang ; quand tous les hommes m'auront abandonné, quand ils ne pourront plus me secourir, vous seul pourrez me consoler et me sauver. Rendez-moi digne alors de vous recevoir dans le saint Viatique et ne permettez pas que je vous perde pour toujours, et que je sois à jamais séparé de vous dans l'enfer. O mon bien-aimé Sauveur ! recevez-moi dès ce moment dans vos sacrées plaies ; moi, dès ce moment je me serre contre vous, je veux exhaler mon ame dans l'amoureuse plaie de votre côté. Je dis maintenant pour alors : *Jésus, Joseph et Marie, je vous donne mon cœur et mon ame ! Jésus, Joseph et Marie, recevez mon ame à ce moment redoutable.*

Qu'il est beau de souffrir pour Dieu ! Qu'il est beau de mourir pour Dieu ! Je vous embrasse, aimable Rédempteur, pour mourir en vous embrassant. Plus de mort pour toi, ô mon ame ! mais un doux repos, si à cette heure Marie daigne t'assister, si Jésus daigne t'accueillir.

Oraison à dire chaque jour à Jésus crucifié, et à Marie affligée, pour obtenir une bonne mort.

Mon Seigneur Jésus-Christ, par les amertumes que vous souffrîtes sur la croix lorsque votre ame bénie se

sépara de votre sacré corps, ayez pitié de mon ame pécheresse lorsqu'elle sortira de mon misérable corps, et qu'elle entrera dans l'éternité.

O Marie ! par cette douleur que vous éprouvâtes sur le Calvaire, en voyant de vos yeux expirer Jésus sur la croix, obtenez-moi une bonne mort, afin qu'aimant Jésus et vous sur la terre, j'aie vous aimer éternellement dans le Paradis.

Oraison à dire chaque jour pour la bonne mort.

Domine Jesu Christe per illam amaritudinem quam sustinuit nobilissima anima tua, quando egressa est de benedicto corpore tuo, miserere animæ meæ peccatricis quando egredietur de corpore meo.

CHAPITRE TROISIÈME.

Pratique des vertus chrétiennes.

§ I.

Pratique de l'humilité.

Qui n'est pas humble ne peut plaire à Dieu, car Dieu ne peut souffrir les superbes. Il a promis d'exaucer tous ceux qui le prieront; mais si un orgueilleux le prie, il ne l'exauce pas. Il répand toutes ses grâces sur les humbles. *Deus superbis resistit, humilibus autem dat gratiam.* (Jac. 4. 6.)

On distingue deux espèces d'humilité; l'humilité *d'affection*, et l'humilité de *volonté*. L'humilité *d'affec-*

tion consiste à nous regarder comme des misérables que nous sommes, incapables de faire autre chose que le mal. Tout le bien que nous faisons nous vient de Dieu. Venons à la pratique ; et d'abord l'humilité d'affection. Elle consiste 1^o à ne jamais nous confier en nos propres forces, ou en nos résolutions ; nous devons toujours nous méfier de nous-mêmes et trembler. *Cum metu et tremore vestram salutem operamini* (Phil. 12.). S. Philippe de Néri disait : *Qui ne craint pas est déjà tombé* ; 2^o ne nous glorifions jamais de nos actions, de nos talens, de ce que nous possédons, de notre naissance, de nos parens ; ne parlons jamais de nous-mêmes que pour dire nos défauts. Le mieux encore, c'est de ne dire de nous ni bien, ni mal, car, en en disant du mal, souvent nous avons le but de nous faire louer ou de nous faire passer pour humbles, de sorte que l'humilité devient orgueil ; 3^o ne nous indignons pas contre nous-mêmes après une faute. Ce n'est pas de l'humilité, mais de l'orgueil ; c'est un artifice du démon pour nous jeter dans la défiance et nous faire quitter le bon chemin. Quand nous sommes tombés, disons comme Ste-Catherine de Gènes : *Seigneur, voilà les fruits de mon jardin* ! Humilions-nous alors, relevons-nous de la faute commise par un acte d'amour et de douleur, et proposons de ne plus retomber, avec l'aide du Seigneur. Si nous retombons encore, faisons encore la même chose ; 4^o quand nous voyons les autres tomber, ne nous récrions pas, plaignons-les ; remercions Dieu et prions-le de veiller sur nous, sans cela il nous punira en permettant que nous tombions dans les mêmes péchés, et peut-être en des péchés encore plus graves ; 5^o regardons-nous toujours comme les plus grands pécheurs de la terre, quand même nous connaîtrions des personnes plus coupables que nous ; car les fautes que nous avons commises, après avoir reçu de Dieu tant de

grâces et de lumières, pèseront plus dans la balance divine que les péchés des autres, quoique plus nombreux. Ste-Thérèse dit : *Ne croyez pas avoir fait des progrès dans la perfection, si vous ne vous croyez pas le pire des hommes et ne désirez pas d'être mis après tous les autres.*

L'humilité de volonté consiste à se complaire dans le mépris des hommes. Celui qui a mérité l'enfer, mérite d'être éternellement foulé aux pieds des démons. Jésus-Christ veut que nous apprenions de lui à être doux et humbles de cœur : *Discite a me quia mitis sum et humilis corde* (Matth. 11. 29.). Bien des gens sont humbles de bouche mais non de cœur. Ils disent : *Je suis le pire des hommes ; je mérite mille enfers.* Mais si quelqu'un se hasarde à les reprendre, ou leur dit quelque mot qui les blesse, ils s'enflamment de colère. Les orgueilleux sont comme les hérissons : dès qu'on les touchent, toutes leurs épines se dressent. Eh quoi ! vous dites que vous êtes le pire des humains et un mot vous bouleverse ! L'homme véritablement humble, dit S. Bernard, se trouve vil et veut être regardé comme tel de tout le monde.

Si donc vous voulez être véritablement humble, 1^o quand on vous fait quelque remontrance recevez-la avec reconnaissance et remerciez celui qui vous la fait. S. Chrysostôme dit que le juste se repent de l'erreur qu'il a commise lorsqu'il en est repris ; mais que l'orgueilleux s'afflige de ce que son erreur est connue. Les Saints même, lorsqu'ils sont accusés à tort, ne se défendent pas, à moins que leur défense ne soit nécessaire pour éviter le scandale d'autrui. Sans cela, ils gardent le silence et offrent tout à Dieu.

2^o Lorsque vous recevez quelque affront, supportez-le avec patience, et redoublez d'amour pour celui qui

vous insulte; c'est là la pierre de touche par laquelle on connaît si une personne est humble et sainte: mais si elle s'emporte, dites alors qu'elle est semblable à un vase vide. Le père Balthasar Alvarès disait que le temps des humiliations est un temps favorable pour gagner des trésors de mérite. Vous gagnerez davantage en recevant avec patience une insulte, que si vous jeûniez dix jours au pain et à l'eau. Les humiliations que, de nous-mêmes nous faisons devant les autres, sont bonnes, mais il vaut mieux les recevoir, parce que nous y mettons moins du nôtre et que Dieu y met plus du sien; il y a donc plus de mérite à les savoir endurer. Mais que sait faire un chrétien, s'il ne sait endurer un outrage pour le Seigneur? Que d'outrages Jésus-Christ n'a-t-il pas souffert pour nous? Des soufflets, des railleries, des coups de verges, des crachats sur le visage. Si nous aimions Jésus-Christ, non seulement nous ne nous emporterions pas pour les affronts que nous recevons, mais nous nous y plairions mais nous nous réjouirions de nous voir méprisés comme fut méprisé Jésus-Christ.

§ II.

Pratique de la mortification.

Qui vult venire post me abneget semetipsum et tollat crucem suam et sequatur me (Matth. 16. 2.). Voilà tout ce que doit faire quiconque veut suivre les traces de Jésus-Christ, se renoncer soi-même et mortifier son amour-propre. Voulez-vous vous sauver? il faut tout surmonter pour tout obtenir. Malheur à ceux qui se laissent guider par leur amour-propre! Il y a deux espèces de mortifications, la mortification *intérieure* et la mortification *extérieure*. La mortification *intérieure* est

celle qui tend à étouffer nos passions et surtout celle qui nous domine le plus. Celui qui ne surmonte pas sa passion dominante est en danger de se perdre. Mais celui qui la dompte domptera facilement toutes les autres. Quelques personnes sont dominées par un vice et se regardent comme saintes, parce qu'elles n'ont pas les vices qu'elles aperçoivent dans les autres. Mais qu'importe ? dit S. Cyrille, une seule petite ouverture suffit pour faire couler à fond la barque. Il ne sert de rien de dire : *je ne puis m'abstenir de ce défaut* : une volonté ferme triomphe de tout, avec l'aide de Dieu, qui ne manque jamais. La mortification *extérieure* tend à vaincre les appétits sensuels. Les mondains traitent les Saints de cruels, parce qu'ils refusent à leurs corps tout plaisir sensuel, et le déchirent avec le cilice et la discipline. Mais S. Bernard dit qu'ils sont bien plus cruels envers eux-mêmes, ceux qui, pour jouir de quelques faux plaisirs sur la terre, se condamnent à brûler éternellement dans les feux de l'enfer. D'autres conviennent qu'il faut se refuser tout plaisir défendu, mais ils négligent les mortifications extérieures, et prétendent que la mortification intérieure, c'est-à-dire celle de la volonté, est la seule nécessaire. Oui, il faut mortifier la volonté, mais il faut aussi mortifier la chair, parce que, quand la chair n'est pas mortifiée, difficilement on obéit à Dieu. S. Jean de la Croix disait que, quand même ils feraient des merveilles, il ne fallait pas ajouter foi à ceux qui enseignent que les mortifications extérieures sont inutiles.

Mais venons-en à la pratique. 1^o Il faut mortifier *les yeux*. Les premières flèches qui percent l'ame et souvent la tuent, entrent par les yeux. Les yeux sont comme des crochets d'enfer qui nous entraînent de force au péché. Il ne nous est pas permis de nous arracher les yeux avec le fer, mais nous devons nous rendre aveu-

gles par le moyen de la sainte mortification ; sans cela il sera difficile de nous maintenir chastes. S. François de Sales disait : *Qui ne veut pas que les ennemis entrent dans la place doit tenir les portes fermées.* Il faut que nous nous abstenions de regarder tout objet qui peut nous donner des tentations. S. Louis de Gonzague n'osait regarder sa propre mère, et quand par hasard nos yeux se tournent vers quelque objet dangereux, soyons attentifs à ne pas le regarder de nouveau. *Le second regard est le plus dangereux*, disait le même S. François de Sales : ayons donc soin de mortifier nos yeux, car beaucoup de damnés ne sont en enfer qu'à cause de leurs yeux.

2° Il faut mortifier *la langue* en s'abstenant de toute médisance, de toute injure, de toute obscénité. Une parole obscène dite dans la conversation, même en plaisantant, peut causer du scandale et être l'origine de mille péchés. Parfois, un mot équivoque fait plus de mal qu'un mot tout à fait déshonnête.

3° Il faut mortifier le goût. S. André d'Avellino disait que, pour vivre en bon chrétien, il fallait commencer par mortifier le goût. S. François de Sales a dit : *Il faut manger pour vivre, et non vivre pour manger.* Bien des gens ne semblent vivre que pour manger, et perdent ainsi la santé du corps et la santé de l'ame. Généralement les obstructions, les diarrhées et presque toutes les autres maladies sont causées par la gourmandise ; mais ce qui est pis, c'est que l'intempérance dans le manger est souvent la mère de l'incontinence. Cassien écrit que lorsqu'on a l'estomac plein de nourriture et de liqueurs fortes, telles que le vin, l'eau-de-vie et autres semblables, il est impossible de ne pas sentir beaucoup de tentations impures. *Eh quoi ! s'écriera-t-on, il ne faut donc plus manger ?* Pardonnez-moi, mon frère,

il faut manger pour conserver sa vie, mais il faut manger en homme et non en brute. Si vous voulez n'être pas tourmenté par des désirs impudiques, abstenez-vous de manger des mets trop succulens et de boire des vins trop recherchés. L'Écriture dit : *Noli regibus dare vinum.* (Prov. 31. 4). On entend, par *rois*, ceux qui soumettent la raison au joug des sens. Trop de vin fait perdre la raison et produit non seulement le vice de l'ivrognerie, qui est certainement un péché mortel, mais même celui de l'impudicité. Ne négligez donc pas de faire de temps en temps quelque abstinence ou quelque jeûne, surtout les samedis de chaque semaine, en l'honneur de la très Sainte Vierge. Tant de personnes jeûnent au pain et à l'eau : faites de même, du moins aux veilles des sept principales fêtes de la Sainte Vierge ; mais surtout observez les jeûnes d'obligation. Quelques-uns prennent jusqu'à quinze et vingt onces de nourriture à la collation, et disent : *Il suffit que je ne me rassasie pas !* Non, cela ne suffit pas. Dans les jeûnes de précepte, il ne faut pas dépasser 8 onces ; anciennement on ne mangeait qu'une seule fois par jour.

4^o Il faut mortifier *l'ouïe* et le *toucher*. On mortifie *l'ouïe* en fuyant toute conversation contraire à la modestie ou à la charité. On mortifie le *toucher* en usant de ce sens avec une extrême réserve, tant avec nous-mêmes qu'à l'égard des autres. Quelques uns disent que ce n'est rien, parce qu'ils le font en badinant ; mais, je le demande, qui jamais a badiné avec le feu ?

§ III.

Pratique de la charité envers le prochain.

Qui aime Dieu aime aussi son prochain, et qui n'aime pas son prochain n'aime pas Dieu, car le précepte divin s'exprime ainsi : *Qui diligit Deum, diligat et fratrem suum* (Joan. 4. 21.) Il faut que nous aimions le prochain intérieurement et extérieurement. Et combien faut-il l'aimer? Voici la règle. *Diliges Dominum Deum tuum ex toto corde tuo... et proximum sicut te ipsum.* (Luc. 1. 27.) Nous devons donc aimer Dieu par dessus tout et plus que nous-mêmes et notre prochain comme nous-mêmes. Or, comme nous aimons notre bien et que nous nous y plaisons, et qu'au contraire nous nous plaignons de notre mal; de même il faut que nous souhaitions le bien de notre prochain, que nous nous en réjouissons et que nous nous attristions de ses peines. Nous ne devons pas non plus juger mal du prochain sans avoir de bonnes preuves. En cela consiste la charité *intérieure*.

La charité *extérieure* consiste dans nos paroles et nos œuvres à l'égard du prochain. Quant aux paroles :

1^o Il faut nous abstenir de toute sorte de médisances. Le médisant est haï de Dieu et des hommes; mais celui qui dit du bien de tout le monde est aimé des hommes et de Dieu. Quand on ne peut excuser les fautes de son prochain, on doit du moins excuser l'intention.

2^o Gardons-nous de rapporter à un homme le mal qu'un autre homme a dit de lui, car de là dérivent souvent des haines et des vengeances mortelles. L'Écri-

ture dit que ceux qui sèment la discorde parmi les hommes sont en horreur à Dieu.

3^o Gardons-nous de blesser notre prochain par quelque parole désagréable, fût-ce même en plaisantant. Aimerez-vous qu'on vous tournât en ridicule, comme vous le faites à l'égard de votre prochain ?

4^o Fuyons les querelles. Parfois il s'élève des querelles violentes pour des choses de rien ; on en vient aux injures et aux coups. Gardons-nous aussi de contradiction. Il est certaines gens qui se sont fait une habitude d'être toujours en contradiction avec leur prochain. Quand c'est à vous de parler, dites votre opinion, puis demeurez en repos.

5^o Parlons avec douceur à tout le monde, surtout à nos inférieurs. Abstenons-nous donc de toute imprécation et de toute injure. Quand nous voyons notre prochain en fureur et qu'il nous injurie, répondons avec douceur, et toute sa fureur s'apaisera. *Responsio mollis frangit iram.* (Prov. 15. 1.) Quand nous sommes en querelle avec notre prochain, ayons soin de ne pas parler de lui, car le ressentiment pourrait nous entraîner jusqu'à en dire du mal, et, plus tard peut-être, nous nous en repentirions. S. François de Sales a dit : *Je ne me suis jamais emporté sans m'en repentir ensuite.* La règle est de garder le silence jusqu'à ce que la colère soit calmée. Lorsque notre prochain est irrité, ne le reprenons pas, quand bien même la correction serait nécessaire, car alors nos conseils seraient sans fruit.

Quant à la charité des œuvres envers le prochain, on la pratique :

1^o En le secourant du mieux qu'on le peut. Souvenons-nous de ce que dit l'Écriture : *Elæmosina ab omni peccato et à morte liberat, et non patietur animam ire ad tenebras.* (Tob. 44.) L'aumône nous préserve

donc du péché et de l'enfer. On entend par aumône toutes sortes de secours que nous pouvons porter au prochain. L'aumône la plus méritoire, c'est de secourir l'ame de notre prochain, en le corrigeant avec douceur et en temps opportun. Ne disons pas comme quelques uns : *Que m'importe?* Ce langage n'est pas chrétien : qui aime Dieu veut être aimé de tout le monde.

2^o Il faut exercer sa charité envers les malades, comme étant ceux qui ont le plus besoin de consolation. Portons-leur quelques petits cadeaux, s'ils sont pauvres; allons du moins les servir et les consoler, au risque de n'être pas remerciés; le Seigneur saura nous récompenser.

3^o Usons de charité envers nos ennemis; quelques personnes sont charitables envers leurs amis, mais Jésus-Christ à dit : *Bene facite his qui oderunt vos.* (Matt. 5. 45.) Il n'y a de véritable chrétien que celui qui fait du bien à qui lui a fait du mal; et, si nous ne pouvons faire autre chose pour celui qui nous persécute, du moins prions Dieu de le protéger, comme nous l'ordonne Jésus-Christ : *Orate pro persequentibus vos.* C'est de cette manière que se vengent les Saints. Celui qui pardonne à quiconque l'a offensé, est sûr de recevoir son pardon de Dieu, car Dieu l'a promis : *Dimittite et dimittimini.* (Luc. 6. 37.) Le Seigneur dit un jour à la bienheureuse Angèle de Foligni, que le signe le plus certain pour connaître si une ame est aimée de Dieu, c'est quand elle aime son prochain qui l'a offensée.

4^o Usons de charité même envers ceux qui sont morts, c'est à-dire envers les saintes ames du purgatoire. S. Thomas enseigne que, comme il est de notre devoir de secourir les vivans, nous devons aussi secourir les trépassés. Ces saintes ames prisonnières souffrent des peines au-dessus de toutes les douleurs de cette vie. Elles ont un ex-

trême besoin de nos secours, car elles ne peuvent pas elles-mêmes s'en procurer. Un moine de Cîteaux apparut au sacristain de son couvent et lui dit : *Mon frère, aidez-moi par vos prières, car les miennes ne peuvent rien obtenir.* Tâchons donc d'aider ces saintes âmes en faisant dire des messes ou en en entendant à leur intention, ou bien encore en faisant des aumônes et des prières et gagnant des indulgences pour elles, elles nous récompenseront de nos efforts en nous obtenant du Seigneur de grandes grâces, non seulement lorsqu'elles seront en Paradis, dont nos prières peuvent leur accélérer l'entrée, mais même dès le purgatoire.

§ IV.

Pratique de la patience.

S. Jacques dit que la patience est l'œuvre parfaite d'une âme. *Patientia autem opus perfectum habet.* (Jac. 14.) La patience est ce qui nous obtient le Paradis. Cette terre est un lieu de mérite ; c'est pour cela qu'elle n'est pas un lieu de repos, mais de travaux et de peines. Dieu ne nous laisse donc en ce monde que pour que nous puissions, par notre patience, acquérir la gloire du Paradis. Nous avons tous à souffrir en ce monde ; quand nous souffrons avec patience, nous souffrons moins, et nous nous sauvons. Qui souffre avec impatience, souffre davantage et se damne. Le Seigneur ne nous envoie pas les revers pour que nous nous perdions, comme disent quelques impatients ; mais afin que nous nous sauvions et que nous en obtenions plus de gloire au ciel. Les douleurs, les chagrins et toutes les autres tribulations,

acceptées avec patience, sont les plus précieux diamants de notre couronne céleste. Quand nous sommes affligés, consolons-nous donc ; remercions Dieu, car c'est un signe que Dieu veut nous sauver. Il nous châtie en cette vie par des punitions courtes et légères, pour n'avoir pas à nous châtier par d'autres punitions qui sont dures et éternelles.

Sainte Marie-Madeleine de Pazzi disait : *Toute peine paraît légère quand on voit Jésus-Christ sur la croix.* Le père Joseph Calasanz disait : *Qui ne sait souffrir pour Jésus-Christ, ne sait gagner Jésus-Christ.* Qui aime Jésus-Christ, supporte avec patience les croix extérieures : les maladies, les douleurs, la pauvreté, le déshonneur, la perte des parents et des amis ; et toutes les croix intérieures : les chagrins, l'ennui, les tentations, le trouble de l'esprit, et souffre tout en paix. Ceux qui, au contraire, s'impatientent dans leurs tribulations, et murmurent contre la justice divine, ne font qu'augmenter leurs peines et s'en préparer de plus cruelles dans l'autre vie. Sainte Thérèse a dit : *La croix est lourde à qui la traîne par force, mais elle est légère à qui l'embrasse de bon gré.* Dans ce monde, dit S. Philippe de Néri, *qui supporte les tribulations avec patience, a le Paradis ; qui s'en impatient, a l'enfer.*

Il faut pratiquer la patience 1^o dans les maladies. C'est là qu'on fait preuve de courage et de fermeté, et qu'on veut connaître si l'on est or ou plomb. Quelques uns sont pleins de dévotion et de gaieté quand ils se portent bien, mais quand ils sont visités par quelque maladie, ils perdent patience, se plaignent de tout le monde, se laissent aller à la mélancolie, et tombent dans mille défauts ; ce qui paraissait or n'est plus que du plomb. Le bienheureux Joseph Calasanz disait : *Si les malades étaient patients, ils ne se plaindraient pas.* Quelques uns se

plaignent en disant : *Dans l'état où je suis , je ne puis aller à l'église , je ne puis communier ni entendre la messe, enfin je ne puis rien faire.* Vous ne pouvez rien faire? Vous faites tout quand vous faites la volonté de Dieu. Dites-moi : Pourquoi voulez-vous faire ces choses dont vous venez de parler? Pour plaire à Dieu? Or , voici ce qui plaît à Dieu : que vous embrassiez avec patience ce que vous souffrez, et que vous ne songiez pas au reste. *On sert le Seigneur, dit S. François de Sales, plus par les souffrances que par les œuvres.*

C'est surtout lorsque la maladie est mortelle qu'il faut l'accepter avec patience ; acceptons même la mort ; si la fin de nos jours est arrivée , ne disons pas : *A présent je ne suis pas préparé ; je voudrais vivre encore un peu pour faire pénitence de mes péchés.* Qu'en savez-vous? Si vous vivez , qui vous garantit que vous ferez cette pénitence , et que vous ne tomberez pas en des péchés encore plus graves? Combien de personnes, étant guéries d'une maladie mortelle , ont fait pire qu'auparavant et se sont damnées? Si elles étaient mortes alors , peut-être elles se seraient sauvées ! Si Dieu veut que vous sortiez de ce monde , conformez-vous à sa sainte volonté , et remerciez-le de ce qu'il vous fait mourir avec le secours des saints sacremens. Acceptez la mort avec joie , et abandonnez-vous à l'américorde de Dieu. Cette acceptation de la mort pour faire la volonté du Seigneur pourra vous assurer le salut éternel.

2^o Acceptons aussi avec patience la mort de nos parents et de nos amis. Quelques personnes sont inconsolables de la mort d'un parent et négligent pour cela l'oraison , les sacremens , et leurs dévotions accoutumées.

D'autres s'en prennent à Dieu et le menacent : *Seigneur, disent-elles , pourquoi avez-vous fait cela*

Quelle témérité ! Que vous en revient-il de cette impatience où vous vous mettez ? Croyez-vous faire plaisir au défunt ? Non, vous déplaitez au défunt et à Dieu. Le défunt désire que sa mort vous serve à vous unir encore plus à Dieu ; il désire que vous priiez pour son ame, si elle est dans le purgatoire.

3^o Acceptons la pauvreté que Dieu nous envoie ; si vous manquez du nécessaire, dites : *Mon Dieu ! seul, vous me suffisez*. Cet acte vous fera acquérir des trésors dans le Paradis. Qui possède Dieu, possède tous les biens. Embrassons donc avec patience la perte de nos biens, ou de nos espérances, et même celle des personnes qui nous secouraient. Résignons-nous alors à la volonté de Dieu, et Dieu viendra à notre aide. S'il ne voulait pas alors nous aider comme nous le voudrions, contentons-nous de ce qu'il fait, parce qu'il le fait pour éprouver notre patience, et nous enrichir de mérite et de trésors célestes.

4^o Acceptons avec patience les *mépris* et les *persécutions*. Vous direz : *Quel mal ai-je fait pour être persécuté ? Pourquoi dois-je souffrir cet affront ?* Mon frère, dites cela à Jésus-Christ ; il vous répondra : *Et moi quel mal ai-je fait pour souffrir tant de douleurs, et d'insultes, et mourir sur la croix ?* Puisque Jésus-Christ a tant souffert pour l'amour de nous, c'est bien le moins que vous supportiez vos peines, qui sont petites, pour l'amour de Jésus-Christ. Si surtout vous avez commis quelque péché grave, songez que vous mériteriez être dans l'enfer, où vous auriez à souffrir de bien plus grands outrages et de bien plus grandes persécutions de la part des démons. Si vous êtes persécuté pour avoir fait le bien, réjouissez-vous-en ; écoutez ce que dit Jésus-Christ : *Beati qui persecutionem patiuntur propter justitiam* (Matt. 5. 10.) Pénétrons-nous de ces paroles

de l'Apôtre : Qui veut être dans le monde uni à Jésus-Christ, doit être persécuté.

5^o Il faut pratiquer la patience même dans *les désolations de l'esprit* qui sont les plus cruelles peines pour une âme qui aime Dieu. Mais c'est par elles que Dieu met ses favoris à l'épreuve. Humilions-nous alors, résignons-nous à la volonté de Dieu, et remettons-nous entre ses mains. Ayons soin de ne pas négliger nos dévotions ordinaires, l'oraison, les sacrements, les visites, les lectures. Comme nous faisons, dans cet état, tout avec tiédeur et dégoût, nous croyons que tout est perdu; mais il n'en est pas ainsi, en persévérant avec courage, nous agissons pour Dieu et non pour nous.

6^o Pratiquons la patience dans *les tentations*. Quelques âmes pusillanimes se découragent quand la tentation dure long-temps; elles vont jusqu'à dire: *Dieu veut donc me voir damnée?* Non, Dieu ne permet pas les tentations pour notre perte, mais bien pour notre salut. Il veut que, lorsque nous en sommes assaillis, nous nous humilions et nous rapprochions de lui en faisant tous nos efforts pour résister, en redoublant nos prières et en acquérant ainsi plus de mérite pour le Paradis. *Quia acceptus eras Deo, necesse fuit ut tentatio probaret te.* C'est ce qui fut dit à Tobie. (Tob. 12. 13). Chaque fois qu'on repousse une tentation, on obtient un nouveau degré de gloire et une plus grande fermeté pour résister aux tentations futures. Dieu ne permet jamais que nous soyons tentés au-delà de nos forces. *Fidelis autem Deus est, qui non patietur vos tentari supra id quod poteritis sed faciet etiam cum tentatione proventum.* (1. Cor. 10. 17). Il faut aussi prier le Seigneur de nous délivrer des tentations; mais, lorsqu'elles viennent, résignons-nous à sa sainte volonté, et prions-le de nous donner la force de résister. S. Paul était assailli de ten-

tations de la chair, et priait Dieu de l'en délivrer ; mais le Seigneur lui répondit : *Sufficit tibi gratia mea, nam virtus in infirmitate perficitur.* (Cor. 12. 3). Dans les tentations, surtout celles de la chair, le meilleur remède est de nous éloigner autant que possible des occasions ; puis, nous méfiant de nos propres forces, recourir à Jésus-Christ et implorer son aide. Si la tentation ne cesse pas, prions toujours, disons toujours : *Mon Jésus, aidez-moi ; Vierge Marie, aidez-moi.* Ces noms tout-puissants prononcés une seule fois, peuvent suffire pour repousser les attaques les plus vives de l'enfer. Il est bon aussi de faire alors le signe de la croix sur son front ou sur son cœur. Avec le signe de la croix, S. Antoine, abbé, chassait des troupes de démons. Il est également utile de révéler ses tentations au père spirituel. S. Philippe Néri disait : *Une tentation que l'on a déclarée est à moitié vaincue.*

§ V.

Pratique de la conformité à la volonté de Dieu.

La sainteté consiste à aimer Dieu, et l'amour consiste à remplir sa sainte volonté. C'est de là que dépend notre vie. *Et vitæ voluntate ejus.* (Psalm. 26. 6.) Qui se soumet à la volonté de Dieu est toujours en paix, car la volonté divine rend légères toutes les croix. Les âmes saintes, en disant : *Dieu le veut ainsi, ainsi Dieu l'a voulu,* trouvent le bonheur dans leurs peines : *Non contristabit justum quidquid ei acciderit.* (Prov. 12. 21.) Quelqu'un dit : *Rien ne va au gré de mes désirs ; toutes les peines, Dieu me les envoie.* Si l'épée vous blesse, c'est que vous la prenez par la pointe. Si vous vous ré-

signiez à la volonté de Dieu, toutes vos affaires iraient bien, tout vous réussirait. Les croix que Dieu vous envoie sont pour vous des tortures, parce que vous vous abattez sous leur poids; si vous les receviez avec résignation, elles ne seraient pas pour vous des maux, mais des richesses de Paradis. Le père Balthazar Alvarez dit : *Qui se résigne avec humilité à la volonté divine, lorsque le malheur l'accable, court au ciel en poste. Venons-en à la pratique.*

1^o Il faut se résigner à la volonté de Dieu dans les maladies. Les mondains appellent les maladies des malheurs, mais les Saints les appellent visites de Dieu, et grâces divines. Nous devons prendre les remèdes nécessaires pour nous guérir, mais toujours résignés à mourir, si Dieu le veut. Prions le Seigneur pour qu'il nous rende la santé; mais prions-le avec résignation, sans quoi cette grâce nous sera refusée. Oh! combien on gagne dans les maladies lorsqu'on offre ses douleurs à Dieu! Qui aime Dieu de tout son cœur ne souhaite pas la santé pour ne pas souffrir, mais il tâche de plaire à Dieu par ses souffrances. C'est ce saint désir qui rendait si doux aux martyrs les coups de verge, les chevalets, les grils ardents. Il faut surtout se résigner dans les maladies mortelles. Accepter la mort pour obéir à la volonté divine, voilà ce qui nous obtient dans la ciel une récompense égale à celle des martyrs. Les martyrs eux-mêmes n'ont été placés parmi les favoris du Seigneur que parce qu'ils ont accepté la mort et les tourments pour plaire à Dieu. Qui meurt, soumis à la volonté de Dieu, fait une mort sainte; plus on y est soumis, plus la mort que l'on fait est sainte. Le père Louis de Blois dit qu'un acte de parfaite conformité fait à l'instant de la mort, nous délivre non seulement de l'enfer, mais même du purgatoire.

2^o Il faut se conformer à la volonté divine, même

pour les défauts naturels que l'on peut avoir, tels que le peu d'esprit, l'obscurité de la naissance, l'inaptitude aux emplois, et autres semblables. Tout ce que nous avons est une aumône de Dieu. N'aurait-il pas pu nous créer brins d'herbe, ou mouchérons? Il y a cent ans qu'étions-nous, que néant? Que demandons-nous donc? Qu'il nous suffise que Dieu nous ait donné la capacité d'être un saint. Quoique bornés, maladifs, pauvres, grossiers, nous pouvons devenir saints avec la grâce, si nous voulons. Oh! qu'il en est que le génie, la santé, la noblesse, la richesse, et la beauté n'ont entraînés qu'à leur perte! Trouvons-nous donc bien comme Dieu nous a faits; remercions-le sans cesse des biens qu'il nous a donnés, et surtout de nous avoir appelés à la sainte foi; c'est là une grâce précieuse, et dont rarement on remercie Dieu.

3^o Résignons-nous dans les revers, pertes d'argent, d'espérances, de nos parents; résignons-nous même aux affronts et aux persécutions des hommes; vous direz : *Dieu ne veut pas le péché; comment me résignerai-je quand on me calomnie, qu'on m'injurie, qu'on me blesse, qu'on me vole? Cela n'advient pas par la volonté de Dieu.* Oh! quelle erreur? Dieu ne veut pas le péché d'un tel; il le permet, mais il veut la contrariété qu'un tel vous cause. C'est Dieu qui vous envoie cette croix; mais il vous l'envoie par le moyen de votre prochain; vous devez embrasser cette croix comme venant de Dieu. N'en cherchez pas trop loin la raison; Sainte Thérèse disait : *Si vous ne voulez porter de croix que celles qui sont justifiées par la raison, n'espérez jamais atteindre la perfection.*

4^o Résignons-nous à la volonté de Dieu dans les *aridités d'esprit* que nous éprouvons dans l'oraison, la communion, la visite au saint sacrement, etc. Tout alors nous fatigue et nous ennuie; mais reprenons courage, en nous di-

sant que nous faisons ces choses pour être agréables à Dieu. Plus nous éprouverons de difficultés à prier, plus nous lui serons agréables. Nous ne pouvons mieux connaître notre impuissance et notre misère que lorsque nous sommes dans les aridités. Alors humilions-nous dans l'oraison, et disons avec résignation : *Seigneur, je ne mérite pas de consolation ; je ne vous demande que d'avoir pitié de moi ; gardez-moi dans votre grâce, et faites de moi ce qu'il vous plaira.* En faisant ainsi, nous gagnerons plus en un jour de désolation qu'en un mois de larmes et de tendresses. Généralement, le principal exercice de nos oraisons doit être de nous offrir à Dieu pour qu'il dispose de nous comme il voudra. le priant, tant dans l'oraison que dans la communion, et dans les visites au Saint Sacrement : *Mon Dieu ! faites-moi faire votre volonté.* En faisant la volonté de Dieu, nous ferons tout. Ayons donc toujours à la bouche cette oraison jaculatoire : *Fiat voluntas tua !* Même dans les choses les plus futiles, comme si la chandelle s'éteint, si un vase se brise, si nous heurtons contre une pierre, disons toujours, *que la volonté de Dieu soit faite !* Quand nous perdons quelque objet ou quelque parent, disons : *Seigneur, vous avez voulu ainsi, ainsi je veux.* Quand nous craignons quelque mal temporel, disons : *Seigneur, je veux tout ce que vous voulez.* Ainsi nous plairons toujours à Dieu et nous serons toujours en paix.

§ VI.

Pratique de la pureté d'intention.

La pureté d'intention consiste à faire tout ce que nous faisons dans le seul but de plaire à Dieu. L'intention

bonne ou mauvaise avec laquelle nous faisons une action, la rend b ene ou mauvaise aux yeux de Dieu. Sainte Marie-Madeleine de Pazzi disait : *Dieu récompense les actions au poids de la pureté de l'intention.* Venons à la pratique.

1^o Il faut qu'en tous nos exercices nous cherchions Dieu et non pas nous-mêmes. Si nous cherchons notre propre satisfaction, nous ne pourrions attendre de Dieu aucune récompense. Il en est de même pour les œuvres spirituelles : que de personnes se fatiguent, s'épuisent   prêcher,   confesser, à faire d'autres œuvres pies ; et comme ils n'y cherchent que la satisfaction de leur amour-propre et non Dieu, ils perdent leurs peines. Lorsque nous ne cherchons ni l'approbation ni la reconnaissance des hommes dans ce que nous faisons, c'est signe que nous travaillons pour Dieu ; une autre preuve encore, c'est si nous ne nous troublons pas lorsque nous n'obtenons pas le succès désiré, ou si nous nous réjouissons du succès d'un autre, quand l'œuvre que nous avons entreprise est faite par un autre et réussit. Au reste, quand nous avons fait quelque chose pour plaire à Dieu ne faisons point d'efforts violents contre la vaine gloire, si on nous loue, disons seulement : *La gloire en est à Dieu.* Que la crainte de la vaine gloire ne nous fasse pas négliger les œuvres d'édification pour notre prochain ; le Seigneur veut que nous fassions le bien même en public, afin que les autres en profitent : *Sic luceat lux vestra coram hominibus at videant opera vestra bona et glorificent patrem vestrum.* (Mat. 5. 16). Ainsi donc, quand vous faites le bien, ayez d'abord l'intention de plaire à Dieu, puis celle de donner bon exemple au prochain.

2^o Les actions corporelles elles-mêmes, telles que travailler, manger, dormir, se divertir honnêtement,

doivent être faites pour plaire à Dieu. La pureté d'intention est appelée l'alchimie céleste par laquelle le plomb devient or ; c'est-à-dire que les occupations les plus viles quand on s'y livre pour plaire à Dieu, deviennent des actes d'amour divin. Sainte Marie-Madeleine de Pazzi disait : *Que si l'on faisait avec une intention pure tout ce qu'on fait, on irait tout droit en Paradis.* Un saint ermite, avant de commencer chaque action, levait les yeux au ciel et s'arrêtait un peu. On lui demanda ce qu'il faisait alors, il répondit : *Je vise au but pour assurer mon coup.* Faisons de même, avant de rien entreprendre, visons au but, en disant : *Seigneur je fais ceci pour vous plaire.*

§ VII.

Pratique contre la tiédeur.

Les ames qui ne craignent pas le péché véniel et s'abandonnent à la tiédeur sans songer à en sortir sont en danger de se perdre. Je ne parle point ici des péchés véniels commis par pure faiblesse, tels que paroles inutiles, troubles intérieurs, petites négligences et autres ; je parle des péchés véniels volontaires et surtout de ceux dont on a contracté l'habitude. Sainte Thérèse dit : *Daigne le Seigneur nous délivrer de tout péché, quelque petit qu'il soit !* Le père Alvarez disait : *Ces petites médisances, ces petites haines, ces curiosités coupables, ces impatiences, ces intemperances ne tuent pas l'ame, mais la rendent si faible, que lorsqu'elle sera pressée de quelque tentation, elle n'aura pas la force de résister et tombera.* Les péchés véniels délibérés, d'un

côté affaiblissent l'ame , de l'autre nous privent du secours de Dieu , car il est juste que Dieu soit réservé envers ceux qui sont réservés avec lui. *Qui parcè seminât parcè et metet.* (2. Cor. 9. 6). Toute ame qui a reçu des grâces spéciales de Dieu doit craindre de tomber dans ces petits péchés; elle doit les craindre surtout s'ils sont suivis de quelque explosion de passions violentes ; telles que l'ambition, la cupidité, la haine ou un amour désordonné pour quelque personne. Ces ames esclaves de leurs passions font comme les joueurs qui, ayant beaucoup perdu , finissent par dire : *Que tout y passe!* et perdent ainsi tout ce qu'ils ont. Malheur à l'ame qui se livre à ses passions! Les passions nous aveuglent et nous empêchent de voir ce que nous faisons. Venons maintenant à la pratique de ce que nous avons à faire pour nous tirer de la triste léthargie de la tiédeur.

1° Il faut avoir la ferme détermination de s'en délivrer. Le bon désir soulage , diminue la fatigue et donne des forces pour aller en avant. Persuadons-nous bien que quiconque n'avance pas sans cesse dans la voie de Dieu , celui-là marche en arrière et finit par tomber en quelque précipice ; 2° tâchons de connaître notre vice prédominant ; par exemple , la colère , l'ambition , l'amour désordonné de la créature ou de l'argent : une volonté résolue triomphe de tout , avec l'aide de Dieu ; 3° il faut fuir les occasions , sans quoi toutes nos résolutions seront jetées par terre comme par un coup de vent ; finalement , il faut surtout se méfier de ses forces et prier continuellement le Seigneur de nous aider dans le danger et de nous délivrer de ces tentations qui pourraient nous faire tomber dans le péché. *Ne nos inducas in tentationem.* Qui prie , obtient. *Petite et accipietis* (Luc. 4. 9.) ; et les promesses de Dieu ne peuvent faillir. Il faut donc toujours prier , toujours prier : *Il*

faut toujours prier, il faut toujours prier. Mon Dieu, secourez-moi, secourez-moi tout de suite.

§ VIII.

Pratique de la dévotion à la mère de Dieu.

Je pense, lecteur, que vous savez déjà combien il est nécessaire, pour assurer son salut éternel, d'être dévot à la très Ste-Marie. Et si vous ne le savez pas encore, je vous engage à lire, pour l'apprendre, le petit ouvrage que j'ai composé sur ce sujet et qui est intitulé : *Les Gloires de Marie*; mais ne parlons ici que de la pratique de ce que vous avez à faire pour obtenir la protection de cette reine toute-puissante. D'abord, dites chaque jour en vous levant et en vous couchant trois *Ave Maria*, faites-les suivre de cette courte oraison : *Marie! par votre pure et immaculée conception, purifiez mon corps et sanctifiez mon ame.* Mettez-vous sous sa protection, afin que, pour cette nuit, ou ce jour, elle vous préserve de tout péché. Chaque fois que l'horloge sonne, dites un *Ave Maria*; dites-en un aussi en entrant chez vous et en sortant, et quand vous passez devant quelque image de la Vierge. Au commencement et à la fin de toutes nos occupations, temporelles ou spirituelles, telles que, l'étude, le travail, le sommeil, le manger, dites toujours une *Ave Maria*; 2^o dites chaque jour au moins cinq dizaines de rosaires, avec la considération des saints mystères. Beaucoup de dévots récitent aussi l'office de la Ste-Vierge; il faut au moins dire le petit office du nom de Marie, qui est très court, n'étant composé que de cinq psaumes; 3^o dites trois *Pater* et *ave* par jour à la Sainte Trinité, pour la remercier des grâces accordées

à Marie. La Ste-Vierge a révélé à une certaine personne que cette dévotion lui était très agréable ; 4^o jeûnez chaque samedi au pain et à l'eau, en l'honneur de Marie, ou, du moins, la veille d'un sept fêtes principales qui lui sont consacrées, ou bien faites le jeûne ordinaire, ou ne mangez que d'un mets à votre dîner, ou absentez-vous des mets que vous préférez. Faites quelques mortifications le samedi de chaque semaine et les veilles susdites, en l'honneur de cette glorieuse reine qui (comme dit S. André de Crète) accorde de grandes grâces pour tous ces petits sacrifices ; 5^o faites chaque jour une visite à votre protectrice dans quelques églises et demandez-lui la sainte persévérance et un tendre amour pour Jésus-Christ ; 6^o ne négligez pas de lire chaque jour quelques pages d'un livre écrit à sa louange ou de lui adresser quelque pieuse oraison. Nous avons mis dans cet opuscule sept prières à Marie, pour chacun des jours de la semaine. Voyez le chapitre II^e, § VII, page.... ; 7^o faites les neuvaines des sept fêtes principales de Marie, et faites-vous assigner, par votre confesseur, les prières et les mortifications à exercer pendant ces neuf jours ; dites, du moins, neuf *ave* et neuf *gloria*, et demandez à Marie, à chacun de ces neufs jours, une des grâces que vous désirez le plus. Enfin, recommandez-vous souvent pendant le jour à cette divine Mère et surtout dans les tentations ; dites alors et répétez plusieurs fois avec tendresse : *Marie, secourez-moi, ma mère, secourez-moi*. Et si vous êtes dévot à Marie, tâchez d'inspirer à tous ceux que vous connaissez, parents, amis et serviteurs, une vive dévotion envers la glorieuse mère de Dieu.

§ IX.

Pratique des moyens pour acquérir l'amour de N. S. Jésus-Christ.

Jésus-Christ doit être notre seul amour. Il le mérite parce qu'il est un Dieu d'une bonté infinie, et parce qu'il nous a aimés au point de mourir pour nous. Oh! que d'obligations nous avons à Jésus-Christ! Tout ce que nous avons reçu de biens, de lumières, d'invitations, de secours, d'espérances, de consolations, de tendresse, d'amour, nous en sommes redevables à Jésus-Christ, mais venons-en aux moyens d'obtenir l'amour pour Jésus-Christ; 1^o Il faut désirer cet amour pour Jésus-Christ, et le lui demander souvent, surtout dans nos prières, dans la communion et dans les visites au S. Sacrement; nous devons demander à la Vierge-Marie, à notre ange gardien et à notre saint patron la grâce d'aimer Jésus-Christ. S. François de Salle dit que la grâce d'aimer Jésus-Christ résume toutes les grâces, parce que qui aime véritablement Jésus-Christ ne peut manquer d'avoir toutes les vertus. 2^o Pour être digne d'aimer Jésus-Christ, il faut chasser de son cœur tout attachement aux choses de ce monde, l'amour divin n'entre pas dans un cœur attaché à la terre. S. Philippe de Néri disait : *L'amour que nous portons aux créatures est un vol que nous faisons à Dieu.* 3^o Il faut nous exercer souvent, surtout dans l'oraison, à faire des actes d'amour envers Jésus-Christ. Les actes d'amour sont le bois dont on alimente le feu de la sainte charité. Faisons des actes de l'amour de complaisance, en disant : *Mon Jésus, je me réjouis*

de ce que vous êtes infiniment heureux et , de ce que votre père tout puissant vous aime autant que lui-même : d'amour , de bienveillance en disant : Je voudrais, ô mon Jésus! que tout le monde vous connût et vous aimât : d'amour de préférence en disant : mon Jésus, je vous aime par dessus tout; je vous aime plus que moi-même. Faisons souvent aussi des actes de contrition qui sont appelés actes d'amour douloureux.

4^o Celui qui veut s'enflammer d'amour pour Jésus-Christ doit souvent méditer sa passion. Il fut révélé à un saint anachorète qu'il n'y a pas d'exercice plus propre à allumer l'amour que de considérer souvent les peines et les outrages que Jésus-Christ a soufferts pour l'amour de nous. Je dis qu'il n'est pas possible qu'une ame qui médite souvent la passion de Jésus-Christ ne brûle pas d'amour pour lui. Il pouvait nous sauver avec une seule goutte de son sang, que dis-je? avec une seule prière, mais il a voulu répandre tout son sang, souffrir toutes sortes de tourments pour attirer tous nos cœurs à l'aimer; celui qui médite sa passion fait donc une chose qui est très agréable à ce divin sauveur. C'est pourquoi lecteur, je vous engage à faire souvent des méditations sur les douleurs de Jésus-Christ. Faites-en du moins tous les vendredis, jour auquel il mourut pour l'amour des hommes.

AUTRE RÉGLEMENT ABRÉGÉ,

POUR

LA VIE D'UN CHRÉTIEN.

Le matin, en vous levant, faites les actes suivants :
 1^o Mon Dieu, je vous adore, je vous aime de tout mon cœur, et je vous remercie de tous vos bienfaits et surtout de m'avoir conservé cette nuit. 2^o Je vous offre tout ce que je ferai et souffrirai en ce jour, en union des actions et des souffrances de Jésus et de Marie, avec la résolution de gagner en ce jour le plus d'indulgences que je pourrai. 3^o Je me propose de ne pas vous offenser, mais veillez sur moi, Seigneur, afin que je ne vous trahisse pas. Marie très-sainte, gardez-moi sous votre protection. Mon ange gardien, et vous mes Saints patrons, protégez-moi, dites enfin un *Pater* un *Ave* un *Crédo* et puis trois *Ave* à la pureté de Marie.

Pendant la journée, tâchez de faire une demi-heure d'oraison mentale si vous en avez le temps. L'oraison mentale n'est pas d'une nécessité absolue, mais d'une nécessité morale pour obtenir la persévérance; ceux qui n'en font pas ne persévèrent pas dans la grâce de Dieu, en voici la raison : 1^o Parce que les vérités éternelles ne sont pas visibles aux yeux du corps, mais seulement aux yeux de l'esprit. Par conséquent celui qui ne les médite pas ne peut les voir; et, ne voyant pas les vérités éternelles, il ne peut voir l'importance de son salut, les moyens qu'il doit prendre et les obstacles qu'il y met; il est donc

difficile qu'il se sauve. La seconde raison est que l'ame qui ne médite pas ne s'exerce pas à la prière ; or, la prière est non-seulement nécessaire de nécessité précepte, mais même de nécessité moyen, pour observer les commandemens divins, car ordinairement le Seigneur ne prête ses secours (ce qui doit s'entendre des adultes) que lorsqu'on les lui demande. Or, celui qui ne fait pas d'oraison mentale connaît peu ses besoins spirituels et très peu aussi la nécessité de la prière pour résister aux tentations et se sauver. Il prie donc très peu ; et, priant peu, il se perd. Un grand évêque, monseigneur de Palafox, disait : *Comment le Seigneur nous donnera-t-il la persévérance si nous ne la lui demandons pas ? Et comment la demanderons-nous sans l'oraison ?* Ste-Thérèse disait que, qui fait oraison ne sera pas long-temps en péché ; il laissera le péché, ou il laissera l'oraison ; l'oraison et le péché ne peuvent se trouver ensemble.

Quant à la pratique, l'oraison mentale se divise en trois parties : préparation, méditation et conclusion. Dans la préparation on fait trois actes : 1^o de foi en la présence de Dieu ; 2^o d'humilité ; 3^o de demande des lumières ; il faut dire : 1^o Mon Dieu, je vous crois présent, et je vous adore ; 2^o Je devrais être présentement dans l'enfer, Seigneur ; je me repens de vous avoir offensé ; 3^o Père éternel, pour l'amour de Jésus-Christ et de Marie ; éclairez-moi dans cette méditation, afin qu'elle me soit profitable. Un *Ave* à la divine mère et un *Gloria Patri* à l'ange gardien.

Pour les méditations, lisez un point dans quelques ouvrages de piété, et, méditez, du moins, de temps en temps, la passion de Jésus-Christ. En lisant, arrêtez-vous au passage qui vous touche le plus. Observez, enfin, que l'utilité de l'oraison ne consiste pas à méditer, mai-

à faire produire des affections ; 1^o de confiance, d'humilité, d'amour, de douleur, d'affection, de résignation et autres ; 2^o à faire des prières, à demander surtout la persévérance et l'amour divin ; 3^o prendre une résolution ferme de s'abstenir de quelque vice particulier, ou d'exercer quelques vertus.

La conclusion se fait ainsi : 1^o je vous remercie, mon Dieu, des lumières que vous m'avez données ; 2^o je me propose d'accomplir la promesse que je vous ai faite ; 3^o je vous demande la grâce de les remplir. Ne négligez jamais de recommander à Dieu les saintes âmes du purgatoire et les pauvres pécheurs. Ayez soin de faire une méditation chaque fois que vous éprouvez de la froideur ou de l'ennui en priant. Sans cela, dit Ste-Thérèse, une âme se mettra en enfer de ses propres mains. Benoît XIV a accordé indulgence plénière à quiconque fait une demi-heure d'oraison pendant un mois, en se confessant et communiant dans l'intervalle. Il a accordé aussi des indulgences partielles pour chaque jour qu'on fait la méditation.

IV. Ne négligez pas d'entendre la messe chaque jour, en y assistant ainsi, vous gagnerez 3,800 ans d'indulgences chaque jour. Mais ce qui importe le plus, c'est que ceux qui entendent la messe *s'appliquent* en particulier les mérites de Jésus-Christ. La messe doit être crue pour le but dans laquelle elle a été instituée ; 1^o pour honorer Dieu ; 2^o pour le remercier de ses bienfaits ; 3^o pour expier nos péchés ; 4^o pour obtenir les grâces divines. Dites aussi : Père éternel, en cette messe, je vous offre Jésus-Christ avec tous les mérites de sa passion ; 1^o pour honorer votre majesté ; 2^o pour vous remercier des bienfaits que vous m'avez fait ; 3^o pour l'expiation de mes péchés et des péchés de tous ceux qui vivent ou sont morts dans votre grâce :

4^o afin d'obtenir les grâces nécessaires au salut. Quand le prêtre élève l'hostie, dites : *Mon Dieu, pour l'amour de Jésus, accordez-moi mon pardon et la sainte persévérance.* Quand le prêtre élève le calice : *Par le sang de Jésus-Christ, faites que je vous aime toujours, dans cette vie et dans l'autre.* Quand le prêtre communique, faites la communion spirituelle, et dites : *Mon Jésus, je vous aime, je vous désire dans mon âme, je vous embrasse et ne veux plus me séparer de vous.*

V. Faites chaque jour, pendant une demi-heure, ou au moins un quart d'heure, une lecture spirituelle dans la Vie des Saints.

VI. Ne manquez pas de faire dans la journée une visite au S. Sacrement, vous y ferez les actes suivants. 1^o *Seigneur, je vous remercie d'être descendu pour l'amour de nous dans ce Sacrement.* 2^o *Je vous aime de tout mon cœur, ô bien suprême ! je vous aime par dessus tout ; et parce que je vous aime, je me repens de toutes les offenses que je vous ai faites, graves ou légères.* 3^o *Je vous demande la persévérance dans votre grâce et votre saint amour.* Faites en même temps une visite à la Sainte Vierge Marie, devant quelque sainte image, et demandez-lui les mêmes grâces de la persévérance et de l'amour de Dieu.

VII. Chaque soir, faites l'examen de votre conscience et les actes chrétiens.

VIII. Confessez-vous et communiquez une fois par semaine au moins, et plus souvent encore si vous pouvez. Quant à la confession, dites avant de la faire : *Mon Dieu, je vous remercie de m'avoir attendu jusqu'à présent. J'espère, par les mérites de Jésus-Christ, que vous me pardonneriez toutes les offenses que je vous ai faites, je m'en repens de tout mon cœur, parce qu'elles m'ont*

mérité l'enfer, et m'ont éloigné du Paradis, mais surtout parce qu'elles m'ont exposé à perdre votre amour; ô mon Dieu ! infiniment bon ! je les hais et les déteste par dessus tous les maux. Je me propose de plutôt mourir que de jamais plus vous offenser à l'avenir.

Après la confession, remerciez Dieu du pardon que vous espérez avoir reçu, et renouvelez la promesse de ne plus l'offenser et de fuir les occasions. Demandez aussi la persévérance à Jésus-Christ, et à Marie.

Quant à la communion, sachez que c'est la grande médecine (comme dit le concile de Trente) qui nous purge de tous nos péchés véniels quotidiens, et nous préserve des mortels. Plus on communie souvent, plus on est délivré de péchés, et plus on fait de progrès dans l'amour divin. Il suffit pour cela de communier avec un bon désir. Mais, pour en retirer plus de fruit, restez dans l'Eglise une demi-heure après la communion à faire des actes dévots, à lire quelque petit livre spirituel. Cette communion fréquente, ne la faites qu'avec l'approbation de votre directeur, et pour cela,

IX. Il faut que vous vous choisissiez un bon confesseur qui vous dirige dans tous vos exercices de piété et même dans les affaires temporelles qui sont de conséquence. Ne le quittez qu'avec une juste raison. S. Philippe de Néri disait : *Ceux qui désirent avancer dans les voies de Dieu doivent se soumettre à un confesseur éclairé et lui obéir à la place de Dieu. Celui qui fait ainsi est assuré de ne pas rendre compte à Dieu des actions qu'il fait.* Jésus-Christ lui-même a dit que celui qui écoute ses ministres l'écoute lui-même. *Qui vos audit me audit.* Faites la confession générale, si vous ne l'avez pas encore faite, car c'est un moyen très efficace pour mettre sa conscience en règle ; il serait

bon que vous la fassiez avec votre directeur lui-même, afin qu'il puisse mieux vous conduire.

X. Fuyez l'oisiveté, les compagnies dangereuses, les propos immodestes et surtout les mauvaises occasions, spécialement celles où votre chasteté est en danger. Soyez aussi bien en garde contre vos regards. Détournez-les de tout objet tentateur. Si on ne fuit les mauvaises occasions volontaires et principalement celles où on est accoutumé de tomber, il est moralement impossible qu'on se maintienne dans la grâce de Dieu. *Qui amat periculum peribit in illo.*

XI. Dans les tentations, ne vous fiez pas à vous-même, ni à toutes les promesses et les résolutions que vous avez faites; ne vous confiez qu'en Dieu. Ayons donc recours aussitôt à Dieu et à la Ste-Vierge. Dans les tentations d'impureté, faites attention de ne point discourir avec la tentation. Quelques personnes se mettent alors à faire des actes contraires de volonté, mais elles sont néanmoins dans un pressant danger; le meilleur parti à prendre, c'est de renouveler la résolution de plutôt mourir que de perdre Dieu: après quoi, faites le signe de la croix et recommandez-vous à Dieu et à la divine Mère. Invoquez aussi plusieurs fois les saints noms de Jésus et de Marie, qui sont des boucliers invincibles contre les attaques du démon. Ne cessez de les invoquer que lorsque la tentation aura cessé. Nous n'avons pas la force de résister à la chair, notre plus grand ennemi, mais Dieu nous la prête lorsque nous l'en prions. Si nous ne l'en prions pas, nous succomberons. Chassez de la même manière les tentations contre la foi; protestez alors de vouloir mourir pour la foi chrétienne; faites aussi, non pas des actes de foi, mais plutôt des actes d'amour, de repentir ou d'espérance.

XII. Si vous commettez quelque péché, si c'est un

péché véniel, faites un acte d'amour de Dieu et de repentir ; proposez-vous de vous amender , tranquillisez-vous et ne vous troublez pas. Le découragement d'avoir commis un péché est le plus grand péché que l'on puisse commettre, car l'ame troublée par cette anxiété ne peut plus rien faire de bon. Si, par malheur, votre péché est grave, faites tout de suite un acte de contrition (par lequel vous recevrez déjà la grâce divine,) proposez-vous de ne plus retomber dans la même faute et confessez-vous-en le plus tôt que vous pourrez.

XIII. Allez au sermon le plus souvent possible ; il serait bon aussi que vous fissiez chaque année les exercices spirituels dans quelque maison religieuse, ou du moins dans votre propre demeure, vous appliquant pendant huit jours de l'oraison et de la lecture spirituelle et vous éloignant alors de toute conversation dissipante. Tachez aussi de passer chaque mois un jour dans la retraite et le recueillement, vous confessant et communiant. Si votre état le permet, entrez dans quelque congrégation de séculiers, où l'on fréquente les sacrements et où l'on ne s'occupe que de l'œuvre du salut. Celui qui va à la congrégation pour administrer, pour gouverner ou pour disputer, en retirera plus de dommage que de profit. Celui qui veut en retirer du profit ne doit y aller que pour les intérêts de son ame.

XIV. Dans tous les malheurs qui vous arrivent, tels que maladies, pertes et persécutions ; conformez-vous toujours à la volonté divine, consolez-vous en disant : *Ainsi veut le Seigneur, ainsi je veux* ; ou bien : *Telle est la volonté de Dieu, que sa volonté soit faite* ! En agissant ainsi, on gagne de grands mérites pour le Paradis et l'on vit toujours en paix ; si l'on ne se résigne pas à la volonté divine, on ne fait que redoubler ses maux, car il faut les souffrir, qu'on veuille ou qu'on

ne veuille pas. Outre cela, on a encore à subir le châ-timent que mérite l'impatience qu'on a montrée.

XV. Nourrissez toujours une dévotion tendre et spéciale pour la Sainte Vierge Marie ; rendez-lui chaque jour des devoirs particuliers, n'oubliez jamais de dire trois *Ave Maria* à sa pureté, le matin en vous levant, et le soir en vous couchant, la priant de vous préserver de tout péché. Lisez chaque jour quelque passage, fût-il très court, d'un livre sur la Sainte Vierge ; dites les litanies et le rosaire avec les méditations des mystères. En sortant de chez vous comme en y entrant, demandez-lui sa bénédiction par un *Ave Maria*, saluez aussi toutes les images de la Vierge que vous trouverez en chemin. Quand l'horloge sonne, répétez l'*Ave Maria*, puis ajoutez : *Jésus et Marie, je vous aime ; ne permettez pas que je vous offense.* Jeûnez le samedi et la veille des sept fêtes de la Sainte Vierge ; faites la neuvaine à chacune de ces fêtes, suivant que votre confesseur vous le permettra ; faites aussi les neuvaines de Noël, de la Pentecôte, et du Saint votre patron.

Exercices nécessaires à toute personne de tout état, pour être sauvé.

Dieu veut notre salut à tous : *Ommes homines vult salvos fieri* (1. Tim. 2. 4). Il veut donner à tous les secours nécessaires, pour qu'ils se sauvent, mais il ne les accorde qu'à ceux qui les lui demandent comme l'a dit S. Augustin : *Non dat nisi petentibus* (in Psalm. 100). C'est l'opinion générale des théologiens et des Saints Pères que la prière est nécessaire aux adultes de nécessité de moyen, c'est-à-dire que qui néglige de prier et de demander à Dieu les secours nécessaires

pour repousser les tentations et conserver la grâce qu'il a reçue, celui-là ne peut se sauver.

Le Seigneur ne peut refuser ses grâces à qui les demande, parce qu'il l'a promis : *Clama ad me et exaudiam te.* (Job. 33. 3.) Aie recours à moi, et je ne manquerai pas de t'exaucer. *Quodcumque volueritis petitis et fiet vobis.* (Jo. 15. 7.) Demandez-moi tout ce que vous désirerez et vous obtiendrez tout. *Petite et dabitur vobis.* (Matt. 7. 7.) Demandez et vous obtiendrez. Bien entendu que ces demandes ne doivent pas être faites pour les biens temporels, car Dieu ne les donne que quand ils peuvent être utiles à l'ame; mais les grâces spirituelles, il les a promises absolument à tous ceux qui les lui demandent, et nous les ayant promises, il est obligé de nous les donner. *Promittendo debitorem se fecit*, dit S. Augustin (*De Verb. Dom. Serm. 2*).

Il faut aussi se souvenir que la prière qui rappelle à Dieu une promesse est pour nous un précepte. *Petite et dabitur vobis.* (Matth. 7. 7.) *Oportet semper orare.* (Luc. 18. 1.)

Ces mots *petite*, *oportet*, comme dit S. Thomas (3. p. q. 39. a. 5.), sont un précepte grave qu'il nous faut observer toute la vie, et surtout quand nous sommes près de mourir ou de tomber en péché; car si alors nous n'avons pas recours à Dieu, nous serons irrémisiblement perdus. Celui qui est déjà tombé dans la disgrâce du Seigneur, commet un nouveau péché s'il ne lui demande son aide pour sortir de son misérable état. Mais comment Dieu l'exaucera-t-il cet homme qui est son ennemi? Oui, il l'exaucera, pourvu que, contrit et humilié, il sollicite, de cœur, son pardon; car il est dit dans l'Evangile : *Omnis enim qui petit accipit.* (Luc. 11. 10.) Qu'on soit pécheur ou non pécheur, *omnis*, tous seront

exaucés, si tous prient. Dieu a dit dans un autre endroit : *Invoca me et cruam*, etc. (Psalm. 49. 15.)
 Invoque-moi et je te délivrerai de l'enfer que tu as mérité.

Il n'y aura pas d'excuse au jour du jugement pour celui qui meurt dans le péché. Il ne lui servira de rien de dire qu'il n'avait pas la force de résister à la tentation ; car Jésus-Christ lui répondra : Si tu n'avais pas cette force, pourquoi ne me l'as-tu pas demandée ? Je ne te l'aurais pas refusée. Si tu étais déjà tombé en péché, pourquoi n'as-tu pas eu recours à moi ? Je t'en aurais tiré.

Ainsi donc, lecteur, si vous voulez vous sauver et vous maintenir dans la grâce de Dieu, il faut souvent le prier de veiller sur vous. Le concile de Trente (Sess. 6. cap. 13. can. 22.) a dit que, pour persévérer dans la grâce de Dieu, il ne suffit pas d'avoir les secours généraux qu'il accorde à tout le monde ; il faut avoir un secours spécial que l'on n'obtient que par la prière. Tous les docteurs disent que nous sommes tous obligés, sous peine d'être punis, de nous recommander souvent à Dieu et lui demander la sainte persévérance, au moins une fois par mois. Celui qui se trouve engagé dans de dangereuses occasions, doit demander plus souvent la grâce de la persévérance. Pour obtenir cette grâce, il faut avoir une dévotion particulière à la mère de Dieu qui est surnommée la mère de la persévérance. Celui qui n'a pas cette dévotion spéciale pour la Sainte Vierge, aura difficilement la persévérance ; car, dit S. Bernard, toutes les grâces divines et surtout celle de la persévérance, qui est la plus précieuse, nous ne les obtenons que par l'entremise de Marie.

Oh ! que les prédicateurs ne sont-ils plus attentifs à recommander à leurs auditeurs le grand moyen de se sauver, la prière ! Quelques uns dans tout le carême la nomment à peine une ou deux fois, et presque en pas-

sant ; tandis qu'ils devraient en parler plus souvent, et pour ainsi dire dans tous leurs sermons. Ils rendront compte à Dieu, s'ils négligent de le faire ! De même plusieurs confesseurs se contentent de la promesse que font leurs pénitents de ne plus offenser Dieu, et ne prennent pas la peine de leur inspirer d'avoir recours à la prière lorsqu'ils seront de nouveau tentés par le démon. Il faudrait pourtant tâcher de comprendre que, quand la tentation est forte, si le pénitent ne demande pas à Dieu les secours nécessaires pour y résister, toutes les résolutions qu'il a prises serviront de peu de chose ; la prière seule peut le sauver. Il est certain que celui qui prie se sauve, celui qui ne prie pas se damne. C'est pourquoi, lecteur, si vous voulez vous sauver, priez continuellement le Seigneur de vous accorder la force de ne pas tomber dans le péché. Il faut aller jusqu'à l'importunité en demandant cette grâce à Dieu. *Hæc importunitas* (dit S. Jérôme) *apud Dominum opportuna est*. Ne manquez pas de le prier chaque matin de vous préserver, dans le cours de la journée, de tout péché ; quand il vous vient à l'esprit quelque mauvaise pensée, quand vous vous trouvez dans quelque mauvaise occasion, recourez aussitôt à la Sainte Vierge et à Jésus Christ, en disant : *Mon Jésus, aidez-moi ! Marie très sainte, secourez-moi !* Il suffit de nommer Jésus et Marie pour faire évanouir la tentation ; mais si elle persiste, continuez d'invoquer le secours de Jésus et de Marie, et vous ne succomberez pas.

Règles pour bien vivre.

I. Le matin, en vous levant, faites les actes chrétiens ; faites chaque jour l'oraison mentale, pendant une demi-heure. Lisez quelque livre spirituel pendant un quart

d'heure au moins. Entendez la messe. Faites une visite au Saint Sacrement et à la divine mère. Dites le rosaire, et le soir faites l'examen de votre conscience avec un acte de contrition, et les actes chrétiens avec les litanies de Marie.

II. Confessez-vous, et communiez au moins une fois la semaine, et plus souvent si vous pouvez, avec le conseil de votre père spirituel.

III. Choisissez-vous un confesseur docte et pieux, et faites-vous toujours diriger par lui, tant dans vos exercices de dévotion, que dans les affaires temporelles; ne le quittez qu'avec une forte raison.

IV. Fuyez l'oisiveté, les mauvaises compagnies, les propos immodestes, les mauvaises occasions, spécialement celles où votre chasteté court des risques.

V. Dans les tentations, surtout celles de la chair, faites aussitôt le signe de la croix et invoquez les noms de Jésus et de Marie jusqu'à ce que la tentation ait cessé.

VI. Quand vous commettez quelque péché, repentez-vous-en aussitôt, et promettez de vous amender; et si c'est un péché grave, hâtez-vous de vous en confesser.

VII. Allez au sermon aussi souvent que vous pourrez. Entrez dans quelque pieuse congrégation, pour vous y occuper du salut de votre ame et non d'autre chose.

VIII. Jeûnez tous les samedis en l'honneur de la Sainte Vierge, et la veille des sept fêtes qui lui sont consacrées. Faites aussi quelque autre mortification corporelle d'après l'avis de votre père spirituel, et les neuvaines des susdites fêtes de Marie, comme aussi celles de Noël de la Pentecôte et du patron. Dans les contrariétés, les maladies, les pertes, les persécutions, conformez-vous en tout à la volonté divine, et consolez-vous, en disant : *Ainsi veut, ou ainsi a voulu le Seigneur, ainsi soit-il!*

IX. Faites chaque année les *exercices spirituels* dans

quelque maison religieuse , dans quelque lieu solitaire, ou au moins chez vous ; livrez-vous alors à l'oraison, à la lecture spirituelle et au silence. Passez chaque mois, un jour dans la retraite, recevant, ce même jour, la Sainte Communion et vous éloignant de toute distraction.

Résumé des vertus que doit pratiquer une ame qui veut mener une vie parfaite et devenir sainte.

Il serait bon de lire ce résumé chaque fois qu'on se retire dans la solitude, pour connaître qu'elles sont les vertus que l'on n'a pas.

Désirer d'avancer toujours de plus en plus dans l'amour de Jésus-Christ : les saints désirs sont comme des ailes qui ravissent l'ame au ciel. S. Louis de Gonzague ne devint Saint que par un ardent désir qu'il éprouvait d'aimer Dieu; et, comme il savait qu'il ne pouvait jamais l'aimer autant qu'il méritait de l'être, il se fondait de désir ; c'est pour cela que Sainte Madeleine de Pazzi nommait S. Louis de Gonzague, le martyr d'amour.

Méditer souvent la passion de Jésus-Christ. S. Bonaventure a dit que les blessures de Jésus-Christ blessent les cœurs et les embrasent d'un saint amour.

Faire souvent dans la journée des actes d'amour pour Jésus-Christ, le matin en s'éveillant et le soir en s'endormant. Les actes d'amour, disait Sainte Thérèse, sont le bois qui alimente dans le cœur des chrétiens l'heureux feu de l'amour divin.

Demander toujours à Jésus-Christ son saint amour. La grâce d'aimer Dieu, comme dit S. François de Sales, est une grâce qui renferme et vaut à elle seule toutes

les autres, parce que celui qui aime Dieu sincèrement évitera de jamais lui déplaire et fera tout son possible pour lui être agréable. Il faut demander par dessus tout à Dieu la grâce de l'aimer.

Fréquenter la communion. Une ame ne peut rien faire de plus agréable à Dieu, que de communier en état de grâce. La raison en est que l'amour tend à la parfaite union avec l'objet aimé. Or, Jésus-Christ aimant d'un amour immense une ame en état de grâce, désire infiniment de s'unir à elle. Par la sainte communion, Jésus-Christ s'unit avec notre ame : *Qui manducat meam carnem in me manet, et ego in eo*; c'est pourquoi l'ame ne peut rien faire qui soit plus agréable à Jésus-Christ que de le recevoir dans la Sainte Eucharistie. Les ames spirituelles doivent donc tâcher de communier plusieurs fois par semaine, et, s'il est possible, tous les jours; mais toujours avec la permission du directeur, car les communions et les mortifications que l'on fait de son chef, augmentent plutôt l'orgueil que la piété. Au reste, pour les communions et les mortifications, il faut les demander avec empressement à son directeur, car les directeurs les accordent plus ou moins souvent, selon qu'ils trouvent dans leurs pénitents plus ou moins de ferveur.

Faire par jour plusieurs communions spirituelles, trois au moins.

Visiter le S.-Sacrement sur l'autel, au moins une ou deux fois par jour; et, après avoir produit des actes de foi, de remerciement, d'amour et de contrition, lui demander avec ferveur la persévérance et le saint amour.

Quand on souffre des douleurs, des pertes, des affronts ou autres malheurs, recourir au S. Sacrement en allant le visiter, si l'on peut sortir, autrement, en tournant vers lui le cœur et la pensée.

Chaque matin, en se levant, s'offrir à Dieu pour sup-

porter avec patience et recevoir de ses mains toutes les croix qu'il nous enverra dans la journée, et embrasser avec paix toute sorte de contradictions. *Fiat voluntas tua*, est le mot que répétaient continuellement les Saints: *Que votre volonté soit faite !*

Se réjouir de ce que Dieu est infiniment heureux et content. Si nous aimons Dieu plus que nous-mêmes, comme notre devoir nous y oblige, nous devons être plus heureux du bonheur de Dieu que de notre propre bonheur.

Désirer le Paradis et la mort pour se délivrer du danger de perdre Dieu, et pour aller aimer Jésus-Christ dans le ciel, pendant toute l'éternité, sans crainte de jamais plus se séparer de lui.

Parler souvent avec les autres de l'amour que Jésus-Christ nous a porté et de l'amour que nous lui devons.

Nous donner à Dieu sans réserve et ne lui rien refuser de ce que nous croyons pouvoir lui plaire; choisir et faire les choses qui peuvent lui être le plus agréables.

Désirer et faire en sorte que tout le monde aime Jésus-Christ.

Prier incessamment pour les âmes du purgatoire et pour les pauvres pécheurs.

Chasser de son cœur tout sentiment qui n'est pas pour Dieu.

Recourir souvent aux Saints et surtout à la Ste-Vierge, pour qu'ils nous obtiennent l'amour de Dieu.

Honorer Marie pour plaire à Dieu.

Faire toutes ses actions dans le seul but de plaire à Jésus-Christ, et dire au commencement de chaque actions : *Seigneur, que tout soit pour vous !*

S'offrir plusieurs fois par jour à Dieu et à Jésus-Christ, pour souffrir toutes sortes de peines dans son

amour, en disant : *Mon Jésus, je me donne tout à vous; faites de moi ce qu'il vous plaira!*

Etre résolu de mourir mille fois plutôt que de commettre un péché d'advertence, même véniel.

Se refuser jusqu'aux plaisirs permis trois ou quatre fois par jour au moins.

Quand nous entendons parler de richesses, d'honneurs et de divertissemens, songeons que tout finit, et disons : *Mon Dieu, je ne veux que vous!*

Consacrer deux heures par jour à l'oraison mentale ou une heure au moins.

Faire toutes les mortifications extérieures que permet l'obéissance; mais surtout les mortifications intérieures telles que réprimer la curiosité, ne pas répondre aux injures, ne pas dire de légèretés, et ne jamais rien faire par le seul motif de se satisfaire.

Faire tous ses exercices de piété, comme si c'était la dernière fois qu'on les fît; penser souvent à la mort dans la méditation, quand on est au lit, se rappelant que c'est là qu'un jour nous rendrons le dernier soupir.

Ne pas négliger ses dévotions ordinaires ou toute autre œuvre de piété, quelque ennui qu'elles inspirent. Qui les laisse une fois, court risque de les laisser pour toujours.

Ne négliger aucune bonne œuvre par respect humain.

Ne pas se plaindre dans les maladies du peu d'habileté des médecins ou du peu de soin des domestiques, et tâcher de cacher ses douleurs autant qu'il est possible.

Aimer la solitude et le silence pour s'y entretenir seul à seul avec Dieu, et pour cela fuir les conversations et la société des hommes.

Bannir toute mélancolie, et conserver dans tous les événemens une tranquillité imperturbable, un front se-

rein et toujours le même. Qui veut ce que veut le Seigneur n'est jamais affligé.

Se recommander souvent aux personnes spirituelles.

Dans les tentations, recourir toujours à Jésus et à Marie avec une entière confiance, et prononcer leurs noms tant que dure la tentation.

Se confier en la passion de Jésus-Christ et en l'intercession de Marie. Prier Dieu chaque jour de nous donner cette confiance.

Après le péché, ne pas se troubler et ne pas tomber dans le découragement, même quand on retomberait plusieurs fois dans la même faute. Se livrer au repentir tout de suite, et promettre de s'amender avec la grâce de Dieu.

Faire du bien à celui qui nous fait du mal, et prier Dieu pour lui.

Répondre avec douceur à celui qui nous maltraite de paroles ou d'action.

Quand on est irrité, il est bon de se taire jusqu'à ce que l'on soit plus calme. Sans cela, on commettra mille péchés sans s'en douter.

Dans les corrections à faire à autrui, choisir le moment où l'on est calme, soi et la personne que l'on veut corriger. Sans cela, les remontrances seront plus nuisibles qu'utiles.

Dire du bien de tout le monde, et louer l'intention quand on ne peut approuver l'action.

Secourir le prochain autant qu'on le peut, et surtout ses ennemis.

Ne faire et ne dire rien qui puisse blesser autrui, à moins que ce ne soit pour plaire à Dieu. Si parfois on manque à la charité, demander pardon à l'offensé, ou du moins lui parler avec douceur.

Parler toujours d'un ton calme et à voix basse.

Offrir à Dieu les insultes qu'on nous fait , et ne pas nous en plaindre aux autres.

Suivre ponctuellement les conseils du directeur.

Aimer ses supérieurs comme Jésus-Christ.

Se résigner aux emplois les plus humbles.

Obéir sans réplique et sans montrer de répugnance et ne rien demander de ce qui peut flatter notre amour-propre.

Ne parler de soi-même ni en bien ni en mal. Parfois, dire du mal de soi-même est un aliment pour l'orgueil.

S'humilier même devant ses inférieurs.

Ne pas se défendre lorsqu'on est repris ou calomniés, à moins que cela ne soit nécessaire pour le bien des autres ou pour éviter un scandale.

Visiter et assister les malades, surtout les plus abandonnés.

Se dire souvent à soi-même : si je veux devenir saint, il faut que je souffre ; si je veux plaire à Dieu, il faut que je fasse sa volonté et non la mienne.

Renouveler souvent la résolution de devenir un saint et ne pas se troubler, quelque tiédeur qu'on éprouve,

Renouveler chaque jour la résolution de marcher à la perfection.

Que les religieux aient soin de renouveler chaque jour les vœux de leur profession. Les docteurs disent que celui qui renouvelle ses vœux de religion obtient une indulgence plénière comme qui les fait pour la première fois.

L'exercice le plus nécessaire à une ame qui veut plaire à Dieu, c'est de se conformer en tout à la volonté divine, et embrasser avec résignation toutes les contrariétés, les maladies, les affronts, les adversités, les pertes de

biens de parents et d'amis, en les acceptant chaque matin de la main de Dieu.

Les tribulations sont d'heureux marchés où les Saints font de grands achats de mérites. Nous ne pouvons mieux plaire à Dieu qu'en nous soumettant en tout à ses saintes volontés. C'est là l'exercice continuel des âmes dévotes et le but de l'oraison mentale. Sainte Thérèse disait : *Nous ne devons chercher autre chose, dans la méditation, qu'une parfaite conformité de notre volonté à la volonté divine, et c'est là ce qui constitue la véritable perfection.*

Tel doit donc être l'unique but de nos actions, de nos méditations et de nos prières; nous devons toujours prier. *Doce me facere voluntatem tuam.* Seigneur enseignez-moi à faire ce que vous voulez. *Domine, quid me vis facere?* Dites-moi ce que vous voulez que je fasse; je suis prêt à tout. *Fiat voluntas tua* est toujours dans la bouche des Saints, et c'est tout ce que Dieu demande de nous : *Filii mi præbe cor tuum mihi.*

Mais la perfection consiste à se conformer à la volonté de Dieu dans les revers. Le vénérable père Avila disait : *Un béni soit le Seigneur! vaut plus dans le malheur que mille remerciements dans le bonheur.* Il faut nous soumettre même aux croix que Dieu nous envoie par le moyen des hommes, telles que les calomnies, les bols, les insultes, parce que tout vient de Dieu. Dieu ne veut pas le péché de celui qui nous offense, mais il veut notre humiliation et notre mortification : *Bona et mala a Deo sunt.* Nous appelons les tribulations des maux, et nous nous en faisons des maux, parce que nous les souffrons avec impatience, mais si nous les acceptons avec résignation, elles seraient pour nous des biens et des pierres précieuses destinées à orner notre

couronne de gloire. Enfin , celui qui est toujours résigné à la volonté divine devient un Saint, et jouit même ici-bas d'une paix continuelle : *Non contristabit justum quidquid ei acciderit.* Recommandons-nous aux prières des personnes dévotes , mais recommandons-nous aussi aux Saints du Paradis, et surtout à la Sainte Vierge, et ne laissons pas échapper l'occasion d'inspirer aux autres une vive dévotion pour Marie : ceux qui ont une entière confiance dans sa protection doivent en remercier le Seigneur ; car cette confiance est une arche précieuse de leur salut, et ceux qui ne l'ont pas doivent prier Dieu de la leur accorder.

MAXIMES SPIRITUELLES.

Que sert de gagner le monde entier , si l'on perd son ame.

Tout finit , l'éternité seule ne finit pas.

Perdons tout , mais ne perdons pas Dieu.

Un péché , quelque léger qu'il soit , n'est pas un mal léger.

Si nous voulons plaire à Dieu , il nous faut nous renoncer nous-mêmes.

Tout ce qu'on fait pour sa propre satisfaction est perdu.

Pour se sauver, il faut toujours craindre de se perdre.

Mourons , mais soyons agréables à Dieu ?

Le péché est le seul mal qu'on doive craindre. Tout ce que veut le Seigneur est bon, et nous devons vouloir tout ce qu'il veut.

Qui n'aime que Dieu est toujours content , même dans la contradiction.

Il faut supposer qu'il n'y a au monde que Dieu et soi.

Le monde entier ne peut suffire à nos désirs ; Dieu seul les contente.

Le véritable bonheur consiste à aimer Dieu. Aimer Dieu consiste à faire la volonté de Dieu.

Toute notre richesse est dans la prière. Celui qui prie obtient tout ce qu'il veut.

Le jour où nous ne faisons pas d'oraison mentale est un jour perdu. *Qui néglige l'oraison* (disait Ste-Thérèse) *se met lui-même dans l'enfer.*

Ne laissez pas passer un seul jour sans lire quelque livre spirituel.

Les points d'honneur sont la peste de l'esprit.

Pour être humble de cœur et non de bouche, il ne suffit pas de dire qu'on est digne de mépris, mais il faut aimer à se voir méprisé.

Que sait faire un chrétien qui ne sait pas souffrir un affront pour Jésus-Christ ? quand on vous insulte, ne faites qu'en rire.

Quand on pense à l'enfer qu'on a mérité, toute peine paraît légère.

Qui aime la pauvreté possède tout ; parmi les choses du monde, il faut choisir la pire ; et, parmi celles du Ciel, la meilleure.

Une âme obéissante est la joie de Dieu.

La véritable charité consiste à faire du bien à qui nous fait du mal, et d'un ennemi nous faire ainsi un ami.

A quoi servent les richesses et les honneurs de la terre à l'heure de la mort ?

C'est une grande faveur de Dieu d'être appelé à l'aimer.

Dieu ne laisse aucun bon désir sans récompense.

Tout attachement même pour les bonnes choses (excepté Dieu) est mauvais.

Soyons reconnaissants, mais d'abord envers Dieu. C'est

pourquoi nous ne devons jamais rien refuser à Dieu ; choisissons toujours les choses qui sont le plus de son goût.

La plus belle prière d'un malade, c'est de se résigner.

Vie sainte et plaisirs sensuels ne peuvent s'accorder ensemble.

Qui se fie en soi-même est perdu ; qui se confie en Dieu peut tout.

Quel plus grand plaisir peut éprouver une ame que de savoir qu'elle plaît à Dieu !

Dieu se donne tout à ceux qui laissent tout pour l'aimer.

Le seul sentier qui mène à la sainteté, c'est celui des souffrances.

Dieu éprouve ses amis par l'aridité et les tentations.

Qui aime Dieu et se confie en lui ne peut se perdre.

Prions Dieu de nous donner une tendre dévotion envers sa divine Mère.

Celui qui regarde Jésus crucifié souffre tout sans se plaindre.

Plus on aime Dieu , plus on est heureux. Tout ce qui n'est pas fait pour Dieu devient un sujet de peine.

Jamais l'inquiétude , même pour une bonne fin , ne vient de Dieu.

Ne cessons pas de marcher, et nous arriverons.

Qui ne désire que Dieu est riche et heureux ; il n'a besoin de rien et se rit du monde.

Rien ne peut suffire à qui Dieu ne suffit pas. Dieu seul, et rien de plus.

Il faut triompher de tout pour gagner tout.

Pieuses réflexions pour s'exciter à l'amour de Dieu et à la dévotion envers Marie.

Dieu est un abîme de grâces, de biens et de perfections.

Dieu est infini, Dieu est éternel, Dieu est immense, Dieu est immuable.

Dieu est puissant, Dieu est sage, Dieu est prévoyant, Dieu est juste.

Dieu est miséricordieux, Dieu est saint, Dieu est beau, Dieu est resplendissant, Dieu est riche, Dieu est tout. C'est pourquoi il est digne d'amour, et de quel amour !

Dieu est infini, il donne à tout le monde et ne reçoit de personne. Tout ce que nous avons, nous le tenons de Dieu; mais Dieu ne tient rien de nous. *Deus meus es tu, quoniam honorum meorum non eges.* (Psal. 15.)

Dieu est éternel; il a toujours été et sera toujours. Nous comptons les années et les jours de notre existence; mais Dieu n'a pas de commencement et n'aura pas de fin. *Tu enim ipse es, et anni tui non deficient.* (Psal. 192.)

Dieu est immense et essentiellement présent en tout lieu; nous ne pouvons être en plusieurs endroits à la fois; mais Dieu est partout, dans le ciel, sur la terre, dans la mer, dans les abîmes, en nous et en dehors de nous. *Quò ibo a spiritu tuo et quò a facie tuâ fugiam? Si ascendero in cælum, tu illic, et si descendero in infernum, ades.* (Psal. 1. 138.)

Dieu est immuable, et tout ce qu'il a toujours voulu, il le veut et le voudra toujours. *Ego Dominus, et non mutor* (Macl. 3. 6.)

Dieu est puissant, et la puissance des créatures n'est que faiblesse auprès de celle de Dieu.

Dieu est savant, et la science des créatures n'est qu'ignorance auprès de celle de Dieu.

Dieu est prévoyant, et la prévoyance des créatures est ridicule auprès de celle de Dieu.

Dieu est juste, et la justice des créatures est vicieuse auprès de celle de Dieu. *Et in Angelis suis reperit pravitatem.* (Job. 4. 18.)

Dieu est Saint, et la sainteté des créatures, quelque héroïque qu'elle soit, est infiniment défectueuse auprès de celle de Dieu. *Nemo bonus nisi solus Deus* (Luc. 18. 19.)

Dieu est beau, et de quelle beauté ! La beauté des créatures n'est que laideur auprès de la beauté de Dieu.

Dieu est resplendissant, et la splendeur des créatures, l'éclat même du soleil, n'est que ténèbres auprès de l'éclat de Dieu.

Dieu est riche, et la richesse des créatures n'est que pauvreté auprès de la richesse de Dieu.

Dieu est tout, et la plus élevée, la plus admirable, la plus sublime des créatures et toutes les créatures ensemble ne sont rien auprès de Dieu. *Omnes tanquam nihilum ante te.* (Ps. 3. 8.) C'est pourquoi il est digne d'amour, et de quel amour !

Ah ! Dieu est si digne d'amour, que tous les Anges et les Saints du Paradis ne font et ne feront jamais autre chose dans le ciel, pendant toute l'éternité, qu'aimer Dieu, et cet amour ardent pour le Seigneur les rend et les rendra toujours heureux.

Ah ! Dieu est si digne d'amour qu'il est lui-même forcé de s'aimer infiniment, et dans ce même amour si nécessaire et si doux, que Dieu se porte à lui-même, consiste sa béatitude : et nous ne l'aimerions pas !

Comment l'aimaient les Saints ?

S. François Xavier ouvrait ses vêtemens et se jetait par terre, dans les élans de son amour pour Dieu.

S. Stanislas Kostka se découvrait la poitrine et allait se plonger dans l'eau de fontaine.

S. Philippe Néri eut le cœur sensiblement dilaté par l'amour divin.

S. François de Salles disait que, s'il y avait eu dans son cœur une seule fibre qui ne fût pas embrasée de l'amour divin, il se la serait arrachée et l'aurait jetée loin de lui.

Sainte Catherine de Sienne, Sainte Thérèse, Sainte Madeleine de Pazzi et autres Saintes, tombaient souvent dans des états violens, et perdaient connaissance par l'excès du saint amour. Ste Marie-Madeleine de Pazzi, non contente d'aimer Dieu si ardemment, allait souvent par le monastère en criant : *L'amour n'est pas aimé, l'amour n'est pas aimé ! Eh ! nous ne l'aimerions pas !*

Savez-vous pourquoi nous ne l'aimons pas ? parce que nous le connaissons peu ; les Saints, qui le connaissaient mieux que nous, l'aimaient ainsi. Efforçons-nous donc de le connaître davantage. Méditons de temps en temps ses divins attributs, ses divines perfections ; repassons-les de temps en temps, comme je vous le propose dans cet ouvrage, et l'amour divin embrasera nos cœurs.

C'est une grande bonté à Dieu que de permettre que nous l'aimions, nous, ses viles créatures ; c'est aussi le plus doux de ses préceptes.

En donnant ses lois à Moïse sur la cime du mont Sinaï (Deut. 6.), Dieu fit d'abord ce premier commandement : *Diliges Dominum Deum tuum*, aime le Seigneur ton Dieu ; *ex toto corde tuo*, de tout ton cœur ; *ex totâ animâ tuâ*, de toute ton âme ; *ex tota fortitudine tua*, de toutes tes forces, et il lui ordonna de graver profondément ces mots dans son cœur : *Eruntque verba hæc in corde tuo*. Il lui recommanda de les publier dans Israël. Aimons-le donc ainsi, car il le mé-

rite ; suivons exactement ce précepte si doux et si important, qui est le premier de toute la loi. *Hoc est maximum et primum mandatum.* (Matt. 22. 38.) Vivons en pratiquant ce précepte, mourons en l'accomplissant.

Signes certains pour reconnaître si l'amour de Dieu est en nous.

L'amour divin est comparé au feu dans l'Écriture. Pour nous apprendre qu'il était venu sur la terre pour y allumer l'amour divin, Jésus-Christ s'exprime en ces termes : Je suis venu sur la terre pour y apporter le feu. *Ignem veni mittere in terram.* (Luc. 12. 49.), et Dieu même, dans l'Apocalypse (C. 3. v. 13.) dit à une ame de se pourvoir d'or embrasé. *Suadeo tibi, je te conseille, emere aurum ignitum, de te pourvoir d'or embrasé, c'est-à-dire de saint amour.*

Or le feu a ces deux propriétés; il résiste aux vents contraires; et, au lieu de s'éteindre à leur souffle, il grandit et travaille : il est feu, il faut qu'il agisse. Voici donc deux signes certains pour reconnaître en nous l'amour divin : *Travaux et patience.* Travillons-nous toujours pour notre Dieu ? Cherchons-nous du moins par une bonne intention à faire sa volonté en toutes choses, et à lui être agréables ! souffrons-nous volontiers pour lui tous nos revers ? La pauvreté, les tribulations, les maladies, et autres calamités ? Au lieu de nous éloigner de lui dans l'adversité, tâchons de nous en rapprocher. Nous avons le saint amour de Dieu ; notre amour est un feu qui travaille, qui renverse tous les obstacles ; s'il ne fait tout cela, ce n'est plus un amour véritable, c'est un amour faux, c'est un amour de bouche, ce n'est pas un amour de cœur. S. Jean nous dit encore, dans son épître (2. C. 3. 8. 13.) : *Filioli mei* (quelle douce expression : *mes petits enfants*) ! *non diligamus verbo, neque*

lingua, n'aimons pas avec les paroles, ou avec la langue, *sed opere et veritate*, mais avec nos œuvres et nos actions.

Si non operatur, dit S. Grégoire (Hom. in Evang.) Si l'amour ne travaille pas, *amor non est*, ce n'est pas de l'amour. Et Jésus-Christ (Joan. 14. 21.), *Qui habet mandata mea et servat ea*, celui qui garde mes commandements et les observe avec exactitude, *Ille est qui diligit me*, m'aime véritablement. S. Augustin dit aussi : *Omnia sæva et immania*, toutes les choses les plus amères et les plus dures, *prorsus facilia et ferè nulla efficit amor*, l'amour les rend faciles et douces.

Si nous agissons toujours suivant les préceptes de Dieu, si nous obéissons à ses commandements, si nous les observons avec exactitude, ainsi que ceux de la Sainte Eglise, si nous remplissons les devoirs de notre état, si nous supportons avec courage et même avec joie, pour l'amour du Seigneur, les adversités et les peines, nous avons l'amour de Dieu. Notre amour est un feu qui travaille, qui surmonte les obstacles; mais, s'il ne travaille pas, il n'est pas véritable, il est faux, c'est un amour de bouche et non de cœur. *Filioli mei, non diligamus verbo, neque lingua, sed opere et veritate*. Venons-en à la pratique.

Il se présente une occasion de faire un grand profit, mais injuste; il se présente l'occasion de prendre un plaisir, mais ce plaisir est illicite. Les devoirs de votre état vous fatiguent, les travaux de votre emploi vous ennuient, et vous, pour votre Dieu, vous abandonnez ce profit, vous renoncez à ce plaisir, vous vous faites violence; je vous le dis, vous avez l'amour de Dieu. Votre amour est un feu qui travaille; s'il ne travaillait pas, votre amour ne serait pas véritable; il serait faux, ce serait un amour de bouche et non de cœur. *Filioli mei,*

non diligamus verbo, neque lingua, sed opere et veritate.

Etes-vous frappé de quelque malheur imprévu : vous suscite-t-on un procès d'où dépend votre fortune ? perdez-vous tout à coup une personne qui était votre seule espérance , votre plus ferme appui ! si vous offrez toute votre douleur à Dieu, si vous recevez tous ces malheurs avec joie, vous avez l'amour de Dieu. Votre amour est un feu qui rompt toute barrière ; sans cela ce ne serait pas un amour véritable, mais un amour faux, un amour de bouche et non de cœur. *Filioli mei, non diligamus verbo, neque lingua, sed opere et veritate.*

Mais la souffrance supportée avec courage est un signe plus certain encore de votre amour pour Dieu, que les travaux eux-mêmes, parce qu'en travaillant, celui qui aime s'emploie pour la personne qu'il aime, et c'est signe qu'il l'aime; mais celui qui souffre n'est point distrait par sa propre recherche dans ce qu'il fait pour la personne qu'il aime; c'est donc signe qu'il l'aime davantage.

C'est de cette manière que Dieu voulut éprouver Job pour voir s'il l'aimait véritablement.

Le pieux Job fut certainement un grand serviteur de Dieu; mais quand montra-t-il vraiment son amour? est-ce lorsqu'il était entouré de ses nombreux enfants, lorsqu'il nageait dans l'abondance et la joie, quand il jouissait d'une parfaite santé! Oui même alors, car même alors il disait avoir tout reçu de Dieu et l'en remerciait; il lui offrait des sacrifices; il donnait de saints conseils à ses enfants, il priait continuellement pour eux afin qu'ils n'offensassent jamais Dieu par leurs péchés. *Ne forte peccaverint filii mei.* (Job. 1.) Mais il ne montra tout son amour pour Dieu que lorsque Dieu, pour le mettre à l'épreuve, le dépouilla en un instant de tous ses biens,

fit mourir tous ses enfants, le priva de sa santé, l'étendit sur le fumier et le couvrit de plaies qu'il était réduit à racler avec un têt de pot cassé ; dans toutes ces misères, dans toutes ces douleurs inouïes, déchirantes, Job répétait sans cesse avec une patience sublime et invincible : *Le Seigneur m'avait donné tous ces biens, le Seigneur me les a ravis. Dominus dedit, Dominus abstulit.* Tout est arrivé comme Dieu l'a voulu, *sicut Domino placuit, ita factum est.* Que son saint nom soit béni ! *sit nomen Domini benedictum !* (Ibid).

Mais pourquoi citer Job ? Jésus-Christ même en allant à la mort, dit aux apôtres (Joan. 14. 31.) : Chers disciples ! afin que le monde connaisse combien j'aime mon père, allons ! *ut cognoscat mundus, quia diligo patrem, surgite, eamus.* Voilà le signe le plus certain, le plus incontestable de l'amour divin : la patience, la patience ! souffrir volontiers pour Dieu tous les maux.

Les exemples d'une patience héroïque ne sont pas rares dans l'histoire des Saints.

Sainte Thérèse disait : *Souffrir ou mourir !* Ste Madeleine de Pazzi, *Souffrir et ne pas mourir !* et S. Jean de la croix, *Souffrir et se taire !*

Les saints martyrs défiaient les bourreaux qui les tourmentaient et les bêtes féroces dont ils étaient dévorés.

Sainte Liduine souffrit avec joie une douloureuse maladie de 33 ans.

Sainte Françoise, Romaine, souffrit tranquillement l'injuste exil de son mari, et la confiscation de tous ses biens, et S. Jean de la croix, neuf mois de prison et mille autre chagrins et incommodités.

Voilà le signe le plus certain, le plus incontestable de l'amour de Dieu, la patience ! la patience ! tout souffrir volontiers pour lui.

Heureux celui qui possède ces deux signes certains ;

les œuvres et la patience, travailler et souffrir pour le grand Dieu ; à ces marques, il pourra reconnaître en lui-même un véritable amour pour le Seigneur.

Tout l'or du monde auprès d'une seule étincelle de l'amour divin, n'est qu'un grain de sable imperceptible. (Sap. 7. 9.) *Omne aurum in comparatione illius arena est exigua* ; toutes les richesses du monde auprès d'une étincelle d'amour divin, ne sont plus rien : Ainsi s'exprime l'Écriture. (Sap. 7. 8.) *Divinitas nihil esse dixi in comparatione illius.*

Mais qu'est-ce que l'or du monde et toutes les richesses du monde ? Les dons les plus extraordinaires de la nature ne sont rien sans l'amour de Dieu. Ainsi parle le S. apôtre Paul (1. ad. cor. 13.) qui avait tant d'amour divin et qui en connaissait si bien le prix.

Si j'avais, disait-il, le don de toutes les langues, si je parlais toutes les langues des hommes et même la langue céleste et harmonieuse des Anges ; *si linguis hominum loquar et angelorum* ; et si avec cela je n'avais pas le saint amour de Dieu, *caritatem autem non habeam*, je serais moins qu'un instrument qu'on ne peut accorder. *Factus sum velu tæs sonans aut cymbalum tinniens.*

Si j'avais au plus haut degré le don de la prophétie, et si je pénétrais profondément dans les mystères les plus abstraits, *Si habuero prophetiam et noverim mysteria omnia* ; si j'avais le don de toutes les sciences, et un don si ample de foi que je transportasse les montagnes d'un lieu à l'autre, *Si habuero omnem scientiam et omnem fidem, ita ut montes transferam*, et si je n'avais le saint amour de Dieu, *caritatem autem non habeam*, je ne suis rien, *nihil sum.*

La belle vertu de la charité, de l'amour de Dieu est la reine des autres vertus ; elle règne et régnera éternellement.

La foi après la mort aura sa récompense, parce qu'elle verra ce qu'elle a cru ; mais la vertu de la foi ne sera pas dans le Paradis.

L'espérance après la mort aura sa récompense, parce qu'elle possédera ce qu'elle aura à espérer ; mais la vertu de l'espérance ne sera pas dans le Paradis.

La charité, l'amour pour Dieu, aura sa récompense après la mort, et régnera éternellement, parce qu'avec une immense béatitude, elle continuera d'aimer éternellement ce Dieu qu'elle aura aimé sur la terre.

Heureux, bienheureux celui qui a ces deux signes certains, le travail et la patience, qui agit et qui souffre volontiers pour Dieu ! il pourra reconnaître en lui-même le véritable et saint amour de Dieu !

Aimons, aimons donc notre Dieu, aimons-le tous de la manière indiquée ci-dessus. Dans toutes nos actions, ayons toujours Dieu devant les yeux, et suivons toujours sa sainte volonté et son divin plaisir. Supportons non seulement avec résignation, mais avec joie tout ce qui blesse notre amour-propre et notre sensibilité humaine. Dieu ne nous a créés et mis au monde que pour ce seul et unique but d'aimer Dieu.

Mettons donc tout nos soins, faisons tous nos efforts pour ne tendre en ce monde qu'à cette seule et unique fin.

Ne faisons compte que de l'amour de Dieu ; demandons avec instance au Seigneur que son saint amour, *Amorem tuum* ; votre seul amour, Seigneur (devons-nous dire tous et souvent), nous ne demandons de vous que votre amour et votre sainte grâce, *amorem tuum solùm cum gratiâ tuâ mihi doncs*, et je suis assez riche, *et dives sum satis* ; je ne vous demande pas autre chose, *nec aliud quidpiam ultra posco*, comme disait souvent le grand S. Ignace.

Acte d'amour parfait envers Dieu, à répéter souvent.

Mon Dieu, je vous aime par dessus tout et en tout ;
je vous aime de tout mon cœur, parce que vous le méritez.

DOUZE

ORAISONS JACULATOIRES.

Pour chacune des douze grandes solennités de l'année, sept de Notre Seigneur et cinq de la Sainte Vierge, on peut les dire aussi dans les autres jours de l'année, selon la dévotion de chacun.

POUR LES SOLENNITÉS DE NOTRE SEIGNEUR.

Pour Noël.

Naissez, ô mon Jésus ! naissez dans mon cœur.

Pour la Circoncision.

Que votre nom, ô Jésus ! soit ma joie !

Pour l'Épiphanie.

O Jésus, je vous adore et vous aime avec les mages !

Pour Pâques.

Mon Jésus ! souffrir avec vous et ensuite être heureux, dans la gloire, avec vous !

Pour l'Ascension.

Emportez mon cœur avec vous dans le ciel !

Pour la Pentecôte.

Esprit saint, donnez-moi lumières, ferveur et persévérance.

Pour le *corpus Domini*.

Jésus notre nourriture, Jésus notre douceur, Jésus notre joie !

POUR LES SOLENNITÉS DE LA SAINTE VIERGE.

Pour l'immaculée Conception.

Vierge Sainte et sans tache, Vierge pleine de grâces dès le premier instant de votre existence, faites que je sois sans tache et plein de grâces au dernier moment de ma vie !

Pour la nativité de la Ste Vierge.

Vierge très sainte, votre naissance fut sainte ; faites que ma mort le soit aussi !

Pour l'Annonciation.

Vous fûtes élevée, ô Vierge très sainte ! à l'être sublime de Mère de Dieu ; faites que je lui sois toujours fidèle, dans l'ordre de ses serviteurs !

Pour la Purification.

Vierge très sainte, plus pure que les Anges, après

l'enfantement; faites du moins que je sois pur après avoir péché!

Pour l'Assomption.

Vierge très sainte, vous mourûtes de pur amour; faites que je meure au moins avec contrition!

Soyons tous dévots, tous dévots à la Ste Vierge; après Dieu la Ste Vierge.

Heureux tout chrétien, heureuse toute chrétienne qui ont pour eux la Sainte Vierge? malheur à tout chrétien, malheur à toute chrétienne qui n'ont pas pour eux la Sainte Vierge!

La Sainte Vierge est toute puissante auprès de Dieu, parce qu'elle est sa mère et qu'il l'aime tant! Elle ne cherche que notre bien et nous aime tendrement aussi, parce qu'elle est aussi notre mère.

Gagnons toujours de plus en plus son affection maternelle, en redoublant toujours de dévotion pour elle.

A chaque jour son rosaire; à chaque samedi son jeûne.

A chacune de ses principales fêtes sa neuvaine et son jeûne.

A chacune de ses moindres fêtes, les dévotions d'usage et en tous nos besoins, et en toutes nos afflictions, recours à elle, confiance en elle durant la vie, confiance en elle à l'heure de la mort, confiance en elle pendant toute l'éternité. Il en doit être ainsi, car savez-vous comment se passent les choses dans le ciel? La Sainte Vierge se place devant son divin fils: *Mater stat ante filium*, et lui montre son sein où il resta renfermé pendant neuf mois, et ses mamelles sacrées auxquelles tant de fois elle l'allaita. Le fils se place devant son père tout

puissant : *Filius stat ante patrem*, et lui montre son côté ouvert et les sacrées plaies qu'il reçut pour nous, *et ostendit patris latus et vulnera*. A la vue des doux gages de l'amour de son fils, Dieu ne peut lui rien refuser ; et nous obtenons tout. *Ibi nulla poterit esse repulsio, ubi sunt tot amoris insignia*. Ainsi nous parle S. Bernard, le dévot serviteur de la très Sainte Vierge.

Mais comme la très Sainte-Vierge, outre qu'elle est la véritable Mère de Dieu, est aussi bien Mère du bel amour, *mater pulchra dilectionis*, qu'elle daigne donc nous obtenir ce saint amour, et que, par son entremise, Dieu veuille bien remplir nos cœurs de ce feu divin ! *Ignem sui amoris accendat Deus in cordibus nostris !*

Vive Jésus, notre amour, et Marie, notre espérance !

TABLE.

	Pages.
CHAPITRE PREMIER. — Moyens de se maintenir dans la grâce de Dieu.	387
I^{er} MOYEN. — Fuir les occasions.	388
II^e MOYEN. — L'oraison mentale.	389
III^e MOYEN. — La fréquentation des sacrements.	391
IV^e MOYEN. — Entendre la messe.	392
V^e MOYEN. — La visite au S. Sacrement et à la Ste- Vierge.	Ib.
VI^e MOYEN. — La prière.	393
CHAP. II. — Exercices de piété que l'on doit pratiquer.	395
§ I. — Actes à faire le matin en se levant.	Ib.
§ II. — Manière de faire l'oraison mentale.	396
§ III. — Actes pour la préparation et l'action de grâces de la confession et de la communion.	398
Avant la confession.	Ib.
Actes après la confession.	399
Préparation à la communion.	400
Actes avant la communion.	401
Actes après la communion.	403
§ IV. — Manière d'entendre la messe.	405
§ V. — Actes à faire en visitant le T. S. Sacrement et la divine mère.	406
Actes à faire en visitant l'image de Marie.	407
§ VI. — Actes à faire, le soir, avant de se coucher.	408
ACTES CHRÉTIENS. — Acte de foi.	Ib.
Acte d'espérance.	409
Acte d'amour et de repentir.	Ib.
Actes de dévotion à faire tous les jours.	410
§ VII. — Prières à Jésus et à Marie pour obtenir les grâces nécessaires au salut.	411
Prière à Jésus pour obtenir son saint amour.	Ib.

	Pages.
Prière pour obtenir la persévérance finale.	411
Autre prière pour obtenir la persévérance finale.	412
La même prière pour obtenir la persévérance finale.	413
Prière à Jésus pour obtenir son saint amour.	414
Autre prière à dire chaque jour pour obtenir la même grâce.	415
Prière pour obtenir la confiance dans les mérites de Jésus et dans l'intercession de Marie.	417
Prière pour obtenir la grâce de toujours prier.	418
Prière à faire chaque jour, pour obtenir les grâces nécessaires au salut.	420
Prière pour obtenir les saintes vertus.	422
Prière d'une ame dévote à Marie et à Jésus.	423
Prière à faire chaque jour pour obtenir la sainte persévérance.	424
Prière pour se consacrer à la Ste-Vierge.	425
A Marie très sainte, pour obtenir le pardon des péchés et la sainte persévérance.	<i>Ib.</i>
A Marie très sainte, pour obtenir une bonne mort.	426
A Marie très sainte, pour obtenir d'être délivré de l'Enfer et admis dans le Paradis.	427
Oraisons, Pensées et Oraisons jaculatoires.	428
Protestation pour bien mourir.	431
Autre protestation pour la mort, qu'on peut faire en public avec le peuple.	433
Oraison à dire chaque jour à Jésus crucifié, et à Marie affligée, pour obtenir une bonne mort.	435
CHAP. III ^e — Pratique des vertus chrétiennes.	436
§ I. — Pratique de l'humilité.	<i>Ib.</i>
§ II. — Pratique de la mortification.	439
§ III. — Pratique de la charité envers le prochain.	443
§ IV. — Pratique de la patience.	446
§ V. — Pratique de la conformité à la volonté de Dieu.	451
§ VI. — Pratique de la pureté d'intention.	454
§ VII. — Pratique contre la tiédeur.	456
§ VIII. — Pratique de la dévotion à la mère de Dieu.	458
§ IX. — Pratique des moyens pour acquérir l'amour de N. S. Jésus-Christ.	460
AUTRE RÉGLEMENT ABRÉGÉ POUR LA VIE D'UN CHRÉTIEN.	462
Exercices nécessaires à toute personne de tout état, pour être sauvé.	469

	Pages
Règles pour bien vivre.	472
Résumé des vertus que doit pratiquer une ame qui veut mener une vie parfaite et devenir sainte.	474
MAXIMES SPIRITUELLES.	481
Pieuses réflexions pour s'exciter à l'amour de Dieu et à la dévotion envers Marie.	484
Signes certains pour reconnaître si l'amour de Dieu est en nous.	487
Acte d'amour parfait envers Dieu, à répéter souvent.	493
Douze oraisons jaculatoires.	<i>Ib.</i>
POUR LES SOLENNITÉS DE NOTRE SEIGNEUR. — Pour Noël.	<i>Ib.</i>
Pour la Circoncision.	<i>Ib.</i>
Pour l'Épiphanie.	<i>Ib.</i>
Pour Pâques.	<i>Ib.</i>
Pour l'Ascension.	<i>Ib.</i>
Pour la Pentecôte.	494
Pour le <i>corpus Domini</i> .	<i>Ib.</i>
POUR LES SOLENNITÉS DE LA SAINTE VIERGE. — Pour l'immaculée Conception.	<i>Ib.</i>
Pour la nativité de la Ste-Vierge.	<i>Ib.</i>
Pour l'Annonciation.	<i>Ib.</i>
Pour la Purification.	<i>Ib.</i>
Pour l'Assomption.	495
Soyons tous dévots, tous dévots à la Ste-Vierge; après Dieu la Ste-Vierge.	<i>Ib.</i>